This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

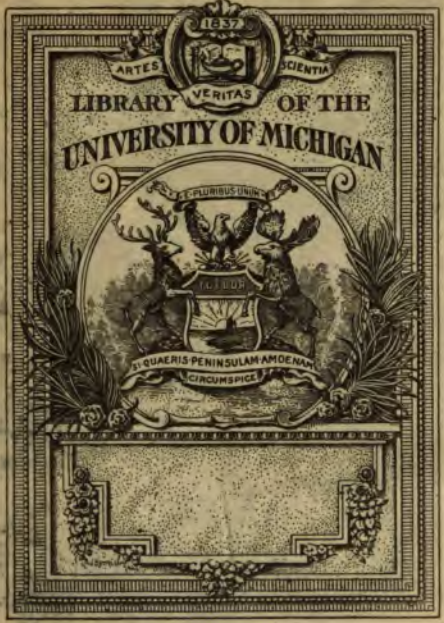
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

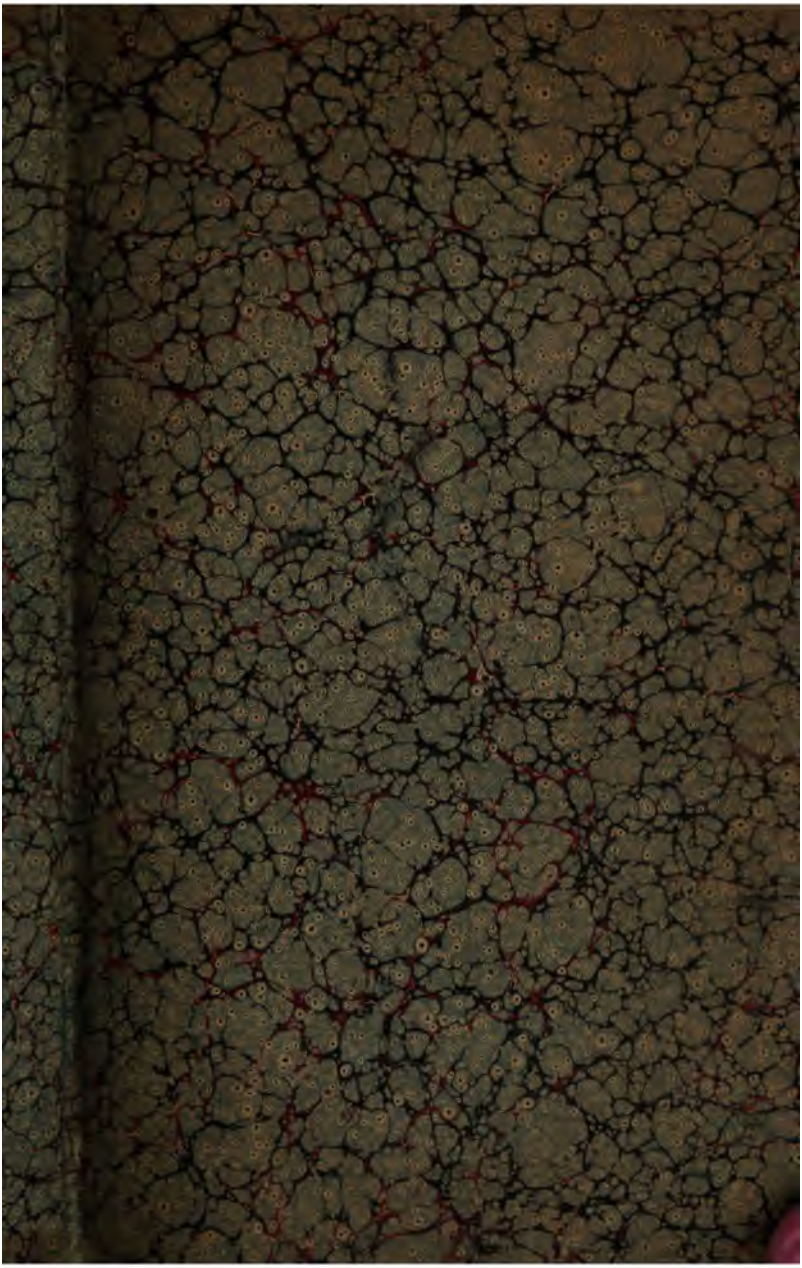
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 937,368


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
D88 fs
N4

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LA PRINCESSE DE MONACO

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. 1
Brie-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent. 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat. 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Les Garibaldiens. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes. 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
L'Ile de Feu. 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. 2
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 4
— Le Speronare. 2
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. 1
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 2
Le Père Gigogne. 1
Le Père la Ruine. 2
Le Prince des Voleurs. 2
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Regence. 1
La Reine Margot. 2
Robin Hood le Proscrit. 2
La Route de Varennes. 1
Le Salteador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 5
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
La Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. 25
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 1
Le Trou de l'enfer. 2
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt Ans après. 3

LA

PRINCESSE DE MONACO

— VIE ET AVENTURES —

RECUEILLIES PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Tous droits réservés

LA PRINCESSE
DE MONACO

VIE ET AVENTURES

Renvoyer mes deux vieilles folles, ce n'était pas difficile ; mais leur parler à chacun en particulier et tout de suite, je ne savais comment m'y prendre. J'y réfléchissais à part moi et je me décidais à me débarrasser de mon frère, lorsque M. de Monaco entra, et pour la première, pour la seule fois de sa vie peut-être, il sut faire quelque chose à propos. Son air mystérieux chassa Sapho et Zénocrite, ensuite il emmena Guiche avec lui, en parlant de je ne sais quel procès qu'il s'était mis en tête d'intenter à M. de Martignon. Nous restâmes seuls, Puyguilhem et moi ; mon frère me cria en sortant :

— Je reviens !

La porte fermée, mon cousin s'approcha et, me prenant la main entre les siennes, il me la serra à me faire crier :

— Il faut me répondre et franchement, ajouta-t-il à cet exorde.

— A quoi ? Vous me faites horriblement mal, monsieur.

— Qui choisirez-vous du roi ou de Monsieur ?

— Pourquoi faire ?

Les yeux lui sortaient de la tête, mon étonnement, qu'il prenait pour de la dissimulation, lui donnait plus de colère.

— Comment ! pourquoi faire ? Qu'est-ce qu'une jeune et belle dame comme vous peut faire de princes jeunes et beaux comme eux ?

— Ce que je n'ai jamais songé à en faire assurément.

— Vous vous jouez de moi, madame, vous me rendez la risée de la cour, vous me forcerez à manquer de respect... Je ne me connais plus.

— Je le vois bien, et vous cessez de me connaître aussi, ce me semble. S'il vous déplaisait de vous expliquer mieux, de me dire tranquillement ce qui en est, nous finirons peut-être par nous entendre.

— Ah ! s'écria-t-il, vous ne m'aimez plus.

C'était profondément injuste, j'eus d'abord envie de me fâcher, et puis, au contraire, je fus bien aise.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne vous ai jamais tant aimé.

— Et vos amants ?

— Que vous importe ! Ils me trouvent belle, et c'est là tout le secret, je ne leur ai jamais permis d'aller plus loin.

— Mais ces deux-là !

— Lesquels ?

— Le roi ! Monsieur !

— J'ignore ce que cela signifie.

— Ne mentez pas, je vous en conjure. Je vais tâcher, moi, de parler avec calme. Monsieur vous aime.

— Vous ne connaissez pas Monsieur, il n'aime personne. Il n'aimera surtout jamais une femme. Il voit en nous des êtres plus jolis que lui, à la peau plus douce, plus fine, plus blanche, des rivales en ajustements, en pierreries, en tout ce qui l'occupe uniquement. Il

cause avec moi, parce que j'entends mieux qu'une autre et la parure et les joyaux, parce que j'écoute sans l'interrompre ses plaintes sur Madame, parce que je ris quand il a envie de faire rire et que je cause sérieusement de bagatelles. Mais de l'amour ! de l'amour avec Philippe d'Orléans ! Il n'aura des maîtresses qu'en peinture, je vous en réponds.

— Alors ce sera le roi.

— Le roi, qui ne me regarde pas, qui me salue juste, lorsqu'il y est obligé, pour ne point manquer au nom que je porte ! Le roi, qui ne se doute pas si je suis brune ou blonde. Allons, mon cher Puyguilhem, décidément vous êtes fou.

— Je ne suis point fou ; je sais ce que j'ai entendu moi-même à Fontainebleau, avant-hier. Sa Majesté interrogeait madame Colbert sur plusieurs dames avec un intérêt très-marqué, vous avez été la première. « Quel est son âge ? — A-t-elle de l'esprit ? — Elle ne peut aimer M. de Valentinois ? — Quelle est son humeur ? — Elle est fort belle. — Elle danse bien. — Madame la va conduire avec elle, je suppose ? » Que pensez-vous de ces questions ?

— Que Sa Majesté n'avait apparemment rien à dire à madame Colbert, et qu'elle s'était informée de moi, faute de mieux.

Je ne pus m'empêcher de rougir, et ma vanité se trouva agréablement chatouillée. La jalousie est maladroite. Est-ce qu'il aurait dû me raconter cela ! Les hommes ordinaires on peut ne les point écouter ; mais un roi qui parle à la voix bien haute. Puyguilhem s'en aperçut, et ne retint plus sa colère. Il me traita de Turc à More, au point de m'embarrasser, et finit par *me défendre* le voyage de Fontainebleau. Jamais il ne fut homme plus dominant et plus despote ; il a été ainsi avec tout le monde, même avec le roi ; aussi il est à Pi-

gnerol et il y restera, ainsi qu'il l'a dit en y entrant, *in secula seculorum.*

Je me révoltai, car je ne suis point patiente. Nous eûmes une vive discussion, et, comme je lui objectais ma charge, M. de Monaco, Madame, et le reste, il me répondit fort honnêtement que j'étais libre de les envoyer par-dessus les moulins.

Malgré ma mauvaise humeur, je ne pus m'empêcher d'en rire. Jeter par-dessus les moulins mon mari, la surintendance de la maison de Madame, parce que le roi avait dit trois mots de moi à madame Colbert, et que Monsieur prenait l'air de me conter des galanteries ! J'allais essayer quelques raisons, lorsque nous entendîmes Guiche qui revenait.

— Arrangez-vous comme il vous plaira, me dit très-vite mon cousin; mais si vous allez à Fontainebleau, j'éclate, et, ma foi ! gare la Bastille et le couvent, cela dépend de vous.

Mon frère entra, aussi empressé que Puyguilhem. Il s'aperçut de la querelle ; mais il ne voyait que ce qu'il voulait voir et ne parlait jamais de ce qu'il voyait. Il plaisanta aigrement, suivant sa manière, puis tout à coup, haussant le ton :

— Puyguilhem, allez un peu faire la cour à mademoiselle de Tonnay-Charente, s'il vous plaît, j'ai besoin de parler à ma sœur.

— A mademoiselle de Tonnay-Charente ! Pourquoi elle plutôt qu'une autre ?

— Parce qu'elle est plus jolie, parce qu'elle lui plaît infiniment, et que je ne l'en crois pas mal traité.

— Vraiment ! il compte l'épouser, peut-être?

— Madame, je ne me marie pas ainsi. Un astrologue, c'est-à-dire une sorcière de nos montagnes, m'a prédit que ma fortune ou ma ruine se feraient par un mariage. M. de Mortemart est fort riche, fort grand seigneur,

mais ce n'est pas encore assez haut pour moi. D'ailleurs, mademoiselle de Tonnay-Charente est courtisée par le marquis de Montespan, quasi notre voisin ; je n'irais pas sur ses brisées.

— Enfin, monsieur, je ne vous impose personne; pourtant je voudrais vous voir occuper ailleurs, pour une heure au moins.

— Puyguilhem ne se le fit pas répéter ; mais, pour s'enfuir *en* Parthe, ainsi que le dit M. Corneille, il me lança comme adieu ces mots :

— Vous êtes réellement trop incommodée, madame la duchesse, et vous ne pouvez être demain du voyage de Fontainebleau.

Aussitôt qu'il eut disparu, Guiche se récria.

— Comment ! vous n'irez pas à Fontainebleau? J'espère qu'il se trompe, et que vous y triompherez, au contraire.

— Je ne sais, repris-je comme une sotte lâche que j'étais ; je ne me sens pas bien, en effet.

— Ne pas aller à Fontainebleau ! mais c'est impossible, ma sœur, c'est impossible de toutes les manières. Madame a besoin de vous, et moi je vous conjure de n'y point manquer, si vous m'aimez seulement un peu.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Ma sœur, voulez-vous me rendre un grand, un très-grand service?

— De tout mon cœur.

— Écoutez-moi donc, alors. Non-seulement il faut aller demain à Fontainebleau, mais il faut vous y conduire d'une certaine façon.

— Quelle est cette certaine façon?

— Monsieur vous aime.

— Allons donc ! Quelle folie !

— Monsieur vous aime, vous dis-je. Il vous aime,

parce que je le veux. Il vous aimera bien davantage lorsque cela sera nécessaire à mes intérêts.

— Je n'ai aucun intérêt à être aimée de Monsieur.

— Vous peut-être ! mais moi....

— Vous !

— Oui, moi. Et, pour ce même intérêt, si vous êtes une bonne sœur, il faudra... il faudra...

— Achevez.

— Il faudra aimer Monsieur vous-même, ou du moins en faire assez le semblant pour l'occuper.

— Il vous ennuie donc, que vous cherchez à vous en décharger sur moi ?

— Mon Dieu, ma sœur, qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Je vous croyais plus habile. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne vous demande, après tout, rien de bien pénible, rien en dehors du devoir. Monsieur a de l'esprit, Monsieur est bien fait, Monsieur est aussi futile que la femme la plus futile de France ; il n'est point méchant, il aime à rire, attirez-le à vous, tâchez qu'il ne s'occupe que de vous, et vous me rendrez le plus heureux du monde.

— Vous êtes donc bien amoureux de Madame ?

— Vous êtes une curieuse, madame la duchesse.

— Eh bien ! franchement, je ne serais pas fâchée d'assister à cela. Je vous défie de vous en tirer tous les deux. Vous visiterez les quatre coins de la carte du Tendre et vous ne serez pas plus avancés en ce pays-là qu'en celui-ci. Vous n'avez pourtant pas, comme l'illustre Sapho qui sort d'ici, pris pour fille suivante *la demoiselle Modestie ;* vous ne placerez jamais vos fonds *à la banque d'Estime ;* mais si vous trouvez moyen de découvrir quelque nouveau village en cette contrée, vous n'aurez garde de le laisser à l'écart. Ah ! mon cher frère, vous ne connaissez pas Madame. Si vous l'aimiez, et au cas où elle vous *réciproquerait*, comme disait cette dia-

blesse, c'est qu'elle ne vous connaîtrait guère non plus.

— Ce sont là nos affaires, et non les vôtres ; soyez seulement bonne sœur, et le reste ira de soi-même.

— Hélas ! monsieur, je suis fâchée de vous refuser !

— Pourquoi me refuser ?

— Parce que je ne suis pas libre de faire autrement : M. de Valentinois m'emmènerait.

— Il ne vous emmènera pas, nous le lui ferons défendre.

— Malgré cela, je ne saurais.

— Ma petite sœur, s'agit-il donc de quelque galant ?

— Quand cela serait ! Vous en voulez donner un à Son Altesse royale, je ne saurais faire mieux qu'elle.

— Mon Dieu ! je ne me mêle pas de vos amours, ma chère duchesse, M. de Valentinois ne le permettrait pas ; il est gardien de ses trésors, maintenant, et nous n'avons plus que le droit de conseil. Allez à Fontainebleau, soyez belle, soyez ajustée, qu'on vous remarque et que je puisse vous voir satisfaite, je n'en demande pas davantage.

M. de Monaco ouvrit la porte et allongea la tête pour regarder qui était là ; il n'en fait jamais d'autres ; il semble qu'il n'y ait point de laquais dans sa maison et qu'il soit obligé de se chausser lui-même.

Il entra de son pas d'éléphant.

— Madame, j'ai rencontré M. de Puyguilhem sur le degré, il m'a appris que vous renonciez au voyage.

— Je me sens fort incommodée, monsieur.

— J'en suis fâché, madame, il faut tâcher de vous porter mieux ; j'ai besoin que vous alliez à la cour, ne fût-ce que pour une semaine, et vous me semblez disposée à garder le logis.

— Ne puis-je me reposer un peu ?

— Vous reposer, madame ! vous vous reposerez dans le carrosse, Madame vous permettra de prendre le vôtre

pour cette fois. Pourtant, il ne serait guère honnête de céder votre place dans le sien, songez-y. Vous avez voulu vous mettre chez elle, au lieu de venir commander chez vous, ce n'est pas moi qui vous y ai forcée, vous ne me refuserez pas votre crédit, lorsque j'ai nécessité d'en user?

— Vous entendez, ma sœur?

— Je sais que le roi s'est enquis de vous, je sais qu'il vous a distinguée, je sais qu'il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez, et qu'il s'agit d'une chose importante pour notre maison.

— Allons! pensai-je, ils ont tous gagé que je n'en sortirais pas nette. Que faut-il demander?

— L'annexe au duché de Valentinois, de la terre de Cressé, donnée à madame Diane de Poitiers par le roi Henri II, et qu'on nous a retirée lors de nos lettres-patentes. Nous la rêvons, mon père et moi, depuis tant d'années!

— Ah! vous voulez la terre de madame Diane! repris-je en souriant, et que diriez-vous, monsieur, si, avec sa terre, je prenais aussi sa place?

— Sa place! Laquelle, s'il vous plaît?

— Celle de maîtresse du roi, qui me trouve belle, qui parle de moi, et auquel vous m'adressez si bien.

M. de Valentinois me regarda, tout étonné de cette conséquence. Il hésita un peu, ensuite il reprit plus fermement:

— Madame, nous partirons demain pour Fontainebleau.

II

J'étais fort tourmentée au sujet de Puyguilhem, je ne savais réellement pas quelle figure il me ferait à Fon-

tainebleau; je craignais ses brusqueries, et l'avenir a prouvé que j'avais grandement raison de les craindre. Je montai dans le carrosse avec Monsieur et Madame, très-inquiète de mon arrivée et de ce qu'il allait me dire en public; cela ne l'arrêtait point.

Nous arrivâmes aux flambeaux. Le roi et les courtisans vinrent au-devant de Madame, ce qui formait une superbe cavalcade; il faisait le plus beau temps du monde; on avait servi le souper dans l'appartement de la reine mère, les portes ouvertes et le parterre embaumant, je vous assure que c'était fort propre. J'aperçus dans la foule le visage de Lauzun, pâle et courroucé. Comme j'étais à la table de Leurs Majestés, il n'approchait pas. Je ne servais pas Madame, le roi avait décidé que la reine serait servie par sa dame d'honneur, et les Filles de France par les filles; d'ailleurs ma place de surintendante était au-dessus de la dame d'honneur, et je n'aurais point consenti à donner la serviette. Madame Henriette a été la première Madame qui ait eu une surintendante, en sa qualité de fille de roi et aussi de petite-fille de France, la reine sa mère étant fille de notre bon roi Henri IV. Il est digne de remarque que cette grande reine d'Angleterre a eu son mari décapité par ses sujets rebelles, et son père assassiné par Ravaillac. Elle est bien heureuse de n'avoir pas vu mourir sa fille empoisonnée par cet exécrable chevalier de Lorraine, qui eût dû périr sur l'échafaud. Cette race royale des Stuarts est marquée d'un sceau fatal.

On se retira tard, malgré la fatigue de la journée. Monsieur ne me quitta pas, et Madame ne s'occupa que du roi, lequel ne s'occupa que d'elle. C'était pitié de voir la mine de mon frère d'un côté et celle de Lauzun de l'autre. L'un sérieux, rongeant ses lèvres, l'autre piteux et pleurant à moitié. Mon frère n'a jamais su se dominer en rien, par une faiblesse dans les nerfs, il

n'avait pas une impression un peu forte sans pleurer. A l'armée, où il était fort brave, il était rare qu'on ne lui vît pas une larme. Je rentrai dans l'appartement qu'on m'avait donné, et M. de Monaco s'en alla jouer le reste de la nuit chez la comtesse de Soissons, où ils restèrent à perdre des sommes folles.

Je n'étais pas encore couchée, lorsque Blondeau me vint trouver dans le cabinet de ma toilette, et me dit que Puyguilhem était là, insistant pour me parler absolument.

— J'ai eu beau dire que madame quittait ses hardes, il m'a répondu qu'il voulait la voir, et madame sait bien que lorsque M. le comte veut...

— Qu'il entre dans ma chambre, restez aux alentours, afin d'écarter les gens, et prévenez-moi si M. de Valentinois arrivait.

J'étais en craintes, je l'avoue. Je passai chez moi presque tremblante. Il vint à moi, me prit les deux mains, sans me faire de mal, cette fois, et me regarda quelques minutes en silence, bien fixement :

— Vous me mettez au supplice, ma cousine, dit-il ; vous voulez que je me livre à quelque extravagance. Ne pouviez-vous rester à Paris? Ne pouviez-vous être malade?

— M. de Valentinois ne le veut point.

— Ne pouviez-vous parler à Monsieur de telle sorte qu'il ne continuât pas son manége?

— M. le comte de Guiche en ordonne autrement.

— Ne pouviez-vous, au moins, vous montrer moins avenante, moins affable, moins coquette, s'il faut le dire, et ne pas attirer après vous cette foule de mouches bourdonnant et brillant à votre suite?

— M. le comte de Puyguilhem ne me le pardonnerait pas.

— Comment ! s'écria-t-il en furie, je ne vous le par-

donnerais pas, moi qui enrage de vous voir ainsi !

— Si j'étais moins suivie, c'est que l'on me trouverait moins belle, c'est que personne ne vous disputerait votre maîtresse, et vous cesseriez de m'aimer, je vous en réponds. Vous m'en voudriez bien fort de ma retenue.

— Raisonnement de votre frère de Guiche, sophistication à perte de vue, à laquelle je ne me laisserai pas prendre. *Je ne veux pas*, entendez-vous, je ne veux pas souffrir ces façons de faire. Je vous aime pour moi tout seul, et ni roi ni princes ne partageront ce qui est à moi.

— Allons, nous allons rompre avec Madame, n'est-ce pas? quitter cette place que j'ai obtenue à si grande peine?

— Certainement, qu'avez-vous besoin, madame la duchesse, d'être domestique chez madame Henriette? Vous êtes assez grande dame pour être servie sans servir les autres.

— Faisons donc nos paquets et partons pour Monaco; c'est là qu'on me servira bien et que j'aurai un trône tout à mon aise. Par exemple, M. de Puyguilhem ne me verra plus; M. de Puyguilhem ne sera plus maître de me dicter ses ordres. J'aurai près de moi des gens de qualité fort honnêtes, assure-t-on; il me sera facile de choisir une distraction, sans compter les cours d'Italie, que l'on me propose de visiter.

Il écumait et mordait ses lèvres, selon son habitude en pareil cas.

— Vous me rendrez fou.

— Choisissez.

Nous eûmes ainsi une longue lutte, qui se termina le mieux du monde : par une de ces heures qu'il savait occuper de façon à faire oublier le reste. Il n'est point d'homme plus agréable et plus attachant; Mademoiselle,

madame de Montespan et mille autres le savent bien. Notre attachement fut pendant des années tel que je viens de vous le montrer : un combat perpétuel entre sa jalousie, son despotisme et les nécessités indispensables du nom que je porte, de ma famille, de tout ce qui m'entoure, et notre amour mutuel. Il me dominait en dépit de tout; il me tourmentait de toutes les manières. J'essayais en vain de me révolter, de le fuir; bien plus, de chercher ailleurs les distractions qui me détacheraient de lui, je suis revenue, j'ai tout pardonné; je l'aime même aujourd'hui, où sa dureté et son ingratitude ont passé les bornes. Hélas! je n'ai pas longtemps à l'aimer, et je ne regrette la vie que pour lui.

Nous eûmes quelques jours de trêve après cette scène. La cour entière fut occupée de la nouvelle attitude du roi près de Madame. Il connaissait, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne de l'univers. Il s'attachait à elle de plus en plus; elle était la véritable reine; elle disposait de toutes les parties de divertissements; elles se faisaient pour elle, et le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait.

J'étais donc agréablement placée, je voyais tout, je savais tout, j'étais de tout. En dépit de Puyguilhem et de sa jalousie, le roi et monsieur me traitaient de façon à créer bien des envieux; cela ne manqua point. On essaya de me brouiller avec Madame, et cette princesse me le vint dire sur-le-champ, en m'assurant que tout serait inutile, et qu'elle n'écoutait rien.

C'était dans le milieu de l'été; Madame s'allait baigner tous les jours et nous avec elle. Nous partions en carrosse, à cause de la chaleur. Nous restions assez longtemps dans l'eau, la princesse aimait ce rafraîchissement. Nous revenions ensuite à cheval avec les dames, habillées galamment, mille plumes au chapeau, accom-

pagnées du roi et de la jeunesse de la cour. Après souper, on montait dans les calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal.

Un soir, nous rentrions, ou plutôt un matin, j'eus l'honneur de suivre la princesse jusque dans sa chambre du lit; comme je m'en allais, elle fit deux pas vers moi, et me demanda si j'avais envie de dormir.

— Pas le moins du monde, madame.

— Eh bien! que diriez-vous d'un tour de parc toutes les deux, pour bien causer? Le temps est superbe, j'ai envie d'un bouquet de roses, allons le cueillir!

— Mais, madame...

— Qui le saura? Ils dorment tous, depuis le roi jusqu'au marmiton, excepté les amoureux, cependant, qui ne dorment point.

— A ce compte-là, madame, le roi ne dormirait guère.

Madame rougit un peu et ne répondit pas. Elle appela sa femme de chambre anglaise, la mieux dans ses confidences, et se fit donner une mante; elle ordonna qu'on m'en jetât une sur ma toilette, déjà un peu chiffonnée par la promenade, et, me montrant la vaste étendue du parc et de la forêt devant nous :

— Allons, duchesse, ce sera charmant. Mary, ajouta-t-elle, enferme-toi ici et n'ouvre qu'à nous. Si Monsieur vient céans, ne fais pas mine d'entendre, laisse-le frapper; sa patience n'est pas longue, il s'en ira. Pour tous les autres, je dors, fût-ce les reines.

Elle sortit, riant en vraie enfant, bien enveloppée, se croyant méconnaissable et s'apprêtant, en cas de rencontre, à se donner comme une femme de service en bonne fortune. Nos coiffes, très-amples et très-faibles, appartenant à Mary, pouvaient tromper au premier coup d'œil, mais il ne fallait voir ni la chaussure ni les

broderies de la robe. Nous ne trouvâmes personne par les montées, ce qui fut un vrai coup du sort, et nous arrivâmes sans événement dans le parc. La princesse sautait comme une petite fille en riant de joie. Elle me voulut faire courir ; mais j'avais grand'peur d'être vue, et je l'entraînai le plus tôt possible vers le couvent. Elle se calma tout à coup.

— Duchesse, me dit-elle, je ne suis pas venue ici pour danser, au moins.

— Je m'en doute, madame, malgré les apparences. Il y a tant à admirer en ce beau lieu, et cette lune a des rayons si brillants ce soir !

— Les beaux lieux et la lune ne gâteront rien, mais nous causerons, s'il vous plaît.

— Tout autant que Votre Altesse le désirera.

— Dites-moi, madame de Valentinois, et bien franchement, m'aimez-vous?

— Je crois cette question inutile, madame. Avant d'être madame de Valentinois, j'étais mademoiselle de Gramont, et la princesse Henriette d'Angleterre daignait m'appeler sa sœur et son amie.

— On change quelquefois en vieillissant.

— Vous ai-je donné sujet de le croire ?

— Non, je ne puis dire cela ; mais, en la condition où je suis, on craint toujours d'être trompée.

— Madame, je ne demande rien à Son Altesse royale, c'est elle qui veut bien....

— Je vous crois donc, alors, et nous allons nous faire une promesse.

— Laquelle? je m'y soumets d'avance.

— Confiance entière, absolue. Je vous dirai tout ; vous ne me cacherez rien.

— Je le jure.

— Nous commencerons à présent, tout à l'heure. Je vous conterai ce que vous me conteriez vous-même,

pour vous mettre à votre aise, et puis je vous ouvrirai mon cœur. A nous deux ensuite nous ferons merveille. Avouez-moi que vous aimez M. de Puyguilhem, madame la duchesse.

Je ne songeai point à le cacher; c'était pour moi chose si naturelle; c'était une vérité si bien entrée dans ma vie, je répondis simplement :

— Oui, madame.

— Le maréchal, M. de Guiche, connaissent-ils cet amour?

— Le maréchal, certainement; quant à mon frère, il ne m'en a jamais parlé, mais il doit le savoir.

— Et M. le duc de Valentinois?

— Doux Sauveur! madame, il ne s'en doute pas.

— Tant mieux. Maintenant, dites encore, M. de Puyguilhem est ambitieux; il veut plaire au roi?

— Avant toutes choses, madame.

— Je m'en charge. Le roi l'aimera et il deviendra son favori avant la fin du voyage, vous pouvez le lui dire de ma part. Seulement qu'il n'en parle pas encore; laissez le temps passer et ne donnez pas l'éveil aux envieux.

— Que de bontés Votre Altesse royale a pour moi!

— C'est pour vous, en effet, ma belle, car M. de Puyguilhem ne me plaît point. Il n'est pas beau, pardonnez-moi mon mauvais jugement; il n'est pas bon; son regard gronde sans cesse comme un tonnerre lointain; enfin ce petit homme-là n'est point de mon goût, et j'ai idée que vous n'en serez pas longtemps contente.

— Hélas! madame, c'est bien possible.

— A votre place, j'aimerais mieux Charny, j'aimerais mieux le chevalier Duplessis, j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux... Monsieur lui-même.

— Ah! cependant, madame, pour ce qui est de Monsieur... il me semble que...

— Que je ne l'aime guère, n'est-ce pas? Aussi je dis : A votre place, non pas à la mienne, je n'aime pas Monsieur, c'est vrai, mais Monsieur ne m'aime point, partant quitte, au lieu que vous !...

— Monsieur croit peut-être qu'il me fait l'honneur de m'aimer, c'est possible; quant à moi, je suis assurée qu'il se trompe.

— Vous pourriez avoir raison.

— Monsieur ressemble trop à une femme; il a trop des mêmes goûts que nous, pour pouvoir être jamais amoureux. Ce qui lui plaît dans celle qu'il appelle sa maîtresse, ce sont des atours à chiffonner, ce sont des pierreries à placer, ce sont des points de Venise à toucher et des brocarts à frôler en passant. La plus belle personne de la terre qui ne serait point ajustée lui ferait l'effet d'une buse, tandis que la buse sera pour lui la plus belle personne de la terre si elle suit la dernière mode, si elle porte des perles, des rubans et des satins.

— J'en suis aussi sûre que vous; eh bien ! duchesse, me blâmeriez-vous de ne pouvoir supporter un pareil homme.

— Je n'en ai ni le droit ni la volonté.

— Me blâmeriez-vous?... mais il faut reprendre les choses de plus loin. Il faut tenir l'engagement que j'ai pris et vous révéler mes pensées. Cela ne me coûtera pas beaucoup, vous avez tant d'esprit !

Pourvu que vous soyez sincère.

— Madame, encore un coup, je supplie Votre Altesse royale de ne me rien apprendre.

— J'en serais plus fâchée que vous; j'ai trop besoin de parler.

III

— J'écoute, madame.

— Apprenez donc, avant tout, que la reine mère est jalouse de moi.

— La reine mère?

— Oui, elle-même. Elle m'a envoyé ce matin l'abbé de Montaigu, avec la mission de me parler sévèrement.

— Pourquoi?

— Depuis que je suis ici, le roi ne me quitte pas, le roi ne va plus chez elle; le roi vient avec moi par les chemins, à la chasse, sur la rivière, il ne se plaît qu'en ma compagnie, je l'ai ravi même à la jeune reine, dont la grossesse ne lui permet pas d'être des nôtres et qu'il laisse parfaitement au logis.

— C'est vrai.

— La reine mère est malade, elle est dévote, elle fuit les plaisirs et voudrait que son royal fils eût les mêmes idées. Il en est fort loin, car il ne songe au contraire qu'à se divertir et à rendre sa cour la plus brillante du monde. La reine mère est abandonnée dans son oratoire, et la jeune reine avec ses femmes espagnoles. Ce n'est point leur compte.

— Je le comprends.

— Ma belle-mère pense qu'en me retenant auprès d'elle, on y retiendra le roi, qu'en m'engageant à rester sous sa tutelle, le roi et Monsieur y seront également. La mort de M. le cardinal a apporté beaucoup de tristesse dans la vie de ma belle-mère, elle l'aimait plus que de raison, cet Italien, qu'en pensez-vous?

Je me rappelai le pauvre Philippe et ce que j'avais vu

dans mon enfance, il me sembla que Madame disait vrai, mais je me tus, malgré nos conventions.

— M. de Mazarin était fort bien fait du temps du feu roi, répliquai-je, mon père me l'a assuré, du moins.

— Quoi qu'il en soit, l'abbé de Montaigu est venu ce matin, de l'air sucré que vous savez. Ma chère, il m'a représenté que nous étions bien jeunes, le roi et moi, pour courir ainsi partout ensemble, sans autre escorte qu'une folle jeunesse, à qui souvent le respect interdit de nous approcher; c'est un tête-à-tête public. Monsieur en pourrait prendre de l'ombrage, et les médisants en jaseraient. Le seul moyen d'empêcher ces deux choses, c'est de nous tenir le plus possible auprès de la reine mère, de ne point la quitter, de nous contenter des amusements sérieux auxquels notre rang nous condamne. Alors, la cour reprendra sa dignité, et nous serons, le roi et moi, des personnes accomplies.

— Et qu'a répondu Votre Altesse royale?

— J'ai répondu sans détour que, depuis mon enfance, j'avais souffert, que j'étais lasse de l'ennui et de la contrainte essuyés auprès de la reine ma mère, que je ne céderais jamais plus à une autorité pareille, maintenant que je m'y pouvais soustraire. J'ai ajouté que les bontés du roi m'étaient trop précieuses pour y renoncer, et que je ne souffrirais pas qu'on me les enlevât. J'assurai, à cela près, Sa Majesté, de mon respectueux attachement et de mon obéissance. Je ne puis oublier le Louvre, le temps de la Fronde, la maladie que j'y ai gagnée à force de misère, et comment la fille et la petite-fille de Henri IV ont été traitées par sa bru et par le galant de sa bru. Croyez-moi, chère duchesse, ces choses-là ne s'oublient pas parmi ceux de ma condition.

— Je le crois, en effet, madame. Et que compte faire maintenant Votre Altesse royale? La reine doit être furieuse.

— Elle le sera bien davantage encore. Ne prenez point de jalousie de ce que je vais me lier avec la comtesse de Soissons, le roi me l'a demandé, et c'est uniquement pour lui complaire, car cette femme-là m'est odieuse. Mais la jeune reine la croit sa rivale, et la reine mère, pour cette raison et pour d'autres, l'a en aversion. Quant à moi, je sais à quoi m'en tenir sur ses façons avec Sa Majesté, et je n'ignore pas les motifs qui les rapprochent. L'amour n'est pour rien en cela, du côté du roi du moins, car, pour la comtesse, je n'en répondrais pas. Je ne répondrais pas non plus qu'à son défaut elle ne tournât ses visées du côté de Monsieur. C'est à vous d'y prendre garde, duchesse.

Nous nous mîmes à rire. Cependant, j'osai, au milieu de cette gaieté, adresser à la princesse une question très-intéressante, en m'autorisant de l'exemple qu'elle m'avait donné.

— Madame daignera-t-elle me répondre, ainsi que je l'ai fait? lui dis-je.

— Tout aussi franchement. Parlez.

— Est-ce que le roi... en vérité, je suis très-indiscrète, est-ce que le roi aime Madame autrement que... comme la femme de Monsieur...

— Hum! hum! fit-elle en secouant sa jolie tête avec un sourire malin, cela se pourrait.

— Est-ce que Madame... regarderait Sa Majesté comme le plus honnête homme, le mieux fait de la cour, ainsi qu'il est réellement.

— Ah! duchesse, je suis fort embarrassée pour vous répondre. Je suis charmée de cette question, parce que cela me donnera de l'occasion d'examiner mon cœur. Nous l'allons faire ensemble, n'est-ce pas? vous m'éclairerez. Le roi est, en effet, le plus honnête homme et le mieux fait de son royaume, je le vois et je le sens; mais le roi a surtout un grand charme à mes yeux,

c'est le roi, et puis c'est celui qui m'a tant méprisée, c'est celui qui a refusé de danser avec moi au mariage du roi de Pologne et devant la reine de Suède, parce que *j'étais trop laide*. C'est celui qui a déclaré hautement qu'il laisserait éteindre sa lignée plutôt que d'épouser une princesse mendiante et désagréable de mon espèce; c'est celui qui raillait Monsieur de son empressement à ma recherche, qui m'appelait la vallée de Josaphat; c'est celui-là même aujourd'hui qui me supplie. Il est à mes genoux, il m'aime, il quitte tout pour moi, il se proclame aveugle, je suis la plus adorable de l'univers; de moi dépendent son bonheur et sa vie. Qu'en pensez-vous, duchesse? N'est-ce point là une vengeance douce à savourer? et croyez-vous qu'il soit pressé de pardonner à cet homme, d'en faire doublement mon maître, tandis que ce maître-là est en réalité mon esclave? Est-ce de l'amour que cet orgueil satisfait? Vous qui aimez Puyguilhem, est-ce de cette sorte? Est-ce pour la passion seule du triomphe? Croyez-vous enfin que j'aime le roi?

— Il me semble, au moins, que c'est une sorte d'inclination particulière.

— Je ne veux point être en une autre posture auprès de lui que celle d'à présent; mais je ne veux pas non plus qu'il ait des maîtresses. Je possède l'empire tout entier, je n'entends point de partage. Il me semble que je haïrais toute rivale dans son amitié. Je suis sa belle-sœur, la première dame de France, après la reine, et la première dame de la cour, *avant elle*. Une maîtresse me prendrait tout cela; une maîtresse relèverait de sa main ce superbe, qui m'a méprisée, et que je laisse à mes pieds; il n'aura point de maîtresse.

— Alors vous n'aurez non plus ni mari ni amant, si vous voulez tout interdire?

— Non.

— Ah ! je sais quelqu'un qui mourra de chagrin.

— Et qui cela ?

— Faut-il le dire ?

— Oui, oui, dites-le.

— Mon pauvre frère, dis-je en soupirant.

— Le comte de Guiche ?

Madame devint fort rouge.

— Il est déjà plus qu'à moitié mort, que sera-ce donc ?

— Le comte de Guiche est aimable, sans doute; il est le seigneur le plus élégant, le plus brave, le mieux fait; mais, mais... madame, vous vous trompez : le comte de Guiche ne m'aime pas !

Le ton de Madame était d'une grande aigreur, cela me redonna de l'espérance.

— Comment, madame ! le comte de Guiche ne vous aime pas !

— Il a aimé madame de Chalais, et maintenant il aime la Vallière; est-ce là le chemin de mon cœur, madame; le pensez-vous ? Et quand on vise aussi haut, s'amuse-t-on à regarder aussi bas ?

— Mademoiselle de la Vallière est une fille dont on ne parle pas, madame; elle est à Votre Altesse, parce que votre bonté l'a acceptée. Ignorée, obscure, c'est de toutes les personnes de la cour la moins faite pour porter ombrage.

On ne peut vous parler, il faut pourtant parler à quelqu'un; un homme bien épris choisit justement cette fille, la plus humble et la plus modeste, et vous ne le permettez pas, vous ne croyez point à son sentiment ! Ah ! madame !

— Me supposeriez-vous jalouse de votre frère, par hasard ? interrompit-elle avec cette hauteur qu'elle prenait quelquefois.

— Pourquoi pas, madame ? répliquai-je presque de

la même manière ; vous l'avez bien été de Buckingham !

— Je n'ai jamais rien accepté de qui que ce fût sans le rendre.

— Madame me connaissait, elle n'en dit pas davantage. Nous nous promenâmes en silence un bon quart d'heure. Enfin elle le rompit :

— Duchesse, vous ne m'en voulez pas ?

— Madame...

— Écoutez ; c'est que votre frère m'impatiente avec ses discours à perte de vue adressés à cette petite sotte. Elle le regarde de ses grands yeux étonnés, et ne lui répond point. Que peut-il faire auprès d'elle ? Quel plaisir y trouve-t-il ? Conseillez-lui donc, en amie, de la laisser de côté.

— Je n'y manquerai pas.

Je connus mieux, Madame par cet entretien d'une heure que par toutes nos familiarités passées. Je me promis d'éclairer mon frère et de le diriger. Il y avait en elle plus d'orgueil que de tendresse, plus de coquetterie que d'entraînement. Elle voulait régner seule, la résistance et la rivalité l'excitaient et donnaient du prix à ce qu'on lui refusait. La petite de la Vallière devait servir à la prendre, ou Guiche était un niais.

— Enfin, duchesse, résumons ; que me conseillez-vous ? Le roi me va-t-il rester ? En acceptant la comtesse de Soissons, la seule rivalité possible, la détournerai-je sûrement ?

— Si Votre Altesse royale n'aime Sa Majesté que comme un beau-frère....

— Non, non !

— Alors, c'est comme un amant ?

— Encore moins..

— Quoi donc, alors ?

— Je vous l'ai dit, c'est une vengeance.

— Elle vous plaît ?

— Ah ! si elle me plaît !

— Eh bien, faites-la durer le plus longtemps possible. Je ne vois que cet avis à vous donner.

— Je n'y manquerai pas. Quant au comte...

— Madame, mon frère saura la vérité, et j'espère qu'il aura le courage de l'entendre.

— Bah ! bah ! bah ! ma chère, il se consolera vite.

— J'y tâcherai, madame.

— Il nous faut rentrer, me jeta-t-elle avec humeur, je suis fatiguée, je veux dormir. Prenons le plus court.

— Aux ordres de madame.

Elle se remit à bouder. J'en avais envie de rire et je pensais à part moi combien le roi eût changé pour elle, s'il l'avait entendue. Mon opinion sur ceci est que le roi lui plaisait sans qu'elle se l'avouât ; je crois encore qu'il avait pour elle un sentiment de galanterie, non de passion. Il la trouvait ce qu'elle était réellement, la plus attrayante personne qui fût autour de lui, mais son cœur ne s'y prit point. Enfin ils étaient tous les deux infiniment aimables, tous deux nés avec des dispositions galantes, ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissements ; il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède les grandes passions. Il n'en était rien ; moi seule je le savais. La reine mère en était persuadée et en séchait sur sa chaise ; Madame ne craignit jamais que le roi et un peu Monsieur, quand il s'opposait à ses plaisirs.

Il était fort tard lorsque nous rentrâmes. Nous rencontrâmes quantité de gens, sans être reconnues. Qui nous attendait là à cette heure ? La princesse ne me dit rien jusqu'au moment de nous séparer. Mary ouvrit la porte au signal convenu. Je lui fis une révérence, et je me retirai ; elle me rappela.

— N'oubliez pas vos promesses, madame, me dit-elle souriante.

— Jamais je n'oublie.

— C'est bien, nous verrons alors. Soyez à deux heures chez moi ; nous dînerons seules. Monsieur va chez sa mère.

— Votre Altesse royale ne va pas avec Sa Majesté?

— Non, me glissa-t-elle dans le tuyau de l'oreille; je veux essayer s'il saurait se passer de moi.

Elle rentra vite après ces mots, et moi je retournai à ma chambre. Blondeau me vint ouvrir toute troublée.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle; je ne sais ce qui va arriver, mais Monsieur attend madame la duchesse.

— Monsieur ! à cette heure? et que veut-il?

— Je ne sais. Il est furieux.

— Pourquoi?

Parce que madame la duchesse est sortie. Il prétend que c'est avec M. le comte de Charny.

— C'est bien, je lui parlerai.

Je voulus passer.

— Ce n'est pas tout encore.

— Qu'y a-t-il de plus?

— Monseigneur est de retour, il attend madame dans sa chambre.

— Mon mari a-t-il vu Son Altesse royale?

— Oui, madame.

— Il a dit que madame partirait demain pour Monaco.

— Ah ! je n'y suis pas encore ! Conduis-moi près de Monsieur. A-t-il quelques flacons à la glace au moins, par cette chaleur.

Blondeau me regarda étonnée, elle ne comprenait pas ma présence d'esprit.

IV

Je trouvai Monsieur devant un miroir, s'ajustant sur la tête un bandeau de jayet qu'il avait trouvé dans mes coffres, où il fouillait toujours sans cérémonie. En me voyant derrière lui, il fronça le sourcil et demanda, sans se retourner :

— D'où venez-vous, madame, à une pareille heure ?

Je lui fis une superbe révérence.

— Est-il donc nécessaire que je fasse à monsieur une confession générale ?

— Ceci est pour me dire que cela ne me regarde pas. Vous vous trompez, madame, cela me regarde. La surintendante de Madame ne saurait être trop surveillée, et sans compter ce qu'il peut y avoir de particulier dans ma curiosité, ce motif-là doit vous suffire.

— Monsieur est admirablement coiffé avec ce diadème, il le porte aussi bien que moi.

— Ce n'est pas là répondre, s'écria-t-il en frappant du pied.

— J'étais avec Madame.

— Avec Madame où cela ?

— Dans sa chambre.

— Elle était donc enfermée ?

— Oui, monsieur.

— Qu'y faisiez-vous ?

— Nous causions.

— Ah ! vous causiez ! et que disiez-vous, s'il vous plaît ? Puisque vous causiez si bien, vous pourrez, j'espère, m'éclairer sur les sentiments, sur la conduite de Madame, dont on me rebat les oreilles. Elle traite de chansons mes remontrances, elle le prend sur le haut

ton avec la reine mère. Qu'est-ce à dire que tout cela? Que compte-t-elle faire à l'avenir ?

— Ce qu'elle a fait dans le passé, je suppose.

— Me narguer, m'offenser, me déshonorer, peut-être, n'est-ce pas ? J'y mettrai fin.

— Ah ! monsieur !

— Et vous aussi, madame, je vous ferai morigéner par votre mari. Vous n'aurez plus la permission de courir ainsi partout, de vous moquer de lui, de pousser Madame dans une mauvaise voie ; il faudra que tout cela change.

— Mon Dieu ! monsieur, d'où vient cette colère ? qui a pu y donner lieu ? Qu'avons-nous fait depuis hier pour vous fâcher ainsi ?

— Morbleu ! il y a deux heures que je vous attends !

— Monsieur ne m'a pas fait l'honneur de m'annoncer sa visite.

— N'eussiez-vous pas dû la deviner ?

— Et pourquoi ? Votre Altesse royale daignera-t-elle me le dire ?

— Ces visites-là ne s'annoncent point, il me semble que nous sommes ensemble de façon... Vous savez que je vous aime.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous en riez ! Vous n'en ririez point si le roi était à ma place.

— Le roi !... c'est que Sa Majesté... enfin je pourrais le croire, tandis que monsieur...

— Eh bien ?

— Monsieur aime trop Madame pour qu'il y ait une place à côté d'elle dans son cœur.

— Madame est Madame, interrompit-il impatienté, et cela ne regarde qu'elle et moi. Vous... vous, je vous aime.... surtout à cause de votre frère.

Monsieur n'a jamais pu parler à une femme que de

ses amis. Je n'en étais pas si sûre en ce temps-là que toute la cour l'a appris depuis, le chevalier de Lorraine et d'Effiat aidant. Je ne sus que trop lui répondre, et je désirais fort qui s'en allât. Je tombais de fatigue et de sommeil. Il resta plus d'une heure à divaguer de la sorte. Je découvris cependant dans ses bavardages (car il était grand parleur et faiseur de propos) que les deux reines ne laisseraient à Madame ni paix ni trêve jusqu'à ce que le roi leur fût retourné. Elles avaient entièrement dominé Monsieur, elles le manœuvraient à leur manière, et elles en allaient faire un instrument de persécution à laquelle la princesse céderait quelque jour. Je ne pus dormir en rentrant chez moi, tant ces idées me tourmentaient. Il fallait peu de chose pour exciter M. de Monaco, pour le décider à m'emmener, pour m'arracher à Puyguilhem, et si Monsieur se mettait de la partie, je n'aurais pas longtemps à attendre.

Lorsque je parus le lendemain, je trouvai la cour occupée de quelques paroles de la reine mère et de son entrevue fort longue avec Monsieur. Elle était ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion pour s'opposer à l'attachement du roi pour Madame. Elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments : il était jaloux, on l'a vu ; il l'était par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame qu'il ne trouvait pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'aurait souhaité.

L'aigreur s'augmentait tellement, que le soir, comme on soupait chez la reine mère, elle n'adressa pas une seule fois la parole à Madame ; elle fit offrir des fruits confits d'Espagne au roi, à Monsieur, à Mademoiselle, même aux dames des princesses, et Madame n'en eut point. Le roi en fut si choqué, qu'il lui envoya les siens. En sortant de table, la reine mère ne le laissa pas

jouer; elle l'entraîna dans son oratoire et lui dit les choses les plus tendres et les plus propres à lui toucher le cœur. Il se laissa aller, il lui promit tout ce qu'elle voulut, assura que Madame serait désormais traitée seulement comme la femme de son frère, et qu'il reviendrait ainsi que par le passé.

Monsieur en fut instruit par sa mère; il le répéta à Madame, en en tirant la conséquence que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait. Tout cela fit bientôt un cercle de redites et de démêlés qui ne nous donna pas un moment de repos. Le roi et la princesse continuaient leurs habitudes, chacun à la cour les croyant amoureux l'un de l'autre, excepté cependant Guiche et moi. Je rassurai mon frère, je lui montrai le fond de cette amitié, qui n'était que de l'orgueil et de la coquetterie satisfaite. Il excitait Monsieur sous main, et celui-ci nous faisait des cris abominables chaque soir. Madame arrivait éplorée dans ma chambre, jurant qu'elle demanderait justice au roi, qu'on ne traitait pas ainsi une princesse comme elle, qu'elle s'enfuirait plutôt près du roi, son frère, que d'endurer davantage ces indignités.

J'essayai de tout pour la calmer, sans y réussir. Elle passait des nuits désolées. Quelquefois, dans son désespoir, elle me parlait du comte de Guiche; elle voulait qu'il employât son pouvoir pour obtenir de Monsieur qu'il ne la tourmentât point. Je me chargeai de la commission; j'essayai moi-même mon apparente influence; le prince ne me répondait qu'en battant la campagne.

La veille de je ne sais quelle fête, il faisait fort chaud, nous devions aller de bonne heure à la paroisse, Madame me dit dans l'oreille :

— Nous ne nous coucherons pas cette nuit.

— Pourquoi, Madame?

— J'ai parlé au roi de notre promenade mystérieuse;

il a eu envie d'en essayer. Il a été convenu qu'il nous viendrait prendre chez moi, accompagné d'un seul courtisan, et que nous irions tous les quatre admirer le temps dans les bosquets.

— Quel sera le courtisan ?

— Ne le devinez-vous pas ? Vous avez donc bien peu de confiance en ma parole !

— Quoi !... mon frère...

— Ah ! duchesse ! vous voulez que je le dise, car vous savez que M. de Guiche n'a que faire entre le roi et moi. C'est Puyguilhem.

— Merci, madame.

— Oui, nous tiendrons conseil ; il faut en finir avec la reine mère et Monsieur. Je ne sais d'ailleurs pourquoi vous me voudriez faire arracher le comte de Guiche à ses *nobles* amours.

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse me fait l'honneur de me dire.

— Oui, jouez l'ignorante. Vous ne comprenez pas ? Est-il quelqu'un à la cour qui ignore la passion de ce beau seigneur pour cette petite de la Vallière ?

— Enfantillage !

— Il l'a fort bien caché, je ne l'ignore point ; mais tout se découvre, et l'on publie maintenant ses intrigues avec cette fille. Qu'ont-ils donc tous à la trouver si jolie ? Elle boite ; elle a l'air d'un mouton qui rêve et qu'on réveille en sursaut ; rien n'y manque, même le bêlement.

Ce fut là l'aurore de cet astre, si étincelant depuis. Elle était entrée chez Madame, en sortant de Blois, après la mort de M. Gaston, duc d'Orléans. Sa mère était remariée à Saint-Remy, son premier maître d'hôtel. Leur fortune était médiocre et leur noblesse *cahin caha*. On la trouvait douce et naïve ; elle montrait sans dissimulation sa grande joie d'être chez Madame et de ne plus

entendre sa mère harpigner autour d'elle. Il était très-vrai que mon frère la courtisait, non-seulement lui, mais d'autres jeunes seigneurs encore, et cela à cause de sa simplicité et de ses façons de bergère; elle n'avait rien de brillant dans l'esprit. Mademoiselle de Tonnay-Charente s'en moquait à la journée, et Madame, on le voit, ne s'en privait point. Quant à moi, je l'avais à peine remarquée.

J'essayai de défendre le comte de Guiche, sans trop appuyer néanmoins; avec l'humeur de Madame, le mieux était de l'inquiéter. Je ne manquai pas d'en avertir l'amoureux avant de rentrer chez moi. Je mis à la hâte une manière de déshabillé et je passai chez ma princesse, que je trouvai se parant d'une manière négative. Elle se faisait jolie à la sourdine, comme une femme qui ne veut plaire qu'à un seul et qui ne doit voir que lui. On frappa discrètement à la porte. C'étaient le roi et Lauzun, le mouchoir sur le nez et embobelinés de manteaux de livrée; nous étions prêtes à les suivre. Le roi préludait ainsi, avec son favori nouveau, à ces fameuses promenades nocturnes chez les filles de la reine, en escaladant les toits et les cheminées pour cette effrontée de la Mothe-Houdancourt. M. et madame de Navailles en payèrent les pots cassés de ces promenades, sans me compter, ainsi qu'on le verra en son lieu.

Nous descendîmes, sans parler, l'escalier de service; nous arrivâmes dans le parc et nous prîmes les charmilles, que le roi aimait de préférence. Il s'y trouvait un certain bosquet, où nous allâmes nous asseoir. Le roi était d'une gaieté prodigieuse et faisait mille folies; il alla même jusqu'à embrasser Madame! Je n'en puis revenir encore, quand je songe surtout à ce qu'il est aujourd'hui.

— C'est que je l'aime bien, ma sœur! ajouta-t-il.

— Sire, vous n'avez pas toujours pensé comme cela.

— J'étais aveugle alors.

— A présent, vous êtes un petit garçon qui craignez le fouet, ainsi que certain favori l'écrivait de Monsieur.

— Madame, je crains d'affliger ma mère, que le ciel ne me laissera peut-être plus longtemps.

Madame parlait d'un ton aigre-doux, et le roi commençait à répondre sérieusement. Je sentis qu'ils allaient se fâcher ; je fis signe à Puyguilhem, dont la présence d'esprit et la hardiesse m'étaient connues. Il se leva brusquement du tapis de mousse sur lequel il était assis.

— Sire, j'ai une idée.

— Je crois que vous en avez beaucoup ; mais dites toujours celle-là.

— Le roi me permettra-t-il d'entrer un peu dans des détails que... qui... que... au premier coup d'œil...

— Dites tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, sire, Sa Majesté la reine mère, que Dieu conserve...

— Mon Dieu, que vous êtes long ! interrompit Madame impatientée ; j'aurai tout expliqué en deux minutes, moi. Sa Majesté la reine mère a la bonté de me supposer sur l'esprit et le cœur de son auguste fils un crédit que je n'ai point ; elle pousse même cette bonté jusqu'à la jalousie. Cette maladie se communique par ses soins à Monsieur et à la jeune reine ; il en résulte pour chacun une existence qui ne se supporte pas ; il y faut donc mettre un terme, et je supplie le roi de vouloir bien à l'avenir de ne me plus parler et ne me plus chercher jamais.

— Ah ! madame !

— Oui, sire, j'y suis décidée. Puisque la reine, puisque Monsieur...

Elle détourna la tête sans achever. Était-elle émue ?

Feignait-elle l'émotion? Je ne sais; elle était fort habile comédienne et ne disait que ce qu'elle voulait.

— Voulez-vous me désespérer? reprit le roi.

— Sire, j'ai mon idée, répliqua Lauzun.

— Et vous, madame de Valentinois?

— Sire, je dois avoir la même que celle de M. de Puyguilhem.

— Qu'il la dise donc, le bourreau!

— Sire, vous ne voulez point vous éloigner de Madame?

— A aucun prix.

— Vous voulez détourner les soupçons des reines et de Monsieur?

— Soupçons parfaitement stupides et imaginaires, mais qui n'en troublent pas moins la vie à chaque instant.

— Alors, sire, j'ai l'affaire de Votre Majesté; elle n'a plus qu'à y consentir.

V

— Pour détourner les soupçons d'une chose, il n'y a, selon moi, qu'un seul moyen à employer, continua Lauzun.

— Lequel? comment cela?

— On accuse Votre Majesté d'aimer Madame, on accuse Madame d'aimer le roi, prouvez à ceux qui vous accusent que l'on se trompe.

— Certainement, on se trompe, interrompit vivement la princesse, nous n'avons l'un pour l'autre que les sentiments d'un frère et d'une sœur.

— Je n'en doute pas, Madame, et ses lèvres se plissèrent de son fin sourire, mais les autres en doutent beaucoup. C'est fort peu respectueux, c'est témé-

raire, c'est d'une audace incroyable, mais cela est.

— Hélas ! oui, ma mère ne me laisse pas un moment de repos.

— Eh bien, sire, qui vous empêche de donner le change à Sa Majesté la reine mère, à la reine, à tout le monde ? Prenez un mannequin, une maîtresse supposée, dont on vous croie épris, et qui détourne sur elle l'attention des uns, avec la colère des autres.

Le roi me regardait fort, tout en écoutant Puyguilhem. Madame rougissait et son nez *s'armait en guerre.* Il y a des visages chez lesquels le nez est redoutable, et le sien était du nombre. Je la connaissais si bien, que je ne m'y trompai pas.

— C'est une idée cela, dit le roi lentement, me regardant toujours, il y a de jolies poupées à Fontainebleau.

— Non, pas *celle-là !* interrompit vivement la princesse, incapable de maîtriser son premier mouvement et devinant la pensée du roi, non pas celle-là, elle ne serait point une poupée et vous l'aimeriez.

Lauzun devint rouge à son tour, et son œil lança un de ces éclairs qui tuent lorsqu'on est Dieu ou lorsqu'on est roi.

— J'ai plusiers noms à citer à Sa Majesté, qui rempliront parfaitement le but, des personnes obscures, trop heureuses d'attirer les regards et de faire parler d'elles.

— Voyons cela.

— D'abord mademoiselle de Pons. Le maréchal d'Albret, son cousin, aiderait son habileté un peu provinciale encore, et tout serait pour le mieux.

— Après ?

— Nous avons Chemerault...

— La plus coquette de toutes les filles de la reine ! interrompit Madame, cela ne se peut pas.

— Je vous citerai enfin la Vallière, et Madame la connaît bien, puisque c'est une de ses filles.

— La Vallière? demanda le roi. Qui est cela? A qui appartient-elle? Comment est-elle?

Il ne l'avait pas même remarquée!

— Sire, poursuivit la princesse, je crois que M. de Puyguilhem a trouvé ce qu'il faut. C'est une petite fille assez jolie, quoique un peu boiteuse, bien douce, bien naïve, incapable d'une pensée d'orgueil et d'ambition. Elle est peu de chose; elle ne tient guère à personne, et, excepté le comte de Guiche, fort amoureux d'elle, je ne crois pas que nul à la cour l'ait encore regardée.

Le roi fronça le sourcil; il n'a jamais pu supporter l'ombre d'une rivalité. Je le devinai mieux que la princesse et je m'empressai d'ajouter :

— Mon frère, en effet, y a fait quelque attention comme à une jolie enfant, sire, et c'est là tout. Je sais, à n'en pas douter, qu'aucune de ses vues sérieuses n'est tournée de ce côté; il vise ailleurs.

— Le comte de Guiche est un de ces hommes dont on ne triomphe pas aisément, fût-on roi, madame, répliqua notre sire très-sérieusement.

— Qu'importe, d'ailleurs! pour un mannequin, ajouta Madame.

— Je ne permettrais pas une plaisanterie à cet égard, madame; du moment où on la croit mienne, une femme ne peut même pas être soupçonnée. Je réfléchirai à cette conversation, et votre moyen me plaît assez, M. Puyguilhem; il est possible que je l'emploie.

— Ah! sire, n'allez pas...

Madame s'arrêta là en rougissant. Elle eût voulu garder le frère *comme frère*, mais sans que le frère devînt amant ailleurs. Ce qu'elle désirait avant tout, c'était la

gloire de se savoir aimée, celle de résister au plus grand roi du monde; c'était de dominer la cour et de voir les courtisans à ses pieds. Quant à son cœur, il penchait plus pour Guiche, s'il penchait quelque part, ce que je ne sais pas encore. Madame était une vraie linotte, sans grande méchanceté, mais sans grande attache; elle s'ennuyait de Monsieur, qu'elle n'estimait pas : c'était une de ces personnes sur lesquelles on ne peut compter que lorsqu'on les tient.

Lauzun ne l'aimait guère; son conseil était à deux tranchants, il avait envie de donner une maîtresse au roi et de le détacher d'elle. Pendant le reste de la promenade, il entretint le maître, qui l'écoutait en rêvant et me regardait à la dérobée. Je le voyais et les autres aussi. Madame en prit de l'humeur; quand nous rentrâmes, elle me plaisanta aigrement sur la nonchalance de ma marche, et me ferma presque la porte de sa chambre au nez, au moment où je lui demandais ses derniers ordres,

Le lendemain, chez la reine-mère, nous vîmes l'effet des idées de Lauzun. Le roi s'arrêta devant les *trois poupées*, et leur parla. Elles répondirent, suivant leurs caractères; mademoiselle de Pons gauchement (elle en a bien rappelé depuis qu'elle est madame d'Heudicourt!), Chemerault hardiment, et ses yeux brillant comme le *grand-duc des chandelles;* quant à la Vallière, elle ne répondit pas du tout, elle baissa les yeux, et elle eût volontiers pleuré de se savoir remarquée. Son émotion n'échappa à personne, et au roi encore moins.

Guiche vint après : il la trouva distraite. Pendant plusieurs jours, la pareille épreuve se renouvela jusqu'à ce qu'un beau matin, à l'étonnement général, le roi entrant chez Madame, chercha tout autour du cercle, et demanda où était la Vallière.

— Dans la chambre à côté, sire, répondit la princesse tout étonnée; elle s'occupe de mes rubans. La ferai-je mander?

— Non, j'y vais moi-même; j'aime fort les rubans, et vous avez ordinairement de charmants atours.

Le roi ouvrit la porte, entra, s'approcha de la Vallière; elle laissa tomber une coiffe, et Louis la ramassa promptement. Ses compagnes s'écartèrent par respect, et le roi l'entretint seul, les issues tout ouvertes, plus de deux heures. Chacun les pouvait voir, je vous jure qu'on les regardait!

Mesdemoiselles de Tonnay-Charente et Montalais, les deux bonnes amies de la Vallière, chuchotaient dans un coin; et j'entendis la belle Athénaïs de Mortemart qui disait en riant :

— Elle est trop niaise, elle ne saura jamais dire ce qu'il faut.

— Allez! allez! dit-il, Madame enrage, et j'en suis bien aise; elle veut vous conter cela.

La princesse enrageait en effet, et pour deux raisons.

— Votre frère est jaloux, me dit-elle.

— Il l'était... du moins peut-être il le voulait faire croire, car il n'aimait pas la Vallière autant que ses petits chiens. Son amour-propre était en souffrance; il eût bien joui d'entendre Madame... il ne le perdit pas, je le lui répétai le soir.

On annonça les carrosses. Le roi n'osa pas emmener la Vallière; il la salua profondément, et vint reprendre Madame, qui ne put lui cacher son dépit et sa colère.

— Eh bien, sire, vous vous êtes fort amusé avec cette petite fille!

— Mademoiselle de la Vallière est charmante, madame.

— Le trouvez-vous réellement? ne jouez-vous pas? n'en sommes-nous pas aux choses convenues?

Ces mots prononcés avec vivacité trahissaient une impression assez vive pour ne pouvoir se contraindre; le roi n'y répondit pas, c'était la meilleure réponse. Madame comprit, à dater de ce moment, qu'elle perdait le sceptre, et fut, pendant toute la promenade, d'une humeur détestable. J'étais à la portière, tout près d'elle, à côté de la comtesse de Soissons; elle se pencha vers moi, et me dit tout bas :

— Quel dangereux conseil votre Puyguilhem nous a donné là !

Je crus ne pouvoir mieux faire que d'imiter le maître, je me tus.

En même temps, mon frère jouait la contre-partie avec la Vallière. Piqué dans son cher orgueil, il courut au-devant d'elle et la chambra à son tour. Pendant que chacun s'organisait dans les carrosses, elle voulut lui échapper, mais il eut le temps d'exhaler sa bile en mots peu mesurés, et qui, plus tard, achevèrent sa disgrâce. Il la traita de la bonne façon, à ce point qu'elle en pleura et que, sans mademoiselle de Tonnay-Charente, elle fût restée au logis.

Le soir, au moment où je me couchais, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer mon frère sur la pointe du pied, le visage pâle, fort peu ajusté, mais charmant. Il me demanda pardon de venir ainsi à pareille heure, il fallait qu'il me vît, moi seule je pouvais l'aider dans cette circonstance, car le maréchal ne voulait absolument pas se mêler de ses affaires.

— Et qu'y a-t-il? demandai-je.

— Il y a que j'ai maltraité ce matin la Vallière.

— C'est d'autant mieux de votre part, que le roi a presque déclaré l'amour qu'il lui porte.

— C'est justement pour cela, j'étais jaloux.

— Vous l'aimez donc bien?

— Moi ! je ne m'en soucie guère; c'est une niaise, qui

n'a que sa jeunesse et qui à trente ans ne vaudra pas un regard.

— Alors, je ne vous conçois pas.

— Mon Dieu, ma sœur, vous ne me connaissez donc point? Je me suis occupé d'elle par désœuvrement, pour faire quelque chose; elle m'a accueilli par des airs originaux qui m'ont affriolé; il me fallait une contenance, j'ai pris celle-là. Dans huit jours, je l'aurais laissée. Mais à présent qu'on me l'enlève, eh bien, je ne puis souffrir qu'elle m'échappe.

— Ah! que voilà un beau raisonnement!

— J'ai eu la niaiserie de le lui dire, de le lui dire en termes peu mesurés. Si elle le veut, elle peut me perdre; je suis entre ses mains, et cela m'inquiète.

— Mon cher comte, elle ne le voudra pas.

— Mais *si* elle le voulait? Le roi ne m'aime point, j'en ignore le motif; si elle devient sa maîtresse, il ne me pardonnera pas de la lui avoir disputée et de l'avoir ensuite traitée du haut en bas. Que faire?

— Vous venez me demander un conseil, à moi!

— A qui le demanderais-je?

— Vous avez votre ami de Vardes, vous avez ce singe de Malicorne, plus fin que toutes les finesses; vous avez la comtesse de Soissons, vous avez...

— Je n'ai que ma sœur, et cette sœur est la duchesse de Valentinois, surintendante et amie de Madame.

Je souris; je le voyais venir, et je l'attendais.

Il se fit en ce moment du bruit dans mon cabinet, où se tenait Blondeau; j'eus envie d'appeler; il me sembla qu'on parlait bas; je réfléchis sur-le-champ que c'était sans doute quelque garçon bleu venant prendre les ordres de service. A cette heure, cela ne pouvait être autre chose; je ne m'en occupai plus, et je revins à Guiche qui me regardait.

— Que puis-je faire, à cause de tous ces titres?

— Duchesse, vous ne me devinez pas?

— Moi! suis-je un devin ou un explicateur d'oracles?

— Voyons, ma chère, vous savez que j'aime Madame.

— Je sais que vous aimez la Vallière.

— Ne vous souvenez-vous plus de mes prières, de mes recommandations au sujet de Monsieur?

— Sans doute, mais qu'est-ce à dire?

— Ah! vous m'impatientez! J'aime Madame, je n'ai jamais aimé qu'elle, je n'ai pris la Vallière que pour me venger de son mépris, de sa coquetterie avec le roi, et maintenant que le roi lui échappe, il faut, ma sœur, que je la voie, il faut que j'espère, il faut que cet amour soit connu d'elle, il faut que vous me serviez, enfin!

Depuis quelques minutes je sentais à travers mes courtines une senteur pénétrante que Madame avait rapportée d'Angleterre et dont elle remplissait ses armoires. Le roi, en ce temps, aimait fort les senteurs, autant qu'il les a détestées depuis. Derrière mon baldaquin se trouvait une petite porte ouvrant chez mes femmes en glissant dans la rainure. Quelque mystère du temps d'Henri II ou de François Ier, une vertu de jeune fille peut-être succombant à l'abri de ce secret d'alcôve. Je me sentis prendre la main, et Madame apparut comme un éclair par la fente de mes rideaux, un doigt sur les lèvres.

— Ah! me dis-je, M. le comte de Guiche est un heureux coquin! Savez-vous, mon frère, repris-je tout haut, que vous me demandez là une chose fort difficile?

— Pourquoi?

— Madame, en ce moment, ne songe point à vous, et, d'ailleurs, elle y songerait, qu'une si grande princesse ne saurait descendre jusqu'à votre obscurité.

— Madame, en ce moment-ci, ma sœur, est irritée,

elle l'est beaucoup, et avec raison, elle m'écoutera.

— Elle ne vous écoutera point. Comment la persuaderez-vous de votre amour, après avoir osé lui donner pour rivale une de ses filles?

— Pour rivale ! dites pour victime, j'ai passé ma rage de ce côté, Madame me torturait le cœur.

— Le cœur !

— Oui, le cœur, et jusqu'au dernier fond. J'aime Madame, entendez-vous? je l'aime, et, dût le roi m'exiler, me jeter à la Bastille, je lui dirai que je l'aime.

— Oh ! pour cela, répliquai-je en souriant malgré moi, je crois que personne ne vous en empêchera maintenant.

Un mouvement de mes courtines me révéla que j'étais comprise.

VI

Mon frère avait dans ses idées, dans son caractère, de ces changements subits qui le rendaient impossible à deviner ou à suivre. Il ne mentait point, il disait vrai jusqu'au revirement de ses pensées, presqu'aussi inattendues une fois que l'autre. En ce moment, il adorait Madame, il l'adorait parce qu'il perdait la Vallière et qu'il lui fallait une vengeance ; il la lui fallait éclatante, il la lui fallait surtout contre le roi, ce projet insensé ne l'effrayait pas. Le roi lui enlevait la fille d'honneur, il prendrait la princesse, la belle-sœur du monarque, celle qui n'avait pas eu assez d'amour pour braver en sa faveur les jugements du monde. Tout cela je le devinais, moi qui le connaissais jusqu'à l'âme ; mais quant à madame Henriette, elle ne voyait que le beau côté de la chose. Elle aussi voulait une vengeance, le roi verrait que, comme lui, elle ne s'amusait pas à pleu-

rer, et que le consolateur était le comte de Guiche, le roi des cœurs, si lui était le roi de France.

Je trouvais notre position à tous les trois originale, et je me promettais de la prolonger, lorsque Blondeau entra, par la grande issue cette fois, et me dit d'un air effaré :

— Madame, voilà Monsieur !

— Son Altesse royale avait quelquefois l'idée de passer chez moi à cette heure indue ; mais il semblait y avoir renoncé, et je ne l'attendais plus depuis au moins trois semaines. Cette arrivée subite ne me troubla point, bien que la rencontre fût originale, et, me tournant gravement vers le comte de Guiche :

— Voulez-vous le voir ? lui demandai-je.

— Non, non, certainement ; pourtant je ne puis m'en aller ainsi, j'ai à vous parler encore.

— Passez donc dans mon cabinet de garde-robe, mon frère, et tenez-vous coi, il ne restera guère. Introduisez Son Altesse royale, ajoutai-je, lorsque mon frère fut caché.

Le prince s'impatientait, je ne lui avais jamais permis de pénétrer chez moi à cette heure sans m'en avoir prévenue. Il poussa presque Blondeau quand elle l'annonça, et me dit de fort mauvaise grâce :

— Qui donc était ici, madame la duchesse, que l'on a caché en m'entendant venir ?

— Monsieur, c'était mon frère.

— Guiche ici, à cette heure ! que vous voulait-il ?

— Et que me veut Son Altesse royale ?

— Parbleu ! je veux vous parler de Madame d'abord, de vous ensuite... Venait-il pour le même sujet ?

— Justement, monsieur.

— Ah ! ah ! pourquoi est-il parti alors ?

— Il a craint d'être indiscret.

— Quel enfantillage !... Madame de Valentinois, je

suis fort content de Madame, reprit-il en s'asseyant à son aise.

— Vraiment, monsieur !

— Très-content, vous dis-je ; mais elle va me gâter tout cela, j'en ai peur.

— Je ne comprends point.

— Sans doute. Elle a montré au monde entier que le roi était pour elle mon frère, et rien de plus ; elle a donné satisfaction à la reine mère, elle m'a laissé voir une certaine envie de me complaire. J'ai trouvé les choses bien ainsi ; mais à présent, voilà le roi fourré chez ses filles, hier avec mademoiselle de Pons, aujourd'hui avec la Vallière ; on dira qu'elle les lui abandonne pour le garder, et je ne devine pas ce que je gagne à ce changement.

— Que peut faire Madame ? Le roi n'est-il pas le maître ?

— Madame sait bien lui parler quand elle le veut, et à moi aussi ; qu'elle lui déclare sa résolution de ne point supporter ce chagrin chez elle, de mettre plutôt toutes ses filles à la porte, et il s'en ira faire l'amour ailleurs.

Je compris le fond de l'histoire.

— Monsieur, répliquai-je, ce n'est pas vous qui avez trouvé cela.

— Non, c'est la reine mère.

— J'en étais sûre ; cela ne ressemble point à votre esprit habituel. Vous ne pouvez vouloir que Madame se brouille avec le roi et perdre son crédit en même temps que le vôtre. Tout cela, je suis fâché de vous le dire, tout cela est inventé pour empêcher le roi de suivre Madame, pour qu'il ne se plaise point chez elle, pour qu'elle devienne à la cour au rang de madame la princesse ou de telle autre au même point. On a changé le moyen, mais non pas le but.

Monsieur ne répondit pas et se leva.

— Que vous a dit le comte de Guiche? reprit-il.

— Absolument ce que je viens d'avoir l'honneur de répéter à Votre Altesse royale.

— Madame de Valentinois, me jurez-vous que Madame m'est fidèle?

— Si je vous le jurais, monsieur, vous auriez tort de croire, attendu que, si je savais le contraire, je vous jurerais encore que vous n'êtes pas trompé. Madame est la plus charmante comme la plus honnête princesse du monde ; mais, mais?...

— Eh bien ! mais?...

Je savais que trois respirations s'étouffaient, que trois cœurs haletaient après ma réponse ; j'y mis de la malice, je la fis attendre.

— Mais... monsieur, vous êtes peut-être cause de ses torts apparents?... Vous ne lui rendez point justice, vous...

— Je m'en occupe sans cesse.

— Oui, pour la tourmenter.

— Est-ce ma faute si elle ne me plaît point?

— Serait-ce la sienne, alors, si vous ne lui plaisiez guère?

— Je la trouve froide, impérieuse, coquette. Je la trouve maigre, noire, sèche de toute façon.

— Elle peut vous trouver, pardonnez-le-moi, monsieur, elle peut vous trouver... fat... prétentieux... efféminé... Elle peut ne pas aimer chez un homme tant de pommades, d'essences et d'attirail de senteurs.

— Et vous, duchesse, comment me trouvez-vous?

— Monsieur...

— Vous ne me détestez point, je le sais; mais puisque Madame me trouve si mal, à ce que vous dites, je serais enchanté de savoir si cette opinion est celle des autres ; mes amis ne pensent point ainsi, votre frère, pas plus

que les autres, et cependant votre frère n'est point flatteur.

— Monsieur sait combien je suis heureuse de l'attention dont il a daigné m'honorer.

J'inclinai ma tête, en faisant ce que mon père appelait une révérence de lit, mais au fait, pour cacher mon envie de rire. Le prince reprit sur le même ton, et pendant une demi-heure, entassa sottises sur sottises, pauvretés sur pauvretés, de façon à autoriser sa femme à se moquer de lui un peu mieux qu'en paroles.

— Enfin, duchesse, me dit-il pour conclusion, il résulte de tout cela que je n'aurais point dû épouser Madame, et que ma cousine de Montpensier eût bien mieux été mon fait, malgré son âge. Elle a du bien plus qu'aucune autre, et là gît la véritable consolation; que m'importe le reste si j'ai de gros écus?

En écoutant ce bizarre personnage, je me demandai pourquoi il venait chez moi à deux heures du matin me conter ces sornettes, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Il me semble que demain il eût été grand temps, monsieur, et il n'est pas besoin de prendre des semblants de bonne fortune pour si peu de chose.

— Au contraire, je veux qu'on vous croie ma maîtresse, et puisque je ne puis rien obtenir de vous qu'un semblant, il faut bien m'y résigner.

Je ne pus retenir un éclat de rire, auquel répondirent mes courtines et mon cabinet; le prince n'entendit rien.

— Trouvez bon, à l'avenir, monsieur, que l'on vous refuse ma porte, puisqu'il est ainsi que M. de Valentinois pourrait n'être point satisfait de vos visites nocturnes, il a peut-être la faiblesse de ne point aimer à voir mon nom vous servir de bouquet.

Monsieur leva les épaules.

— M. de Valentinois, reprit-il, qui s'en inquiète? Ce

n'est pas vous assurément, et votre cher cousin Puyguilhem vous tient au cœur d'une autre manière, ne croyez pas que je l'ignore, au moins.

Au moment même où il parlait, la porte s'ouvrit de nouveau, et M. de Valentinois montra sa touffe ébouriffée, plus une mine interminable et aussi embarrassée que s'il eût été le premier pris.

Je ne puis vous exprimer comment il fut accueilli, par quels rires inextinguibles de ma part, de celle du prince et de celle des deux témoins cachés de cette scène. Nous ne pouvions trouver une parole. Mon cher époux restait ébahi, les battants poussés, il nous regardait et me répétait sans savoir ce qu'il disait :

— Monsieur ! Monsieur ! chez vous à cette heure ! Monsieur !

— Et Madame aussi, répliqua vivement la princesse en montrant sa tête au milieu de mes rideaux, j'espère que c'est touchant.

Autre Méduse, ce fut au tour de Son Altesse royale de rester confondue. Il se rappelait ce qu'il venait de dire, et ces deux visages de maris étaient plus plaisants l'un que l'autre, j'en ris encore de souvenir.

— Ah ! pensai-je sans le dire, bien entendu, il manque quelqu'un ici, c'est Puyguilhem !

Il n'y manquait pas, la bonne pièce. Souvent, très-souvent, il *oubliait* de me communiquer dans la journée une de ces affaires indispensables dont l'on aime tant à causer ensemble lorsque la confiance est entière, il venait donc la nuit par l'entrée de Blondeau, qui le gardait quelquefois sans l'introduire, si cela ne se pouvait. Il habitait alors une certaine armoire à garde-robe, de la même fabrique certainement que la porte secrète et tout aussi bien cachée. Il se trouva justement ce soir-là fort empressé de me parler, et il occupait sa

retraite pendant que les autres personnages de la comédie remplissaient la chambre.

Je repris ma présence d'esprit et mon sang-froid en même temps que Madame, tandis que Monsieur et M. de Valentinois en étaient encore à l'étonnement. La princesse rompit la première le silence, et, faisant à son mari un charmant et mutin signe de menace, elle lui dit d'un air où la jalousie n'avait rien de féroce :

— Ah ! Monsieur, je vous y prends.

— Palsembleu ! Madame, nous sommes tous pris, ce me semble ; nous n'avons rien de mieux à faire que de rentrer bons amis et d'oublier tout ; M. de Valentinois, je le gage, est de mon avis.

M. de Valentinois n'en était point, il voyait là quelque chose qu'il ne pouvait comprendre, et son caractère ombrageux cherchait à mordre, surtout quand il ne trouvait rien sous sa dent. Il se releva comme un coq en furie et se contenta d'un profond salut pour toute réponse.

Madame riait, elle riait comme une femme heureuse, qui veut que chacun le soit et que les autres bonheurs passent à côté du sien sans le heurter.

— M. de Valentinois, reprit-elle, la duchesse a été ce soir juge du camp entre Monsieur et moi, elle nous a entendus ensemble et séparément afin de nous réconcilier ensuite. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Monsieur a tous les torts encore, ainsi que vous êtes en train d'en avoir en jetant sur ma bonne amie ces regards flamboyants. Savez-vous que vous n'êtes point beau ainsi et que vous êtes injuste, ce qui est plus grave. Ne souriez-vous pas enfin ?

Le courtisan prit le dessus et il se mit à grimacer quelque chose dont la physionomie ne s'embellit pas ; nous fîmes semblant de nous en contenter. Madame l'attaqua de propos, ainsi que Monsieur. Elle s'était

assise sur mon lit à moitié, toujours encadrée par mes rideaux et presque dans l'ombre. Elle fut étincelante d'esprit et de malice, et les mit tous les deux à terre. Lasse de son triomphe, elle songea à faire retraite. Avant de partir, elle me baisa au front et me dit tout bas :

— Je vous les emmène. Demain, continua-t-elle à haute voix, nous commençons les répétitions du ballet. Vous serez content, Monsieur, soyez tranquille, et d'autres aussi. M. le duc de Valentinois, veuillez m'attendre à la petite porte, je sors par là. Votre Altesse royale m'accompagne aussi, n'est-ce pas ? Laissons reposer notre juge, elle en a besoin.

Le moyen de refuser ? Il fallut s'en aller de compagnie. Je les suivis des yeux, en criant à M. de Valentinois :

— A demain, n'est-ce pas ? venez de bonne heure chez Madame, je suis épuisée, je vais dormir.

Ils n'avaient pas fermé la porte, que Guiche s'élança hors de sa cachette, ivre de joie :

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! que je suis heureux et que vous êtes habile. Voyez en moi le meilleur de vos amis. Demain, bienheureux jour ! elle m'aime, elle m'aime ! Vous n'en doutez pas, j'espère ?

— Hâtez-vous de rentrer et cachez-vous bien, comte, vous allez commencer une intrigue très-hardie, ne vous perdez pas et nous avec vous. C'est égal, ils étaient très-drôles, tout à l'heure, messieurs les maris !

Nous recommençâmes à rire, il me fallut presque le chasser, il eût toujours voulu parler d'elle. Je me tournais vers ma ruelle, après l'avoir renvoyé, lorsque je rencontrai une main qui cherchait la mienne, lorsque j'entendis une voix douce et passionnée murmurant à la porte secrète, à l'endroit où était Madame, le mot :

— Enfin !

Avec un tremblement de joie. *Il* était là !

Et maintenant que je me rappelle tout ceci, que je crois encore l'entendre, maintenant je ne le verrai plus, il est mort pour tous. Moi, je vais mourir aussi, je vais mourir, et il ne m'aime plus !

Tous les bonheurs s'expient.

VII

Le lendemain la cour offrait un spectacle curieux. Je me rendis chez Madame de bonne heure, et lorsque nous descendîmes pour la promenade du jour, elle était radieuse. Son regard eut en un tour rencontré celui de mon frère; elle devint du plus bel incarnat du monde, au point de se cacher derrière son éventail, ce qui fut remarqué. Nous nous attendions tous à voir le roi auprès de la Vallière; mais, à notre étonnement, il ne la regarda pas. Il s'approcha de sa belle-sœur, très-empressé et très-galant, et demeura auprès d'elle tant que l'on fut au logis. Il riait, il semblait libre et dégagé de tous soucis comme de toute dissimulation. Madame en fut contrariée, elle avait compté sur autre chose, et la cour entière ne savait comment s'y reconnaître.

A la promenade il ne nous quitta point; des filles, pas un mot !

Guiche resta dans un coin tout désespéré, et moi je me demandais à quoi menait cette comédie.

— Mon Dieu, sire, dit Madame, vous voilà près de moi comme si je n'étais pas la femme de Monsieur et comme si la reine n'en devait rien savoir.

Elle avait parlé à voix basse, il répondit tout haut d'un air décidé :

— Madame, je suis heureux de trouver en *ma sœur*

une princesse aussi accomplie, de laquelle ma cour reçoit son principal lustre, et dont *la vertu* est aussi éclatante que l'esprit et la beauté.

La manière dont il appuya sur *ma sœur* et sur *la vertu* me démontrèrent le dessous de ses cartes. Le frère afficherait désormais son amitié pour que l'amant de la Vallière pût la voir en secret, à son aise, pour que la colère des reines ne se détournât point de la princesse à l'humble fille, et pour essayer en même temps de donner satisfaction aux mécontents des royales intéressées. Le jeu était bon, il fallait le jouer toujours; l'Amour était là et brouilla les levées : ce sont de ses coups.

En quittant les carrosses, on alla à la répétition du fameux ballet où nous dansions tous. Madame, dès en entrant, me prit par le bras et commença à folâtrer de manière à appeler près de nous celui qu'on y voulait avoir. Je n'avais pas prévenu Guiche de l'embuscade de la veille, j'attendais qu'il fût maître de lui, car ma place était fort difficile à tenir au milieu de tous. La princesse s'établit entre nous deux pendant qu'on répétait la première entrée où nous ne figurions point. Elle badinait avec mon frère en femme sûre de sa puissance et dont la franchise commence à céder. Celui-ci la voyant si familière, et auquel il n'en fallait pas tant montrer, se mit en devoir d'aller plus loin, et, profitant d'un instant où je laissais trotter mes yeux après Puyguilhem, il lui dit tout naturellement :

— Est-ce que Madame ne me trouverait point trop hardi si je lui adressais une question?

— C'est selon la réponse qui s'en devra suivre.

— La réponse est, hélas! à la volonté de Madame. Une chose m'a toujours étonné : on demande aux gens des nouvelles de leur santé, personne ne s'en fâche; on s'informe de l'état de votre fortune à la cour, on en est

flatté ; on vous dit : Êtes-vous de bonne humeur ? c'est une attention, et à côté de cela, il est défendu de s'enquérir du cœur de ses amis !... de celui des indifférents, ou même des belles idoles que chacun adore. N'est-ce pas étrange, en vérité, madame ?

J'écoutais, sans en avoir l'air, et je reconnus les phrases alambiquées, sophistiquées de mon cher frère ; j'en riais en moi-même et j'aurais voulu gager que Madame trouvait cela superbe. Elle répondit, en effet, la bouche en cœur :

— Mais qui songe au cœur des gens, monsieur ? Que me fait votre cœur ? que vous fait le mien ?

— Ah ! madame.

Il poussa un de ces soupirs qui étouffent les autres, tant sa poitrine semblait lourde à soulever.

— Eh bien ?

— Madame...

— C'est là tout, et ce beau préambule vous amène à me répondre comme un écolier devant son pédagogue.

— C'est que je n'ose plus, si vous défendez qu'on parle de votre cœur.

— Le cœur est un meuble inutile aux personnes de ma condition.

— Quoi ! madame, vous n'en avez pas ?

— Je ne dis point cela, je dis que je ne devrais pas en avoir.

— Alors... comment se porte-t-il ?

Madame se mit à rire pour cacher son embarras.

— Vous vous jouez à merveille, monsieur de Guiche, vous riez aussi bien que votre sœur qui se moque de tout.

— Ce n'est point une réponse.

— Je ne sais plus ce que vous me demandiez.

— Des nouvelles de votre cœur, madame ?

— Elles sont excellentes.

— Quoi ! personne ne l'a jamais touché?

— Personne.

— Comment ! le plus grand roi du monde...

— Prenez garde, monsieur, vous allez devenir impertinent.

— Ah ! madame, Votre Altesse royale assomme un homme à terre.

Elle se tourna vers lui en lui jetant le plus charmant sourire; elle tendit de son côté son éventail comme un sceptre.

— Retirez-vous, comte, je vous pardonne et je vous rends votre épée.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, ah ! madame, je vous quitte la place, je m'enfuis, je suis en trop grand péril.

Il s'enfuyait, en effet, lorsque je lui fis signe de revenir. La princesse étant charmée, elle voulait causer encore; je me mis en tiers, craignant de laisser les choses se pousser trop loin. On nous regardait de tous les côtés; les yeux du maître préparaient la foudre; cette petite sotte de la Vallière était prête à pleurer dans un coin, apparemment parce qu'il ne s'en occupait plus.

Monsieur, qui commérait à l'ordinaire, vint à nous en riant aux larmes et nous voulut absolument dire un conte.

— Monsieur, interrompit Madame, nous l'entendrons s'il est bon, autrement je me bouche les oreilles. Les méchants contes ne sont pas mon fait.

— Il s'agit des filles, toujours des filles, non pas des vôtres, mais de celles de la reine, et je n'en suis pas fâché; ma mère n'aura pas à me crier que chez vous seulement elles se pervertissent.

— Et quelle est celle des saintes de chez la reine que l'on accuse ?

— Mademoiselle de Chemerault; ce n'est point une sainte, et madame de Navailles ne le sait que trop. Elle se promenait hier vers une heure par les corridors, tout au travers des galants, qui, personne ne l'ignore, foisonnent à cette heure le manteau sur le nez, se rendant chez ces dames.

— Comme *certains* chez *certaine* duchesse, n'est-ce pas?

— Il ne s'agit pas de ces certains-là, mais de bien d'autres. Bussy... vous ne me disputerez pas celui-là, au moins? Bussy, donc, se glissait le long des murailles, cherchant le sanctuaire où repose la marquise de la Baume, peut-être madame de Monglat, peut-être...

— Peut-être une troisième, ou peut-être personne. Bussy est fort calomnié.

— Ah! madame, répliqua mon frère, peut-on appeler cela une calomnie? Bussy serait au désespoir s'il savait comment vous le défendez!

— Monsieur, finissez vite votre conte; on va vous appeler pour l'entrée.

— Eh bien! le *saint* Bussy, puisque vous canonisez tout le monde, en tournant le plus noir de tous les corridors, aperçut la *sainte* Chemerault qui venait de son côté, éclairée par une petite lanterne, à moitié cachée sous le bas de sa mante; ils se cassèrent presque le nez ensemble. Chemerault est une fille d'esprit, et très-prompte; elle espéra n'avoir pas été reconnue et souffla sa chandelle. Bussy ne lui en boucha que de plus belle le passage, et la salua jusqu'à terre en l'appelant par son nom.

— Monsieur, répliqua-t-elle, tout intimidée, je venais... je cherchais...

— Je comprends, mademoiselle, lui répondit-il avec le plus profond respect; mais, par la mort de Dieu! je ne voudrais pas avoir perdu ce que vous cherchez.

— Fi ! monsieur ! s'écria Madame, est-ce qu'on répète ces choses-là !

Elle ne s'en pâma pas moins de rire et de façon à appeler sur moi l'attention. On comprit qu'elle cherchait à piquer le roi ou à lui bien montrer qu'elle ne se souciait guère qu'il la regardât, content ou fâché. Il continuait une manière de passe-pied avec mademoiselle de Sévigné, depuis ma bonne amie madame de Grignan, qui représentait une nymphe ou une naïade, je ne m'en souviens plus, et qui était bien la plus jolie enfant du monde ; elle paraissait pour la première fois, ainsi que plusieurs petites filles de son âge, on en parlait déjà fort.

Cette même scène entre le roi, Madame, mon frère et Monsieur, se renouvela presque tous les jours ; seulement, chaque jour le comte gagnait du terrain, par suite de l'indifférence du roi, de la folie de Madame, et, il faut bien l'ajouter, de la bêtise de Monsieur, à qui je demande bien pardon de ma franchise. Je me mêlais de tout cela le moins possible, à cause de Puyguilhem, qui craignait pour moi les éclaboussures, et aussi pour M. de Monaco, auquel je donnais satisfaction sur ce point, afin d'être maîtresse ailleurs. On m'en mêlait malgré moi, je recevais les confidences de tous, les plaintes, les transports, et je voyais les choses avancer vers le dénoûment.

Le roi avait pris une habitude, il ne disait pas un mot à la Vallière le jour, soit au ballet, soit à la promenade, il ne la regardait même pas. Mais, à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame, et s'allait mettre près de celle de la Vallière, dont la portière était abattue, et, comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité.

Tout cela ne raccommoda pas Madame avec les reines. Ainsi que vous l'avez vu, elles tournèrent l'esprit de

Monsieur, qui s'en aigrit et qui prit un point d'honneur de ce que le roi fût amoureux d'une fille de Madame. Il ne lui laissait ni paix ni trêve pour la lui faire chasser ; de son côté, Madame manquait souvent à ce qu'elle devait à Monsieur, de sorte que les piques étaient grandes de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut énorme de la passion du comte de Guiche. La reine mère se hâta de l'apprendre à Monsieur, celui-ci commença par lui faire mauvaise mine. Mon cher frère, avec son impertinence ordinaire, ne fit semblant ni de le savoir ni de s'en soucier ; ce ne fut pas faute d'observations. Il poussa l'insolence si loin, qu'il vint prendre la main de Madame, et la conduisit sous le grand boulingrin, pour y mieux causer à la barbe de toute la cour, Monsieur n'étant qu'à quelques pas et ne pouvant manquer de le savoir sur l'heure. Ce que voyant, je prévis le coup et je me retirai chez moi.

J'y étais à peine depuis cinq minutes, que j'entendis marcher très-vite dans le corridor. Mon frère poussa la porte sans gratter, et jetant son chapeau sur un meuble, dans une de ses brusques colères auxquelles il était sujet :

— Je ne souffrirai point cela ! s'écria-t-il, il me faudra faire raison, entendez-vous, ma sœur ?

— Et de quoi ? lui demandai-je en tâchant de conserver mon sang-froid et de dominer le sien.

— Eh ! parbleu ! Monsieur prend des airs que je n'entends point endurer. J'étais avec Madame sous le boulingrin ; il est arrivé comme un coq en furie et l'a emmenée en me lançant des regards de tonnerre, sans répondre à mon salut et sans lui donner le temps de finir sa phrase. Que diable ! nous sommes gentilshommes tous les deux !

— Je ne dis pas le contraire ; mais il y a deux petites

circonstances qui vous donnent tort; la première, c'est que Madame est la femme de Monsieur et qu'il aurait le droit de la garder, fût-il le dernier des boueux de Paris; la seconde, c'est que le sang royal ne coule pas dans vos veines, que je sache, tout gentilhomme que vous êtes.

— Et notre grand'mère Corisandre, pour qui la prenez-vous, s'il vous plaît? Nous descendons d'Henri IV au même degré que lui. Qu'importe la manière!

Et, avec son caractère de hanneton, il se mit à rire de sa plaisanterie; moi je ne l'aidai pas, je le sentais perdu.

— Vous ne voyez donc point où vous allez, mon frère, que vous vous obstinez ainsi? Vous visez droit à la ruine de notre maison en votre personne. Le roi, par mille raisons, prendra le parti de Monsieur, et le moins qui puisse vous arriver sera une retraite à la Bastille.

— Je ne céderai point, vous dis-je! s'écria-t-il reprenant sa colère et frappant du pied. Monsieur n'est qu'une femme mal apprise, une poupée couverte de rubans, qui défend un bien auquel il ne peut prétendre. De par tous les saints, je ne me laisserai point insulter! il en arrivera ce qu'il plaira au sort.

— Vous êtes fou!

— J'enlèverai plutôt Madame et je m'enfuirai avec elle en Amérique.

— A l'autre, à présent! Madame se fera lourde pour ne pas vous suivre.

— Elle m'aime, je le sais, et...

J'entendis courir dans la galerie, j'entendis une respiration haletante à ma porte, qui se poussa plutôt qu'elle ne s'ouvrit, et Monsieur parut, le chapeau sur la tête, sa fraise dérangée, ce qui indiquait chez lui une grande émotion, ses yeux étaient des escarboucles. Guiche le regardait fixement et ne branlait point. Quant à moi, je tremblais fort.

— Sortez, monsieur ! dit le prince en allongeant sa canne vers le corridor.

— Nos ancêtres auraient dit : « Sortons ! » répliqua Guiche, sans faire un pas.

VIII

Je les connaissais tous les deux et je me doutais de ce qui allait arriver. Jamais je ne fus plus embarrassée de ma vie. Je n'osais appeler à l'aide, et pourtant je prévoyais des suites terribles. Ma destinée m'a toujours liée à des gens sans cervelle et sans mesure. Deux hommes seulement, à la cour, ont osé résister en face à nos maîtres (sauf M. de Montespan, qui était fou) : l'un était mon frère, l'autre mon amant. Quoi qu'il en fût, je me trouvais là fort empêtrée. J'essayai de dire une parole, Guiche me salua d'un : « Laissez-nous, madame » qui en eût effrayé une plus timide. Monsieur riposta à la provocation de tout à l'heure par un mouvement en avant, Monsieur était très-brave, en dépit de son rouge et de ses mouches.

— Insolent ! s'écria-t-il.

— Prenez garde, monsieur ! répliqua Guiche, blanc comme un spectre ; songez à qui vous parlez !

— Songez à qui vous parlez vous-même ! m'écriai-je, décidée à intervenir pour empêcher les choses d'aller plus loin.

— Je parle à Philippe de Bourbon, le premier gentilhomme du royaume après le roi, je ne l'ignore point, madame ; je ne l'oublierai pas, je vous le promets, à condition que Monsieur s'en souviendra comme moi. Son aïeul était Béarnais comme le mien, et plus d'une fois les princes de la maison de Navarre et ceux de Bi-

dache ont eu la même table et le même lit. Que Monsieur veuille bien le tenir en mémoire.

Je ne vis jamais port de tête plus fier que celui du comte, lorsqu'il parlait ainsi, et, en dedans de moi-même, j'en étais fière aussi, quoique tremblante. Ces choses-là étaient bonnes à dire avant que le cardinal de Richelieu eût nivelé tous les fronts, pour ne laisser au-dessus des autres que celui qui portait la couronne.

Monsieur devint timide, non pas qu'il eût peur, mais par suite de l'ascendant que prenaient ses favoris sur son caractère faible. Son premier moment de colère factice passé, il se soumettait au tyran du jour. N'avons-nous pas vu bien pis du temps du chevalier de Lorraine? Cependant le souvenir de son offense lui rendit un peu de vaillantise. Il fit quelques pas en avant; car jusque-là il était resté à la porte, et, tout rouge de son ressentiment, il reprit :

— Je vous croyais mon ami, monsieur de Guiche?

— Certes, monsieur, je l'étais, et j'en tirais honneur.

— Pourquoi vous permettre, alors, d'attenter au mien? Pourquoi donner lieu à des blâmes impertinents contre Madame? Ma femme ne vous devait-elle pas être sacrée?

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous! oser lever les yeux sur Madame! ne le niez pas, je le sais.

— Cela est faux; mais cela serait vrai que nous serions quittes.

— Comment, s'il vous plaît?

— Vous daignez afficher ma sœur que voici assez publiquement, monsieur, et, malgré mon respect pour la maison royale, l'honneur de la maison de Grimaldi et celui de la maison de Gramont sont tout aussi susceptibles que le sien.

Je restai interdite; pour Monsieur il n'hésita pas, et, se tournant de mon côté :

— Je vous prie de croire, madame la duchesse, que je n'autoriserai jamais monsieur votre frère à parler ainsi.

— J'ai le droit de le faire et j'en use. Je n'ai point manqué à mon devoir envers Madame, je ne puis souffrir d'être accusé, et désormais, vous le comprenez, monsieur, tout est rompu entre nous. L'amitié que vous invoquiez tout à l'heure ne peut exister sans la confiance; vous trouverez bon que je me retire et que je ne sois plus que votre serviteur.

— Vit-on jamais pareille audace? Il me donne mon congé.

— Si Votre Altesse royale le veut prendre ainsi, je ne retire pas mes paroles.

— Monsieur... balbutiai-je en m'inclinant.

— C'est très-bien, madame, c'est à merveille, me répondit Monsieur d'une voix émue et tremblante. M. de Guiche est un ingrat, on me l'avait toujours répété, je ne le croyais point, je sais ce qui me reste à faire. Quant à vous, ce n'est pas votre faute et vous n'avez point à vous en tourmenter. Adieu.

Il m'ôta son chapeau si bas, que les plumes balayaient la terre, et sortit sans regarder son ancien ami, lequel, Dieu me pardonne, ne daigna pas même baisser les yeux.

— Vous avez fait là un beau trait, mon frère, repris-je aussitôt, vous êtes sûr de ne point coucher en votre lit ce soir. Hâtez-vous de vous retirer, nous tâcherons d'apaiser cela.

— Moi ! je vais de ce pas chez Madame, pour la répétition du ballet, elle m'attend.

— Encore une fois vous êtes fou !

— Je ne courberai point la tête, ma sœur. Ce joujou

de prince m'a insulté, et je ne sais ce qui m'a tenu de lui jeter mon gant au visage.

— En vérité, je ne sais plus où nous sommes, où vous vous croyez. Attendez au moins que j'aille un peu voir, demander... que je sache s'il y a sûreté pour vous.

— On ne me traitera point en laquais, je vous le répète; Madame m'aime, je n'en puis douter; je m'en montrerai digne et je soutiendrai le choix qu'elle a daigné faire.

Je passai trois quarts d'heure à le raisonner, à le tranquilliser, à le consoler ensuite; il riait, il pleurait, selon son habitude, et, hors le petit moment où il parla au prince, ses façons ordinaires d'affectation reprirent le dessus. J'obtins enfin de le précéder chez Madame, et ce fut pour lui un grand bonheur, sans cette précaution il se fût trouvé à la porte avec le roi en furie, il eût été capable de lui jeter au nez, comme à son frère, que *Louis de Bourbon* ne valait pas mieux que le comte de Guiche, il eût peut-être porté sa tête sur l'échafaud.

Ici, je me rappelle un conte que fait mon père, et je ne puis m'empêcher de vous le dire :

Du temps de la Fronde, un gentilhomme espagnol de nos parents s'était mis en tête pour soulever la ville de Pau, qui tenait alors pour le roi. Pour ce faire, il mit en avant un honnête bourgeois très-aimé des corporations, lequel prit la chose au sérieux jusqu'à se compromettre gravement. Mon grand-père, on le sait, ne plaisantait pas. Il fit pendre le bourgeois, et le pendit haut et court, afin d'obtenir l'ordre dans son gouvernement. On en fit de grands reproches à l'Espagnol.

— C'est vous qui l'avez fait mourir, lui répétait souvent mon père, cela est sur votre conscience.

— Ah bah ! il était si *vioux;* il serait mort *depouis*.

— Mon pauvre frère aussi serait mort *depouis ;* mais il n'importe, il s'est sauvé le billot.

Madame était incommodée de la scène du boulingrin ; elle gardait la chambre et ordonna de laisser entrer seulement les acteurs du ballet ; Guiche en faisait partie, ce n'était donc pas l'exclure. Le roi arriva, fort sérieux, j'entrais par l'intérieur en même temps. Sa Majesté fronça le sourcil à mon aspect et dit à Madame qu'il croyait la trouver seule.

Elle lui répondit qu'en effet elle ne recevait personne, hors les danseurs, pour ne pas faire manquer la répétition. Je faisais ma révérence pour retourner d'où je venais, fort inquiète, Madame me rappela.

— Restez, madame de Valentinois, dit-elle, le roi n'a rien de particulier à me communiquer.

— Je vous demande pardon, madame ; mais madame de Valentinois peut rester, néanmoins; elle sait aussi bien que moi ce qui s'est passé. Je suis fort mécontent du comte de Guiche, il s'est permis des façons que j'entends réprimer, et sans une vieille amitié d'enfance pour le maréchal, je le punirais de façon à ce qu'il se rappelât ce qu'il oublie.

— Quoi donc, sire? Est-ce cette sotte aventure du boulingrin ? Elle fera bientôt autant de bruit que celle de la reine mère avec le duc de Buckingham dans le jardin d'Amiens, au clair de lune.

— Madame! s'écria le roi d'une voix irritée.

Il ne pouvait souffrir aucune allusion à la reine sa mère et rien ne le mettait autant en furie que de l'accuser d'une galanterie quelconque.

— C'est qu'en vérité, sire, il y a contre moi trop d'acharnement ; la reine-mère veut me perdre, elle descend jusqu'à la calomnie, elle me prête des actions et des paroles dont je suis incapable, sans penser qu'elle aussi a été calomniée, qu'elle aussi elle a été victime de jalousies absurdes, qu'elle a aimé à plaire, étant jeune comme moi, et qu'elle n'était pas coupable pour cela.

Le roi fronçait le sourcil, il se contint; il avait pour sa belle-sœur une affection aussi vraie qu'il la pût avoir. Je dirai à la fin de ces Mémoires la vérité sur le roi; je ne veux point mourir sans l'avoir écrite, car la postérité le jugera mal, je le crains; il a tant de flatteurs! En cette circonstance, il sut vaincre son ressentiment et expliqua tranquillement à Madame ce qui s'était passé entre Monsieur et mon frère. Je la vis pâlir, elle avait peur!

— Vous comprenez donc, madame, que, bien loin de recevoir *seulement* les danseurs du ballet chez vous ce matin, il vous faut, au contraire, les exclure. Monsieur ne tardera pas à venir, ces propos ne doivent pas se renouveler. J'ai prié le maréchal de Gramont de chercher son fils, de le renvoyer à Paris et de lui défendre de ma part de reparaître à Fontainebleau, tant que la cour y sera. Il en est quitte pour cela; mais qu'à l'avenir il ne recommence point.

— Allons, pensai-je, la Vallière est une bonne fille, elle n'a pas parlé, sans cela l'occasion était trop belle et nous verrions une autre question.

Je n'essayai pas de défendre Guiche, et Madame encore moins que moi. Je fus même obligée de remercier le maître; il pouvait frapper plus fort. Dès que je pus m'échapper, je courus à mon appartement: j'y trouvai deux lettres de l'exilé: une pour moi, une pour la princesse. Je remis celle-ci en son temps; la princesse la reçut avec émotion et me chargea d'une réponse verbale que je transmis, en annonçant que je ne ferais pas davantage.

Le fameux ballet se dansa sans le pauvre comte, mais il n'en sembla pas moins le plus agréable qu'il fût possible, soit par le lieu où il dansait, qui était le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avait trouvée de faire venir au bout d'une allée le théâtre tout entier, chargé d'une infinité de personnes qui s'approchaient insensi-

blement et qui faisaient une entrée en dansant devant ce théâtre.

Le matin même, comme nous endossions nos habits de caractère, un de mes laquais vint prévenir Blondeau qu'un garçon bleu demandait à me remettre à moi-même un billet de Madame. Bien que je fusse en peignoir, j'ordonnai qu'on l'introduisît, et, sans le regarder, je pris sa lettre. Je lus ces trois lignes :

« Ma sœur, si vous ne voulez pas que je me fasse arrêter pour quelque folie, il faut que vous m'introduisiez chez Madame tout à l'heure. »

Je me retournai épouvantée, c'était lui !

— Blondeau, au nom du ciel, ferme les portes, que personne n'entre ; c'est une extravagance qui va le perdre. Vit-on jamais pareille folie !

Il se mit à rire aux éclats, en protestant qu'on ne le reconnaîtrait point. En effet, son déguisement était parfait.

— Souvenez-vous de ceci, madame la duchesse, et je vous en donne ma parole d'honneur, souvenez-vous que, si dans une heure je n'ai pas vu Madame, je vais tranquillement sur le théâtre, en costume, prendre ma place et en chasser ce fat de Dampierre à qui on l'a donnée.

J'en tremblais des pieds à la tête, il l'aurait fait. Ni prières ni menaces ne purent rien obtenir de cette tête éventée. Il me fallut céder. Ce n'était pas fort dangereux. Je pénétrais chez madame par des couloirs de service obscurs, les garçons bleus et tous les gens du château y passaient sans qu'on le remarquât, ni Monsieur ni aucun courtisan n'y venaient, et depuis l'histoire de Chemerault avec Bussy, les filles ne s'y risquaient guère. Je marchai, il me suivit jusqu'au cabinet de toilette, où la princesse était seule avec ses femmes. Je la priai de les renvoyer un instant, sous un prétexte, et

après avoir mis le verrou de la chambre où Monsieur pouvait arriver, je me jetai à ses genoux et je lui racontai la chose. Après quelques façons un peu étudiées, elle permit que j'appelasse le galant :

— Nous le gronderons et nous l'empêcherons de recommencer. C'est une imprudence inouïe, on ne saurait approuver cela.

Je ne puis vous raconter ce qu'ils se dirent pendant une demi-heure qu'il passa à ses pieds. Guiche se perdait dans des phrases sans terme et ses yeux tournaient comme les aiguilles des oublis. Du moment où il parlait d'amour, ce garçon perdait tous ses avantages, à force d'en vouloir chercher. Ils firent des projets sans raison ; madame était aussi folle que lui, et c'était là ce qu'ils appelaient *leur amour*. Ils me raillèrent de ce que je les priais de se séparer.

— Ma sœur craint tout, disait Guiche.

— Elle aime trop Monsieur pour nous être favorable, ajoutait la princesse avec ironie. N'allez pas croire que j'adore le comte, au moins ! Je ne supporterais pas cette idée-là. Mais je suis ravie de jouer un tour à Monsieur, de faire ce qu'il défend. Et le roi, donc ! Oui, je le verrai en dépit d'eux; je suis plus puissante qu'eux.

— Madame, je vous en conjure, il est tard, vous ne serez pas prête. On viendra vous chercher, et, si l'on soupçonnait...

— Qui donc oserait entrer chez moi quand j'y suis enfermée ? Monsieur lui-même...

Comme pour lui donner un démenti, on frappa à la porte, et la voix de Son Altesse royale se fit entendre.

— Ouvrez, ouvrez, madame, je sais qui est là et je veux le voir.

IX

Nous nous regardâmes pétrifiés; mais je repris bien vite ma présence d'esprit, et, saisissant mon frère par le bras, je voulus l'entraîner dans le couloir de service.

— Non, me dit-il, je ne fuirai pas devant lui, je ne laisserai pas Madame exposée seule à sa fureur.

— Ouvrez donc ! ouvrez donc, criait Monsieur.

— Au nom de Dieu ! sauvez-vous, comte, balbutia madame tout interdite, ou c'en est fait de nous.

— Vous l'exigez !

— Oui, je l'exige, je l'ordonne; allez ! allez ! Madame de Valentinois, emmenez-le.

— Je cède, mais je n'irai pas loin, et s'il ose...

Je le poussai dehors, je fermai doucement après lui, je mis le verrou, et, plus forte alors, j'allai parlementer avec Monsieur.

— Que voulez-vous, grand prince? lui dis-je avec un air d'ironie.

— Je vous l'apprendrai quand je serai entré; je sais que vous êtes là, dépêchez-vous.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Nul ne verra Madame qu'elle ne soit habillée.

Je lui donnai ainsi le temps de se remettre; elle reprenait la couleur et la vie.

— Mais, morbleu ! je le veux, ouvrez !

— Non.

— Je ferai jeter la porte en dedans.

J'éclatai d'un rire bruyant.

— Vous n'avez qu'à essayer.

— Vous ne voulez pas ?

— Non ! non ! non !

— Que madame répète aussi non.

La princesse s'écria du haut de sa tête :

— Non !

— C'est bien.

J'écoutai ; tout rentra dans le silence ; nous nous en croyions débarrassées et je courais déjà vers l'autre issue pour veiller à notre étourdi, lorsque la voix du prince se fit entendre justement de ce côté ; le danger devenait plus fort au contraire, et nous ne savions plus quel moyen employer.

— Imbécile, maraud, rustre ! disait-il, que fais-tu à cette porte ? Qui t'a permis d'approcher de si près les cabinets de Madame ? Hâte-toi de détaler, ou sinon je t'apprendrai à rôder ainsi autour de ses filles de service.

Je devinai tout : Monsieur, trompé par le déguisement de mon frère, par l'obscurité du lieu, le prenait simplement pour un laquais en faute ; il lui eût donné un coup de pied en conséquence, que je n'en eusse pas été étonnée, et certainement le chatouilleux gentilhomme ne l'eût pas souffert ; j'ouvris.

— Ah ! vous voilà par ici, monsieur ! Il n'y a pas à vous en montrer, vous découvrez tout. Entrez donc, puisque vous avez éventé nos ruses ; la garnison est prête à se rendre.

J'avais pris mon air le plus riant et je tremblais de peur.

— Quel est ce drôle, madame ? demanda Monsieur en me montrant le comte qui se cachait dans l'ombre et qui ne bougeait pas.

— Qui ? cet homme ! c'est un ancien valet du cerdeau, qui est maintenant garçon bleu, et que j'ai placé ici. Il m'a suivie pour apporter différents objets demandés par Madame, et il attend mes ordres, sans doute.

— C'est bien, mon garçon, nous n'avons plus besoin de toi, retourne chez M. le maréchal de Gramont, et portes-y la petite caisse que je t'ai montrée. Pardon, monsieur, c'est une brave créature, mais c'est un sot accompli. Entrez donc.

Monsieur hésita, comme si un soupçon le retenait, il vit partir le comte et le suivit des yeux. J'eus un moment terrible : vers le milieu du corridor, un jour très-brillant arrivait par une fenêtre élevée, l'obscurité n'en était que plus vive tout alentour. Guiche passa dessous et fut éclairé des pieds à la tête. Monsieur l'examinait, il l'eût reconnu peut-être, sa présence d'esprit nous sauva : il se baissa juste à cette place, ramassa précieusement une épingle qu'il piqua sur sa manche en marronnant. Ce trait de caractère et cette tranquillité ôtèrent toutes les craintes, si toutefois le prince en avait conçu.

Il passa donc devant moi et s'approcha de Madame, qui minaudait au miroir, à moitié coiffée.

— Quoi ! pas plus habillée que cela ! On va vous attendre, et j'en suis charmé. Le roi se guérira peut-être ainsi de cette rage de vous mettre où vous ne devez pas être.

— Comment cela ?

— Je suis venu exprès pour vous donner avis de ce que j'ai pensé. Vous ne danserez plus de ballet.

— Cela m'amuse trop, j'en danserai encore.

— Vous n'en danserez plus, vous dis-je. La reine en danse-t-elle?

— Non certainement, jamais. Elle s'en meurt d'envie; mais le roi ne le veut point.

— Pourquoi feriez-vous autrement qu'elle? Pourquoi vous exposer sur le théatre comme les histrions ?

— Mais le roi, mais Mademoiselle, mais bien d'autres princesses, mais vous-même?...

— Tout cela n'est rien, c'est vous. Ma mère me l'a bien montré ce matin : le roi veut marquer une différence du tout de vous à la reine ; il vous fait danser pour la divertir, il vous mêle aux autres dames, il n'y a plus de distinction, c'est un parti pris de vous humilier.

— Mais, monsieur...

— Vous ne danserez point.

— Songez donc...

— Non.

Il continua sur ce ton une demi-heure, et je vis le moment où il nous enfermait. C'était là une nouvelle invention de la reine mère pour brouiller le roi et Madame; sa jalousie et sa haine ne pouvaient être satisfaites à moins. En rendant Monsieur l'instrument de ses coups, elle les portait plus sûrement et leur donnait une apparence de raison. Philippe la croyait comme un oracle, rien ne put jamais balancer le pouvoir qu'elle avait sur lui, et sa mort seule y mit un terme.

A force de prières, nous arrachâmes *la permission* de ne rien déranger à la fête, mais sous la condition que ce serait la dernière fois. Madame le promit, il me semble qu'elle l'a tenu, mes souvenirs ne sont pas très-présents à cet égard-là, j'en ai tant d'autres !

Ce fut le temps que la cour quitta Fontainebleau et que le pauvre M. Fouquet donna sa célèbre fête. Madame y fut, bien entendu, et nous tous aussi. Le comte de Guiche obtint d'y paraître, ce qui le combla de joie. Il avait les habits les plus galants qu'on pût voir, et Puyguilhem était admirablement ajusté aussi. Un des remarqués fut encore le comte de Charny, qu'on appelait en riant le *fils de Louison*. Il ne pouvait s'en taire et dégaînait à chaque instant pour cela. Il eut même un duel à Vaulx qui fit le plus grand bruit possible et dont Mademoiselle se mêla. J'en étais la cause et Louison le prétexte. Il ne digérait point un comte de Médina, ad-

mirablement beau et qui me suivait partout. Ce Médina eut le malheur, en jouant dans leur chambre la nuit, avec une vingtaine de gentilshommes, de l'appeler fils de Louison. Il lui en coûta un œil, que Charny embrocha fort proprement de sa rapière.

J'étais heureuse et tranquille alors, ne prévoyant pas l'orage qui grondait autour de moi. Tous les Grimaldi de l'espèce s'étaient ligués, j'étais grosse et l'on me voulait faire faire mes couches à Monaco pour montrer au peuple l'héritier de ses souverains. On ne m'en soufflait mot, je ne m'en doutais guère. Je me croyais solidement établie dans ma place et hors de toute atteinte. Pour me mieux ménager même, je me retirais des intrigues de mon frère ; j'affectais de ne pas m'en mêler du tout, afin de pouvoir m'en ôter les mains nettes en cas d'exclusion. Puyguilhem ne m'avait jamais plus aimée, il ne s'occupait que de moi. J'étais heureuse.

M. Fouquet faillit être arrêté à Vaulx, on le sait de reste; mais la reine mère, qui le perdait à l'instigation de madame de Chevreuse, obtint du roi qu'il ne se manquât pas à lui-même et qu'il ne le fît prendre qu'à Nantes, où la cour se rendait. Madame de Chevreuse était mariée en secret à un gentilhomme nommé de Laigues, parce que personne ne la voulait plus autrement. Ce fut ce gentilhomme, mal content du surintendant, qui le ruina. Madame n'en sut rien qu'avec le public.

On parlait donc d'aller à Nantes ; je faisais mes préparatifs quand mon père entra chez moi un matin et me dit, tournant autour de mes coffres selon son habitude :

— Voilà de beaux atours, ma pauvre fille ; mais, hélas ! ils ne verront point le pays que vous croyez.

— Comment cela ?

— Vous emballez ces ajustements pour suivre la cour, eh bien ! vous ne la suivrez pas.

— Qui m'en empêchera?

— Messieurs de Grimaldi.

— Allons donc !

— Tout est prêt, ma chère duchesse, avant huit jours, que vous le vouliez ou non, vous serez en route pour Monaco.

Je restai interdite et je me mis à trembler. Cependant, comme il n'était pas dans mon caractère d'être longtemps abattue, je me levai précipitamment et, m'avançant vers le maréchal :

— Vous souffrirez cela, vous, monsieur? lui dis-je en furie.

— MM. de Monaco ont écrit au roi, lequel m'en prévenu hier au coucher. Monsieur y a consenti sur-le-champ, je n'ai plus rien à faire qu'à m'humilier.

— Eh bien, moi je ne m'humilierai pas et je ne partirai point.

— Vous partirez.

— Vous m'aviez promis...

— Que vous n'habiteriez pas Monaco, et je vous le promets encore ; mais une fois, mais cette première fois, je ne puis vous garantir, il y faut aller. Restez-y le moins possible, revenez ensuite, et je vous proteste que vous n'y retournerez plus. Que diable ! il faut être raisonnable aussi et ne pas exiger l'impossible.

— Je me jetterai aux pieds du roi.

Vous ferez une sottise inutile.

— Ah ! mon père, mon père, j'en mourrai.

— Point. Vous reviendrez plus belle que jamais, ayan fait votre devoir en donnant un héritier à la maison de votre mari, et ensuite vous régnerez ici, sans qu'on vous tourmente de nouveau.

Je ne pouvais m'empêcher de jeter des larmes, à

quoi mon père ne faisait nulle attention. Il continua à me prêcher de la sorte tant qu'il lui plut, puis il s'en alla, et comme M. de Valentinois arriva aussitôt après, je vous laisse à penser comme il fut reçu. Il écouta tout avec la plus grande patience, jusqu'au moment où je lui déclarai que je ne partirais point.

— Ah ! quant à cela, madame, c'est autre chose. J'ai l'ordre du roi, la permission de Monsieur et du maréchal, vous partirez, dussé-je vous lier dans votre carrosse.

— Me manquer à ce point !

— C'est un parti arrêté; mettez-vous en mesure, nous quitterons Paris deux jours après la cour, seulement nous prendrons une autre route.

— Quand reviendrons-nous ?

— Dans quelques années; ma présence est nécessaire à Monaco; d'ailleurs, une fois que vous connaîtrez le pays, vous ne voudrez plus le quitter.

— Ah ! fi ! l'abomination ! je sais ce qu'est votre Italie, j'ai vu les lettres de madame Royale et de madame la grande-duchesse, lesquelles gouvernent autre chose que la principauté de Monaco.

— Ces princesses, me répliqua-t-il d'un air tendre, n'aiment point leurs maris.

Et moi donc ! Comment pouvait-il s'y tromper? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y tâchais pas et qu'il se trompait bien lui-même.

Il fallait maintenant tout dire à Puyguilhem, et ce n'était pas le plus facile ; il fallait prévenir aussi Madame et mon frère, ils allaient jeter les hauts cris. Bien que je ne me mêlasse point de leurs amours, ma présence seule était une sauvegarde. Je m'apprêtai donc à deux expéditions; je n'eus pas longtemps à attendre. Puyguilhem passa chez moi de bonne heure.

Il me trouva encore en larmes. Quant à lui, s'il ne

pleurait point, c'est qu'il y avait en lui plus de fermeté que de tendresse, quand l'orgueil et la colère ne l'emportaient pas.

— Je vous suivrai, me dit-il sur-le-champ.

— Et comment? sous quel prétexte?

— Je ne sais, mais je vous suivrai.

Je l'aurais adoré pour ce mot seul.

Bien des gens ont blâmé mon sentiment, beaucoup m'ontaccusée à tort et à travers; c'est que nul ne pouvait savoir, excepté la femme aimée, quel charme immense il y avait en lui, comment il traitait la femme aimée, tant qu'il l'aimait, hélas! J'ai quelque expérience, jamais je n'ai rien rencontré de pareil. Mademoiselle ne l'a pas fait pour rien comte d'Eu et duc de Montpensier.

Nous passâmes deux heures ensemble, ce fut un éclair. Il me promit de tout arranger pour nous séparer le moins possible. Je me consolai quelque peu. Ensuite je me rendis à mon service. La princesse savait déjà la triste nouvelle, elle vint au-devant de moi en pleurant.

— Vous reviendrez bientôt, chère duchesse, je ne saurais me passer de vous, et votre frère vous aime tant!

Je savais à quoi m'en tenir sur le grand amour de mon frère; je ne m'en tourmentais point, et cela seul, au contraire, me consolait un peu de mon départ. Je reçus de tous côtés des compliments.

— Vous allez régner, me disait-on.

Je ne songeais point au trône, hélas!

Monsieur vint à moi d'un air joyeux.

— Je vous laisse partir, méchante, j'y trouve mon compte de deux façons.

— Monsieur, je vous en conjure, n'écoutez point

ces billevesées sur le comte de Guiche. Malgré sa vivacité, c'est le plus dévoué de vos serviteurs.

— Oui-dà, duchesse ! vous me prenez pour un autre. Je sais ce que j'ai vu, et rien ne m'en fera départir.

— Si vous m'aimez, pourtant, ma voix doit être puissante sur votre cœur.

— Vous vous moquez de moi et vous aidez les autres à en faire autant.

— Vision.

— Madame la duchesse, je ne vous crois plus.

— Monsieur, je suis, ou plutôt j'étais votre meilleure amie; mais d'après un pareil traitement ne comptez plus sur moi.

— Comme il vous plaira.

Nous nous séparâmes brouillés, ce qui ne me sembla pas d'un bon augure pour les amours de Madame.

X

Il fallait donc partir ! Nous en étions dans la désolation, Puyguilhem et moi. Je fis mes adieux à la cour une semaine avant de quitter Paris afin d'être tout à nous. Madame fondit en larmes, elle avait besoin de moi. L'intrigue de mon frère marchait bien; mais, entourés d'ennemis, ainsi qu'ils l'étaient, qui pouvait me remplacer? ils couraient de grands dangers. La Vallière et tout son escadron de filles, gênaient la princesse, elle les craignait plus qu'elle n'en voulait convenir et était ainsi plus jalouse qu'elle ne l'avouait de la nouvelle passion du roi. Elle eut bien raison de me pleurer, après mon départ ils ne firent que des sottises; le comte de Guiche, avec tout son esprit, n'a jamais su se conduire, à force d'alambiquer sa vie et ses senti-

ments. Quant à Madame, son orgueil, sa coquetterie et son envie de dominer l'ont toujours aveuglée sur elle-même et sur les autres.

Lorsque je pris congé du roi, il me regarda fort, j'étais très-belle, et je l'entendais dire :

— Madame, revenez-nous bientôt et ne nous quittez plus.

J'avais bien envie de lui répondre :

— Hélas ! sire, je ne demande pas mieux que de rester avec vous dès à présent.

Je n'osai point, mon père ne m'aurait pas soutenue, et je n'étais pas assez forte contre tous les Grimaldi. Je sortis du château les larmes aux yeux ; la reine mère, qui se souvenait, me reçut par exception, elle souffrait déjà beaucoup de son cancer, néanmoins elle se disposait au voyage de Nantes. Sa Majesté me recommanda à M. de Valentinois comme *une des fleurs de la cour de France*, ce qui le rendit très-fier et moi fort peu soumise.

Je comptais les heures et les minutes et je les voyais s'enfuir avec une douleur insensée : un homme vaut-il tous ces regrets ! La pensée de m'en aller tête à tête avec M. de Valentinois me glaçait d'ennui ; qu'allait-il me dire pendant ce long voyage ? Il me vint une idée et je me hâtai de la mettre à l'exécution. Sous prétexte de grossesse, je demandai une litière, je voulus une litière, afin de m'y étendre à mon aise et de ne pas avoir face à face ce chien de visage pendant deux cents lieues et plus. Je convins de n'y souffrir que Blondeau, mon indispensable. Mon mari s'en consola en emportant nombre de bouteilles de vin et en prenant avec lui une manière de chapelain qu'il avait, lequel s'inclinait devant son génie en écoutant ses sots discours avec jubilation. C'était aussi un sot homme.

Tout était prêt, il fallait se mettre en route. Je retar-

dais néanmoins et je gagnai quatre ou cinq jours encore, sous prétexte de fatigue et de santé. Je ne pouvais m'arracher à cet homme, que j'aimais tant, pour mon malheur; enfin le moment vint, nos adieux furent déchirants, je me faisais mille fantômes, je croyais ne le jamais revoir, j'avais des pressentiments terribles et je ne voyais plus rien dans l'avenir au delà de cet instant fatal.

Je me couchai brisée; on me réveilla dès l'aube, il me sembla que le ciel portait un crêpe comme mon cœur, le soleil n'était plus pour moi à sa place, mon amant l'avait dans sa poche. Blondeau me remit une lettre, je reconnus son écriture; je l'ouvris sur-le-champ, les yeux gros de larmes et convaincue néanmoins que j'y trouverais une consolation. Celui qu'on aime ne console-t-il pas de tout avec un mot, avec un regard, avec moins que cela, avec une pensée?

Cette lettre, la voici, je la copie. J'ai toutes ses lettres, et je les sais par cœur; depuis ma maladie, c'est mon unique lecture!

« Ne vous tourmentez pas, ne vous affligez pas, ma belle duchesse, je ne vous quitte point ainsi, je ne saurais consentir à nous séparer. Ne vous étonnez de rien, attendez-vous à me revoir dans un moment et sous un costume où vous seule me reconnaîtrez; pas un mot, pas un signe de surprise, et nous nous retrouverons en dépit des jaloux et des obstacles. Vous me connaissez, vous savez ce dont je suis capable quand je veux; or, je ne veux pas perdre ainsi les célestes béatitudes de votre sourire, et j'ai besoin, pour vivre, du rayon de vos yeux.

« Votre esclave, chère cousine,

« PUYGUILHEM. »

— Blondeau ! Blondeau ! nous allons le revoir ! il ne me quitte point, Blondeau, entends-tu ? Fais bien attention par les chemins, il sera là. Où ? comment ? je l'ignore, mais il y sera, il l'a dit.

Folle ! je croyais alors tout ce qu'il disait !

Je montai donc dans ma litière avec une sorte de joie qui me rendait la vie. M. de Valentinois et ceux qui, la veille, m'avaient vue mourante, n'en revenaient point. Mon père, qui vint nous regarder partir, me fit un compliment à sa manière ; je n'ose point le répéter textuellement, mais on le comprend.

— En vérité, ma fille, on serait tenté de croire, à l'éclat de vos yeux, que vous avez vu cette nuit bonne compagnie.

M. de Valentinois ne manqua pas de répondre une bêtise.

Nous nous mîmes en chemin, lui avec son abbé Paldi, un secrétaire assez bien fait, et qui était fils naturel du maréchal de Villeroi ; il va sans dire qu'il m'adorait ; de plus, un nain qu'il avait acheté pour me faire une surprise et qu'on tenait éloigné de moi à cause de mon état. On le cacha sous les rideaux du carrosse, et, jusqu'à ma couche, il ne parut point. Le nain était un vrai singe pour la malice, il avait beaucoup d'esprit et n'était pas plus laid qu'il ne fallait en son état de nain. Très-bien proportionné, on eût dit un homme véritable vu par une de ces lunettes qui rapetissent. Il était de la Pologne, où il y en a une infinité d'autres ; on l'appelait Ladislas Kouski ; on en fit le nom de *Laski*, qu'il a porté toute sa vie. Il mourut l'année dernière d'une indigestion de boudins ; il en mangeait de plus gros que lui.

Nous sortions à peine de Paris, qu'en regardant de tous les côtés, j'aperçus un homme qui trottinait l'amble sur un bidet d'allure, vêtu de gros camelot, des balles bien pleines derrière sa selle, enfin toute l'appa-

rence d'un marchand colporteur. Son chapeau assez avancé sur une paire de grandes lunettes, lui donnait l'apparence d'un vieillard encore vert, dont les cheveux grisonnaient pourtant. Il était seul, avec un gros chien de l'espèce de ceux des Pyrénées, que je remarquai parfaitement. Il resta seulement cinq minutes à portée de la litière, ensuite il se mêla avec nos gens, derrière les équipages. Nous voyagions à petite journée, avec nos chevaux.

Je ne sais quelle folle idée me passa par la tête.

— Blondeau ! dis-je, voici le comte.

Elle se mit à rire.

— Monsieur le comte, madame, cela ?

— Oui, Blondeau, c'est lui, j'en suis sûre, je l'ai reconnu; c'est lui, c'est lui, te dis-je, tu verras !

Je ne l'aperçus plus jusqu'à la dînée ; mais comme je demandai à Blondeau si elle le voyait encore, elle me répondit que le marchand restait à l'arrière-garde, en grand entretien avec les piqueurs et palefreniers, qui menaient les chevaux de main.

— Est-il vraisemblable, madame, que M. le comte puisse causer avec les gens de l'écurie de monseigneur?

— Il causerait avec le diable pour se rapprocher de moi, ma pauvre Blondeau, tu ne le connais guère.

Vers midi, on se reposa dans une auberge isolée, où mon cuisinier était venu d'avance et nous préparait à manger. Je montai dans la meilleure chambre, cherchant partout le marchand et très-convaincue que je l'allais voir paraître avec ses balles. Cela ne manqua point. Le secrétaire de M. de Valentinois, qui ne demandait qu'àse rapprocher de moi, le vint annoncer, il ne se doutait guère de l'aventure.

— C'est un colporteur, dites-vous, monsieur de Pomarest ?

Le maréchal lui permettait de porter ce nom, qui était celui d'un petit fief.

— Oui, madame la duchesse, il a des marchandises du Levant, à ce qu'il assure.

— Ah ! mon Dieu ! ne va-t-il pas nous donner la peste !

Cette exclamation fut si naturelle, que Blondeau me crut désabusée.

— Non, non, madame, il a vendu à toute la cour, à M. le comte de Guiche même ; il prétend s'être présenté chez madame la duchesse et n'avoir pu pénétrer jusqu'à elle.

— Eh bien, qu'il vienne ! répliquai-je négligemment. Ah ! comme le cœur me battait ! M. de Valentinois était là.

Le porte-balle entre avec force révérences, son chapeau à la main, ses lunettes fichées sur son nez, ses longs cheveux et sa barbe blanche entourant sa tête ; ce n'était pas Puyguilhem, ce ne pouvait être lui : c'était un affreux juif. J'en fus toute glacée, et Blondeau me regardait en triomphe.

Cependant, il approchait et ne parlait point. Quand il fut tout à mon côté, je regardai le coin de sa joue entre ses lunettes et sa barbe, je ne pouvais m'y tromper ; mais moi seul l'aimais assez pour le connaître : c'était lui... ce ne pouvait être que lui ! Je ne pus retenir un mouvement de surprise ; un éclair passa à travers ces verres salis ; son regard ! il me recommandait la prudence.

— Madame... monseigneur... reprit-il d'une voix étranglée et avec un accent de l'autre monde ; madame, monseigneur, achetez ces brocards et ces damas ; je suis un pauvre juif et j'ai besoin d'argent.

Je tremblais à faire pitié, et je ne répondis pas. J'eus à peine la force de faire un geste de consentement

M. de Valentinois eut un mouvement de galanterie inaccoutumée.

— As-tu de belles choses, vieux d'Israël, ou bien comptes-tu attraper notre argent? Montre le fond de ton sac à madame la duchesse ; elle choisira selon son goût.

Il ouvrit fort tranquillement ses valises et nous montra des pièces d'étoffes, des pierreries, des objets enfin de toute magnificence à nous éblouir ; tout cela venait réellement du Levant. Il avait loué la balle et les habits d'un juif, s'engageant à lui faire faire de bonnes affaires pour prix de sa complaisance. Je n'en revenais point, moi qui ignorais cela. J'achetai presque toute la boutique. M. de Valentinois faisait une singulière grimace ; je n'y pris point garde, et j'entassai les bracelets, les colliers, les corps de jupe et les habits les uns sur les autres, Blondeau en était chargée.

Puyguilhem joua son rôle à merveille ; personne n'eut de soupçons, pas même l'amoureux secrétaire, auquel je fis présent d'une bague. *Le juif* se retira en tirant le pied ; il débattit le prix comme un vrai usurier, ne cédant rien et tenant bon contre le duc, bien plus avare que tous les juifs ensemble.

Le soir, dans une autre auberge, après le souper, j'entrai dans ma chambre. Blondeau me dit tout bas qu'il attendait. Ce n'était pas le marchand, grâce à Dieu ! mais un beau courtisan, un charmant seigneur musqué, élégant, amoureux surtout, qu'elle avait introduit facilement pendant que nous et toute la suite nous nous occupions du repas. Et quelle joie ! je crus l'aimer encore davantage ; je crus ne l'avoir pas vu depuis un siècle... Je lui savais tant de gré de son déguisement, de la peine qu'il se donnait pour moi !...

Le lendemain le marchand nous suivit encore. Sous prétexte des trésors qu'il portait, il demandait hum-

blement la permission de marcher avec nos gens trois jours encore. M. de Valentinois le refusa, dans la crainte que je n'achetasse encore quelque bagatelle; mais je n'en tins compte, et j'ordonnai, au contraire, que le juif fût accueilli, en assurant à mon époux que je n'avais plus besoin de rien.

Ce voyage me ravissait; ces dangers, ces craintes, ces difficultés rendaient nos entrevues plus douces et plus tendres. Chaque soir je le priais de ne pas aller plus loin, en tremblant d'être obéie. Le matin, mes regards cherchaient le pauvre juif, bien modestement caché parmi les derniers de nos domestiques, je frémissais de ne pas l'y trouver, et je ne respirais à l'aise qu'après l'avoir découvert. M. de Valentinois ne le remarquait plus.

Cela dura toute une semaine, et puis nous nous dîmes adieu; il ne pouvait quitter la cour si longtemps, c'était risquer sa faveur naissante. Je descendis le lendemain le cœur mort, je ne me soutenais plus, il fallut me porter à la litière. Au moment où l'on m'y plaçait, Blondeau, qui soutenait mon bras, fit un mouvement de surprise.

— Qu'y a-t-il? lui demandai-je.

Elle ne me répondit que par un signe; les laquais s'éloignèrent, elle me montra un billet.

— De lui, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Qui te l'a remis?

— Je ne sais, on me l'a glissé dans la main.

J'ouvris précipitamment, je lus :

« Je ne suis pas parti, je ne puis; vous me reverrez « encore aujourd'hui, adorable cousine, et tant que je « pourrai vous voir. »

— Ah! dis-je, il est là, mais où?

Nous le cherchâmes et nous ne le vîmes point. Rien

jusqu'à la dînée ; mais, au moment de repartir, le postillon qui conduisait ma litière me parut avoir une tournure toute pimpante, bien qu'il ne se retournât pas, j'en eus le soupçon toute la journée. Le soir j'eus la joie immense d'apprendre que je ne me trompais point, et que mon amant m'aimait assez pour ne pouvoir m'abandonner si vite.

Tout cela fut bien particulier, surtout par ce qui s'en suivit, de part et d'autre

XI

Nous arrivâmes enfin à Lyon, et là je sentais qu'il en fallait voir la fin et qu'il ne pouvait aller plus loin sans se perdre. Je m'en désolais, cette manière de roman me semblant bien plus charmante que le reste.

Nous passâmes quatre jours en cette grande ville avec toutes sortes de fêtes et de festins ; on nous rendit de grands honneurs, le roi et M. de Villeroi, gouverneur de la province, l'avaient ordonné ainsi. M. de Valentinois commença dès lors à être traité comme l'héritier d'une maison souveraine. Il reçut en même temps un mot de son père ; le maréchal nous priait, de la part de M. Fouquet, de passer à Pignerol pour y voir un prisonnier, recommandé par madame Duplessis-Bellière, et qu'on avait pris en Savoie. Cela ne nous détournait guère, et il s'agissait de rendre un grand service à une famille.

C'était un jeune homme de grande maison, qui s'avisait de contrecarrer M. de Savoie dans ses amours avec une jolie fille, et, comme la jolie fille se laissait prendre à sa puissance, il songea à se débarrasser de son rival. M. de Savoie, prévenu, le fit traquer ; il se sauva en

France, où, en bon voisin et parent, le roi lui rendit le service de l'envoyer à Pignerol. Madame Duplessis-Bellière était la grande amie de sa mère, on s'adressa à elle pour obtenir son élargissement, et cette affaire se traitait. Il est inutile de dire à personne, en ce siècle-ci, que madame Duplessis-Bellière était l'amie complaisante de M. Fouquet; sa *complaisance* ne se bornait pas à sa propre personne, elle s'étendait encore à celle des autres, quand le surintendant en avait la fantaisie.

Mon père avait bien flairé à Vaux le danger de M. Fouquet, il était trop bon courtisan pour que son nez se trompât à cette chasse. Mais une fois le voyage de Nantes décidé, bien que ce danger existât toujours, il le vit assez éloigné pour ne pas refuser au ministre une petite complaisance qui ne le compromettait point. Le roi semblait des plus affables avec son hôte, il lui parlait sans cesse de son luxe et de sa magnificence avec une grimace si bien cachée qu'elle ne paraissait pas. Les habitudes du maréchal chez la reine-mère, quelque intimes qu'elles fussent, ne lui laissèrent pas découvrir avec certitude ce qui se tramait. Dans tous les cas, avant de nous écrire, il parla de son projet et de la recommandation chez la reine-mère, et eut soin de faire ressortir la sévérité partiale de M. de Savoie, que la reine-mère ne pouvait souffrir.

— Quoi! monsieur le maréchal, dit-elle, un pauvre jeune homme est amoureux! M. de Savoie le condamne à mort parce qu'il prend sa maîtresse et que le malheureux en est jaloux! A-t-on jamais pendu les gens sur une pensée? Écrivez, écrivez à votre gendre, qu'il voie l'état des choses et qu'il le fasse savoir, le roi ne s'en fâchera point, d'ailleurs cela fait plaisir au bon M. Fouquet.

Le *bon M. Fouquet* sembla dangereux en diable à ce fin renard, c'était trop tendre; mais la phrase précédente le mettait à couvert, il écrivit.

Quant à moi, je trouvais indifférent de passer d'un côté ou de l'autre, Puyguilhem m'avait définitivement quittée, que m'importait le reste ! Je ne voyais plus rien sur la terre qui fût digne de m'occuper. Après trois jours encore de séjour à Lyon, nous prîmes la route des montagnes.

Ma litière fut mise à dos de mulets dès que nous entrâmes dans les Alpes et que nous nous exposâmes dans ces sentiers épouvantables. Je ne sais où l'on peut trouver cela beau, c'est effrayant, c'est étouffant, voilà tout. Nos Pyrénées sont bien plus riantes, et je ne pus m'empêcher de penser à Bidache, quand je me vis entourée de ces grands monts. Je me rappelai ma jeunesse, mes amours si doux avec Puyguilhem, puis Biaritz, puis les gitanos, et la protection singulière qu'ils m'avient promise, j'en riais en moi-même, jusqu'ici je n'en avais guère ressenti les effets. J'admirais comment cette reine se faisait des illusions sur son pouvoir, et je fus presque tentée de me moquer d'elle. J'avais bien choisi mon moment.

Il n'y a pour ainsi dire point de route dans les Alpes, ce sont des précipices à faire trembler ; quant aux gîtes, ce sont des cabutes où, sans les matelas de ma litière, je n'aurais pas trouvé de quoi dormir. Ma grossesse me fatiguait fort ; il fallait être moi, il fallait être M. de Valentinois pour courir les chemins dans un état semblable.

Un soir, bêtes et gens, nous ne tenions plus sur nos pieds, nous ne trouvions ni cabane ni chalet, il tombait depuis le matin une pluie fine et nous commencions à craindre de demeurer à la belle étoile, joint à cela que pas une ne montrait le bout de son nez. Pomarest fut envoyé à la découverte avec trois laquais ; il revint au bout d'une heure, en chantant victoire. Il avait trouvé une chaumière, occupée par une tribu de bohémiens,

ce qui n'était pas trop rassurant; mais nous étions en force et, en veillant bien sur nos poches, nous n'avions point de risques à courir.

— D'ailleurs, ajoutai-je, les bohèmes sont de la même famille que les gitanos, et je ne les crains point. Allons !

Mon courage en prêta à tout le monde. Nous suivîmes Pomarest et ses Argonautes, malgré les difficultés du chemin, et nous eûmes tous une grande joie à l'aspect de la lumière qui pointait un peu plus haut. Ces pluies de montagnes sont glacées, et nous soupirions plus encore après le feu qu'après le souper.

M. de Valentinois entra devant moi, Pomarest m'aida à descendre, l'abbé Paldi était comme hébété ; quant au nain, on l'avait envoyé directement à Monaco avec les carrosses.

Nous trouvâmes une assez grande chambre, noire et enfumée, dans une nudité complète, au milieu brûlait un grand bûcher, autour duquel la horde tout entière était assise sur la terre battue. Ils se levèrent tous quand ils me virent, leurs visages et surtout leurs haillons n'avaient rien de rassurant. On ne peut s'imaginer un rassemblement de brigands semblable. Une vieille femme décrépite nous souhaita la bienvenue en je ne sais quelle langue, ses gestes nous indiquaient des intentions pacifiques et bienveillantes, elle nous montrait le feu et nous engageait à en approcher comme eux.

— Allons ! dis-je à M. de Valentinois, nous voilà en cercle avec des bohèmes, on en rirait bien à la cour. La peste soit de la commission de madame Duplessis-Bellière.

Je fis pourtant bonne contenance, et je me plaçai sur des coussins, toujours fournis par ma litière, que je bénissais. Mais yeux firent le tour de l'assemblée ; j'avisai une jolie fille aux yeux noirs et à la peau brune, qu'il

me sembla avoir déjà vue ailleurs, et, comme je la regardais fort, elle se leva, me fit la révérence, avec un petit signe d'intimité signifiant :

— C'est bien moi, vous ne vous trompez pas.

Mes souvenirs devinrent plus précis, c'était une gitana, une des sujettes de ma reine amie ; je lui adressai la parole en patois de mon pays, ses yeux brillèrent encore davantage et elle me répondit sur-le-champ. Je n'avais plus peur, nous étions sauvés. Je lui demandai comment elle avait quitté sa tribu, ce qu'elle faisait si loin de l'Espagne et du Béarn.

— Oh ! dit-elle, je suis ici pour vous et je n'y suis pas seule.

— Pour moi !

— Croyez-vous qu'une gitana oublie l'enfant de son lait ? n'a-t-elle pas promis que partout vous seriez protégée ? nous vous attendons depuis longtemps, maintenant nous allons vous suivre et nous poserons nos tentes dans vos États.

— A Monaco ?

— Oui.

Le voisinage était peu tentant et j'allais faire là un singulier cadeau à mes sujets. Ce n'était pourtant pas le moment de faire des manières, j'eus l'air fort reconnaissant.

La vieille femme qui nous avait reçus s'était aussi levée de sa place, elle nous écoutait avec intérêt ; tout à coup elle nous interrompit par quelques paroles dans sa langue inconnue, la jeune fille se retourna vers moi et me dit :

— La mère a affaire à vous.

— Que me veut-elle ?

Elles recommencèrent leur discours inintelligible et l'enfant semblait très-effrayée.

— La mère voit le malheur, reprit-elle après un ins-

tant de réflexion, elle dit que vous allez vers un endroit dont le nom vous fera pleurer d'immenses larmes pendant bien des années de votre vie, et que vous y trouverez le grand infortuné, le sang méconnu, que vous ne vous y attendez point à rencontrer.

Ceci était pour moi du grec. Je me mis à sourire; ce que voyant la vieille, elle étendit vers moi les bras comme une femme qui menace et qui avertit en lançant un torrent de phrases incompréhensibles.

— Que dit la mère? demandai-je.

— Elle dit qu'il ne faut pas vous jouer, mais la croire.

— Ah! repris-je, je crois facilement que je dois pleurer à Monaco, quant au reste, je n'y comprends rien.

— Ce n'est pas à Monaco.

— Où donc?

— Je ne sais, elle ne le dit point.

— C'est à Pignerol, alors. On m'y retiendra peut-être en prison!

La vieille s'était rassise, la tête cachée dans le bas de sa robe, et ne semblait point disposée à s'expliquer davantage. Seulement après un quart d'heure de silence elle laissa échapper ces mots sans changer d'attitude:

— Ce que vous aimez le plus! ce que vous aimez le plus!

Je frissonnai quand la gitana me les eut répétés; un danger menaçait Puyguilhem, sans doute. J'interrogeai, je priai, je menaçai; ni demandes, ni prières, ni menaces ne purent lui arracher une réponse. M. de Valentinois, ne comprenant rien à cette scène, faisait la plus étrange figure du monde, ses yeux allaient des bohèmes à moi, à mesure que nous parlions, jusqu'à ce qu'il me vît inquiète et courroucée.

— Ces misérables vous manquent-elles de respect? demanda-t-il tout bouffi de colère.

— Non, non, monsieur, ne vous inquiétez point.

Il n'en sut pas davantage.

On nous préparait le souper tant bien que mal pendant ce temps, et par une impression que je ne saurais définir, chacun parlait bas. Les bohèmes ne parlaient point du tout ; mais ils regardaient de tous leurs yeux la vaisselle d'argent que mes officiers étalaient : nous n'en avions pas d'autre sur les mulets, et il fallait bien manger dans quelque chose. J'en conçus quelque inquiétude, je le dis à ma petite amie ; elle me répondit que nous étions en sûreté d'après les ordres de ma grand'mère nourrice, et qu'il ne nous serait pas pris une aiguière. Je dois avouer cependant qu'en arrivant à Monaco, lorsque le maître d'hôtel compta les assiettes, il en manquait trois sur le service de campagne ; on ne manqua pas d'accuser les bohèmes, peut-être n'étaient-ils, après tout, qu'un prétexte.

On avait monté mon lit, je m'étendis avec plaisir, Blondeau à mes pieds ; M. de Monaco et mes gens veillèrent : il n'était point prudent de se trop fier à nos hôtes. Le lendemain je vidai ma bourse dans le tablier de la gitana. Elle en fit la distribution à ses camarades et ne garda rien pour elle. Je lui voulus donner quelque monnaie, elle refusa, j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter une bague.

Depuis ce moment, jusqu'à Pignerol, il ne nous arriva plus rien de remarquable. Quand nous fûmes en vue de la forteresse, mon cœur se serra. Ces tours, ces remparts, ces sentinelles, la prédiction de la vieille bohème, qui donc serait enfermé là ? Il y eut des pourparlers à la porte avant d'ouvrir et d'introduire notre équipage. Enfin on baissa le pont-levis, on leva la herse, nous entrâmes ; un homme nous attendait chapeau bas et parlait déjà au duc qui l'appelait M. le gouverneur ; à la lueur des torches, je reconnus M. de Saint-Mars, le gardien, le tyran du malheureux Philippe.

XII

La vue de cet homme me fit tressaillir et me rappela le pauvre Philippe. Il devait être là, puisque ce gardien y était lui-même. Mes lèvres s'ouvrirent pour lui demander ce qu'il était devenu : je me souvins à temps du grand mystère de tout ceci, et je me promis seulement d'employer la ruse et l'adresse pour découvrir quelque chose à son endroit.

M. de Valentinois, heureusement, ne reconnut pas l'homme qu'il avait vu à Avignon, et l'autre feignit de ne pas le reconnaître ; les explications eussent été trop difficiles à donner. M. de Saint-Mars est fort prudent.

Nous fûmes reçus avec tous les honneurs possibles, la garnison sous les armes. Je cherchais autour de moi ce pauvre Philippe ; je ne le vis point, ni rien qui lui ressemblât. Je pensai qu'on le renfermait bien pour le punir de son escapade. M. de Saint-Mars nous précéda dans des corridors noirs et sombres ; il nous fit monter un degré tout noir ; mon cœur se serra, sans que je pusse dire pourquoi ; c'était un avertissement de l'avenir.

On nous introduisit dans une pièce immense, tendue de cuir de Cordoue, dont les dorures étaient fanées ; une manière de lampe, très-fameuse, éclairait juste le milieu. On alluma pour nous les bougies d'un flambeau à plusieurs branches ; mais il y faisait froid, et je tremblais.

— Madame la duchesse, me dit le gouverneur, cet appartement est bien indigne de vous ; mais je vous reçois comme je peux, non comme je veux. Le service du roi m'impose une retraite absolue. Je vis seul dans

cette forteresse, et les habitudes d'un vieux soldat ne sont pas celles d'une princesse. Vous voulez donc bien m'excuser.

— Vous vivez seul, monsieur? repris-je.

— Avec mes officiers, oui, madame, et ils sont peu nombreux.

— Avez-vous beaucoup de prisonniers?

— Je n'en sais pas au juste le nombre, madame.

Ceci signifiait : Ne me questionnez pas là-dessus, vous n'en saurez rien.

M. de Valentinois, selon son habitude, avait déjà demandé son appartement ; il avait toujours les mêmes manies, et il lui fallait chaque soir un entretien d'un quart d'heure avec son valet de chambre. J'étais seule avec le gouverneur ; je me risquai.

— Je vous dois, monsieur, des remercîments et de la reconnaissance, je ne l'ai point oublié. Vous avez rendu un grand service à ma mère et à moi, il y a deux ans, en Languedoc.

Il s'inclina sans répondre.

— Vous me faites sans doute l'honneur de me reconnaître?

— En doutez-vous, madame la duchesse?

— Vous aviez alors près de vous monsieur votre fils, je crois, ou un de messieurs vos neveux. Je ne le vois point ici ; où donc est-il?

Je m'efforçai de prononcer cette phrase le plus indifféremment possible ; mais ma voix tremblait néanmoins. M. de Saint-Mars prit un air désolé et me répondit :

— Hélas! madame, ce n'était ni mon fils ni mon filleul, c'était mon pupille; mais Dieu me l'a repris, il est mort.

Je me sentis pâlir, et j'eus bien de la peine à me contraindre ; je me sentais observée, et l'air de cet homme me pénétrait comme une flèche. Je baissai les yeux ;

quand je les relevai, il me regardait encore, mais avec une expression de triomphe qui m'éclaira. Il me trompait, Philippe vivait encore, Philippe était à Pignerol, je le sentais au dedans de moi ; j'en étais sûre. De ce moment je pris la résolution de tout savoir. Pour en arriver à ce but, il fallait jouer la comédie avec ce geôlier et le bien convaincre de mes regrets ; car, assurément, il en savait plus long sur nos rapports que je le pensais.

— C'est triste, monsieur, c'est bien triste de mourir à cet âge. De quoi l'avez-vous perdu ?

— Une fluxion de poitrine, madame ; il s'est trop échauffé à la chasse, qu'il aimait fort.

Je soupirais avec une vérité qui le prit. Il me crut persuadée. Tout alguazil qu'il était, il s'y trompa d'autant mieux que j'affectai un air affligé dont M. de Valentinois ne manqua pas de faire la remarque. Je ne mangeai point au souper, passablement servi du reste. Le gouverneur me pressait juste assez pour un honnête homme, geôlier de son état. Mon Dieu ! que je le hais.

Mon mari eût été soufflé par moi qu'il n'eût pas mieux fait ni mieux dit. Il annonça son projet de passer deux jours à Pignerol, pour reposer bêtes et gens, en même temps que l'on traiterait l'affaire du prisonnier. M. Saint-Mars se montra très-disposé à seconder les vues du ministre et à lui être agréable, surtout après avoir lu la lettre où le maréchal parlait de la reine-mère. Il poussa la complaisance jusqu'à dire que nous le pourrions voir.

— On voit donc les prisonniers, monsieur ? demandai-je de la façon la plus innocente.

— Pas tous, ni tout le monde, madame ; mais à M. le duc je n'ai rien à refuser.

— Comment vivent-ils ? restent-ils seuls ; ont-ils quelque plaisir, quelque distraction ?

— Madame, on n'est pas en prison dans le but de se divertir, cependant je fais mes efforts pour que mes pensionnaires vivent le mieux qu'il se peut faire. Je les reçois quelquefois à ma table, ceux qui ne sont pas au secret, je leur permets de se voir entre eux; ils ont un mail, ils se promènent, ils jouent aux cartes, je leur prête des livres et le temps se passe.

— En avez-vous plusieurs au secret?

— Un seul, madame.

— Qu'est-ce que le secret? s'il vous plaît. Pardon, je suis bien indiscrète peut-être, mais je n'ai pas l'habitude des prisons, vous le comprenez, et l'on n'est pas fâché de s'instruire, qui sait ce que l'avenir nous réserve!

Je jouais avec cette possibilité, je ne me doutais guère qu'un jour cet homme tiendrait sous ses mêmes verroux, à ce même secret, l'être qui m'est le plus cher en ce monde : que ces verroux, ces murailles, ces bastions, qui m'effrayaient seraient ainsi autour de lui, comme autour du pauvre Philippe. Le gouverneur me regardait en souriant, de son sourire tout particulier, il me répondit avec beaucoup de complaisance; j'appris ainsi que les malheureux au secret restaient seuls à perpétuité, sans sortir, sans échanger un mot avec personne; leur quartier était une grosse tour, plus forte et mieux défendue que les autres, sous trois portes de fer, une garde particulière et des difficultés sans nombre même pour respirer. Les grilles n'eussent pas laissé passer une mouche.

— Rassurez-vous, madame la duchesse, ajouta-t-il, votre protégé n'est pas là.

Non certes, mon protégé n'était pas là; mais un secret mouvement me disait que Philippe y était, que Philippe, l'enfant caché au bois de Vincennes, l'adolescent du château de Languedoc, devenu jeune homme, souffrait dans ces murs, sous la main de ce bourreau. J'examinais le

visage de tout ce monde, comme pour y lire ce secret ; j'avisai en ce moment même un laquais derrière la chaise de Saint-Mars, dont la figure m'était connue ; je ne savais où je l'avais vu, mais ce n'était pas la première fois. Il me semblait là un vrai factotum, s'occupant de tout et possédant la confiance entière de son maître. Sa peau brune, ses yeux noirs, ses dents blanches, le rendaient très-facile à reconnaître ; c'était un gitano. Ce point une fois trouvé, je me souvins qu'il avait servi à Bidache et qu'il faisait partie de la bande de ma bonne amie.

Quant à lui, il ne fit point mine de m'avoir jamais rencontrée, cela se comprend. Pourtant je ne pus m'empêcher de chercher quelque chose de particulier dans sa présence à la forteresse.

Je saluai notre hôte aussitôt après souper, et je rentrai dans ma chambre, où Blondeau m'attendait avec impatience, je le vis aux regards qu'elle jeta sur M. de Valentinois, lequel ne s'en allait point. Enfin je le renvoyai, et vite elle tira les barres pour nous enfermer.

— Madame, madame, j'ai bien du nouveau !

— Philippe est ici, n'est-ce pas ?

— Qui vous l'a dit?

— Personne, mais je le sais.

— Chut ! on peut nous entendre, madame, et Dieu sait les suites. Pardon, madame, je suis bien hardie, pourtant...

— Je pardonne, parle bas, si tu veux, mais parle vite.

— Madame a-t-elle remarqué le maître d'hôtel ?

— Oui, un laquais qui s'en donne les airs, c'est un gitano de Bidache.

— Madame, il est ici pour vous.

— Pour moi ! celui-là aussi !

— Oui, madame et depuis deux ans. Sa reine l'a envoyé près de M. de Saint-Mars, parce que M. de Saint-

Mars se trouve mêlé à votre horoscope et qu'il doit être surveillé.

— M. de Saint-Mars est mêlé à mon horoscope, comment ?

— Je ne sais, mais il y est. Le gitano a été prévenu de l'arrivée de Madame, il l'attendait. Il m'a reconnue et il est venu me le dire. Son maître ne voit que par ses yeux, il a commencé par lui sauver la vie dans une embuscade ménagée exprès, depuis lors, il est tout-puissant auprès de M. le gouverneur, que tout le monde craint excepté lui.

— Il t'a donc parlé de Philippe !

— Oui, madame ; c'est-à-dire madame croit que c'est M. Philippe, à ce qu'il paraît, lui, il n'en sait rien. Ce qu'il sait, c'est qu'il y a ici un prisonnier que personne ne voit, qui ne vient à la messe que dans une tribune grillée et qui porte un masque de fer sur le visage, chaque fois qu'il reçoit les services d'un porte-clefs ou d'un soldat ; il ne l'ôte que lorsqu'il est seul. M. de Saint-Mars va passer avec lui de longues heures, quelquefois on entend ce pauvre malheureux crier, malgré l'épaisseur des murailles ; il a été bien malade, le médecin a été appelé fort tard et ne l'a vu qu'avec son masque. Onne lui laisse ni couteau ni canif, il écrit avec une plume toute taillée, mais ce qu'il écrit ne sort pas des mains de M. de Saint-Mars. C'est enfin un prisonnier bien à plaindre, je vous assure, et dont tout le monde s'occupe ici.

— Ton gitano l'a-t-il vu ?

— Oui, il le voit souvent de la part de son maître, mais jamais seul.

— Comment a-t-il pu te raconter tout cela ? pourquoi te l'a-t-il raconté ?

— Madame, aussitôt qu'on me conduisit ici, pendant que je préparais la toilette de madame, il est entré avec

mille précautions, me demandant si je le reconnaissais, et comme j'ai répondu que je le reconnaissais très-bien, il a dit ce que je viens de dire, en me recommandant de prévenir madame, parce qu'il était essentiel qu'elle le sût, c'était l'ordre de sa reine.

Je réfléchis et je formai sur-le-champ un plan à suivre. Je voulais être introduite près de ce prisonnier, si c'était Philippe, ainsi que je n'en doutais point, je voulais le sauver, je voulais le consoler au moins ; mais comment faire? Mon état rendait tout déguisement impossible; entrer sous mon nom, avec mes habits, dans ce cachot, il n'y fallait point même songer, même avec le secours du bon gitano. Pourtant j'étais décidée à le voir, et, vous le savez bien, Lauzun, ce que je veux, je le fais malgré tout.

— Va chercher ton gitano, je veux le voir, dis-je à ma fidèle servante.

— Il viendra, madame, il viendra lorsque tout le monde sera rentré ; il viendra par ma chambre, cela ne compromettra que moi.

— Ma pauvre Blondeau ! si on le voit, on dira que c'est ton galant et que tu n'es pas longtemps à en faire un.

— Puisque c'est pour le service de madame la princesse, qu'importe !

Cette bonne fille m'a toujours été dévouée comme un chien.

J'attendis mon confident pendant plus de deux heures; je m'étais couchée, car je souffrais fort ; il vint enfin et baisa le bord de mes draps pour révérence. Je le regardai jusqu'à l'âme, il ne s'agissait pas de se livrer à un traître, pour passer le reste de ses jours à la Bastille. Il ne s'épouvanta point de mon regard, j'en fus aise, c'était beaucoup, j'aime la hardiesse, cela promet.

— Tu veux me servir ?

— J'en ai l'ordre.

— C'est bien. Qu'as-tu à me dire?

Il recommença ce que je savais déjà, avec plus de détails, il me dépeignit la taille, la voix, les façons du prisonnier, de sorte que je ne conservai plus de doute, c'était Philippe. Il me confirma ce qu'avait dit Blondeau. Sa reine ordonnait que je susse tout cela, mais elle n'en donnait pas le motif, cela m'intéressait, voilà tout, et *il était écrit* que je devais avoir toute ma vie des choses extraordinaires avec ce beau ténébreux, cet Amadis des livres de chevalerie.

J'écoutai, je sentis mon cœur battre et ma tête se remplir de chimères, c'était comme une procession de fantômes dans mes idées. Pauvre Philippe! il était là, si près de moi, et je ne le verrais point! et je ne le consolerais point! Oh! malgré tous les Saint-Mars du monde, cela ne pouvait pas aller ainsi!

— Gitano, repris-je, il faut que je voie ce prisonnier.

— Ah! madame, il me serait plus facile de mettre le feu à sa tour, que de vous y faire entrer.

— Je le veux.

— C'est impossible.

— Et lui, n'en peut-il sortir?

— Non.

— Cependant j'exige que tu l'amènes ici, puisque je ne puis aller près de lui.

— Comment faire?

— Je n'en sais rien, cherche.

Le pauvre bohème ouvrait des yeux à se les écarquiller, la sueur lui tombait du front, car *il fallait* qu'il m'obéît, *la mère* l'ordonnait, c'était une loi de vie ou de mort.

— Madame, noble princesse, ayez pitié de moi! fit-il enfin.

— Je veux le revoir.

Il resta immobile à m'écouter, semblant cloué aux

planches. J'étais si résolue, j'avais tant d'envie de voir mon ancien ami, que je ne branlais pas. Tout à coup il battit ses mains l'une contre l'autre, et s'écria :

— Eh bien, vous le verrez, madame, vous le verrez la nuit prochaine, ou je serai pendu avant. Il n'est pas sûr que je ne le sois point après, mais au moins vous aurez été satisfaite.

Comme il disait ces mots, on frappa deux fois à la porte de ma chambre.

XIII

Nous étions confondus, d'autant plus qu'on entendait au dehors la voix de M. de Saint-Mars qui criait :

— Ne craignez rien, madame la duchesse, c'est moi, veuillez m'ouvrir.

Le gitano disparut si prestement par la petite porte, qu'on le vit à peine. Blondeau m'interrogea du regard; j'étais tremblante, mais je voulais savoir.

— Fais entrer monsieur le gouverneur, lui dis-je.

Il entra et son regard fit le tour de la chambre, où il ne vit sans doute rien de dangereux, car ses sourcils froncés se déplissèrent. Il me salua et me demanda pardon d'oser se présenter à une pareille heure, mais il arrivait à l'instant un courrier de la cour, lequel apportait des nouvelles importantes et une lettre de mon père pour moi.

Les nouvelles étaient la disgrâce de M. Fouquet, son arrestation à Nantes, ses conspirations, ses aventures avec de belles dames, la cassette de la correspondance et tout ce qui s'ensuit. La lettre de mon père ne contenait que ces mots :

« Ma chère fille, laissez crever comme un chien le

protégé du surintendant, ou faites-vous bien venir de M. de Saint-Mars, lequel a l'oreille de M. Colbert et peut nous être utile à tous. Mon courrier vous trouvera, je l'espère, à Pignerol ; si vous n'y étiez plus, écrivez au gouverneur et conviez-le pour quelques jours à Monaco c'est du bon voisinage et cela se trouve en l'avenir.

« Votre affectionné père,

« GRAMONT. »

Ma première idée fut que mon mari voudrait repartir le lendemain, ensuite la recommandation du maréchal me rassura. Il fallait séduire le geôlier, nous n'avions pas trop de vingt-quatre heures pour cela ; cependant, pour être plus sûre de mon fait, je commençai sur-le-champ.

M'armant du plus aimable sourire, je levai les yeux sur lui et je trouvai les siens qui me scrutaient, il n'était jamais en défaut.

— M. Fouquet était-il de vos amis, monsieur ? lui demandai-je.

— Non, madame.

La réponse fut brève et tranchée, comme un homme qui ne marchande pas. C'était commode, je sus ce que j'avais à ajouter.

— Je m'en doutais bien et cela devait être. Ces airs évaporés ne plaisent qu'aux têtes sans cervelle et aux gens médiocres. On n'est pas surintendant en jetant l'argent par les rues à la première beauté qui plaît et en envoyant des billets doux. Parlez-moi de M. Colbert, à la bonne heure ! voilà un homme !

Il m'observait toujours.

— Oui, répondit-il lentement, M. Colbert est un homme zélé, actif, entendu ; c'est un homme juste, c'est

un homme discret ; d'ailleurs, n'est-il pas l'élève du cardinal Mazarin ?

— Ah ! sans doute. Ce cher cardinal qui m'aimait tant !

— Il vous aimait, madame ? Pardon, je suis un peu bien indiscret, je devrais me retirer et vous laisser en repos.

Il souriait en s'inclinant ; le sourire était si étranger à ce visage, qu'il s'en effaça sur-le-champ, il n'y pouvait rester.

— Non, non, monsieur, vous ne me gênez point. Je ne puis dormir, vous le voyez, j'avais rappelé mes femmes. Certes, le feu cardinal m'aimait à cause de mon grand-oncle, le cardinal de Richelieu.

Blondeau lui avait avancé un siége, il s'assit, et insensiblement nous causâmes. Je me fis toute de grâce et de douceur. Je l'écoutai beaucoup, je ne le contrariai point, enfin je sus si bien m'y prendre, que ce loup eut les griffes limées. Il me quitta deux heures après, subjugué, non que je lui eusse rien promis ni rien avoué, mais seulement par une flatterie adroite. C'est une des rares circonstances de ma vie où je daignai prendre la peine de feindre. Philippe eût dû m'en savoir gré, car cela me révolte.

Le lendemain, M. de Valentinois apprit tout ; il ne s'en était point douté, son sommeil résiste même aux orages de cour. Je n'avais plus entendu parler du gitano ; Blondeau, qui le chercha sur mon ordre, ne put l'apercevoir nulle part de la journée. Le gouverneur nous fit servir chez moi et demanda humblement s'il pouvait être admis à ma table sans me désobliger. Vous jugez si je refusai ! Je fus encore plus chatte que la veille, et, pour passe-temps, il me proposa ce que je désirais le plus, une visite dans la forteresse.

Je le suivis sur les remparts, je montai des degrés

qui ne prenaient point de fin, je fis l'ignorante sur bien des choses que je n'ignorais pas, afin de lui donner le plaisir de me les expliquer. Il me montra les donjons, les cachots vides et les gentillesses recherchées d'une prison d'État. J'ai peut-être vu la chambre de Lauzun ! Depuis qu'il est dans ce lieu abominable, je le vois sans cesse, je m'y promène et je passe des nuits entières à chercher laquelle de ces affreuses niches est la sienne.

En ce temps-là, je ne songeais qu'au pauvre Philippe, je voyais devant moi ce grand donjon tout droit, où il était, sans doute. Les fenêtres avaient trois grilles ; c'étaient plutôt des trous que des fenêtres, le jour n'y devait arriver que comme un entonnoir. J'en frissonnais. Saint-Mars ne disait mot là-dessus ; il m'expliquait tout, hors cela, et moi je n'osais le questionner, tout en craignant qu'il ne fût affecté de ne le point faire.

Il me sembla une fois apercevoir comme un point blanc au bout de ces trois grilles ; le gouverneur le vit comme moi, car il fit un haut-le-corps très-prononcé, réprimé bien vite; je n'eus pas l'air de m'en apercevoir ; quant à M. de Valentinois, il ne voyait rien.

Après une longue promenade, nous rentrâmes un peu fatigués, très-attristés surtout. Je retournai vers ma chambre pour interroger Blondeau encore une fois et savoir des nouvelles du gitano si singulièrement disparu. Elle ne l'avait point vu davantage; je commençai à craindre très-fort pour lui. Nous nous mîmes à table; ce ne fut pas lui qui tint le bâton de majordome. Je regardais ces visages inconnus, et je devais faire moi-même une piteuse figure. Le rusé renard de gouverneur avait-il imaginé de m'endormir par ses cajoleries et savait-il nos intelligences? J'en tremblais ; s'il allait me retenir ! Et puis, je suis du nombre de ces gens qui désirent d'autant plus ce qui est difficile. J'avais la fièvre à

l'idée de ne point voir Philippe, de le savoir malheureux, si près de moi, sans échanger une parole. Ce mystère m'affriolait. Pourquoi le retenir ainsi? quel était son crime? quel était ce malheureux lui-même? J'y songeais malgré moi, et son souvenir s'embellissait de mes pensées et de mes recherches.

M. de Valentinois fut ma providence. Lui, qui n'entendait point de malice, demanda tout bonnement à Saint-Mars où était ce maître d'hôtel basané de la veille, qui sert fort adroitement et qu'il en voudrait bien un semblable.

— Tous nos officiers sont quasi timbrés, ajouta-t-il. Madame de Valentinois leur tourne la tête, en trouvant qu'ils ne font que des gaucheries, et la peur de mal faire fait qu'ils font plus mal de moitié.

— Ah! dit le gouverneur en souriant d'un sourire qui me parut franc cette fois, vous avez remarqué mon pauvre Basto, monsieur le duc? C'est, en effet, un garçon fort habile et fort honnête. Il m'a sauvé la vie, il m'est entièrement dévoué; c'est le seul homme en qui j'aie confiance et je ne lui cache rien. Il est en ce moment chargé d'un soin plus important que de servir la table; j'espère que vous n'en serez pas moins soignés pour cela.

— Nous vous incommodons fort, monsieur, j'ai grand' peur, repris-je avec une douceur que je ne sentais guère, aussi nous partirons demain.

Il me répondit des compliments; et, au fait, il n'était pas fâché de nous avoir; ses officiers surtout, ils devaient s'ennuyer dans ce coin isolé, sous ces murs noirs. C'étaient presque des prisonniers aussi. On entra dans la salle : le gouverneur nous établit au jeu et disparut pendant deux heures. J'avais le champ libre pour interroger un petit enseigne, assez bien fait, qui me dévorait des yeux et qui m'eût révélé bien autre chose que

les secrets de la prison si je l'eusse laissé dire. Il ne se fit point prier pour me répondre et pour défiler son chapelet sur son redoutable état. J'appris qu'il existait dans la grosse tour un être inconnu, dont le gouverneur ne parlait jamais, avec lequel il passait quelquefois des journées entières, sans qu'on le vît ni entrer ni sortir ; c'était sans doute un grand personnage, car on le servait dans des plats d'argent et une cuisine fort rehaussée. Basto seul portait cette réfection; en vain l'interrogeait-on, il restait muet comme son maître. La garde se faisait en bas des montées de ce donjon; mais nul n'avait seulement franchi la première marche. M. de Saint-Mars était arrivé avec cet homme couvert d'un manteau, un masque noir sur le visage ; depuis lors, le nombre des soldats était doublé, et l'on ne sortait plus de la citadelle dont les portes restaient closes et les ponts levés, sans compter les herses.

Il y avait là de quoi rendre cent femmes curieuses et leur faire jeter leur langue aux chiens.

Le gouverneur revint et fit des excuses sans les motiver. Je pris mes belles façons plus que jamais. Je le conviai pour Monaco. Je lui représentai qu'il avait besoin d'air et que le service du roi ne souffrirait pas d'une petite absence. Il me remercia fort, mais il tint bon dans son refus.

— A moins d'une circonstance imprévue, je ne puis sortir d'ici de longtemps. Je suis le serviteur de Sa Majesté et je dois rester à ma tâche. Elle est rude peut-être, mais je l'ai prise et je la garderai.

Enfin, le soir arriva ! Nous nous retirâmes, nous devions partir dans la journée du lendemain. J'en soupirais de regret et de colère. Mes désirs s'allaient briser contre ces murs inaccessibles et contre cet homme plus inaccessible encore. Je me fis déshabiller sans mot dire; Blondeau savait mon humeur, elle ne me parlait pas,

seulement elle crut devoir me prévenir d'une liberté qu'elle avait prise.

— Monseigneur a fait demander si madame était visible, j'ai répondu qu'elle ne recevait point, tant elle était fatiguée et tant le soleil l'accablait ce soir.

— C'est bien, Blondeau, dès que je serai couchée, tu peux rentrer chez toi, ma fille; je ne veillerai ni ne lirai cette nuit. Mets bien les verroux et ferme la porte, excepté la tienne, car j'ai presque peur ici.

Depuis une heure, peut-être, elle était partie, je ne dormais point, le plus grand silence régnait autour de moi, excepté dans ma tête, qui bruissait comme une mer en furie. Il me sembla tout à coup entendre parler bas, du côté de Blondeau; je n'eus pas peur, au contraire, j'espérai que le gitano revenait, ainsi qu'il l'avait promis la veille; je me levai sur mon séant pour écouter. Aucune porte ne s'était ouverte, aucun meuble n'avait bougé, cependant on chuchotait, je n'en pouvais douter un instant. Ma fidèle suivante conservait de la lumière, selon mon ordre; je l'appelai, elle vint presque aussitôt, tout effarée.

— Madame, c'est le bohème !

— Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne vite !

— Mais, madame, il a si peur, qu'il tremble que je ne reconnaisse plus sa voix. Il est entré par le mur, je dormais, il m'a éveillée doucement, afin que je ne criasse pas. Je ne sais pourquoi il me semble que ce n'est pas celui d'hier, et pourquoi je tremble plus fort que lui encore.

— N'importe ! qu'il entre !

Elle lui fit signe, il parut, caché sous le manteau, un grand feutre sur ses yeux, qu'il n'ôta point; il fit signe à Blondeau de sortir, mais si impérieusement que j'en restai stupéfaite. Ce geste était d'un maître, et il n'y avait rien là de la bassesse obséquieuse d'un gitano. Blondeau

hésita à obéir ; mais, comme il le renouvela plus vivement que la première fois, elle obéit, après avoir toutefois allumé des bougies.

Nous étions seuls, le chapeau et le manteau tombèrent, c'était Philippe ! Je jetai un cri et je faillis m'évanouir.

Il tomba à genoux près de mon lit, prit ma main, qui tomba devant ses lèvres, et me conjura, à voix basse, au nom de ma vie, de la sienne, de prendre du calme et de ne pas nous trahir. Il était beau, d'une beauté triomphante, d'une beauté magique ; sa ressemblance avec le roi était plus frappante que jamais, mais il lui ressemblait comme un ange ressemble à un homme, c'étaient les mêmes traits avec je ne sais quel charme dont je ne pourrais rendre compte et qu'il me serait impossible de vous exprimer. Je restai à le regarder, à l'entendre, c'était du miel que ses paroles, du feu que ses regards. Enfin, que vous dirai-je ? Je vous ai déjà confessé la singulière impression éveillée en moi par la vue de Biaritz, cette impression se représenta plus vive, ce malheur était si touchant, si immense !

Je ne sus qu'au moment de le quitter comment il avait pu s'introduire, je n'avais pas même songé à m'en enquérir, il me le dit bien tard, et je vais vous le dire aussi.

XIV

Voici ce qui s'était passé : Mon bohème, ainsi que vous le savez, était l'âme damnée de Saint-Mars, du moins celui-ci le croyait-il. Il allait d'ordinaire chaque matin passer plusieurs heures avec le prisonnier, à quelque jeu, ou à lui donner des leçons de luth dont il

jouait à miracle, ainsi que de la viole. Plus tard, le gouverneur le remplaçait, il tenait conversation avec sa victime, ce que celui-ci n'aimait guère, ou bien ils lisaient ensemble les livres qu'on lui permettait. M. de Saint-Mars et le bohême traitaient Philippe avec le plus grand respect, ils ne s'asseyaient devant lui qu'après en avoir obtenu la permission, qu'il ne refusait jamais, quoique rien ne fût plus digne que son maintien.

Ce jour-là, le gitano alla comme de coutume près de son infortuné, mais il lui raconta mon désir de le voir, auquel il s'associa de tout son cœur, on n'en doute pas, il lui dit aussi son projet de nous servir et celui qu'il avait conçu pour le soir.

Basto connaissait aussi bien que le gouverneur lui-même les secrets de la citadelle ; comme lui, il se rendait au donjon par des passages secrets, construits dans l'intérieur de ces épaisses murailles. Un de ces passages aboutissait à mon appartement, le gitano s'était sauvé par là la veille. Chose horrible ! cet homme n'était près de M. Saint-Mars que pour une mission surtout : à la moindre révolte, à la moindre tentative d'évasion, au moindre accident préparé dont le gouverneur serait victime, il avait ordre de pénétrer près du prisonnier et de le poignarder sur-le-champ. C'était en même temps un geôlier et un bourreau. Heureusement ma bonne étoile en avait fait un ami !

Il fut donc convenu entre eux, ce matin-là, que Basto porterait à son maître la nouvelle d'une soi-disant indisposition de Philippe, ce qui arrivait quelquefois. En pareil cas, le bohême ne le quittait point ; comme tous ses pareils, il savait un peu de médecine empirique, il le soignait donc à sa manière et passait souvent la nuit près de lui. Jamais Saint-Mars ne s'y opposa ; car, il faut en convenir, excepté la liberté et la tendresse, il ne lui refusait aucun égard. Alors il paraissait peu lui-

même, il mettait une manière de délicatesse à lui épargner sa présence. C'étaient les beaux jours pour le malheureux jeune homme.

Tout se passa comme à l'ordinaire. Le gouverneur nous quitta pour lui rendre visite, et le trouva au lit, avec une grande difficulté de parler et une somnolence très-lourde et impossible à vaincre. Basto dit à voix basse à M. de Saint-Mars qu'il lui avait fait prendre une goutte calmante et qu'il fallait ne point en déranger l'effet.

— Soignez-le bien, Basto, répliqua le gentilhomme, je ne voudrais pas pour vingt années de ma vie qu'il mourût en ce moment.

— Il faudra le laisser tranquille, il dormira jusqu'à demain, moi-même je le quitterai cette nuit; car le repos le plus absolu est nécessaire. Le moindre bruit, en l'éveillant, détruirait l'effet du remède. Vous pouvez vous fier à moi, vous le savez; ne craignez rien, je réponds de tout en suivant exactement ce qui doit être fait.

Saint-Mars revint près de nous; à l'heure où tout dort, il vint de nouveau chez Philippe et le trouva dans le même état. Basto ferma la porte après lui, très-certain que jusqu'au lendemain au moins il ne paraîtrait pas. Aussitôt il affubla son prisonnier de ses vêtements, pendant qu'il se couvrit lui-même de son manteau de lit, qu'il s'ajusta pour plus de sûreté encore le masque sur le visage, chose que l'infortuné faisait souvent lui-même dans ses accès de désespoir. Il lui montra ensuite le passage, lui en indiqua les détours et revint prendre sa place dans le lit que quittait Philippe. L'honnête Basto, il risquait sa tête, ainsi qu'il l'a fait encore depuis, mais cette fois sans la sauver. Les bohèmes sont ainsi, ils obéissent jusqu'à la mort à ceux qui les protégent; mais ils haïssent également ceux qui les offensent; c'est une race terrible.

Je n'ai pas besoin de vous en dire plus, vous le devinez. Le lendemain, dès l'aube, il me quitta, plus heureux que le roi, auquel il ressemblait tant, ayant goûté la première joie de sa vie, en emportant un éternel souvenir. Son dernier mot fut celui-ci :

— Je vous reverrai, ou ils me tueront.

Je n'entreprendrai pas de vous dire ce qui se passa en moi, je n'en sais rien. De ce jour, une existence ignorée s'ouvrit devant mes yeux ; je me jetai la tête en avant dans cette carrière ; je n'ai jamais réfléchi depuis, je n'ai jamais bien compris mes sentiments, mais je me suis laissée aller suivant le moment et la circonstance. Mon cœur n'a point varié de son unique amour, c'est tout ce que je puis assurer.

Nous partîmes à midi ; le gouverneur nous donna un déjeuner auquel je ne parus point ; je demandai un bouillon dans ma chambre, j'avais peur de mes regards. Il ne me revit que sous mon loup de voyage, dolente, appuyée sur le bras de Blondeau, et me plaignant fort.

— Venez à Monaco, lui répétai-je en montant dans ma litière ; vous y trouverez un accueil digne de notre reconnaissance, monsieur, et vous y serez reçu en ami.

Il me promit bien, mais il me sembla soucieux. Avait-il des soupçons ?

Une fois derrière mes rideaux, avant qu'on se mît en marche, je portai mes yeux sur ce donjon où j'étai tant aimée, et je ne les en écartai plus tant qu'il me fut possible de l'apercevoir.

Très-peu après, nous arrivâmes à Monaco. Je fus contente de ma réception et des honneurs qu'on me rendit ; là, j'étais souveraine. Les peuples montrèrent grande joie de me revoir. On me fit des arcs de triomphe, des harangues et des présents. Je reçus le tout de mon mieux. Monaco est un pays superbe, où l'on jouit d'une vue merveilleuse ; malgré l'ennui que j'emportais avec

moi, et qui ne me quitta pas, j'en étais frappée. Le château est au bord de la mer, entouré de quantité d'orangers. Il n'est pas très-vieux, bien meublé et fort magnifique en domestique et en vaisselle. La ville, enfin, n'est point grande, c'est un joujou de prince; les Grimaldi en sont fiers cependant. Ils ont trois bateaux qu'ils appellent une flotte, quatre gendarmes qu'ils appellent une armée, dix courtisans qu'ils appellent une cour.

Les parents de M. de Valentinois étant les gens les plus considérables d'Italie, on en avait réuni beaucoup pour me faire cortége. Tous avaient des habits fort riches, mais ridicules. Ils admiraient les nôtres tout en les critiquant, surtout la quantité de rubans et d'aiguillettes à férets que nous portions. J'avais une chambre très-grande et très-sombre, avec des courtines prises à Constantinople par un ancien Grimaldi. Rien n'est plus majestueux et plus triste.

M. de Valentinois rayonnait, il était le premier, et ne craignait plus les moqueries d'en haut. Il me montra avec orgueil ses portraits de famille, me les voulant faire apprécier, en appuyant sur les dates et les hauts faits de chacun, comme s'il eût parlé à une maltotière.

— Monsieur, lui dis-je, je vous pardonnerais ces façons, si vous n'étiez pas venu à Bidache; mais vous devez savoir que je me connais en ancêtres, et la bataille de Roncevaux, où était mon aïeul, ne s'est pas donnée hier, que je sache.

Je me croyais là bien en repos, certes, et loin de tout. Il en fut autrement, ainsi qu'on le verra, et certes, j'étais loin de m'y attendre, mais les romans ne m'abandonneront point.

Le pays de Monaco est charmant, je vous l'ai dit; il renferme plusieurs villes, qui lui donnent fort bon air, surtout celle de Menton, qui est grande et belle. On

m'y fit une entrée magnifique, MM. de Monaco me promenant avec un certain orgueil, car tout ce qui tient à la cour de France est au premier rang partout, la fille du maréchal de Gramont, la petite-nièce du feu cardinal de Richelieu, si craint et si respecté dans toute l'Europe, ne peut être une mince dame.

Le jour de mon entrée à Menton, je regardais machinalement la foule de ces yeux noirs qui me regardaient aussi, et je crus apercevoir parmi ces visages étrangers quelques figures de ma connaissance, mes gardes du corps les bohèmes. J'admirai comme à la cour, où j'étais entourée de ma famille, il n'était point question d'eux, et comme ils me retrouvaient le jour où j'étais seule, au loin de tous les miens. Une autre circonstance me frappa. A mon aspect chacun se découvrait, ils criaient, leurs chapeaux en l'air, ouvrant des bouches comme des petits oiseaux qui demandent la becquée. Un seul homme, enveloppé d'un manteau brun, se cachant derrière les autres, gardait un feutre brun sur la tête. J'en étais intriguée, car il semblait se multiplier, je le voyais à tous les coins de rues.

La nuit, je ne pus dormir, à cause de la chaleur et de ma grossesse, qui me fatiguait, je me mis à ma fenêtre pour respirer un peu cet air parfumé d'orangers; mon homme au manteau et au feutre se promenait de long en large, assez loin des sentinelles pour ne pas être inquiété. Je le montrai à Blondeau, car, maintenant que je le voyais mieux, si la pensée n'eût pas été si folle, il me semblait le reconnaître. Cette idée s'effaça, je fis mes couches à Monaco, j'eus mon fils et je ne pensai plus à cet inconnu.

Ce n'est pas que j'eusse l'adoration des marmots, c'est là, selon moi, une sotte engeance; mais mon mari ayant un héritier de son nom, j'étais dès lors bien plus fière et bien mieux placée dans sa famille, où je deve-

nais une puissance. Je jouai fort bien à la reine, je tins ma cour de façon à montrer ce que j'aurais su faire sur un autre théâtre, et jamais la principauté ne fut en liesse comme en ce temps-là, on y dansait partout.

On ne peut se figurer les guerres dont Monaco et notre Pont d'Hercule furent témoins au temps des Guelfes et des Gibelins, lorsque MM. de Spinola et MM. de Grimaldi se disputaient la possession de ce rocher, qui demeura enfin à ceux-ci. Il existe à Monaco une foule de vieux tableaux et d'images représentant ces hauts faits. Ils composent une grande moitié de la galerie du palais, où se trouvent pourtant quelques toiles précieuses. Il en existe une entre autres représentant François de Grimaldi, déguisé en moine, ainsi que tous les siens, et chassant les Spinola gibelins de la ville, après en avoir préalablement égorgé les trois quarts; c'était la manière de ce temps-là. De ces déguisements sont venus les supports des armes de MM. de Grimaldi, qui sont deux moines, l'épée haute d'une main et soutenant de l'autre l'écu de leur maison.

Parmi ces tableaux assez princiers, il en était un surout dont je ne comprenais point le sujet et qui m'ocupait. On voyait au milieu un Sarrasin en costume magnifique, agenouillé dans une église, en face d'une femme fort belle, agenouillée comme lui. Tous les deux, les mains jointes, priaient avec ferveur. Tout autour, dans de petits ronds, il se représentait d'autres scènes : ainsi de grandes forêts, des paysages, des vaisseaux, des combats, une femme le poignard levé sur une autre, cette même femme coupable liée à un arbre, les cheveux épars; d'autres femmes enlevées, des incendies, toute espèce *d'espièglerie* de ce genre, et toujours ce même Sarrasin tenant la place principale, sabrant, brût, tapant d'estoc et de taille, le tout accompagné de

légendes latines et italiennes, illisibles, et datant du x^e^ siècle.

(A propos, j'avais négligé de vous dire que mes sujets me haranguaient en italien, et que, comme il m'ennuyait de leur répondre en cette langue, je me mis à parler français avec mon assurance ordinaire. Jamais je ne vis de figures plus étonnées que les leurs.)

— Je demandai à M. de Valentinois ce qu'était ce Turc si brave et si beau; il me répondit que c'était Aroune, de la vallée des Châtaigniers; il n'en savait pas davantage, et c'était, je crois, tout ce que sa nourrice lui avait appris.

Cette vallée des Châtaigniers m'était vantée partout comme un des plus beaux lieux du monde; je demandai qu'on m'y conduisît. Aussitôt après mes couches, il fut décidé que j'irais, et l'on fit de grands préparatifs pour m'y donner une fête. Chacun m'assurait que j'allais voir une merveille; j'en voulais l'histoire, on l'ignorait; on est fort ignorant à Monaco. On savait seulement qu'Aroune avait été un pirate célèbre, et qu'il s'était ensuite converti. On ajoutait encore que son âme errait dans les arbres qu'il avait plantés (singulière occupation pour un pirate que de planter des arbres!) et que chaque siècle, à un certain anniversaire, il revenait en chair et en os, recommençait ses exactions, pour en être puni jusqu'au pardon universel. L'époque de son apparition approchait. Je n'en étais point fâchée; il me plaisait de rencontrer ce corsaire de l'autre monde et d'apprendre par lui ce qui s'y passe; cela aide à se conduire en celui-ci.

Un moine franciscain, assez instruit, me promit une histoire complète d'Aroune, et il me la donna en effet. Je vous la dirai tout à l'heure. J'ai d'abord à vous raconter pourquoi je n'allai point en ce moment à la vallée *Castagni* et les deux événements qui m'en empêchèrent.

Au moment où tout se préparait, où les beaux-esprits de Monaco enfantaient des vers à ma louange, où l'on tressait des fleurs et des guirlandes, le prince régnant, Honoré II, tomba malade. Je dois avoir dit quelque part qu'il était grand-père de mon mari et frère de l'archevêque d'Arles. Madame sa femme, Hippolyte Trivulce Metzi, était morte depuis longtemps, et son fils ne lui avait guère survécu. M. de Valentinois allait donc se trouver sur le trône, si Dieu lui enlevait son aïeul. On effeuilla les roses, on serra les rimes dans un tiroir, et l'on alla prier aux églises pour la conservation des jours d'Honoré, fort aimé de ses peuples et très-digne souverain, en effet.

Il était vieux, le ciel avait compté ses jours, il mourut dans mes bras, après avoir béni son arrière-petit-fils et recommandé à ses gens de nous obéir maintenant comme à lui-même. Ce bon vieillard me toucha le cœur à sa dernière heure, et je commençais à l'aimer quand Dieu le prit, ce qui diminua mes regrets, ou du moins ne les prolongea pas plus longtemps que n'avait duré ma tendresse.

Aussitôt après la mort d'Honoré, mon mari fut proclamé prince, sous le nom de Louis Ier. Il était filleul du roi Louis XIII. On ne le couronna qu'après les funérailles, qui furent fort belles. Il est inutile d'ajouter que je partageai ses honneurs; nous devînmes, à dater de cette époque, prince et princesse souverains de Monaco, et mon fils, presque naissant, reçut le titre de duc de Valentinois, que lui donna sa berceuse, en l'appelant monseigneur. J'avais pour confesseur un jeune moine qui se moquait beaucoup de cela, comme si ce n'était point la chose la plus naturelle du monde.

Les premiers moments du deuil, les étiquettes, les révérences, les lettres et les compliments éloignèrent la promenade à laquelle je pensais souvent néanmoins.

Tout à coup il se répandit une grande nouvelle, Aroune avait reparu, mais cette fois si positivement, qu'il devenait ridicule d'en douter, et, pour que rien n'y manquât, il s'était fait accompagner de toute une bande diabolique, certainement noircie au feu de l'enfer, jusqu'ici inoffensive, mais devant bientôt, sans aucun doute, tomber sur les paisibles Monacois. On avait vu ses forbans, cent témoins l'attestaient; les cris d'effroi montaient jusqu'à nous. Ce n'étaient pas nos vingt soldats de carton qui devaient les faire fuir.

J'ai hérité, on le sait, de la hardiesse paternelle, cette aventure me piquait, et je pris la résolution d'aller voir moi-même de près, si ces gens étaient des corps ou des âmes. M. de Monaco trouvait la chose un peu bien osée, il essaya de me la défendre, mais avec la certitude que je n'obéirais point. Je devais visiter la vallée; ce projet, retardé par la mort du prince, s'exécuterait en automne au lieu de l'été, c'était plus commode et moins fatigant. On ne me donnerait pas de fête, parce que cela serait manquer au respect dû à notre aïeul, à peine dans la tombe; mais je me promènerais à loisir dans mes États, et, si j'y rencontrais les ennemis de mes sujets, tant mieux, c'était à moi de veiller sur nos peuples et de savoir par moi-même quels dangers ils allaient courir. Armée de ce raisonnement, je partis avec une suite peu nombreuse.

XV

M. de Monaco me vit partir d'un air assez contrit. Cet exploit d'amazone ne lui plaisait point. D'un autre côté il savait de reste que j'en ferais à ma guise.

—Madame, songez à votre fils ! me dit-il en me mettant en carrosse, ne vous exposez pas dans ces préci-

pices et parmi les brigands. Je vous attends demain au soir.

Notre principauté, toute souveraine qu'elle est, n'est guère plus grande que Bidache; on en fait deux fois le tour en douze heures; ainsi je n'allai pas bien loin. Nous nous dirigeâmes d'abord sur Roquebrune, qui est un village fort champêtre et fort bien situé; quand je dis *situé*, c'est-à-dire *perché* sur la cime d'un bloc de rochers à pic où l'air vous coupe la respiration. Les gens du pays prétendent qu'il a été précipité de la colline où il reposait jadis, et qu'il a été retenu à la place qu'i occupe par un genêt. On ne manqua pas de m'en offrir un bouquet magnifique; je le payai de la grâce d'un voleur. Les rues, pavées de cailloux, sont étroites et tortueuses, bonnes tout au plus pour les montagnards ou les chèvres; on pénètre dans les maisons par des escaliers à se casser le cou; le vieux château menace ruine, mais il a dû être beau dans les anciens jours.

De là, on domine quatre vallées; Castagni, que je cherchais, est la plus reculée et la plus sauvage. Ce n'était pourtant que l'antichambre du nid des pirates. On nomme ce lieu le val *Cabralos* ou *Cabruari*. Deux torrents rafraîchissent ces affreux précipices, dominés par les montagnes de Sainte-Agnès. Ce sont des pics hérissés, déchiquetés, s'élevant jusqu'à un point culminant où se dressent les tourelles d'un château féodal.

Ce château est celui d'Aroune, le revenant d'aujourd'hui, le héros d'autrefois. Lorsque j'en aperçus les murailles, mon cœur se mit à battre, je ne sais en vérité pourquoi. Ce n'était point de la crainte, ce n'était pas de l'amour, assurément; l'amour pour un esprit sans corps n'est point dans mes habitudes. C'était une sorte d'impression dont je ne fus pas la maîtresse et qui me charma. Je ne l'avais jamais ressentie.

Avant d'aller plus loin, il faut vous dire l'histoire d'A-

roune, et pourquoi ces pauvres sots de Monacois en ont une si belle peur. C'est le vieux moine qui parle en ce moment, ou plutôt je vous traduis son homélie en la diminuant de moitié, sans cela vous n'y comprendriez rien ; elle est écrite pour la grâce de Dieu :

« Aroune était un Africain, un Maure, un infidèle, jeune, beau, brave entre tous les autres. Il commandait en son pays et avait juré, sur le tombeau de ses pères, haine aux chrétiens, surtout aux chrétiennes, qu'il enlevait sur les côtes de la Méditerranée pour s'en composer un sérail. Quand il eut fini, il se fit pirate, vola sur les mers, apportant des richesses immenses à son rocher, qui n'était pas encore Cabruari, mais un autre plus près de la Turquie. La terreur régnait partout, en Provence, en Italie, en Espagne; les pêcheurs allumaient des feux, se répondant de cime en cime quand on voyait à l'horizon la terrible voile triangulaire du malandrin. Plus méchante que lui était Sarah, sa femme en titre; jalouse et idolâtre, toute chrétienne belle et jeune était son ennemie; elle les faisait fouetter d'abord et jeter à la mer ensuite; elle eût pu, ce me semble, commencer par là.

« Aroune, un jour, fit captif un vaisseau de France allant en Espagne. Les commerçants luttèrent jusqu'à la mort (ils n'en feraient plus autant aujourd'hui); on les tua, mais on retint en esclavage une jeune fille d'une grande beauté, fille du maître du navire ; elle vit succomber son père et ses frères, elle se vit transporter sur le corsaire, sans que rien pût abattre son courage et sa fierté. Aroune l'aperçut, il fut frappé de sa pâleur et de la résignation chrétienne empreinte sur ses traits. Il la trouva belle, et pour la première fois la pitié approcha de son cœur. Elle était bien belle, en effet, cette Anna, et son âme était plus belle encore que son corps.

« Malgré ses efforts et sa résolution, la douleur dompta

sa volonté, elle tomba malade ; le chef ordonna qu'elle fût soignée comme lui-même, et, à dater de ce moment, tout changea en lui et autour de lui. Triste, morne, abattu, il ne levait plus la tête au bruit des batailles, rien ne l'excitait au carnage, il désirait le repos, se laissant bercer mollement par les vagues. Sarah comprit tout. Incapable de se contraindre, elle vomit un torrent d'injures contre sa rivale et quitta son mari en lui lançant ces paroles :

« — Tu aimes Anna, Anna mourra !

« Aroune connaissait sa terrible moitié, il se précipita sur ses traces, arriva presque aussitôt qu'elle dans la cabine de la belle fille, et la trouva déjà liée par deux esclaves qui s'apprêtaient à la jeter à la mer. Ce n'était point le compte de son maître, aussi la scène changea bientôt ; les esclaves reçurent chacun un coup de cimeterre qui les envoya voir Mahomet ; madame Sarah fut à son tour prise, liée, fouettée et jetée à la mer en présence de tout l'équipage qu'on assembla sur le pont pour cette justice.

« Le vaisseau était alors en face de Sainte-Agnès, dont la haute pointe attira les regards d'Aroune et lui plut par sa sauvagerie. Il jeta l'ancre, débarqua, lui, ses richesses et ses captives, s'empara du pays, se percha sur la montagne, et soumit tout à ses lois, excepté le cœur d'Anna, le plus précieux bien pour lui, cependant. Il essaya de tous les moyens, elle résista ; il voulait la faire musulmane, elle voulait le faire chrétien ; ils étaient loin de s'entendre, vous le voyez ; ils s'entendirent néanmoins, car ils s'aimaient, et celui qui aimait le plus céda à l'autre.

« Il vint trouver sa maîtresse qui priait et pleurait toujours, et lui annonça qu'il renonçait pour elle à sa patrie, aux tombeaux de ses ancêtres, à la guerre, sa seconde vie, qu'il allait se faire instruire dans la foi du

Christ, et habiter avec elle la Provence, si pour prix de tout cela elle voulait lui appartenir.

« — En récompense d'une pareille action, Aroune, je suis à vous.

« Ils partirent la nuit même avec la mère du héros, quelques domestiques, et peut-être bien aussi quelques caisses de sequins et de diamants un peu bien suspects à leur conscience, on n'y regardait pas de si près. Il enveloppa son départ de mystère, régala ses compagnons d'une prophétie où il leur annonçait leur ruine prochaine, et ne leur demanda que de ne le point déranger dans la route qu'Allah traçait à ses pas.

« Il eut bien quelques regrets, quelques remords, il hésita encore souvent; mais l'amour l'emporta, la forteresse fuyait derrière lui avec ses souvenirs, ils arrivèrent à Marseille.

« Les fiancés se rendirent à l'abbaye de Saint-Victor, descendirent dans les catacombes, près des tombeaux des martyrs, où un prêtre célébrait la messe. Anna pria avec ferveur, et bientôt le musulman subjugué pria comme elle, il était chrétien ! Il ne lui manquait que le baptême. Anna le conduisit chez l'évêque, où se formait en ce moment même une ligue des barons du voisinage, commandée par Guillaume, vicomte de Marseille, pour l'aller combattre.

« Ces mots :

« — Aroune est ici et il est chrétien ! tombèrent comme la foudre au milieu d'eux. L'assemblée entière tressaillit, chacun porta la main à son épée. Mais, à la voix d'Anna racontant le miracle, un cri d'admiration et d'enthousiasme monta vers le ciel. Le saint prélat appela les bénédictions de Dieu sur tous, et, après des cérémonies magnifiques, le Sarrasin reçut l'eau sainte en même temps que la main de la vierge provençale.

« Le passé n'était point expié encore, sans doute; à

dater de ce moment, une grande tristesse s'empara de lui, malgré son bonheur. Il avait des visions sanglantes, sa première femme lui apparaissait chaque nuit, le menaçant d'une mort prompte et d'un châtiment qui durerait jusqu'à la fin des âges. Il ne fit que languir et mourut quelques mois après. Anna vint finir ses jours dans un ermitage, au-dessous du castel bâti par Aroune, et laissa dans les environs la réputation d'une sainte que Dieu rappela à lui, après l'avoir assez laissée à la terre. »

Les gens du pays prétendirent que la nuit de la mort d'Aroune son esprit apparut à ses camarades, réunis dans un festin à Cabruari. Il leur raconta son apostasie et leur annonça qu'il devait errer en ces lieux mêmes, y reparaître tous les cent ans, et ne recevoir le pardon de l'Éternel qu'après être resté sous la puissance du diable pendant vingt siècles encore. J'ignore si les habitants disent vrai ; ce que je sais, c'est que le pirate était, selon le bruit général, plus en possession que jamais du val de Cabralos, et que j'étais fort décidée à le rencontrer, s'il n'y avait que ce moyen de savoir à quoi s'en tenir.

De la grotte, de la chapelle d'Anna, il ne reste rien ; la forteresse démantelée est encore debout. Nous y montâmes, ou plutôt j'y montai seule avec mon écuyer ; non pas Pomarest, que j'avais laissé au prince, mais un Italien, nommé le chevalier Carmenti, plus mon nain, qui ne me quittait jamais et qui avait le courage d'un géant, plus deux laquais, que j'avais emmenés de Bidache, gens de sac et de corde, qui auraient assassiné le roi sur un signe de moi. Le reste de ma suite demeura en bas et n'en fut pas fâché.

A peine je mis le pied sur la plate-forme, que j'entendis marcher dans les broussailles.

Je m'arrêtai ; nous écoutâmes tous. On marchait, et sans précaution même, rien n'était plus vrai. L'écuyer

me voulut éloigner ; je me moquai de lui et lui demandai s'il me prenait pour une poule mouillée.

— Je suis venue ici pour voir, et je verrai. Allez tous de côté et d'autre, fouillez, cherchez ; vous avez des armes ; ne craignez rien. Au premier bruit, d'ailleurs, nous serions secourus par ceux d'en bas. Moi je reste ici avec mon vaillant nain ; il suffira pour me défendre. Peut-être les esprits nous viendront-ils. Aroune aimait mon sexe ; s'il a envie de me voir, je l'attends.

Ils essayèrent de me détourner ; je m'assis résolûment sur une colonne abattue, et je leur fis signe de m'obéir. Demeurée seule avec mon pauvre nain, sa petite voix fêlée me faisait l'effet d'une crécelle de la semaine sainte ; je lui ordonnai de se taire. Il se tut, mais il pleura comme si je lui eusse donné un soufflet. Je lui jetai une aveline pour le consoler. J'avais fait habiller ce petit homme d'après un tableau de Paul Véronèse, qui se trouve dans notre galerie. Son costume était tout à la mode de ce temps-là et ne déparait point mon entreprise. Il tira sa manière d'épée et fit sentinelle. Quant à moi, je songeais, et cela me parut singulier d'être là sur ma colonne, à attendre le diable, en compagnie d'un nain. J'en aurais ri volontiers, si je n'eusse pas eu autre chose à faire.

Après quelques minutes, j'avais derrière moi un gros buisson si touffu, qu'on n'y voyait rien à travers, il me sembla que les branches remuaient ; je me tournai vivement, je crus apercevoir un œil de feu et entendre une respiration pressée. Mon *chevalier* se promenait toujours à quelques pas de moi ; j'écoutais. On approchait, on rampait, j'étais clouée à ma place, et, en dépit de ma raison, je ne craignais rien. Ce danger me plaisait. Allais-je voir briller un poignard ou paraître quelque horrible figure ? Pas une puissance de ce monde ne m'eût fait essayer un mouvement ; j'entendis murmurer

doucement, doucement, tout près de mon oreille, d'une voix douce et mélodieuse :

— C'est moi !

— Qui? demandai-je sans retourner la tête.

— Je songeai à Puyguilhem d'abord, à Philippe ensuite. L'impossibilité m'ôta cette pensée.

— Devinez ! répliqua-t-on.

— Je ne sais. Si vous étiez Aroune, par hasard ? Je ne vous connais pas.

— Vous me connaissez.

La curiosité prenait insensiblement la place de cette impression involontaire, causée peut-être par les sottes idées de mes vassaux. Je fis un mouvement brusque en arrière ; je regardai, c'était Biaritz. J'aurais dû le deviner. Qui diantre pouvait jouer le rôle de pirate de l'autre monde, excepté lui? J'en fus à la fois ébahie, troublée et contente. C'était un vrai tableau. Lui, à demi caché sous les branches, dardant ses yeux noirs, sans pareils dans l'univers, excepté ceux de la duchesse de Mazarin, moi embarrassée et joyeuse, baissant mes regards comme une petite fille à la grille de son couvent, et le valeureux nain, la brette levée, disposé à pourfendre corps et esprit mal intentionné, restant en vrai figure de Benoît, à l'aspect de ma bonne entente avec le revenant. J'en ai ri souvent toute seule depuis.

Mon imagination fit beaucoup de chemin en quelques secondes, je compris tout. Il était l'allié des bohèmes, il était là pour moi ; c'était un de ces exploits à la façon de ses ancêtres, les preux sauvages. Il me voulait voir, il me voulait enlever peut-être ; ceci me séduisait moins. J'aimais mon état de princesse, et je n'avais nulle envie de l'échanger contre un roman dans une masure, dussé-je être la compagne du grand Aroune lui-même en propre original. Il profitait de mon silence pour avancer et se trouva bientôt agenouillé der-

rière mon coude. Je sentais le feu de ses prunelles brûler mon visage qu'elles fixaient constamment, le vent amenait les boucles de ses cheveux dans les miennes et chatouillaient mon épaule à demi nue, sous la cape dont je m'étais couverte à la hâte et qui s'échappait de ma main.

— C'est vous! c'est vous, me disait-il vingt fois de suite, sur un ton enivré, se souciant peu d'être entendu et ne comptant plus au monde que nous deux.

J'étais plus maîtresse de moi, bien que je ne le fusse point absolument, et j'essayais de sourire en faisant une moquerie.

— Monsieur, lui dis-je, d'où vient que vous allez ainsi en masque par les chemins, et que vous faites peur aux petits enfants?

Il ne daigna pas me répondre; je ne l'avais pas blessé.

— On vous cherche, on vous trouvera, et alors que direz-vous?

— Rien qui blesse votre renommée, madame, je mourrais plutôt.

— Je ne veux point que vous mouriez. Mes gens vont reparaître, et alors...

Je n'achevais pas, que le chevalier était au bout de l'allée; en un clin d'œil je retrouvai mes esprits; je fis signe à Biaritz de se lever, j'appelai mon écuyer, le nain, et, leur montrant cet étranger qui les occupait fort :

— Voilà monsieur qui bat la montagne depuis vingt-quatre heures et qui n'a rien trouvé, leur dis-je, ce sont des esprits assurément, ou peut-être les paysans n'ont-ils point vu ce qu'ils croyaient.

Carmenti s'inclina respectueusement, on ne me contredisait point à Monaco. Mes deux laquais basques m'inquiétaient bien autrement que lui, ils allaient reconnaître notre compatriote, et je ne me souciais pas

de partager un secret avec eux. La chose devenait difficile, il fallait le renvoyer; certainement, il fallait s'armer d'une vertu tigresse et mettre tout ce bel amour sur le grand chemin. C'était dommage! Je n'ai jamais su mentir, à moi-même surtout, et j'avais grande envie qu'il restât. Entre le danger et le désir, une femme n'hésite guère. Aussi, pourquoi M. de Monaco était-il si ennuyeux? J'ai dit que je serais franche et je le suis. Je ne puis nier la pente de mon caractère, à laquelle je me suis abandonnée presque sans combattre. Il y a beaucoup chez moi des hommes de ma race; je ressemble infiniment davantage au maréchal qu'à ma sainte mère. J'ai de lui le courage, le franc parler et tout ce qui s'ensuit; est-ce ma faute?

Cependant il fallait se hâter, mes coquins allaient revenir. Il me traversa l'esprit qu'il saurait bien me retrouver, pour peu que j'ouvrisse le chemin. Lui faisant donc ce geste italien, un des plus gracieux que je sache, et qui contient tant de choses :

— Monsieur, lui dis-je, je suis bien aise d'avoir causé avec vous et de savoir de votre bouche combien l'apparition d'Aroune est insensée. Cela me tranquillise pour mes sujets. Je retourne à Monaco, et, quant à moi, je ne croirai désormais à l'existence du beau pirate qu'après l'avoir vu de mes yeux dans mon palais. Adieu. — Qu'on appelle mes Béarnais, messieurs, ils sont heureux de courir la montagne, cela leur rappelle Bidache et leur enfance, et moi aussi je n'ai rien oublié.

Je parlais à un homme dans le cœur duquel chacune de mes paroles entrait comme une flèche; je n'eus donc besoin de rien ajouter; j'étais comprise. Au moment où je quittais les ruines, il s'était déjà éclipsé sous les feuillages; mes gens ne le virent point lorsqu'ils revinrent de leur battue.

— Madame, s'écrièrent-ils à la fois, afin de montrer

le même zèle, ce sont des gitanos, nous les avons bien reconnus; mais pas plus de revenants que dans nos chausses. Si Son Altesse veut envoyer ici quelques hommes de milice, on en aura raison.

Nous redescendîmes près des autres, puis à Roquebrune, puis je repris mon carrosse et la route de Monaco. Je rêvais doucement à mon enfance, à ma jeunesse, au temps où j'avais connu Biaritz, si près encore et si loin déjà! Combien j'étais plus heureuse alors! combien ce visage si étrangement beau me rappelait de souvenirs et se rattachait aux années tranquillement passées dans le pays de mes pères! J'arrivai le soir au palais. Les gens de la ville étaient sur leurs portes et montraient une grande joie de me revoir. J'entendais leurs acclamations, distraite encore par ma pensée.

Comme le carrosse entrait dans la cour d'honneur, j'aperçus un gros de *mes courtisans* courant avec des torches, et M. de Monaco à la fenêtre, en compagnie d'une dame. Sans la reconnaître, car elle avait des coiffes, je vis bien à son air qu'elle n'était pas du crû. Je descendis à la hâte, piquée d'envie de la voir; elle venait au-devant de moi et le prince lui donnait la main. J'entendis des éclats de rire sous ces coiffes; une main, sans autre pareille en France que celle de la reine-mère, soutenait les dentelles; une voix joyeuse me jeta :

— Devinez!

C'était une personne à laquelle je ne pensais guère ordinairement, et à laquelle j'avais pensé le matin même, à propos des yeux de Biaritz, c'était Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, qui fuyait son mari, se rendait près de la connétable, sa sœur, à Rome, avec toutes les façons d'une aventurière. Elle était ravie de cette escapade, et commençait ainsi cette vie d'aventures si compliquées et si romanesques. Je ne me dou-

tais guère de ce qu'elle apportait dans les plis de sa robe à la maison de mon mari, et de tout ce que l'admiration de M. de Monaco, pour cette princesse errante couvrait de sottises. Ce que je sentis fort bien, c'est qu'elle était plus belle que moi et que jene voulais point du voisinage.

XVI

Madame de Mazarin, héritière de son cher oncle, avait été mariée, on le sait, à un Laporte de la Meilleraie, à la condition qu'il prendrait les noms et armes de l'*illustrissimo faquino*, et il fallut le maréchal de la Meilleraie pour accepter cette clause sans s'ouvrir une porte de derrière après la mort du cardinal. Le nouveau Mazarin était un fou et un sot, c'est trop de la moitié. Sa femme, belle, charmante, spirituelle, était cependant, il faut l'avouer, aussi folle que le put jamais être une créature du bon Dieu. Quand je dis *était*, c'est *est* que je devrais écrire. Ils vivent l'un et l'autre, ils sont toujours ce qu'ils *étaient* et resteront ainsi probablement tant que la terre les portera. Je me reconnais si bien comme morte, tout est si passé pour moi, que je mets les autres au même degré; nous sommes notre univers à nous-mêmes, quand nous approchons de la tombe.

Elle s'était détournée de sa route pour venir chez nous, voyageant comme une aventurière ou une héroïne de roman, seule avec un page et servante. Le page, beau comme l'amour, était le fils du duc de Beaufort et de la poissarde, vous le savez bien? le chevalier de Pezou, un enfant adorable, qui vient souvent encore perdre son temps à causer près de mon lit, et qui n'est

plus un enfant. Elle l'avait pris au maillot et l'élevait à la brochette. C'était pour elle un passe-temps, elle ne l'appelait que le petit *la Fronde*. A cet âge-là, il avait déjà le génie de l'intrigue et des aventures. Il conduisait la fuite et les déguisements de sa maîtresse, comme s'il eût mené la cour au cabaret pendant trente ans. Madame de Mazarin nous le présenta, je le lui enviais, c'était là un joli page vraiment! j'eusse donné les douze miens en échange.

M. de Monaco fit la roue dès ce premier soir. Il fallait le voir empressé; rien n'était beau, rien n'était bon, rien n'était assez présentable pour madame la duchesse; on eût dit des gens du ruisseau recevant un fermier des gabelles ou un marguillier de paroisse.

J'en levais les épaules et je l'aurais volontiers appelée Mancini, en lui rappelant monsieur son père. Elle fut du reste charmante, pleine de gentillesse, elle se moqua de son mari et d'elle-même. Elle nous conta en mourant de rire comment elle s'était sauvée, avec son page et sa duègne; comment M. de Mazarin était resté en prison vingt-quatre heures, pour demander à Dieu la grâce de sa femme, qui avait sucé un os de poulet le samedi soir, avant minuit. Toutes ces Mancini sont plus ou moins extraordinaires; celle-là et la duchesse de Bouillon sont assurément les meilleures.

J'étais rendue de fatigue, ou plutôt j'avais envie d'être seule, pour me représenter cette journée à mon aise. La duchesse nous fit veiller jusqu'à trois heures du matin, s'essayant la main sur mon mari, lequel prenait feu comme une allumette. Cette petite femme était de fer, elle aurait dû être lasse, car elle n'avait point dormi depuis Paris, je crois, courant à cheval par monts et par vaux, en barque, avec des tempêtes et des bateliers qui lui voulaient parler d'amour. De tout cela, elle riait galamment. Elle aimait peu ses sœurs, surtout Olympe,

qu'elle appelait scélérate et qu'elle supposait capable de tout. Il est certain qu'elle ne se retira pas blanche de la mort de Madame, ainsi qu'on le verra. Elle en avait sur son oncle de quoi écrire des volumes, et elle jurait sa foi jurée qu'il avait épousé la reine-mère.

— Hélas ! madame, lui répliqua M. de Monaco, dans la simplicité de son cœur, c'est un mauvais marché qu'ils ont fait là tous les deux.

A partir de ce jour et de cette visite, qui se prolongea cinq ou six jours, M. de Monaco devint l'esclave de cette femme, il ne vécut plus que pour elle et pour me faire enrager ; je ne lui connais pas d'autre but dans son existence. On assure que maintenant il s'occupe uniquement de gouverner et du bonheur de ses sujets ; c'est possible, depuis que je n'y suis plus. Quand la duchesse partit, il voulut l'accompagner jusqu'à Rome, la remettre lui-même aux mains de la connétable, et ne pas la quitter qu'elle ne fût en sûreté. Je ne m'y opposai point, j'ai toujours passé à mon mari ses fantaisies tant qu'elles n'ont point gêné les miennes, ou du moins tant qu'elles m'ont laissée libre d'en avoir d'autres à côté.

Je n'avais plus entendu parler d'Aroune, on ne le voyait point ; ma présence l'avait chassé, assuraient les commères ; le pays, redevenu tranquille, reprenait ses habitudes ; on s'occupait des olives et des oranges, du prochain, de nous, des galants, plus du revenant du tout. C'était mon compte. Demeurée seule chez moi, je l'attendais en dépit de mes gardes ; j'étais sûre qu'il passerait malgré tout. Chaque soir je congédiais ma cour de bonne heure pour m'asseoir sur une terrasse au milieu des orangers dominant la mer, entourée de parfums, sous le ciel étoilé, avec une musique que j'entretenais et qui laissait à une lieue les vingt-quatre violons, même le petit Baptiste. Cette musique jouait

toutes sortes d'ariettes et de chansons dans le lointain ; l'écho les répétait. Ce n'était pas au nombre des plaisirs innocents, bien que je fusse seule à en jouir. Il n'y a à Monaco aucun hiver, les nuits y sont admirables toute l'année ; je crois qu'il n'y pleut jamais. J'y voudrais voir Paris ; on s'y plairait fort.

Depuis une semaine j'étais dame et maîtresse ; je m'ennuyais de ma puissance et de mon entourage. Quand on est accoutumé à Saint-Germain et à Fontainebleau, Monaco paraît bien petit, y fût-on souveraine. Ces gens-là étaient de véritables topinambours ; ils ne connaissaient rien de ce qui occupe notre vie à nous, et le bel air de mes États était la mode du temps de Louis XIII. Je m'amusai alors, pour occuper mes loisirs, à faire jeter sur le papier le plan d'une église que je comptais bâtir, afin d'attacher à mon nom un monument durable. Il est dommage que ma couronne soit si petite ; j'aurais été loin, je suis ambitieuse.

Les lettres que je recevais de France m'apprenaient ce qui s'y passait ; on m'y regrettait beaucoup, du moins on daignait me le dire. Madame et mon frère continuaient leurs imprudentes amours en narguant et le roi, et Monsieur, et la Vallière, ce qui était bien pis, car ils narguaient deux fois le roi. Vous verrez plus tard ce qui en résulta. Quant à Lauzun, il m'oubliait un peu, lui !

Un dimanche soir, l'on avait fait une de ces ridicules processions du pays, pour je ne sais quel saint monacois ; j'étais assez fatiguée de la représentation de la journée. Je fis dire que je ne recevrais personne le soir, et je m'établis en robe de chambre sur un lit de repos avec la *Clélie*. J'étais dans la galerie des ancêtres, tout près de la chambre où fut assassiné Lucien de Grimaldi, aïeul du prince, par son neveu Goria, dont il était le tuteur, parce qu'il refusait de lui rendre sa fortune, et un peu aussi, peut-être, parce qu'il avait lui-même as-

sassiné son frère aîné dans sa jeunesse. Ce meurtre est célèbre dans la maison de Grimaldi ; la chambre est consacrée, le portrait de l'assassin y est encore voilé d'un crêpe, et celui de la victime, toute sanglante, occupe la place d'honneur. On ne peut s'empêcher de frémir en face de ces preuves muettes de la justice.

J'avais renvoyé mes femmes ; je lisais ; la nuit tombait petit à petit, une fraîche senteur me venait des jardins ; placée sous une fenêtre, un vent coquet soulevait mes cheveux et agitait la dentelle de ma gorgerette ; je me sentais endormir comme si quelque lutin m'avait bercée. Un bruit léger se fit entendre du côté de la chambre du meurtre. Ma paupière alourdie ne s'entr'ouvrit même pas pour l'écouter ; je n'écoute que des yeux. Un instant après le bruit recommença. Je crus que c'était Lâsky courant quelque part sur les terrasses, ainsi qu'il en avait l'habitude. Je me retournai de l'autre côté en lui ordonnant d'une voix bourrue de me laisser tranquille et d'aller jouer ailleurs. Je n'entendis plus rien pendant quelques secondes, et puis cela recommença, et puis les pas approchèrent ; on y voyait à peine autour de soi. Impatientée et presque furieuse, je me levai vivement sur mon coude et je demandai impérieusement qui était là. Nul ne me répondit, mais une figure pâle, sanglante, comme le tableau de Lucien, était debout à la porte de la chambre du meurtre.

Il me faut bien l'avouer, ma terreur fut si grande, que je m'évanouis.

XVII

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, je ne sais encore à présent même si ce que j'avais vu était réel, ou

si j'étais la dupe de mon imagination. Ce que je sais, c'est que j'étais, en ouvrant les yeux, couchée à la même place, dans la même obscurité, je n'étais plus seule ; un homme agenouillé devant moi tenait ma main glacée et la réchauffait de ses baisers. Je ne compris pas d'abord qui ce pouvait être, ni même ce que cela pouvait être ; je n'avais nulle conscience de moi-même ; sa voix me rappela tout à fait à la vie, au souvenir ; c'était Biaritz.

— Écoutez-moi, écoutez-moi ! me disait-il ; revenez à vous, ne craignez rien, mais écoutez-moi ; le temps presse, on peut entrer.

— Étiez-vous donc là tout à l'heure ? lui demandai-je préoccupée de ce que j'avais vu.

— Non, me dit-il, non, je n'y étais pas ; j'arrive à travers mille dangers, je vous trouve ainsi mourante ; peut-être vous ai-je effrayée, peut-être en suis-je cause... Mais vous voilà revenue, écoutez-moi, écoutez-moi ; ma vie ou ma mort en dépendent.

Je n'étais pas accoutumée à un pareil langage. Il y avait dans cet homme je ne sais quelle sauvagerie fière et *subjuguante* (je crois que ce mot n'est point sur le dictionnaire) qui me tenait sous son regard. Je me soulevai languissamment et je l'écoutai pour ainsi dire malgré moi, ainsi qu'il le demandait.

— Je vous aime, madame, non point comme vous aiment les autres, à la cour et ailleurs, mais comme un homme de mon nom, de ma race, de mon sang peut aimer. Je vous aime à ce point de vouloir *envahir* votre existence et m'en rendre maître à tout prix.

Ceci sentait Roland et les preux de la Table-Ronde dans leurs moments de frénésie. Je ne pus m'empêcher de sourire ; il le vit.

— Ne riez point, car c'est trop sérieux. Je veux que

vous soyez à moi, que vous quittiez tout pour moi, ou je ne vous veux que morte.

Excusez du peu ! Ce n'était plus un *envahissement*, c'était une *invasion* qu'il me proposait, et les barbares seuls pouvaient avoir de ces façons-là. Il y avait du Roncevaux et de messieurs les Sarrasins dans ce désir de possession, en excluant le reste, et nous n'admettons pas ces habitudes en ces pays-ci.

— Un mot encore, poursuivit-il, voyant que j'allais répondre sans avoir tout entendu, si vous consentez à ce que j'implore, vous serez reine, madame, reine comme le fut la femme aimée d'Aroune, dont j'avais pris le nom pour m'approcher de vous ; toute cette contrée, si vous le voulez, toutes nos montagnes des Pyrénées, si vous le préférez, m'appartiendront ; ou bien les rivages de l'Afrique, ou ceux de la Corse, dont un ferme courage peut se rendre maître, vous n'avez qu'à choisir ; aimé de vous, je suis tout-puissant, je suis invincible.

Ce pauvre Biaritz se trompait d'adresse. S'il eût offert ces merveilles à la duchesse de Mazarin, la bien-aimée de mon mari, elle n'aurait eu garde de le dédire, et nous les aurions vus courant les aventures ensemble. Mais moi ! moi qui aimais Lauzun, moi qui aimais la cour, le roi, la puissance, mes commodités, mes élégances ; moi qui aimais le plaisir, moi qui aimais les beaux esprits, moi la fille du maréchal de Gramont, la sœur du comte de Guiche, la souveraine de Monaco ! quelle folie ! Et pourquoi faire ? Pour aller courir des dangers, coucher sur des planches ou sur des bruyères, à la manière des bohèmes, mes amis et mes gardiens ! Pour avoir une couronne de papier d'or, un beau garçon, fort bien fait, fort épris, c'est vrai, pour amant et pour esclave, ou pour maître ! Je n'étais point de cet acabit, je vous le jure, et j'eus grande envie de lui rire au nez,

pour tout de bon cette fois, moi dont les pensées étaient tout à l'heure si accommodantes et si tendrement indulgentes à l'endroit de ce fier Sicambre amoureux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur, lui dis-je seulement d'un ton un peu bien rogue et étonné.

Il ne branla pas d'abord ; ensuite il se leva. Je m'attendais à des cris, à des furies, je fus toute surprise, au lieu de cela, d'un sang-froid et d'une tranquillité impassibles.

— Réfléchissez bien, madame ; réfléchissez.

Je ne le voyais guère ; il faisait une nuit claire, sans doute ; mais il était dans l'ombre, entre les fenêtres, cependant le son de sa voix me fit presque peur.

— Je n'ai ni à réfléchir ni à m'occuper de semblable folie, monsieur ; n'en parlons plus.

— Vous ne savez pas tout, ajouta-t-il, il s'en faut bien.

— Vraiment ! il y a encore quelque chose ? Ce n'est pas assez?

— Raillez, raillez, belle princesse; raillez ce fou, cet insensé qui vous veut, qui vous aime ; raillez-le, prenez-le pour un capitan, pour un matamore défiant le ciel et la terre contre un de vos regards ; mais sachez auparavant ce que ce capitan, ce matamore peut accomplir pour sa vengeance. Je ne suis pas seul à vous défendre en ce moment, je ne serai pas seul à vous attaquer.

— Je ne me défendrai point, monsieur, ce n'est pas moi que ce soin regarde, répliquai-je avec un mépris qui commençait à me gagner.

— Je vous suivrai partout, je vous arracherai ce qui vous rend si fière, même votre beauté.

— Êtes-vous le diable, ou quelqu'un de ses ministres, pour avoir cette puissance ?

— Prenez garde, prenez garde ! ne me tentez pas, car je vous tuerais sur-le-champ !

Le tigre se réveillait, il est vrai que je l'avais piqué depuis une heure aux endroits les plus sensibles. Par un des inexplicables sentiments de mon caractère, il me plaisait davantage en ce moment, et je me sentais envers lui dans la même disposition que ces gens qui se tueraient bien, s'ils étaient sûrs de ressusciter le lendemain. Je me serais volontiers fait couronner par lui reine des montagnes et des bohèmes pendant vingt-quatre heures durant. Mais ensuite...

Un rayon de la lune fit briller à sa main un de ces bons et beaux couteaux catalans que je connaissais de reste, et qui vous ôtent tout moyen de discussion. Je ne sais pourquoi le souvenir de cette scène effrayante, qui me créa un ennemi mortel, ne me laissa qu'une impression plaisante et une envie de m'en jouer. Cependant cet homme est peut-être cause de ma mort ; Blondeau prétend qu'il s'en est vanté ; je ne puis en être sûre, car, sans cela, je devrais le haïr. A la vérité je ne le hais pas : je serais très-embarrassée de vous dire pourquoi. Je suis ainsi, voilà tout.

Il se consultait sans doute pour savoir s'il en finirait d'un coup avec moi, ou s'il me laisserait le plaisir de souffrir pendant quelques années, afin de s'en réjouir à son aise. Je voyais bien cela, mais je ne le craignais pas je l'admirais. Il y avait dans lui un autre personnage que dans Philippe ; c'était aussi un être bizarre, d'une autre bizarrerie ; ils étaient beaux également, d'une beauté différente, plus beaux que Lauzun tous les deux ; cependant ils ne l'effaçaient pas dans mon cœur, si, par moment, ils l'effaçaient dans *mon caprice*, selon le mot inventé par Ninon, pour désigner son amant d'un jour : elle a de l'esprit et du plus judicieux, cette Ninon.

Lui ne voyait qu'une chose : sa rage de tuerie et de massacre, sa passion de lion à assouvir. Il piaffait comme un cheval impatient du joug et qui n'ose le rompre. Je

me défendais mieux par ma faiblesse et mon impuissance qu'avec un bataillon armé.

— Ah ! dit-il, je ne puis vous ôter la vie, mon lâche cœur vous aime trop.

Et tout de suite, il se mit à mes genoux, où il recommença ses *tentations irrésistibles*, où il m'affriola par toutes sortes de perspectives attendrissantes, dont la plus douce était de nous adorer sur une montagne inaccessible, entourés de brigands et de sorciers. Il prenait à ces images un plaisir anodin; moi, je songeais à toute autre chose, et le temps s'écoulait. Un mot me frappa dans son pathos à la Clélie, c'est qu'il avait là tout prêts ses enleveurs pour me transporter à un petit bâtiment attendant au port d'Hercule; cette fois, je ne me sentis point tranquille.

Nous causions assez paisiblement, je le laissais dire et je pensais au moyen de sortir de cet embarras sans l'offenser ; la fenêtre était ouverte, en trois sauts il aurait franchi les terrasses, même en m'emportant dans ses bras ; les montagnards basques sont d'une force et d'une agilité sans secondes. Mes gens n'oseraient pas venir, j'avais défendu qu'on me troublât ; mon nain seul, mon spirituel nain, aurait peut-être assez de hardiesse pour me sauver ; il m'aimait fort, il avait fait de ces espièglerries-là ; je me fiai à la Providence et je cherchai à gagner du temps, car d'appeler qui que ce fût, il n'y fallait pas songer.

Je vous ai promis que vous sauriez tout, mais je ne vous ai pas promis de tout vous raconter. Il est des détails que l'on devine, un confesseur intelligent ne les demande même pas. On m'a amené le père Bourdaloue l'autre jour ; certes, il a voulu sonder mon âme, je la lui ai ouverte tout entière, mais il m'a comprise à demi-mot. Dieu me pardonnera, j'en suis certaine, il a mis la punition à côté de la faute. Ces fautes me tuent, elles

ont détruit mon existence; et ce Biarz, qui me quitta ce soir-là désarmé de sa colère, m'a peut-être conduite au tombeau et mise dans l'état où je suis. On m'ôte les miroirs, je n'ai pas la force de me lever pour les aller quérir, je dirai plus, je n'en ai pas l'envie, je ne me soucie pas de constater l'état de ma ruine. Je vois mes mains, cela me suffit. Il est triste de penser qu'on a été belle, jeune, adorée, qu'on va mourir à trente-huit ans et qu'on ne laissera peut-être pas un regret.

J'étais depuis plus de trois heures avec mon *corsaire*, lorsque j'entendis courir dans la galerie voisine; la voix de Lasky criait du haut de sa tête :

— Madame la princesse, Votre Altesse veut-elle recevoir un gentilhomme français, venant de la part du roi et qu'on appelle M. de Saint-Mars.

Biaritz avait disparu avant que le vaillant nain se fût approché de moi.

XVIII

J'ai toujours eu dans mon existence de ces coups de massue donnés par la Providence, juste au moment où ils devaient frapper et où on ne les attendait point. Ainsi, le souvenir de Philippe en ce moment me venait comme un regret, et le nom du roi mêlé à tout cela me paraissait je ne sais quel mélange de certain, fort propre à me ramener des hauteurs où Biaritz m'avait conduite.

Le nain ne me voyait guère, il me devinait, il comprit qu'il m'était agréable d'être dérangée, il insista :

— Le souper est-il prêt? demandai-je en rattrapant autant de dignité que j'en pus saisir.

— Il attend madame la princesse depuis bien long-

temps. On n'a pas osé la prévenir. Mais ce seigneur est si pressé, il veut repartir demain matin; il a montré un ordre du roi. J'ai cru devoir...

— Tu as bien fait. Mes femmes sont chez moi, sans doute; que M. de Saint-Mars attende quelques instants avec mes officiers, je le recevrai ensuite.

Je tombais de Biaritz en disgrâce, je le pressentais. Saint-Mars ne venait pas pour un léger motif passer une nuit à Monaco; on avait pénétré mon intelligence avec Philippe, il y avait peut-être là une de ces haines de puissance qui brisent tout. Mes folies de jeune femme, mes aventures à la façon de la Calprenède commençaient à m'inquiéter. Les autres ne les voyaient point des mêmes yeux que moi, je me trouvais mêlée à quelque intrigue dont le but m'échappait comme la source. L'absence de M. de Monaco me rassurait néanmoins, j'étais maîtresse et très-impatiente d'apprendre; je fis réparer en quelques instants le désordre de ma toilette de sommeil, et je me rendis à la salle du dais, puisque ce geôlier venait au nom du roi, notre souverain d'abord, le suzerain de la principauté de Monaco ensuite.

Saint-Mars m'y attendait. Nos gentilshommes italiens et français mettaient toutes leurs grâces à dérider ce visage de prison, ils n'y parvenaient point. A mon aspect il s'avança, me fit ses saluts respectueux et me demanda, sans autre préambule, s'il pourrait avoir l'honneur de m'entretenir.

— Après le souper, sans doute, monsieur le gouverneur, et ce sera un vrai plaisir pour moi.

— Non, madame, avant le souper; les ordres du roi ne souffrent pas de retard.

— Laissez-nous, messieurs.

Je congédiai l'assemblée, et, restés seuls, je pris un siége, en montrant un autre à l'ambassadeur, qui devait

à cette qualité le droit de s'asseoir devant moi. Je me dédommagerai de l'étiquette par les formes, et l'impératrice n'eût pas demandé plus superbement :

— Qu'y a-t-il, monsieur ? Je vous écoute.

Rien ne troublait cet homme de pierre. Il s'inclina juste autant qu'il le fallait, et commença.

— Votre Altesse m'excusera, madame, maisje dois remplir mon devoir, voici l'ordre de Sa Majesté. Vous voudrez bien me répondre.

— C'est selon, monsieur.

— Réfléchissez que la bonté du roi vous épargne les formalités ordinaires, elle vous épargne les préventions et les inconvénients d'un éclat, même ignoré. Je ne vous crois point coupable, peut-être seulement êtes-vous trop instruite, ne cherchez à rien cacher, répondez franchement, et si vous savez vous taire, j'espère en demeurer là avec vous.

Le préambule était peu rassurant.

— Vous avez vu mon prisonnier en passant à Pignerol.

J'hésitai, puis je pensai qu'il le savait, je pensai ensuite qu'il valait mieux le taire ; à tout hasard, je niai.

— Il a été dans votre appartement, la nuit, sous les habits du gitano ; vous avez passé plusieurs heures ensemble ; que vous a-t-il dit?

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Encore un coup, madame, voici l'ordre de Sa Majesté, c'est en son nom que je vous parle, c'est elle-même qui vous interroge.

— Votre prisonnier ne m'a rien dit qui puisse intéresser ni le roi ni vous.

— Que savez-vous sur lui ?

— Rien.

— Que savait-il lui-même?

— Je l'ignore.

— N'est-ce pas vous qui lui avez remis un portrait dont il tire des conséquences mensongères ?

— Je ne comprends rien à cela.

— Avez-vous entendu parler de lui depuis votre séjour à Monaco ?

— Non.

— Ni du bohème ?

— Pas davantage.

— Vous l'avez connu dans votre enfance, vous avez rencontré chez lui Sa Majesté la reine-mère, qu'en avez-vous pensé ?

— Ce que l'on pouvait penser à cet âge.

— Et depuis ?

— Qu'il y avait sur sa naissance un secret important, et que je n'en devais pas savoir plus.

— N'avez-vous parlé de cette rencontre à personne ?

— A personne.

— Pas même à M. Puyguilhem, pas même à M. le maréchal de Gramont ?

— A personne.

— Prenez garde, madame ! le hasard vous a mis en possession d'un secret d'État, d'un de ces secrets qui tuent quand on les révèle. Heureusement encore vous n'en savez que la moindre partie, sans cela, ni votre rang, ni votre beauté, ni votre jeunesse, ne vous mettraient à l'abri.

Je commençai à regretter Biaritz et ses sacripans, ils valaient mieux que la Bastille. Je fis pourtant bonne contenance, j'interrogeai à mon tour.

— Dans quel but, monsieur, m'adressez-vous ces questions étranges ?

— C'est l'ordre du roi.

— Serait-il donc arrivé quelque malheur à Philippe, au fidèle gitano ?

— Je n'ai point l'ordre de vous le confier.

Mon Dieu ! que cet ordre fait homme était désespérant.

— Je m'intéresse à ce jeune homme, monsieur, je m'y intéresse beaucoup, son malheur est sans exemple, il mérite la pitié de tous, rassurez-moi, je vous en prie, c'est une barbarie étrange que de ne point répondre lorsque l'inquiétude de son sort me déchire.

— Madame, vous êtes jeune et charmante, il faudrait avoir une âme de rocher pour ne point s'attendrir en vous écoutant. Sachez bien ceci : si vous voulez vivre, si vous voulez éviter un effroyable cachot où vous resteriez ensevelie jusqu'à votre mort, que jamais, jamais, entendez-vous? même vis-à-vis de moi, quand nous nous rencontrerons de nouveau, que jamais un mot, un geste, un regard, ne puissent laisser supposer que vous avez percé le mystère de cette existence, ou c'en est fait, vous êtes perdue. Si celui que vous appelez Philippe est encore un vivant, ni vous, ni qui que ce soit sur la terre, ne le saurez désormais; nul œil humain ne l'apercevra, il n'est plus de ce monde, *s'il y est*. Ce conseil me fait sortir de mon devoir, mais je ne puis m'empêcher de vous le donner néanmoins. Ne m'en remerciez pas, je veux oublier moi-même que vous l'avez entendu. L'objet de ma visite ne doit pas être révélé à M. de Monaco ; s'il le demande, cherchez un prétexte, et que celui-là ne soit pas même soupçonné. Il y va de votre liberté, de votre vie, madame, je vous le répète, de la ruine de votre maison.

— J'ai su me taire depuis bien des années, monsieur, et dans un âge où l'on ne se tait pas d'ordinaire. Je ne parlerai point. Avez-vous rempli toute votre mission?

— Oui, madame.

— Allons donc souper, s'il vous plaît, car il en est l'heure.

Je marchai devant lui, ne faisant pas semblant de voir la main qu'il m'offrait, cette main avait peut-être tué Philippe ! Il me faisait horreur.

J'ai su depuis par Lauzun, qui le découvrit, je ne sais où, il découvrait tout, ce favori de notre sire ; j'ai su donc que le pauvre reclus, de concert avec le gitano, avait essayé de fuir, de quitter Pignerol la nuit, en se laissant glisser par une corde dans un précipice effrayant. On les découvrit. Le bohème fut mis à la torture tout d'abord, il n'avoua rien et mourut courageusement. Philippe, indigné, furieux, parla, raconta notre entrevue, son amour, et tout ce qu'il put raconter. On le tira de cette prison alors, avec son geôlier, on le mit dans une autre, laquelle ? je ne sais. Ce que je crois, c'est qu'il est maintenant revenu à la forteresse, puisque Saint-Mars y commande et y tient enfermé MM. Fouquet, Lauzun et bien d'autres !

Je vous laisse à penser si Puyguilhem se fit contre moi une arme de cette découverte ! C'était justement au temps de madame de Montespan, et c'est sans doute elle et Louvois qui l'instruisaient si bien, sans rien dire de la qualité du prisonnier, qu'ils ignoraient. Il s'en fit une arme contre moi et me reprocha toujours cette belle œuvre, comme si je n'avais pas le droit de pitié pour ceux qui souffrent. Il prenait bien celui d'aimer les heureuses, lui !

On soupa, et ensuite mes gentilshommes voulurent montrer à cet homme le palais aux flambeaux. C'est une assez belle maison, pas trop vieille, elle a été refaite il y a à peu près cent cinquante ans. Il en reste bien des vestiges de l'ancienne, mais tout cela se marie passablement. Les quatre ailes regardent les quatre points cardinaux, c'est-à-dire la place, le cap d'Aglio, les Monighetti et le cap Martin. L'aile du midi est bizarrement construite : elle est flanquée de deux tou-

relles, et au centre on admire une porte, ouvrage des païens, disent les commères de Monaco. La grande salle de Grimaldi, avec ses fresques d'un grand peintre et sa magnifique cheminée, est célèbre dans toute l'Italie. C'est un véritable chef-d'œuvre, dont MM. de Monaco sont très-fiers.

Ce qui est admirable, je l'ai dit, c'est le pays; les rochers, les pelouses, conduisant jusqu'à cette mer bleue de la Méditerranée, sont le plus délicieux coup d'œil, le plus propre à enflammer l'esprit et les sens que l'on puisse voir. Je comprends que Biaritz en ait fait le théâtre de ses exploits. Saint-Mars visita tout cela sans s'étonner et sans rien dire; mon nain assura qu'il n'y regardait point, il en est capable.

Le lendemain, il partit, son congé était pris de la veille. Je le fis tout doucettement suivre; mais le compère avait prévu le coup, il s'en fut droit à Menton, et s'embarqua sur un bâtiment côtier, qu'il loua pour lui et ses gens, sans permettre à aucune figure nouvelle de s'y glisser. Nous n'en sûmes pas davantage.

Le même soir, me promenant avec Lasky dans le jardin au bord de la mer, j'aperçus Biaritz en moine de sainte Dévote, la patronne du pays; ils entrent partout, ces moines, jusque chez le prince, presque sans en demander la permission. Je fus tout émue de le reconnaître. Comme il s'avançait vers moi, le nain, qui jouait quelques pas en avant avec mon petit chien, s'écria, revenant de mon côté :

— Altesse ! voilà monseigneur.

Je l'ai fait fouetter bien des fois pour le guérir de me parler ainsi; mais c'est une coutume de son pays dont il ne peut se départir, j'ai fini par y renoncer. L'arrivée de mon mari me tira de peine, et je le reçus d'un air agréable, ce qui l'étonna au point de le déconcerter.

— Quoi ! déjà de retour de Rome ? lui dis-je.

— J'ai reçu des lettres, il faut retourner en France, si cela ne vous déplaît point.

— Des lettres de France, adressées à vous, à Rome ! Il faut donc que ce soient des sorciers pour deviner que vous y êtes. Quant à me déplaire de retourner dans mon pays, je n'ai rien à répondre à cela. Quand partons-nous ?

— Mais... bientôt... demain.

— Demain ! soit. Pourtant c'est un peu bien pressé, j'ai peur. N'avez-vous pas à donner ordre ici à vos affaires ? Votre secrétaire d'État, votre contrôleur-général, tous vos ministres ne sont point prévenus, vos peuples espéraient vous conserver encore, avec quoi les consolerez-vous ?

Il n'aimait point les railleries sur sa petite couronne, ses petits sujets, sa petite cour ; d'ordinaire il s'emportait et me quittait la place, ce jour-là il sourit. Je n'en comprenais pas encore toute la portée, j'ignorais quel collier il s'était fait passer par madame de Mazarin et par la connétable ; je ne tardai pas à le deviner. Ce départ subit m'étonnait pourtant, non pas jusqu'à trouver tout simple et concevoir du premier coup que le prince de Monaco se fît à Paris l'ambassadeur extraordinaire de la connétable Colonne et de madame de Mazarin près des amants de ces dames ; c'était certainement le diplomate le plus occupé de l'Europe.

Il s'embrouilla dans cent mille bêtises imaginées pour en cacher une plus grosse. Il me fit des contes de la Mère l'Oie que j'eus l'air d'accepter. Je le flairais infidèle, et cela ne me contrariait pas. C'est une assez commode raison à donner lorsqu'on est tourmentée par les siens. On grossit les torts de son mari de tous ceux qu'on a, ou du moins de ceux qu'on vous prête. Le monde en est fort généreux ; il ne l'est que de cela.

Trois jours après cette conversation, nous montions

en carrosse pour retourner à Paris. Je n'avais pas revu Biaritz ; en me tenant au fond de ma chambre, sous prétexte de santé, je pris mes degrés de politesse vis-à-vis de lui et des autres. Lasky me rebattit les oreilles d'apparitions, de cris entendus la nuit. Le spectre de Lucien se promenait par les galeries en faisant un train épouvantable, filles et pages n'en dormaient pas. Je savais à quoi m'en tenir pour une partie, cependant je tremblais au souvenir de ce que j'avais vu ; ce fantôme menaçant annonçait, selon moi, quelque catastrophe à la maison de Monaco. Je ne me trompais pas ; depuis lors elle n'a fait que décroître. Mon mari, sous l'empire de deux passions, son amour pour cette Mancini et sa jalousie de paon contre moi, n'a fait que des sottises, et mon fils est un pauvre sire qui, en âge d'en faire à son tour, mettra les morceaux doubles.

J'étais joyeuse de quitter l'Italie, de revoir la France, la cour, mes amis, Lauzun avant tout le monde. Je ne songeais à Philippe que pour le craindre et m'inquiéter, je ne songeais à Biaritz que pour en avoir peur, je me le représentais rugissant. Le matin même de mon départ, Blondeau me remit une lettre qu'elle avait reçue à mon adresse :

« Vous partez, vous m'abandonnez, vous ne me laissez pas même un regard d'adieu ! Vous n'êtes plus devant moi, je ne puis vous joindre, vous vivrez donc. N'en soyez pas heureuse, cette vie sera pire que la mort, je me vengerai de vous sur tout ce que vous aimez, si toutefois vous aimez quelque chose. Vous vous souviendrez de moi malgré vous ; quant à moi, je vous oublierai, hors les moments où la vengeance fera battre ce cœur que vous foulez aux pieds avec tant de barbarie. Je serai là quand vous ne m'attendrez point, mais j'y serai pour vous maudire et pour vous rendre tout le mal que vous me faites. Menteuse, perfide, trai-

tresse ! Ne pas même me léguer l'illusion d'un regret ! Je ne comprends plus comment je vous ai tant aimée ! Adieu. »

Je ne m'effrayai pas trop de ces menaces. Biaritz, ainsi que la vieille reine, me paraissait hors de son bon sens ; ils criaient à rompre la tête, c'était le plus clair de leurs furies et de leurs espérances. Nous suivîmes la route directe, cette fois, sans passer par Pignerol, et plus vite, puisque je n'étais plus grosse. On nous fit quantité de harangues ; on nous reçut partout en princes couronnés, même M. de Savoie, que nous saluâmes au passage. J'y eusse souhaité demeurer quinze jours, M. de Monaco ne le voulut point, le temps le dévorait de faire sa commission de la part de ces Mancini, et de mériter leur reconnaissance. Nous entrâmes à Paris le quinzième jour après notre départ de Monaco. C'était faire très-vite beaucoup de chemin.

A Lyon, nous rencontrâmes M. de Villeroi qui y était exilé dans le gouvernement de son père pour certaines folies amoureuses ; ce fut là le premier de ses exils. Il était alors un des plus honnêtes gens et des hommes les mieux faits de la cour ; on l'avait baptisé *le Charmant*. Cependant madame de Coulanges, qui nous reçut chez son père, l'intendant de Lyon, Dugué-Bagnols, madame de Coulanges m'assura qu'il était encore *bien plus charmé que charmant*. Elle a un de ces esprits qui rendraient belle la plus laide des femmes. Cette famille et cette société dont elle fait partie sont les plus agréables de la cour et de la ville. Son mari n'est qu'un maître des requêtes au conseil, encore n'y put-il point rester, depuis son fameux discours, le jour où il plaidait pour un croquant nommé Grapin, lequel réclamait une mare ou pour une mare. Coulanges s'embrouilla dans sa phrase sérieuse, lui, le petit homme le plus jovial, le plus amusant qu'il y ait, il s'en aperçut, s'arrêta tout

agiots qu'il ne faisait guère. Il me parlait peu, en revanche il me regardait beaucoup. Madame, toujours aux aguets de ses yeux, malgré ses tendresses avec mon frère, me le dit un peu aigrement. Lauzun, favori déclaré, courait avec notre sire à la chambre des filles, par les toits, afin de voir la Mothe-Houdancourt, qui l'écoutait à toutes oreilles. Lauzun pourtant, ambitieux avant le reste, poussait madame de Montespan, il espérait par elle tenir le roi sous sa domination et l'isoler des autres. C'était sagement pensé pour sa fortune ; Dieu en disposa autrement.

Un jour, nous étions à Saint-Germain, fort en gaieté et en fort bonne compagnie. Monsieur même, contre son ordinaire, ne boudait pas. Il avait son chevalier de Lorraine, plus madame de Grancey, qui commençait à se laisser donner pour maîtresse, et qui l'était en réalité, du chevalier, l'homme le plus arrogant, le plus insolent, le plus impudent qu'il y eût à la cour, sans compter sa scélératesse, que nous retrouverons plus tard. Madame folâtrait avec Guiche et de Vardes ; la Vallière était un peu malade et gardait la chambre, madame de Montespan ne se dévoilait pas encore ; il y avait bien madame d'Heudicourt, madame de Soubise et deux ou trois autres aspirantes en titre ; mais le vent n'était point tourné de leur côté en ce moment.

Lauzun et moi nous ne nous parlions plus depuis trois semaines. J'étais superbe d'indignation et de fureur, mais je ne le montrais point.

Le roi parla de se promener en calèche après *médianoche* dans la forêt. Il aimait cette sorte de parties, en l'absence de la reine surtout. Il faisait un clair de lune digne de Monaco, une belle nuit chaude et transparente ; nous étions tous jeunes, plus ou moins amoureux ; nous fûmes charmés. Le roi commençait à essayer ces petites calèches qu'il a adoptées maintenant.

de préférence à tout, fort commodes dans les commencements d'un commerce, puisqu'on n'y peut tenir que deux. A présent il les conduit lui-même. Autrefois il avait un cocher de confiance, auquel il était défendu, sous les peines les plus sévères, de retourner la tête. Ce cocher s'appelait Simon, je ne l'ai pas oublié. Il est mort d'une chute de cheval.

Toute la soirée Sa Majesté s'était occupée de moi et j'en triomphais. Il ressemblait à Philippe à faire crier, de quoi je me gardais de parler à personne. Saint-Mars et ses menaces étaient toujours devant moi. Lorsqu'on se prépara pour la promenade, il s'approcha de moi et me dit de façon à n'être entendu que de moi seule :

— Madame, vous plaît-il de venir dans ma calèche?

J'en rougis d'orgueil et de joie. Je répondis Oui très-fortement et jetant un regard à Lauzun qui m'observait. Le roi m'offrit la main et me conduisit, selon son habitude, avec un respect et une galanterie que personne poussait plus loin que lui envers les femmes, surtout envers celles qui lui plaisaient. Avant de monter en carrosse, il dit à Simon à demi-voix :

— Va devant toi, dans les allées, sans t'inquiéter des autres, et tâche qu'on te perde.

Cocher et courtisans connaissaient ce signal. Lorsqu'en s'asseyant il ne disait point : « Messieurs, on me suit ! » C'était un ordre de s'écarter.

Je compris où nous allions, et mon premier mouvement fut une sorte d'impression triste. J'aimais Lauzun, j'aurais été fière de lui porter un pareil sacrifice, mais en ce moment cela était-il possible? Ne m'abandonnerait-il pas, et devais-je avoir l'air d'être abandonnée? Pouvais-je repousser le plus grand roi du monde, le plus honnête homme du royaume, pour l'amant de madame de Montespan? Je me serais trouvée humiliée, en vérité.

— Madame, me demanda le roi, dès que nous fûmes hors de portée d'être entendus, est-il vrai que vous aimiez M. de Lauzun ?

La question était embarrassante. Il ne supportait les rivaux ni dans le présent ni dans le passé. Nier l'un et l'autre me semblait impossible, je ne sus comment répondre, je balbutiai.

— Je suis digne de votre confiance, reprit-il, n'ayez pas peur, j'ai toujours été fort secret et je le suis encore. Répondez-moi.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

— Sire, nous avons dû nous marier tous deux, nous sommes parents, élevés dans la même maison, vous comprenez...

— Oui, un enfantillage, j'entends cela.

Je voyais au clair de la lune son front plissé et ses sourcils qui se rapprochaient, je n'étais pas tranquille. Il a toujours été jaloux par orgueil.

— Et maintenant ? continua-t-il.

— Oh ! maintenant je ne l'aime plus, sire.

Je dis cela le plus naturellement du monde, je croyais que c'était véritable. Le roi sourit.

— En êtes-vous bien sûre ?

— J'en suis certaine.

— Aimeriez-vous, par hasard, M. de Monaco ?

Le *par hasard* me sembla bien plus joli que le *quoi qu'on dise* de Trissotin. Je souris à mon tour.

— Ces hasards-là n'arrivent pas à tout le monde, sire.

— Ah ! oui, il y a cette folle de madame de Mazarin.

Mon mari était alors avec elle en Italie, d'où il devait la suivre en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle le chassât comme un laquais, pour satisfaire Saint-Évremont son vieil amoureux, et la demi-douzaine de jeunes évaporés qu'elle élevait à la brochette.

— Et puisque vous n'aimez ni M. de Lauzun ni M. de Monaco, qui aimez-vous donc, madame? Il faut bien que vous aimiez quelqu'un.

La demande était directe, je ne pouvais y répondre aussi directement, je baissai les yeux. Il me prit la main et la baisa. Le roi était avec les femmes, je l'ai dit, aussi respectueux, aussi *déférent* qu'un écolier des Quatre-Nations. Il les traitait avec tous les égards du monde, jusqu'à ce que... Ce sera le dernier chapitre de mes mémoires, j'ai promis de dire la vérité sur lui, je la dirai.

— Ne voulez-vous pas me dire qui vous aimez? Si on vous avouait qu'on vous aime, que répondriez-vous, madame?

— C'est selon *à qui* je répondrais.

— Mais... répondriez-vous, vraiment?

— Oui, sire.

— Et quoi donc enfin?

— Votre Majesté ne m'a pas fait d'abord l'honneur de me répondre, à moi.

— Madame, vous éludez la question.

— Je ne l'élude pas, sire, je l'attends.

— Suis-je d'ordinaire le confident des autres? Il ne peut être question que de moi.

— Votre Majesté m'honore beaucoup, mais...

— Mais ma recherche ne vous agrée pas.

— Je ne dis point cela.

— Mais... que dites-vous alors?

— Je dis que je n'ose pas dire ce que je pense, et que je n'ose pas penser ce que je dirais.

— Ah! madame.

Je suis obligée de vous avouer que le roi était charmant.

XX

Nous nous promenâmes ainsi fort longtemps. Le roi fut tendre, empressé ; il fut prodigue et généreux, et, sans se montrer passionné à la façon de Biaritz, il me laissa voir un sentiment très-vif dont je fus enivrée, je l'avoue. Pour la seule fois de ma vie j'oubliai complétement Lauzun ; je ne me souvins pas de son existence pendant ces moments adorables, qui satisfaisaient toutes mes passions. Je rentrai chez moi folle de joie, voyant déjà l'univers à mes pieds, me croyant la maîtresse de la cour, de la France entière, et rêvant pour le roi, pour moi, les gloires les plus splendides. Il m'aimait ! Il me l'avait juré, il m'avait promis de quitter la Vallière, de me donner la première place. Il m'avait promis que je serais désormais sa seule pensée, son seul amour.

J'étais sûre de ma famille, mon père m'avait élevée dans la vénération de la belle Corisandre, une des *mies* d'Henri IV et mon aïeule, on le sait. Mon frère sophistiquerait avec Madame ; quant à M. de Monaco, madame de Mazarin, qui le consolait de tout, le consolerait bien d'un petit exil dans ses États. C'était donc pour le mieux. Le lendemain, je devais être déclarée, la Vallière perdue ; je n'en dormis pas de la nuit.

Dès l'aube, je commençai ma toilette, et jamais je ne fus plus belle. Je mis mes magnifiques perles, qui me seyaient à miracle ; j'en avais pour soixante mille écus. Je mis une jupe et un corps de jupe en brocart mordoré et bleu de ciel, avec des broderies en chenille frisée qui firent fureur plus tard ; c'était la première. Blondeau m'avait déniché un brodeur dont j'ai fait la fortune et

qui avait, j'en conviens, des inventions merveilleuses. C'était le lundi de la Pentecôte et le jour de la procession des chevaliers du Saint-Esprit, où le roi était si beau. Les dames redoublaient de parures, sans quoi les courtisans les eussent écrasées.

Quand je parus, il y eut murmure et rumeur. Les uns me louaient, les autres me critiquaient, tous attendaient impatiemment ce qui allait suivre. Ma promenade de la veille était connue. Chacun en parlait, selon ses craintes ou ses espérances. La Vallière était là, pâle, défaite, très-peu belle, il en faut convenir; Madame pinçait ses lèvres et armait son nez; madame de Montespan riait en femme qui s'impose la gaieté; quant à Lauzun, il affectait l'indifférence, mais ses yeux étincelaient de rage.

Je saluai la reine, qui ne se doutait de rien. La reine-mère était morte alors; elle se fût doutée de tout, elle. Je saluai Madame, et je me mis près d'elle, selon ma charge; elle ne me parla d'abord pas, puis, me regardant du haut en bas, elle me jeta tout haut ce compliment :

— Madame, vous êtes bien belle, on vous prendrait pour une nouvelle mariée.

J'allais répondre; le roi entrait, je ne pensai plus qu'à lui. Monsieur, les princes, tous les courtisans le suivaient. Mon père me fit de loin un signe de l'œil qui me prouva qu'il savait tout. Le roi, comme à l'ordinaire, ne me donna aucune marque de distinction; j'en fus saisie.

On se rendit à la chapelle; je suivais Madame, tout en me désolant de n'être point où je croyais. Un regard de la Montespan me rappela à moi-même; elle triomphait de mon abattement. Je pris ma place la tête haute; je voulus être belle, je le fus, et j'eus la joie de l'entendre répéter autour de moi. La cérémonie eut lieu,

les colliers furent donnés, on rentra dans les appartements, et chacun se dispersa à sa guise. Le roi était rentré chez lui.

J'avais reçu bien des compliments, bien des Dieu garde sur ma faveur naissante. Cette éclipse déconcerta les courtisans plus que moi encore. Je marchais en causant gaiement, bien que j'eusse la mort dans le cœur, lorsque M. de Marcillac s'approcha de moi et me demanda tout bas de le suivre. C'était le confident bien connu des amours de Sa Majesté, le rival de Lauzun, le seul des préférés de Louis XIV qui n'ait eu que des disgrâces passagères jusqu'ici. Il m'a bien la mine d'y tenir longtemps ; c'est une médiocrité.

Tous les visages changèrent, excepté le mien, que je sus dominer. Je demeurai quelques instants encore, tant pour jouir de leur confusion que pour donner décemment le change. Puis je fis mes excuses et je me dirigeai vers mon appartement, sauf à prendre un autre chemin ensuite. M. de Marcillac me précédait. Il connaissait les couloirs secrets du château aussi bien que Bontemps, chez lequel nous allions. Je trouvai le valet de chambre du roi qui m'attendait et qui me salua jusqu'à terre. M. de Marcillac ne s'en allait point et personne ne parlait. Je me décidai pourtant, et je demandai ce que signifiait tout cela.

— Sa Majesté désire vous voir, madame.

— Où dois-je aller, alors ?

— Bontemps vous conduira, il a le mot d'ordre des petites entrées.

— Pourquoi les petites entrées ?

— Sa Majesté vous le dira elle-même.

— Alors pourquoi vous, monsieur le duc, êtes-vous venu m'appeler dans la galerie ?

— Par l'ordre du roi, madame.

Tout ceci ne ressemblait pas aux promesses de la

veille. J'aurais éclaté volontiers ; mais je me contins, il fallait voir la fin de la pièce.

— Eh bien, monsieur Bontemps, puisque c'est vous que je dois suivre, conduisez-moi.

Il ne se le fit pas répéter, et m'emmena par un labyrinthe de passages tous noirs, tous puants, tous peu faits pour y porter une robe telle que la mienne, jusqu'à une petite porte, dans un corridor borgne, et dans une partie du château destinée aux seuls domestiques et où je n'avais jamais mis le pied. Je suffoquais de colère, je faillis dix fois le laisser en route. Parvenus à cette porte, il s'arrêta, tira une clef, l'ouvrit, et, me faisant un nouveau salut, il me fit signe d'entrer en me disant à voix basse :

— Le roi est là.

J'entrai. Je le voyais, en effet, assis dans une manière de cabinet, fort richement orné, mais très-sombre ; il prenait jour par le haut, à travers des grilles et des vitrages. Il vint à moi, me tendant la main ; je ne donnai pas la mienne, et je me contentai d'une révérence de cérémonie.

— Ah ! madame, vous voilà plus belle que toutes les belles, et que je suis heureux de vous revoir !

Je recommençai de la même manière.

— Quoi donc ! Est-ce ainsi que je vous retrouve ? Si différente d'hier ! êtes-vous déjà changée ? Avez-vous oublié...

— Je n'ai rien oublié, sire, il me semble que je suis la seule à me souvenir.

Le roi rougit et essaya de sourire.

— Ah ! oui, hier ! Vous êtes pressée, madame ; je vois qu'on ne m'a pas trompé, et chez vous l'ambition est plus forte que l'amour.

Cette sorte de déclaration à brûle-pourpoint, si opposée à ce que j'avais entendu la veille, me confondit.

Mes ennemis étaient bien actifs, qu'ils avaient trouvé déjà le moyen de tout changer en quelques heures ! J'ignorais alors que la Vallière attendait, le soir, son royal amant au passage, et qu'ils étaient restés ensemble très-lon temps après que le roi m'eut quittée. Ses pleurs, son désespoir, ses prières, un feu mal éteint, la crainte d'un éclat, et par-dessus toutes choses l'habitude, tout avait contribué à ma confusion. Le roi, d'ailleurs, je le dirai, puisqu'il faut le dire, le roi me désirait, mais il ne m'aimait point. Son jeune âge, ses passions l'entraînaient vers moi, son cœur et sa raison l'en détournaient. Ma famille était trop considérable, une favorite dans la maison de Gramont, et une favorite de ma trempe, c'était une grande puissance. Il le sentait, surtout il sentait la résistance qu'on lui opposerait, et pour lui c'était la plus souveraine antipathie.

Il fallut à madame de Montespan une persistance de volonté que je n'eus point, pour s'établir où elle est encore, presque en effigie, seulement, il est vrai. MM. de Mortemart sont bien aussi grands seigneurs que nous, mais ils n'ont point cet esprit d'intrigue et d'envahissement que possèdent mon père et mes oncles. Le gros Vivonne s'est laissé faire maréchal de France, général des galères, gouverneur de Champagne, par la grâce de sa divine sœur; mais il n'a jamais cherché à commander personne, il n'a jamais donné un conseil, il n'a songé qu'à se bien divertir et à faire la cour à madame de Ludres. Mon père eût songé à autre chose, lui !

Je me trouvais précipitée de bien haut. Je suis fière, on le sait; je ne souffre ni contrainte ni l'ombre même d'un mépris ; je fis un mouvement vers la porte.

— Où allez-vous donc ? me demanda le roi, fort étonné.

— Ma place n'est plus ici, dès que Votre Majesté me

méconnaît, sire, et vous trouverez bon que je me retire sur-le-champ.

— Au contraire, princesse; asseyons-nous et causons.

C'était un ordre, j'obéis.

Le roi ne savait pas plaisanter, il ne savait pas feindre en plaisantant non plus. Il voulut jouer au plus fin; je le devinai sur-le-champ et je me tins sur mes gardes.

— Voyons, me dit-il, je suis bien coupable à vos yeux, n'est-ce pas? Il fallait ce matin, après avoir donné les colliers de l'Ordre et l'accolade de chevalerie, prendre madame de Monaco par la main, et la déclarer, comme sous mon aïeul Philippe-Auguste, reine de la beauté et des amours. Voilà ce que vous vouliez.

— Vous raillez très-bien, sire, mais ce n'est pas s'excuser, c'est encore moins se faire pardonner; si vous daignez me passer ce mot et cette idée.

— Je ne m'excuse point, puisque je ne suis point coupable, madame. Je suis délicat en amour, je le suis à l'excès peut-être; mais enfin, tout ce que j'ai promis hier, je l'aurais fait, si un mot, un seul mot, ne m'en avait empêché.

— Me sera-t-il permis de demander lequel?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, madame, je crains de n'être pas aimé, de ne l'être pas du moins tant que je le voudrais et comme je le voudrais.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Enfin, je crains de trouver chez vous l'ambitieuse, la femme avide d'honneurs, plutôt que la maîtresse amoureuse. J'ai tort, sans doute, il dépend de vous de me convaincre.

— Comment?

— Acceptez le mystère, contentez-vous de mon cœur, n'exigez rien de plus. Soyez mon amie secrète, venez en ce lieu ignoré me porter le bonheur que j'attends de vous, et, aux yeux de toute la cour, soyons étrangers

l'un à l'autre. Si vous acceptez, je reconnais la calomnie, et je crois en vous comme en moi-même.

C'était poser la question sur un terrain brûlant, il y fallait rester, ou périr, je n'avais pas le choix. Je répondis fermement :

— J'accepte, sire.

— Quoi ! le mystère, quoi ! des entrevues rares, ignorées ! quoi ! la soumission, l'abnégation de vos penchants et le sacrifice de tout ce qui vous plaît.

— Oui, sire.

— Vous m'aimez donc, alors ?

Je l'aimais, en effet, ou plutôt je m'aveuglais moi-même à cet égard, il ne m'était donc pas difficile de l'aveugler aussi. Je trouvai une éloquence véritable qui le frappa ; il fut pour moi, au bout d'une demi-heure, aussi tendre, aussi confiant que la veille, il en revint au même point, aux mêmes propositions, et me pressa de les accepter. Plus adroite que lui, plus maîtresse de moi-même, je refusai.

— Non, sire, quand j'aurai prouvé ce que je suis, quand j'aurai confondu ceux qui m'accusent, alors j'accepterai le triomphe, encore peut-être je le refuserai. Je tiens à vous montrer combien mes ennemis sont lâches et vils, à mesure que vous apprendrez à me mieux connaître. Ne troublez pas la joie que j'éprouve par des instances inutiles, ou vous m'ôteriez toute envie de revenir la chercher.

Il fut subjugué par mes instances, par tout ce que je déployai d'adresse et de sentiments. J'étais piquée au vif. Nous restâmes fort longtemps en ce divin cabinet, et, lorsque je revins chez moi, j'étais si fatiguée de ma contrainte, de mes impressions refoulées, qu'il fallut me mettre au lit. Blondeau passa la nuit à me soigner.

Le lendemain je me levai réconfortée, sûre de moi-même, prête à faire face à tout et à tout terminer. Le

maréchal vint dans mon appartement s'informer de la vérité ; les bruits de la cour, qui ne cessait de parler depuis la veille, l'inquiétaient. Il eut beau m'interroger, je me tus.

— J'ai été malade, monsieur, et je vais bien, voilà toute la malice. Le roi m'a conduite en calèche, c'est vrai, mais il y conduit souvent les dames, selon l'idée qu'il a chaque jour, on n'en glose point, pourquoi gloser sur moi? Je vais reparaître tout à l'heure, je dirai à tous ce que je vous dis, et cela se terminera là.

Cela se termina en effet, je tins ma promesse. Je fus naturelle, digne, gaie, suivant la circonstance, et nul n'eut rien à reprendre en moi. Je vis le roi presque tous les jours dans notre cachette, conduite par Bontemps. M. de Marcillac ne s'en mêla plus, il était trop officiel. J'eus le courage de me taire, de ne montrer à personne ce que j'éprouvais. Je restai impassible devant les railleries, et je mis tant de mesure dans mes démarches, qu'on en vint à douter de la vérité. Le roi m'en félicita, il voulut même, dans un accès de générosité et d'amour, me faire humilier mes envieux et me proclamer sa maîtresse ; je m'y refusai de nouveau. Je voulais mieux.

Enfin le terme vint, et ces circonstances sont toutes présentes à ma mémoire. Il arriva ce jour-là un événement que je veux retracer, parce qu'il est à la gloire du roi, et qu'il se montra dans toute sa puissance de volonté, dans la grandeur de son intelligence et dans la sagesse de son esprit.

C'était avant la messe. M. de Dangeau commençait déjà à être une manière de favori en dessous. Il se vantait d'aimer les lettres et de protéger ceux qui les servaient. Il dit au roi que M. de Corneille était dans la galerie, et qu'il lui voudrait bien parler un moment. Ceci ne se faisait point ; mais le roi n'était pas, en ce temps-là, si sévère sur l'étiquette qu'il a été depuis.

— Faites venir M. Corneille, dit-il.

On appela le bonhomme, qui vint comblé de cette faveur, et que Sa Majesté reçut avec toute la distinction qu'il méritait. Son génie n'était plus au niveau de sa jeunesse, on l'abandonnait pour Racine, qui commençait, et sa fortune s'en ressentait.

— Eh bien, que me voulez-vous, monsieur Corneille? demanda le roi.

— Sire, ma pension est bien modique, elle ne me suffit pas, je suis très-malheureux.

— Comment! M. Colbert ne vous a-t-il point donné ce qu'il fallait? Je ne l'aurais pas démenti. J'aime le génie, monsieur Corneille, et vous êtes une des gloires de mon règne.

— M. Colbert ne m'a même pas répondu, sire.

— Vous avez bien fait de vous adresser à moi, faites-en toujours autant, je ne veux pas que vous manquiez.

Corneille était si ému, qu'il ne pouvait pas répondre. Le roi l'interrogea alors sur des choses indifférentes, pour lui laisser le temps de se remettre. Il répondit presque en pleurant. Sa Majesté en fut profondément touchée et les assistants aussi, si bien qu'on oubliait l'heure de la messe, et les courtisans attendant dans la galerie. L'huissier se présenta et salua le roi pour lui faire comprendre que le moment était venu.

Sa Majesté se leva alors, prit M. Corneille par le bras, et, poussant elle-même deux battants de la porte, sans donner le temps à l'huissier de les toucher, il se présenta avec le tragique à la vue de toute la cour.

— Messieurs, annonça-t-il d'une voix qu'on entendit jusqu'aux derniers rangs, messieurs, le roi et le grand Corneille!

Le respect contint les applaudissements, mais l'émotion était au comble, et quant à Monsieur Corneille lui-

même, il a dit souvent depuis que ce fut le plus beau moment de sa vie.

Le roi, après, ou plutôt pendant la messe, me fit un signe convenu entre nous, qui m'instruisait d'aller à notre asile; ainsi j'avais baptisé ce petit coin, connu de nousseuls en ce temps-là, mais qui depuis a servi également à madame de Soubise; je l'ai bien su, c'est là où elle retrouve encore le roi maintenant; car sa faveur est éternelle, elle résiste à tout, elle triomphe de tout. Je la laisserai établie comme elle l'est depuis dix ans, en dépit de madame de la Vallière, de madame de Montespan, en présence de madame de Maintenon, qui commence et qui ira loin. Du fond de mon lit je sais et je vois tout.

Depuis longtemps, je l'ai dit, Lauzun ne me parlait absolument que pour ne pas avoir l'air de me dédaigner. Ce matin-là, la messe à peine finie, Madame passa chez Sa Majesté, pour je ne sais quelle affaire, j'attendais dans la galerie avec bien d'autres personnes, lorsqu'il vint à moi d'un air que je ne lui connaissais point.

— Madame, me dit-il, vous êtes bien triomphante, vous ne regardez plus vos amis.

— Monsieur, si mes amis veulent que je les regarde, ils n'ont qu'à se montrer.

— Très-bien, madame, ils se montreront, soyez tranquille.

Ces trois mots contenaient une menace, je la sentais sans la pouvoir toucher.

— Alors s'ils se montrent, monsieur, je vous promets que je les verrai bien.

— Eh, eh ! peut-être pas autant que vous le pensez, madame.

Ensuite il se mit à goguenarder sur ma coiffure, sur une robe verte que j'avais ce jour-là, sur mille folies qui faisaient regarder les gens. J'en fus d'abord un peu in-

quiète, mais ensuite Madame m'appela, et je n'y pris point garde. Elle me dit que nous irions passer la journée à Saint-Cloud, que nous reviendrions le lendemain, et que c'était le roi, qui, à cause d'un courrier qu'il avait reçu, décommandait la cour. Je compris que c'était une manière de me prévenir, et que le rendez-vous serait remis au jour suivant. Souvent, sans s'en douter, Madame nous servait de communication et d'intermédiaire; ah ! si elle l'avait su.

Lorsqu'on annonça le changement de scène, Lauzun parut d'une humeur exécrable, il se mit à harpigner tout le monde, tombant à droite et à gauche, sur n'importe qui. On fit cercle pour l'entendre, Madame en riait fort et moi aussi, je me doutais pourtant qu'il y avait là-dessous quelque méchanceté à mon adresse. Madame de Montespan le poussait dans un chemin où elle excellait, où elle avait les premiers degrés, il est certain qu'alors ils étaient au mieux, et que le roi en avait à garder de sa façon. Il tomba surtout sur les beaux hommes, qu'il appelait des Adonis de ruelles. Lui, je l'ai dit, il était petit, il était blondasse, nullement beau de visage, mais de si grande mine, de si grand air, qu'il était plus beau que les beaux, plus grand que les grands, quand il lui plaisait de les écraser.

Nous voilà à Saint-Cloud, par une chaleur à tout brûler. Madame avait de ces fantaisies-là quand ses amours n'allaient que d'une aile. Elle avait emmené Lauzun, ainsi que beaucoup d'autres courtisans ; la file de carrosses était grande. Nous arrivâmes rôtis par le soleil et peu disposés à la cérémonie.

Madame avait cela de bon qu'elle ne l'aimait point (j'entends la cérémonie), et qu'elle la bannissait volontiers quand Monsieur n'y était pas, car, pour lui, il y tenait fort. Elle imagina donc de s'asseoir par terre, sur le parquet, pour avoir plus frais; toute sa cour fit

comme elle, du moins les dames, les seigneurs papillonnaient à l'entour. Lauzun se mit en galanterie avec les plus belles, il tournait dans le cercle, marchant partout, cherchant sa place sans prétention ; j'étais à demi couchée, une main renversée derrière moi; il vint jusqu'à me toucher, comme pour répondre à la princesse de Tarente qui le turlupinait, et mit son talon, qu'il appuya de tout le poids de son corps, dans le creux de ma main, y fit la pirouette et s'en alla.

Je sentis une douleur terrible ; mais l'idée des conséquences retint mon cri, je retirai mes doigts tout mâchurés, je les cachai sous les plis de ma robe, et je me tus. Je crus que j'allais me trouver mal ; si j'eusse été debout, je serais tombée ; il me fallut la plus grande force du monde pour y résister. Malgré cela, plusieurs personnes s'en aperçurent, on le répéta sur-le-champ à Madame, qui en ce moment-là n'était plus bien portée pour moi. C'était pendant l'exil de mon frère ; avec elle plus qu'avec tout le monde, les absents avaient tort, elle turlupinait Vardes, qui plus tard... on verra cela.

Aussitôt qu'on lui eut dit ce qui se passait, elle m'appela. J'y dus courir, je me tenais tout juste debout.

— Madame, dit-elle, on assure que vous êtes blessée.

— Moi, madame, nullement.

— Ah ! j'en suis bien aise, c'eût été là une vilaine blessure à recevoir.

Elle me parla ainsi tout haut, ce qui m'humilia et me blessa tant, que j'en crus crever sur l'heure. Je faillis lui répondre une impertinence ; j'eus encore la force de me contenir, dans l'espoir d'une autre vengeance, plus éclatante que celle-là.

— Ah ! demain, pensai-je, le roi saura tout, et j'accepte ce que j'ai refusé tant de fois, pour avoir raison de ces insolents.

J'eus donc l'esprit en repos et satisfait par cette ré-

solution, je plaisantai, je jouai, je fus calme avec Madame, au point de l'amener aux manières de nos beaux jours, malgré les gros yeux de Vardes ; j'appelai tout le monde à moi, ce fut moi qui tins la belle place et qui eus la palme du bel esprit. En rentrant dans ma chambre, j'étais si suffoquée, que je ne me couchai point, et que, prenant Blondeau et un laquais, j'allai vaguer par les allées du parc; j'étouffais.

On devait rentrer à Versailles de bonne heure, ce qui m'arrangeait fort; j'espérais voir le roi et avoir mon *audience*, ainsi que le disait madame de Beauvais, sa première maîtresse. Madame me prit dans son carrosse, à l'ordinaire. J'avais enveloppé ma main d'un gant, elle me faisait beaucoup souffrir et elle était fort enflée. Madame y jeta les yeux, mais elle ne prononça pas une parole. Le voyage se passa bien ; nous rencontrâmes à la moitié du chemin M. de Marsillac, qui prit soin de nous dire combien le roi nous attendait avec impatience, et combien il avait de projets à communiquer à la princesse. Je n'eus garde de ne pas comprendre, et j'en fis mon profit tout doucement.

En effet, nous aperçûmes Sa Majesté se promener dans le parc, au soleil, avec Lenôtre et quelques employés du jardin. Ils discouraient fort et semblaient ne pas voir que nous arrivions; mais ils nous voyaient, et le roi avait une manière de coin de l'œil que je connaissais bien, qui en disait *gros*. Je me rendis chez moi et j'attendis. Je n'attendis pas longtemps, Bontemps vint et m'avertit qu'on était *où je savais*.

Je pris ma mante, je me mis en marche derrière lui, moins bien déguisée que de coutume, mais plus impatiente encore. Nous voilà enfilant corridors sur corridors, pour arriver à cette montée dont tant de gens eussent voulu connaître la route. Sur le palier, en face de la bienheureuse porte, était un privé auquel je n'a-

vais jamais pris garde jusque-là. Il me sembla y entendre un léger bruit, je n'y songeai point et je laissai faire à Bontemps les préliminaires habituels.

D'ordinaire, le roi ouvrait la porte en arrivant, mettait la clef à la serrure et la refermait ensuite; nous la trouvions toute prête. Bontemps eut beau chercher, beau regarder, beau retourner partout, il n'y avait point de clef; cependant le roi était là, il attendait, comment faire?

— Sa Majesté aura oublié d'ouvrir la porte, dit-il.

Et il frappa, doucement d'abord, puis plus fort, plus fort encore, jusqu'à ce qu'enfin le roi vint et demanda qui était là.

— C'est moi, sire, répliqua le valet de chambre.

— Seul?

— Non, sire.

— Eh bien, entrez.

— Impossible, sire, Votre Majesté a gardé la clef.

— Je l'ai mise comme à l'ordinaire.

— Je puis assurer au roi qu'elle n'y est point.

— Je l'y ai mise.

— Si Sa Majesté voulait bien nous ouvrir.

Le roi essaya; impossible.

— La serrure est fermée à double tour; il faut qu'il y ait quelque diablerie là-dessous. Quel est l'insolent?...

Nous parlementâmes ainsi à travers la porte, ce qui nous mettait dans la situation la plus ridicule du monde, et si nous avions su!

XXI

Je ne sache rien de plus ridiculement plaisant, je l'avoue, que ce colloque avec une porte entre nous,

sans pouvoir nous rejoindre à cause d'un si mièvre obstacle. Le plus grand roi de l'univers arrêté dans sa volonté par un tel empêchement ! Bontemps cherchant cette malheureuse clef par terre, le roi s'obstinant à ouvrir le pêne, moi fort empêchée et ne sachant vraiment pas ce qui en résulterait. Je concentrais ma colère, mais elle était bien près d'éclater, lorsqu'enfin le roi me jeta un bonsoir très-sec et nous n'entendîmes plus rien.

Sa Majesté est fort indisposée de ceci, me dit Bontemps, j'engage madame la princesse à lui parler demain et à tâcher de le rejoindre, je le connais, c'est une chose grave pour lui, il soupçonnera quelque amant caché et c'est une chose qu'il ne pardonne pas.

Je ne répondis point, il ne me convenait en rien de m'excuser auprès du confident de Louis XIV, il me reconduisit chez moi. J'avais grande envie de dire que j'étais malade et de ne pas reparaître ; mais je réfléchis que, si l'on m'avait joué un tour, je donnerais gain de cause aux méchants et je mettrais les rieurs de leur côté.

Bien m'en prit, comme on va voir, car voici ce qui était arrivé :

Lauzun avait écumé, je ne sais par qui, mes entretiens avec le roi, il avait découvert mon chemin, et, ce jour-là, il alla d'abord visiter les alentours pour y chercher une cachette, guigna les privés et eut soin de s'y établir en fermant le crochet. Il n'y était pas depuis dix minutes, qu'il vit le roi ouvrir la porte, mettre la clef en dehors et rentrer chez lui. Aussitôt ce fut à son tour de sortir, d'aller prendre la clef, qu'il jeta dans les privés pour être sûr de ne pas la rendre, et de se remettre en embuscade au même lieu, toujours sous la protection de son crochet.

Il fut donc témoin de toute l'aventure, qu'il se garda

de répéter, mais qu'il me raconta plus tard à moi-même, dans notre court raccommodement ; je ne puis dire que je lui aie pardonné la sotte mine qu'il me fit faire en cette occasion, de même que je crois pieusement qu'il a pu aller à Pignerol à cause de ce souvenir et de bien d'autres ; mais celui-là ne lui a point nui.

Le soir, au jeu, le roi, qui d'ordinaire me parlait toujours, ne me dit pas un mot, il me salua avec sa galanterie ordinaire, mais ce fut tout. Il entreprit un reversis effrayant, avec Langlée et Dangeau, et mon oncle, qui faisait cent lazzis, selon son habitude. Je me voulus mettre du jeu du comte de Gramont, afin de me tenir à la table.

— Non, pas de dames ce soir, c'est trop sérieux ; elles nous amuseraient et nous feraient faire une triste partie, je ne veux pas.

Je compris que Bontemps avait eu raison ; mais, s'il est dans mon caractère de tenir d'autant plus à ce qui m'échappe, il est aussi dans ma façon de ne rien faire pour le reconquérir. Je me blesse, mais je ne plie devant le caprice de personne, pas même celui du roi. Je n'avais pas le moindre tort, je voulus attendre. Je n'eus l'air ni inquiet ni soucieux, cependant je souffrais à mourir.

Une semaine tout entière se passa sans que j'entendisse parler de rien. L'histoire se racontait sans noms, personne n'osait songer au roi, ou, si l'on y songeait, on ne le disait point ; on nommait encore moins la dame, mais on se divertissait hautement à ses dépens et à ceux de l'amant enfermé. On en parla jusque dans le carrosse de la reine, où le roi était aussi. Madame en fit mille plaisanteries, et me mit sur le chevalet.

— Voyez-vous cet amant derrière cette porte et la belle dans ce corridor, et le confident cherchant la

clef, pendant que le jaloux, à son observatoire, jouissait de tout cela? Le beau coup d'œil!

— Comment en ont-ils fini? demanda la reine.

— Je le sais, répondit le roi, car je connais l'aventure d'original.

— Vous, sire? s'écria Madame en jetant vers moi un regard soupçonneux. Et comment cela?

— Personne n'ignore que je suis fort secret; l'on n'ignore pas non plus que ma police est faite de façon à n'avoir rien de caché dans le château. Je connais les *deux* amants. Je connais la dame; elle a reçu là une bonne leçon, Dieu veuille qu'elle lui profite! J'ai lu dans mon enfance un livre espagnol dont le héros défile des proverbes sans fin; il y en a un que j'ai retenu et qu'elle fera bien de retenir aussi :

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

— Les proverbes sont, en effet, une bonne chose, dit la reine, qui n'y comprenait rien; je sais de quel livre vous parlez; c'est notre *Don Quichotte;* nous l'estimons fort en Espagne, et je suis étonnée que vous ne le fassiez pas traduire en français, ne l'est-il point?

Nul ne dit mot. J'avais reçu le coup, il me frappa, et il me fallut une force enragée pour ne pas éclater. Madame flairait la chose, je le voyais. On m'eût tuée qu'on n'eût pas effacé mon sourire.

— Voilà, en effet, dis-je, une pauvre femme bien abîmée, et c'est le cas de se retirer, ou jamais.

Cette audace me sauva au yeux des autres; pour le roi, je ne sais ce qu'il en pensa.

— Vous en parlez bien à votre aise, madame la duchesse, reprit-il; on ne peut pas toujours faire ce que l'on désire : on a un mari, une famille, des devoirs, peut-être et probablement même une place à garder. On a affaire à un honnête homme; quelque blessé qu'il soit, il se tait, il considère l'entourage bien plus que

la personne; il se contente d'un mépris secret, et il garde pour lui ses préventions.

Madame de Montespan se mit à rire; elle couvait quelque méchanceté, et la méchanceté éclata.

— Comment, sire! vous traitez les choses ainsi. Que feriez-vous donc à la place de l'amant?

— Duquel? demanda Madame.

Le poison se versait goutte à goutte.

— Mais de celui qu'on avait si bien grillé derrière cette porte. Quelle figure il devait y faire! Ah! ah! ah! les plaisantes gens.

Le roi aurait pu répondre :

Je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis!...

— Si plaisant qu'il fût, madame, dit le roi se contenant à peine, j'aurais fait comme lui. Me tenant en haut de mon mépris, j'aurais laissé la femme à celui qu'elle préfère, sans faire pour cela de mal à personne. La vengeance est trop petite et trop indigne d'un grand cœur quand elle descend jusque-là. En voilà assez, ce me semble, sur cette niaiserie, parlons d'autre chose.

Depuis ce moment, le roi fut pour moi de la même manière : parfaitement poli, mais froid; il ne me fit point de mal, mais il ne m'accorda rien. J'avais demandé pour M. de Monaco le titre et le rang de prince étranger, auquel il a bien autant de droits, je crois, que MM. de Rohan et d'autres qui, enfin, ne sont souverains nulle part; il me l'avait promis; il s'y est refusé formellement. Mes frères ont été sans cesse poursuivis, tourmentés pour des riens. Le pauvre Guiche a passé la moitié de sa vie en exil. Il est vrai que ses sottises ne chômaient pas. Louvigny, qui est un pauvre sire, ne

put jamais avoir le régiment des gardes, lorsque Guiche y dut renoncer; mon père en eut le déboire. Excepté son franc parler, qu'on ne lui ôtait pas parce qu'il était amusant, il ne garda pas grand'chose de son ancienne faveur. Le comte et la comtesse de Gramont sont les seuls qui aient conservé leur manière habituelle. Il est vrai que ma tante ne me peut souffrir et qu'il est impossible de se brouiller avec mon oncle; il rit de tout et n'accepte rien au sérieux.

J'ai rarement autant souffert qu'en cette promenade. Elle dura plus de trois heures; ensuite, il y eut appartement en grande cérémonie pour la réception d'un ambassadeur de Venise; nous y assistâmes toutes, et moi à côté de Madame, selon ma charge. Le soir, la reine tint cercle, autre supplice, et Madame imagina une promenade aux flambeaux, comme aux premiers jours de son mariage. On y rit fort, et moi plus que les autres.

Lauzun m'attrapa dans un coin de charmille, car nous, nous jouions comme des enfants, il me cloua derrière un arbre et me dit.

— Vous avez le courage des gladiateurs romains, qui mouraient en riant, à ce que racontait hier M. de Condom chez la reine.

— Je ne meurs point, monsieur, ni je n'ai envie de mourir.

— Si je ne vous connaissais pas, je vous croirais, tant vous êtes merveilleusement fière et belle ainsi.

Je cherchai à m'échapper, il me retint.

— Vous m'en voulez bien fort, n'est-ce pas?

— Moi, monsieur, et pourquoi vous en voudrais-je? Vous ne m'aimez plus, c'est votre bon plaisir, et je suis faite de façon à ne pas retenir les gens de force.

— Je ne vous aime plus! Ah! plût au ciel!

— Monsieur, madame de Montespan vous appelle, ce me semble.

— Désolé de vous laisser seule, madame, mais malheureusement Bontemps a perdu sa clef.

Il s'enfuit sur ce sarcasme, que je n'oubliai pas.

Maintenant que j'ai fini ce qui me concerne par rapport au roi, et que je tenais à dire, pour ne pas laisser en chemin l'histoire de mon frère et de Madame, nous allons la reprendre au point où elle en était à mon départ pour Monaco. Peu de personnes la savent bien, on la fait d'ordinaire en vraie pastorale, et cela n'a jamais été ainsi. Madame se consola du départ de Guiche, et Guiche se consola de la mort de Madame, lorsqu'il eut bien pleuré entre ma mère et ses petits chiens. Il s'épuit à sa façon de la duchesse de Brissac, qui l'adorait, en prenant des airs de divinité champêtre. Ces amours-là étaient curieux. Je ne crois pas qu'ils aient dit une fois : *Je vous aime*, du ton des autres. Ils roulaient des yeux, ils levaient le petit doigt au ciel pour le prendre à témoin de leurs folies, dont il ne se souciait guère, ils sophistiquaient en fausset des heures entières ; quant au reste, je ne sais, ma foi, ce qu'il en était. Il courait de singuliers bruits sur Guiche à la fin de sa vie, et Ninon disait de madame de Grignan et de moi :

— Ces deux dames sont les seuls hommes de leurs familles.

Cependant Louvigny montra bien quelque velléité masculine, à l'époque de son mariage avec mademoiselle de Castelnau, qu'il enleva fort joliment. Monsieur son frère n'entendit point raillerie, il mit le pistolet sur la gorge à Louvigny, qui, suivant les errements de notre oncle, du même nom que lui, ne flairait pas comme baume à l'endroit du courage. Il épousa, plus par peur que par amour. Mais sa pauvre femme l'a rudement payé, il lui en a fait voir de toutes les couleurs, à quoi

elle riposta de bonne grâce, à ce que prétendent les galants de la cour. Le seul bon moment qu'elle ait eu par lui, c'est lorsque la mort de son frère aîné lui a assuré le duché de Gramont.

Je vous ai laissé Madame et Guiche, au moment de mon départ, ayant entassé sottises sur sottises et fait chasser mon frère de Fontainebleau. Je ne voulais plus m'en mêler, on le sait. Or, voici ce qui arriva pendant mon absence.

Madame, ne m'ayant plus à ses côtés, se rapprocha plus que jamais de la comtesse de Soissons, dangereuse confidente, à laquelle elle en adjoignit une autre, qui, sans avoir les mêmes inconvénients, en avait de grands néanmoins, par son esprit d'intrigue et d'insinuation, par le peu de raison et de bon sens de sa conduite. C'était mademoiselle de Montalais, sœur de madame de Marans, dont nous parlions l'autre jour, laquelle a eu un enfant de M. le duc, s'est amourachée, comme un tas d'autres, de M. de Longueville, et devint dévote à sa mort, dans l'idée qu'il ne voulait point l'aimer et qu'elle n'avait plus que Dieu. Elle aurait dû s'en aviser plus tôt, elle se fût épargné un ridicule.

Les filles de la reine et de Madame avaient des galants à la douzaine. On eût pu monter une maison de charité pour y élever leurs enfants. Fiennes en eut un du chevalier de Lorraine qu'elle donna à madame d'Armagnac, et celle-ci le fit élever avec les siens; c'est une chose avouée, elles ne s'en cachent que juste assez pour ne point passer pour des effrontées et se faire jeter des pierres par les petits garçons. Une personne qui ferait les Mémoires de cette cour, qui raconterait tout exactement, ainsi que cela se passe, léguerait un beau livre à la postérité. On dit que le comte de Bussy-Rabutin s'en est occupé : je voudrais savoir s'il parle de moi et ce qu'il en dit.

Montalais était en même temps intime amie et confidente de la Vallière; elle était née pour cet emploi, auquel elle joignait celui de maîtresse d'un ami de mon frère, grand original, nommé Malicorne. Cette Montalais avait dans la tête toute la légion des démons de l'intrigue; elle en menait cinq ou six à la fois; elle allait et venait de l'un à l'autre, les poches pleines de poulets qu'elle portait à chacun, sans se tromper d'adresse, ce que j'admire fort. Elle fut assez hardie pour se fourrer elle-même dans les affaires de sa maîtresse et de mon frère, leur racontant tout droit qu'elle était à leur disposition, ou du moins à l'amoureux, car, pour Madame, elle y fit plus de façon.

Elle l'alla trouver un jour qu'elle était malade (Madame était grosse en ce temps-là et souffrait beaucoup); elle se jeta à ses genoux et se mit à la câliner, ce qui plaisait à la princesse en ces moments, la plaignant de ses petits maux et des ennuis que lui donnait Monsieur. Elle en vint insensiblement à lui parler des consolations et des dédommagements d'un beau seigneur qui se mourait pour elle, qui écrivait des lettres merveilleuses, et supplia Madame d'en écouter seulement la moitié d'une.

La princesse refusa d'abord. Montalais lui fit une douce violence et lui débita les phrases obscures que le comte de Guiche venait de lui remettre. Madame la voulut faire taire en badinant; mais elle entendit, malgré tout, et Montalais l'entortilla si bien, qu'elle lui fit avouer d'abord que l'amour de Guiche ne lui déplaisait pas; enfin, au bout de quelques jours, elle convint qu'elle l'aimait aussi.

Ceci se passait à Fontainebleau, où Guiche était revenu après le voyage de Nantes; il savait à quoi s'en tenir avant; mais ce voyage pouvait avoir tout changé, et Montalais mena les choses de la bonne façon. Comme

Madame quittait Fontainebleau en litière, Montalais lui jeta dedans plus de vingt lettres du comte, qu'elle lut pendant la route pour se distraire et pour autre chose aussi, non qu'elle en fût très-amoureuse, mais pour faire du roman et s'amuser.

Madame habitait alors les Tuileries et elle y resta quelques semaines sans en bouger. Montalais ne se trouva point empêchée ; elle menait de front les affaires de la Vallière et celles de la princesse, leur contant à toutes deux, sans qu'elles s'en doutassent, les secrets de chacune, et se croyant, avec son Malicorne, maîtresse de la France, parce qu'elle tripotait les fantaisies du roi comme celles de sa belle-sœur.

Bientôt les lettres ne lui suffirent plus, il lui fallut des entrevues, il fallut qu'elle amenât mon frère chez Madame, et cela avec une hardiesse dont seule elle était capable. Si Monsieur s'en fût douté, je crois qu'il l'aurait fait fouetter par ses pages. Elle habilla le comte en femme qui dit la bonne aventure, et si parfaitement, qu'il entra en plein jour aux Tuileries, devant les laquais, les filles, toute la maison, qui le voyaient chaque soir, et nul ne le reconnut.

Elle l'introduisit dans les cabinets où Madame se faisait faire la lecture, et les femmes de la princesse l'entouraient comme une personne de son rang a accoutumé de l'être quand elle est malade. Guiche entra, fit des révérences de vieille femme à s'y tromper ; il contrefit sa voix, son regard, commença par annoncer la bonne fortune à ces mijaurées et leur prédit juste ce qui leur pouvait plaire, afin de les attendrir en sa faveur. Ce fut ensuite au tour de Madame, qui était au lit, et qui se dolentait de toutes les manières. Il voulut être seul avec elle ; elle y fit des difficultés, mais elle finit par céder pourtant, et ils se mirent à causer bas. Le plus fort de l'affaire roula sur des moqueries de

Monsieur. C'était bien la peine de s'exposer à tout pour un si beau sujet.

Mon frère s'en alla comme il était venu, sans laisser un soupçon. Il croisa Monsieur sur le degré qui montait chez le chevalier de Lorraine, il ne le vit point. Ces entretiens se renouvelèrent plusieurs fois, aussi heureusement ; cependant, il fut bien près d'être pris. Un soir que Monsieur était allé chasser à Saint-Germain avec le roi et ne devait revenir que deux jours après, soit qu'il eût été prévenu, soit qu'il se défiât lui-même, il arriva à l'heure du souper. Guiche était chez Madame, seul avec elle. Montalais faisait le guet ; elle entendit le mari qui montait quatre à quatre, et n'eut que le temps de se précipiter avant lui dans la chambre. Le trouble s'empara des amants ; Montalais, plus adroite, prit mon frère par le bras et le cacha derrière la porte qu'elle ouvrit toute grande. Madame se sauva dans son arrière-cabinet, s'étendit sur une chaise allongée et fit semblant de dormir. Le bon prince traversa vite la chambre de sa femme, où était le galant, et, ne voyant personne, il poussa plus loin ; il était heureusement sans son d'Effiat et son chevalier de Lorraine, qui n'y eussent point été pris.

Montalais, la fine mouche, l'arrêta dans le premier cabinet, disant que Madame dormait, qu'elle souffrait fort, qu'on ne la dérangerait point, et mille autres sornettes. Pendant ce temps, mon frère s'échappait et se mêlait doucement dans l'antichambre à ceux qui attendaient, comme s'il ne venait que d'arriver. Nul n'y prit garde. Monsieur en fut pour ses recherches et Madame le maltraita fort d'être venu ainsi la priver de son repos.

— C'est, dit-il pour s'excuser, qu'on m'avait assuré que le comte de Guiche était ici.

— Quand il y serait, monsieur, est-ce qu'il n'en entre pas d'autres ?

— Sans doute, mais j'avais bien le droit d'y être aussi.

Je ne sais si son excuse fut admise.

Les affaires ne tardèrent pas à se gâter par la bêtise de la Vallière, qui était certes une très-bonne fille, mais qui n'a jamais eu le moindre de tous les esprits. Elle cachait au roi les secrets de Madame, qu'elle savait par Montalais, à qui elle avait juré le silence ; mais elle fit si bien avec des réticences et des airs pincés, que le roi se doutait qu'elle avait des mystères pour lui. C'est ce qu'il déteste le plus au monde, il veut tout savoir de ses maîtresses, il ne souffre pas qu'on lui cèle la moindre chose, et il demande à chaque minute :

— Qu'est-ce qu'on dit ? que savez-vous ?

Il avait encore contre elle une certaine jalousie d'un M. de Bragelonne, qui l'avait aimée à Blois et qu'elle avait manqué épouser. Montalais sut bien s'en servir plus tard pour entrer dans la confiance du roi, comme je le dirai. Il interrogea donc la Vallière, qui s'obstina à ne rien répondre. Il insista, il supplia ensuite ; elle persista à se taire, il la quitta furieux. Ils s'étaient promis de ne point s'endormir sur une colère, elle attendit, rien ne vint ; elle se monta la tête, pleura toute la nuit, et enfin le matin, de bonne heure, partit comme une folle et s'alla jeter dans un petit couvent borgne à Chaillot.

Le diable, qui se mêlait de tout cela, voulut que justement la veille, chez M. le Grand, quelqu'un s'avisa de dire que Madame était fort mal, beaucoup plus qu'on ne disait, et qu'elle n'en reviendrait assurément pas. Monsieur mon frère, qui est une vraie licorne pour ces choses-là, ne manqua pas de s'évanouir, et d'emmener Vardes dans un coin, afin de lui bien conter où il en était avec Madame, le chagrin qu'il aurait s'il lui

arrivait un malheur, et tout ce qu'il aurait dû coudre derrière ses lèvres.

Or, Vardes était bien le plus perfide, le plus abominable de tous les hommes, et, comme si ce ne fût pas assez, il avait pour maîtresse la comtesse de Soissons, plus méchante et plus intrigante que lui, si c'est possible, et plus capable de toutes sortes de mauvaisetés. Vardes alla de ce pas lui tout conter, pendant que mon frère courut chez Madame, se confessa à elle de son indiscrétion, dont Madame fut très en colère, et lui commanda de rompre avec Vardes sur-le-champ.

— Madame, lui répliqua-t-il, je me battrai avec Vardes incontinent, si vous l'exigez, mais je ne puis rompre avec un ami parce que j'ai eu le tort de lui faire une confidence ; Vardes est un honnête homme, il ne nous trahira point, et peut nous servir au contraire.

Sur ces entrefaites la Vallière se sauva. Le matin, on va dire au roi qu'on ne sait où la trouver et qu'elle a disparu des Tuileries.

Le roi arrive et va chez Madame lui demander compte de sa chère maîtresse ; Madame répond qu'elle n'en sait rien; le roi lui dit qu'elle doit le savoir. Ils s'emportent de propos ensemble, et Monsieur arrive, qui dit gravement :

— Elle a bien fait de s'en aller, elle ne rentrera plus chez moi.

Le roi n'eut pas l'air d'avoir entendu, il les quitta, parcourut le château, interrogea les filles ses compagnes, jusqu'aux laquais, aux suivantes et même les servantes de peine. Montalais jetait les hauts cris et jurait qu'elle ignorait tout, ce qui était vrai. Enfin, un cocher raconta où il l'avait conduite. Le roi y courut, lui quatrième. Il la trouva couchée par terre, dans les larmes, et l'emmena bien vite, mais en conservant

néanmoins une arrière-pensée de son silence, ce que voyant, elle lui ouvrit son cœur.

Il se sentit fort de cette confidence, rentra aux Tuileries par un petit degré, fit appeler Madame dans un cabinet noir et lui demanda en grâce de reprendre la Vallière. On sait qu'elle ne la pouvait souffrir, la regardant comme la cause de sa rupture avec le roi ; elle se crut bien puissante, et, pour se venger, répondit Non, très-sec.

— Et pourquoi, madame ? demanda-t-il, quelle est votre raison ?

— Vous ne l'ignorez point ; d'ailleurs Monsieur n'y consentira pas.

— C'est donc parce qu'on la croit à moi que mon frère la chasse de sa maison ?

Madame baissa les yeux et se tut.

— S'il en est ainsi, je sais les moyens de le rendre moins difficile. La maîtresse du comte de Guiche vaut-elle mieux que celle du roi de France ?

— Et qui est la maîtresse du comte de Guiche ? demanda la princesse avec hauteur.

— Vous, madame.

— Moi !

— Ne mentez pas, je le sais.

Il lui raconta les détails, ce qu'il avait su par la Vallière, de façon à ce qu'elle ne pût rien nier, mais sans dire qui l'avait si bien renseigné là-dessus.

Madame fut atterrée. Le roi, qui avait fort pleuré et ne voulait pas le faire voir, avait l'âme attendrie ; il n'insista pas sur le blâme, et promit à Madame que, si elle voulait rompre avec le comte de Guiche et reprendre la Vallière, il ne se souviendrait plus de rien. Elle promit ce qu'il lui demanda, tout en maudissant les indiscrets.

La Vallière rétablie dans sa chambre, le roi vint le

soir chez Madame et fit appeler Montalais, fière d'une telle distinction. Il la questionna sur Bragelonne, lui fit raconter dix fois ce qu'il lui plut de dire; elle mentait comme la *Vie des saints*. Le roi la quitta enchanté et calmé. Sa maîtresse était justifiée, et Montalais un oracle.

Le roi conservait des habitudes de tous les jours chez la comtesse de Soissons. La Vallière ne pouvait l'en empêcher; mais elle haïssait la comtesse, et celle-ci ne l'ignorait pas. Vardes et elle s'ingéniaient contre elle du matin au soir; enfin, ils crurent avoir trouvé un bon moyen, et ce fut la fameuse lettre espagnole, qu'ils adressèrent à la Molina, femme de chambre de la reine, pour être remise à Sa Majesté, et dans laquelle ils racontaient les amours du roi et de la Vallière avec force de méchancetés.

La Molina, après l'avoir lue, au lieu de la remettre à sa maîtresse, la porta au roi, qui entra dans une colère épouvantable et jura qu'il en ferait rouer les auteurs s'il les pouvait découvrir. Il s'adressa à tout le monde, même à ce scélérat de Vardes, qui ne trouva rien de mieux que de jeter les soupçons sur le duc et la duchesse de Navailles, ce qui contribua beaucoup à leur disgrâce arrivée peu après.

Toute la cour fut en rumeur. Madame et le comte de Guiche savaient la chose; ils étaient dans les transes horribles et se voyaient chaque jour, par les soins de Montalais, pour chercher, disaient-ils, les moyens de se séparer. Est-ce que les amoureux trouvent ensemble ces moyens-là?

Vardes, devenu ami et confident de Madame, s'avisa de penser un jour qu'elle était plus jeune, plus belle que la comtesse de Soissons, qu'elle avait infiniment d'esprit, qu'elle était Madame, au plus particulier avec le roi, et qu'enfin elle valait mieux pour un homme de

sa sorte que la nièce de Mazarin. Il se mit donc à en devenir amoureux et à le lui montrer sans le lui dire, prenant seulement vis-à-vis d'elle les airs du plus grand respect et du plus grand dévouement.

Quand il vit la tournure nouvelle des affaires de son *ami*, il chercha les moyens de s'en débarrasser sans y paraître et sous les semblants de tendresse. Il alla chez mon père, lui raconta tout, lui dit que son fils se perdait, qu'il fallait l'arracher malgré lui à ce danger, et que le seul moyen était de l'envoyer en Lorraine commander les troupes devant Nancy. Le roi se hâta de le satisfaire; lorsque le maréchal, persuadé, le lui demanda, il ne douta pas que tous ne fussent d'accord pour avoir trouvé cette manière de l'éloigner sans scandale et le dit le soir à Madame, laquelle entra dans une douleur extravagante, non de perdre mon frère, mais de ce qu'elle le crut décidé à la quitter sans l'avoir prévenue.

Guiche, fort superbe et fort frondeur, une fois averti, écrivit à Madame qu'il n'irait point, et que, si elle y voulait consentir, il soutiendrait au roi, devant tous, qu'il n'avait pas demandé ce commandement et qu'il le refusait. Sans Vardes, qui craignit les éclaboussures, il faisait cette folie.

Montalais l'emmena promptement (j'entends mon frère), afin qu'ils se pussent consulter et dire adieu. Elle s'enferma dans un oratoire; comme ils étaient tout au plus tendre, Monsieur revint. On n'eut que le temps de cacher mon frère dans une cheminée, où il demeura longtemps sans pouvoir sortir. Enfin, Montalais l'en tira et le crut sauvé, tandis qu'au contraire le plus grand danger qu'il eût encore couru en cette galanterie le menaçait présentement.

Montalais avait des ennemis parmi ses compagnes, furieuses de la voir si avant dans les bonnes grâces de

roi et de sa maîtresse, entre autres une appelée d'Artigny, fille très-peu exemplaire de toutes façons, mais qui la guetta et résolut de la perdre. Elle vit entrer le comte de Guiche chez Madame avec elle, et puis elle alla tout de suite le déclarer à la reine-mère, qui ne l'avait jamais aimée.

La reine envoya incontinent chercher Monsieur, et, par un procédé de dévote, elle lui avoua tout. Je vous laisse à juger la furie ! Il donna sur-le-champ l'ordre de chasser Montalais, laquelle se laissa faire, mais ne perdit pas la tête et emporta ses cassettes, où étaient les correspondances. Ensuite il alla chez Madame, et commença l'entretien par lui déclarer ce qu'il venait de faire; puis il l'accabla de toutes sortes d'injures et lui reprocha ses intrigues avec Guiche, qu'il connaissait maintenant de point en point, disait-il.

Je vais de ce pas trouver la reine votre mère au Palais-Royal, et lui annoncer que je vous répudie, que je vous envoie au couvent, que je ne vous garderai point céans et que vous êtes indigne de ma bonté.

Madame tombait des nuées; elle ne répondit point d'abord, mais, un peu remise, elle eut assez de présence d'esprit pour écouter son flot de paroles afin de n'avouer que tout juste. Elle devina qu'il en savait peu, et se fit un mérite de livrer ce peu-là, en cachant le reste. Elle convint d'une unique entrevue et de quelques lettres.

— Et encore innocemment, ajouta-t-elle.

Monsieur ne la crut pas; il en eut l'air, car elle commençait à entrer sur un terrain peu sûr pour lui, et sur lequel il n'aimait point à la suivre. Elle se plaignit doucement de ses amitiés et dit qu'elle se croyait permis quelques amitiés aussi, bien moins exclusives, bien moins violentes que le chevalier de Lorraine et ses autres suivants.

— Le chevalier de Lorraine, monsieur, est votre comte de Guiche à vous. J'ai voulu prendre un ami, comme vous en avez pris un; seulement cet ami n'est pas toujours avec moi, il ne loge point au château, il ne me suit pas jusque dans votre chambre, et me laisse plus des trois quarts de ma vie à passer avec vous. Vous voyez que nous ne sommes pas encore quittes.

Monsieur, lorsqu'on lui parlait *haut* du chevalier de Lorraine, *mangeait des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld; c'était un embarras bien convenable, et que je ne me chargerai pas de vous expliquer, ayant toujours eu pour principe de ne me mêler que de ce qui me regarde. Madame se sauva par là, il ne sonna mot du couvent, et lui demanda seulement de ne plus recevoir mon frère.

— Mais, monsieur, cela fera parler, reprit Madame.

— Je me charge de le renvoyer sans bruit et sans éclat, madame.

— N'est-ce pas assez d'avoir renvoyé Montalais?

— Ah! quant à celle-là, ne m'en parlez pas, c'est une fille à ne point accepter. J'en ai appris de belles sur son compte. Je ne la veux plus, je ne la veux jamais.

Madame ne s'amusa pas à défendre Montalais, elle avait autre chose à faire, et la savait fille à se tirer d'affaire sans être aidée; elle dit à Monsieur que ces discussions et ces éclats dans sa maison lui donnaient mauvaise tournure, et qu'elle le priait de les cesser.

— Je n'ai rien à vous dire pour ce qui est entre nous, monsieur, vous êtes le maître; mais ne publiez pas vos chimères, mais vivons bien au moins pour ceux qui nous regardent. Nous sommes sur un théâtre où les places se payent double et où l'on nous siffle en conséquence.

Hélas! elle avait raison, les petits nous jugent; s'ils nous jugeaient à notre aune, nous serions innocents, mais ils nous jugent d'après leurs souffrances, dont ils

nous croient exempts, et ils nous haïssent. Dieu les venge.

Monsieur, enchanté d'avoir exercé son autorité, ou du moins d'en avoir montré l'ombre, ne conserva plus de ressentiments contre mon frère. Il crut à la parole de Madame ou voulut y croire, seulement il exigea qu'elle ne revît plus Montalais. Montalais fut le bouc émissaire, toutes les iniquités tombèrent sur elle, on l'envoya au couvent, la pauvre fille! et ce fut là un couvent bien révolutionné assurément.

Mon frère partit, bon gré, mal gré. Vardes l'embarqua en lui persuadant que sa présence froissait Madame. Dès qu'il fut loin, il sut mettre à profit cette absence pour s'insinuer, et maintenant je le dis, moi qui vais paraître devant Dieu, je le dis parce que la vérité m'attire et que je ne veux pas mentir, si Madame a aimé un homme dans sa vie, c'est Vardes qui a causé sa mort, c'est Vardes enfin qui doit porter devant Dieu le fardeau de son existence détruite, et non pas Guiche. Vous en serez bientôt convaincus comme moi.

Mon frère était un héros de roman à sa façon; il n'aimait que lui, mais il s'aimait tant, qu'il avait l'air d'aimer les autres, quand on n'y regardait pas de trop près. Il est des gens pour lesquels les impressions tendres sont une jouissance physique, il faut bien qu'ils aient un sujet à ces jouissances, les autres leur servent à cela. C'est un faux air d'attachement qui n'est que de l'amour de soi. Guiche était de ce nombre. Mais ce même caractère excluait chez lui toute intrigue, toute ambition, il ne voulait d'agitation que celle de Clélie ou de Madame, et il n'eût pas donné les émotions d'un rendez-vous difficile pour la couronne de France. Ce n'était donc point un amant dangereux pour une princesse, au contraire, il la détournait du souci des affaires, et n'employa jamais l'ombre de son crédit ni pour lui ni pour les siens.

Vardes, dévoré de toutes les passions possibles, énergique, dominateur, persistant, aimait, dans Madame, la princesse d'abord, la femme ensuite. Il la voulait posséder plus encore pour la conduire que pour en recevoir le bonheur. Je l'ai connu, Vardes, j'ai passé avec lui vingt-quatre heures d'une façon étrange, et ces vingt-quatre heures m'ont tout révélé sur cet homme. Si j'eusse été près de Madame, je l'en aurais garantie ; je le flairais.

La rivalité s'établit entre lui et le chevalier de Lorraine, autre dominant. La pauvre princesse en fut la victime; ne pouvant la vaincre, on l'a tuée.

La cour alla à Saint-Germain, et là, commença une nouvelle intrigue de la comtesse de Soissons et de Vardes contre la Vallière, et on y employa Madame, qui se laissa faire. On voulut donner au roi la Mothe-Houdancourt; ils persuadèrent à Sa Majesté que cette fille se mourait d'amour pour lui. Malgré sa passion pour la Vallière, il le crut, les hommes croient toujours ces choses-là, et commença à courir les gouttières avec Lauzun pour l'aller voir dans la chambre des filles. Madame de Navailles s'en aperçut et fit griller les cheminées; ce fut son coup de grâce, on la renvoya le lendemain.

Mon oncle, alors le chevalier de Gramont, était amoureux de la Mothe et quelque peu son amant; on l'exila sans miséricorde. C'est alors qu'il alla en Angleterre, où il fut le premier seigneur du pays pour les galanteries et les caprices. Il en revint le mari de mademoiselle d'Hamilton bien des années après.

Tout marchait donc en cette affaire contre la pauvre la Vallière, qui pleurait dans son coin et n'intriguait pas, elle, lorsque la reine-mère, dont les haines sommeillaient et ne mouraient point, découvrit l'histoire. Elle ne pouvait souffrir madame de Soissons, qui, au temps

de la minorité du roi, avait élevé autel contre autel et lui avait enlevé son empire sur son fils; elle écumait tout dans les amours de notre sire. Elle eut la certitude que les marquis d'Aluyé et Bouillon, amis de la comtesse, faisaient les lettres de la Mothe au roi, dont celle-ci n'écrivait pas un mot.

—Tenez-le pour certain, lui dit-elle, et voici d'avance la copie de celle que l'on vous remettra ce soir, dans laquelle, vous le voyez, on vous demande l'éloignement de la Vallière. Vous comparerez vous-même, et vous verrez si je vous trompe.

Le roi, le soir, reçut la lettre telle que la reine la lui avait annoncée. Il la rendit séance tenante et la copie avec. La comtesse en pensa crever. Le roi ne revit plus la Mothe, qui afficha des regrets et une désolation inconsolables, et la Vallière respira un peu. Quant à Madame, toute sous la domination de Vardes, elle ne renvoya point d'Artigni, qui l'avait vendue, lorsque Montalais (Montalais n'oubliait rien, la digne fille!), lorsque Montalais, du fond de son couvent, eut découvert qu'elle était venue à la cour grosse, qu'elle avait un enfant et qu'elle trompait tout le monde. Elle envoya les lettres de d'Artigni même. Madame fit mine de la chasser; mais Vardes ne le voulut pas, et elle resta.

Le beau, c'est que Monsieur le chérissait et n'en était nullement jaloux. Il trouva le moyen de lui faire tomber toute sa jalousie sur le prince de Marcillac, fils de M. de la Rochefoucauld, le même qui servait les amours du roi, dont j'ai parlé. Monsieur fit si bien rage, qu'il le força à s'en aller chez lui, ce dont il n'avait nullement envie, et Vardes, triomphant, commença à mettre madame de Châtillon dans ses intérêts, afin de ne se point brouiller encore avec la Soissons, qui lui pouvait servir jusqu'à ce qu'il fût assez sûr de Madame.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre mes anciennes

aventures pour raconter ce qui vient de m'arriver aujourd'hui ; je ne saurais penser à autre chose, et, comme je ne me soucie pas de le confier à personne, je le veux écrire, cela me soulagera. Il est merveilleux que je puisse encore tenir la plume après ce que je souffre depuis deux ans. Fagon ne me cache pas la vérité, je sais que je suis perdue, et si je ne le savais pas, la scène de ce matin ne me laisserait aucuns doutes ; sans mon caractère et mon insouciance de tout à présent, j'en serais morte de peur de mourir.

Je parlais l'autre jour de mon père et de sa cruauté ; depuis le commencement de ma maladie, il l'a exercée sur moi d'une façon épouvantable, il vient d'y mettre le comble. Décidément, je ne sais plus que penser de cet homme-là. Je comprends toutes choses, si méchantes qu'elles soient, lorsqu'elles peuvent rapporter gloire, plaisirs, honneurs ou profits ; mais les atrocités inutiles ! mais les tortures infligées à un cadavre ! ce n'est rien, ou plutôt c'est une lâcheté.

M. de Gramont m'entretient depuis un mois, dans ses rares visites, de son départ pour son gouvernement de Béarn. Il a presque l'air de me quereller de ce que je ne meurs pas assez vite, et il me reproche la quasi-obligation qui le force à retarder ses projets.

—Guérissez-vous donc, madame, dit-il du même ton que s'il me conviait à me faire enterrer bien vite.

Ce matin il est arrivé de bonne heure. J'avais conquis une heure de sommeil, et c'est pour moi plus précieux que tous les trésors du monde. Blondeau l'en a prévenu, il n'en a tenu aucun compte et a ordonné qu'on m'éveillât, sous prétexte qu'il était pressé. J'en ai souffert des martyres, dont il n'a point eu pitié, au point de ne pouvoir lui répondre pendant quelques instants. Il a pris place auprès de mon lit, m'a beaucoup regardée, et puis il a commencé ainsi :

— J'arrive de Versailles, ma fille.

J'ai fait un signe de tête.

— J'ai vu le roi, et Sa Majesté m'a répété trois fois que je devais partir pour mon gouvernement, elle s'étonne que je sois encore ici. De sorte que, bon gré, mal gré, il faut charger mes carrosses.

— Je suis fâchée, mon père, car nous ne nous reverrons plus.

— J'espérais ne pas être contraint à cette extrémité, j'espérais que vous... guéririez ; mais puisque cela traîne en longueur, le devoir parle, je dois obéir.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, monsieur.

— En vérité, ma fille, vous êtes une femme forte, et il y a plaisir à causer avec vous en vous reconnaissant un si grand courage. Que voulez-vous? c'est assez triste à votre âge de plier un bagage encore si bien garni ; mais le comte de Guiche est allé marquer les logis, je vous suivrai bientôt, et il ne restera plus que Louvigny et sa sotte femme pour se moquer de nous tous.

— Vous resterez longtemps aussi, monsieur, vous avez bon pied, bon œil, bonnes dents, vous prenez les maux de la vie en homme qui ne les redoute guère, et, pour votre âge, vous avez le meilleur visage qui se puisse voir.

— Parbleu, je vous remercie du compliment, ma chère princesse ; au moment où vous voilà, on ne farde pas la vérité, et quand on a votre fermeté d'esprit, on aime à l'entendre, je vous la dirai donc tout entière.

— Je vous écoute, monsieur.

— Eh bien, chacun s'étonne que vous n'appeliez pas un confesseur, et votre belle-sœur vous propose le père Bourdaloue comme celui qui vous préparera le mieux au grand passage, et que vous avez déjà vu, d'ailleurs.

— Je ne suis pas décidée encore, monsieur, j'y

songe, mais je veux auparavant achever certains arrangements d'affaires, pour être tout à mon salut. Je sais ce que j'ai à vivre, Fagon me l'a calculé, et je puis donner encore quelques jours au monde.

— Mais, du tout ! du tout ! Fagon vous trompe, ma pauvre fille, cela presse. Le roi me demandait hier de vos nouvelles, et il a insisté fort sur la visite du père Bourdaloue. Madame de Montespan et lui ne parlaient d'autre chose. « Il faut qu'elle fasse venir Bourdaloue, il n'y a que lui ! ont-ils répété, et le plus tôt possible, Fagon prétend qu'elle est fort mal. »

Madame de Montespan ! jusque sur mon lit de mort ce nom et ce souvenir doivent donc me poursuivre !

J'ai répondu au maréchal que j'aviserais, mes souffrances devant bien, en face de Dieu, me servir d'expiation.

— Tenez, ma fille, interrompit-il, comme un homme qui se déboutonne malgré lui, pressé par l'urgence ; je vois que vous ne me comprenez pas et qu'il faut casser les vitres ; c'est dur, mais c'est indispensable, vous n'en avez peut-être pas pour deux jours. Il suffit de vous regarder pour en être convaincu. Regardez plutôt.

Il sortit alors son petit miroir de poche et me le présenta, mes yeux s'y portèrent involontairement, et qu'y vis-je, grand Dieu ! un dessèchement outrageant pour la nature humaine, par le dérangement de tous les traits du visage, une tête de mort gâtée par une peau noire et luisante, rien, rien qui puisse faire souvenir de moi, pas un reste de cette beauté dont j'étais si vaine !

Je suis restée anéantie. Quoi ! c'est là moi ! moi, la princesse de Monaco ! moi, que tant d'hommes ont adorée ; moi, dont les poëtes ont célébré la beauté ; moi qui ai vu à mes pieds l'univers, c'est moi ! Ah ! que suis-je devenue ? C'est une cruauté épouvantable que de

m'en avoir instruite ; ma pauvre Blondeau avait eu plus de pitié, elle me l'avait caché, elle !

Lorsque le maréchal s'aperçut de l'état où il m'avait mise, lorsqu'il me vit prête à perdre connaissance, je ne sais s'il s'en repentit, mais il agita les sonnettes et appela mes gens. Blondeau ne se fit pas attendre.

— Ah ! qu'avez-vous fait, monsieur le maréchal ! s'écria-t-elle, me voyant à la main ce terrible miroir.

— Ne fallait-il pas lui dire, mam'selle Blondeau? Et pouvait-on la laisser mourir comme un chien (1)?

— Madame ne mourra pas, monseigneur, elle va mieux, au contraire, M. Fagon l'a dit. Maintenant, permettez-moi de la soigner, je sais ce qu'il lui faut.

Elle l'écarta sans cérémonie et me donna les cordiaux ordonnés par Fagon ; je revins à moi-même, et j'eus un moment horrible, un moment qui doit être un avant-goût de l'enfer. Je ne puis ni le rendre ni l'exprimer. Ce qui me domina fut une haine suprême pour mon père, je lui souhaitai sur-le-champ, en moi-même, de trouver à sa mort une pareille barbarie pour l'aider à partir ; mais je ne lui donnai point la jouissance de cette douleur. Lorsque je fus un peu remise, je redemandai à Blondeau le miroir.

— Non, madame, non, je ne vous le donnerai point.

— Je le veux, et j'en veux un plus grand même. Apportez-moi sur l'heure celui de ma toilette.

Après quelques difficultés, elle a obéi. Je me suis soulevée et j'ai contemplé ce spectre, avec le plus grand sang-froid, en apparence, mais blessée pourtant jusqu'au plus profond de mon être.

— Voilà, dis-je, une femme bien abîmée qui s'en va. Il ne m'en coûtera plus guère, à présent, de mourir

(1) Cette conversation *incroyable* du maréchal de Gramont avec sa fille est relatée dans plusieurs lettres de madame de Sévigné et de Bussy-Rabutin, au mois de juin 1678.

tout à fait, je sais ce qui reste de moi, c'est si peu de chose ! Monsieur. vous avez bien fait, je vous remercie ; je vous dois beaucoup ; après m'avoir donné la vie, vous m'apportez encore la mort ! C'est bien ainsi.

— Vous êtes aussi courageuse qu'un maréchal de France, madame ; je voudrais que toute la cour fût là pour vous entendre.

Je trouvai la force de sourire.

— Pour m'entendre, je le veux bien, à condition qu'on ne me verra pas. Blondeau, envoyez sur l'heure chez M. Fagon, il est près d'ici, et on le trouvera chez lui en ce moment. Je désire lui parler devant M. le maréchal.

Et je changeai la conversation. Je me mis à parler du roi, de la cour, de ce qui intéressait mon père autrement que moi et les siens. J'avais tant de tranquillité, que le maréchal s'en déconcerta. Il ne savait plus que me répondre, lorsque Fagon entra.

Après les révérences obligées, lorsqu'il approcha de moi, je le reçus en souriant et en lui montrant le miroir.

— En vérité, monsieur Fagon, lui dis-je, grâce à M. le maréchal, je sais ce que vous me cachiez, et c'est très-mal d'agir ainsi envers moi, qui suis une de vos meilleures pratiques. Quoi ! j'en suis réduite à cet état-ci, et vous me l'avez celé ! Comme c'est mal à vous ! Aussi faut-il réparer votre faute et me parler franchement sur le reste. Aussi bien, le plus difficile est fait. Vous m'estimez trop, je le suppose, pour penser que je prendrais encore la vie avec un pareil visage. Combien ai-je encore de temps à souffrir ?

Fagon me regarda étonné, confus, ne sachant que me répondre ; j'insistai.

— Monsieur Fagon, je vous demande une décision. Je la veux, il me la faut. Les gens de ma qualité et de

ma sorte ne meurent point sans avoir des dispositions à prendre. Ne craignez pas; voyons, combien ai-je de jours?

— Vous êtes loin de compter par jours, madame la princesse.

— Ah! ah! c'est déjà mieux. Combien de semaines?

— Plus que des semaines, madame.

— Vraiment! ce sont des mois! Vous verrez que M. le maréchal aura l'agréable surprise de retrouver sa *jolie* fille. Combien de mois donc, monsieur?

— Au moins trois, madame la princesse.

— Trois mois! c'est une fortune! J'ai le temps de tout terminer et d'apprendre au monde ce que c'est qu'une femme de mon caractère, lorsqu'elle le veut. Maintenant, monsieur Fagon, vous ne me trompez point?

— Malheureusement, madame, il est des maladies sur lesquelles nous errons quelquefois, la science n'est pas infaillible; mais il en est d'autres dont la marche est connue, réglée d'avance. Celle de madame la princesse est de ce genre. De même que lorsque vous m'avez interrogé, je vous ai dit, sur votre demande, qu'elle était incurable, de même je vous dis aujourd'hui qu'elle sera longue, et que vous arriverez à la fin, à ne plus souffrir du tout. Je dois ajouter qu'il n'est pas une seule femme à laquelle je voulusse parler ainsi, et que je connais même peu d'hommes assez courageux et d'un esprit assez élevé pour entendre avec autant de calme ce que je viens d'être appelé à vous dire.

— Il est vrai, répliqua le maréchal, ma fille est une vraie héroïne.

— Eh bien, monsieur, maintenant vous pourrez répéter à madame de Montespan et au roi ce que vous avez entendu; vous pourrez les tranquilliser sur mon salut et leur apprendre que je saurai m'en aller quand

il en sera temps. Votre conscience de courtisan et de père est en repos désormais.

— Vous raillez, madame.

— Je ne raille point, je vous jure, je parle très-sérieusement. Vous allez partir, n'est-ce pas ? Disons-nous donc adieu tout à l'heure, pour qu'il n'en soit plus question, et que cela se termine le même jour. Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi. Dans ce qui vous reste à vivre, je vous souhaite la continuation de votre philosophie et de votre bonne humeur. Je vous souhaite, enfin, ce que vous pourrez désirer, et je vous souhaite surtout des derniers moments aussi doux que ceux que vous m'avez faits.

Fagon était parti quand je parlai d'adieux à mon père, de sorte que nous étions seuls.

— Vous avez une fin digne d'envie, ma fille, digne du commencement surtout ; vous ne vous êtes jamais refusé grand'chose, vous avez bien vécu, vous avez mené un train magnifique et de plaisirs et de galants. La vie est donc pleine pour vous, elle n'aurait plus que la vieillesse à vous offrir, et c'est une triste compagnie. A vous surtout on peut dire : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

Tel est monsieur mon père : sur mon lit de mort il plaisante, et son dernier adieu est un sarcasme.

Comme il me quittait, il a voulu m'embrasser.

— Oh ! non, monsieur, dispensez-vous de cet effort, on ne peut embrasser un pareil visage. Nous ne nous en séparons pas moins bons amis pour cela.

Il est parti, son mouchoir sur les yeux, afin de cacher qu'il ne pleurait point.

C'en est fait ! je ne le reverrai plus... C'est mon père cependant !

XXII

Je terminerai ces Mémoires, du moins ce que je me suis promis d'écrire, car je n'aurai pas le temps de tout raconter, ensuite je ferai venir Bourdaloue, et tout sera dit avec le monde. J'essayerai de me donner à Dieu. Je suis fâchée de ne l'avoir pas fait plus tôt, il me répugne de revenir à lui en l'état où je suis, je lui fais un triste présent. Il est souverainement bon, cela est vrai, mais c'est lui manquer de respect que de lui offrir de pareils débris, le rebut des créatures et le reste des passions. J'ai un courage qui m'étonnerait si mon orgueil ne m'était pas connu. L'orgueil seul me soutient et me dirige, l'orgueil me rend la puissance que la faiblesse humaine m'ôterait. Je mourrai bien, si j'ai mal vécu, je terminerai le rôle en femme forte et sûre d'elle-même, je ne veux pas que personne le puisse mieux jouer quand je n'y serai plus.

J'en étais restée au moment où madame de Châtillon entra un peu dans les affaires de Madame; elle n'y tint guère, parce que Vardes la craignit et l'évinça. Montalais, mise à Fontevrault par ordre de Monsieur, se désespérait, écrivait à Malicorne des lettres désespérées, ainsi qu'à son ami Corbinelli; tous les deux avaient ses fameuses cassettes, et ils se résolurent à en faire usage pour obtenir quelque adoucissement à son sort. Voilà donc tout ce monde en mouvement et en marché pour ces lettres. Mon père même s'en mêla; mais Malicorne ne les voulut point livrer qu'à bon escient, et Vardes, ami intime de Corbinelli, essaya de se les faire remettre par lui pour en avoir le profit qu'il comptait.

Il se fit un mérite de ces démarches près de Madame,

en même temps qu'il en prit prétexte pour demander une entrevue secrète. Elle eut lieu à Chaillot, par les soins de la mère de la Fayette, l'ancienne maîtresse de Louis XIII, qui aimait fort Madame, l'ayant eue enfant dans son couvent. Madame vit Vardes seul à seul, non-seulement là, mais encore chez madame de Châtillon, devenue madame de Meckelbourg, et je suis sûre qu'elle lui accorda ce que mon frère n'en a jamais eu. Elle m'a avoué elle-même, peu avant sa mort, qu'elle avait aimé Vardes avec une véritable passion, au point de ne lui rien refuser.

Pendant ce temps, il la trahissait de tous les côtés, et avec tous. Il s'était mis dans sa confidence, au point qu'elle lui montrait les lettres du roi d'Angleterre, son frère, et qu'il avait l'air de la soutenir contre notre sire, à nous, auquel il portait ces mêmes lettres, dont il lui vendait les secrets. Ensuite, il écrivait à Guiche que Madame le trompait pour Marcillac, en même temps qu'il desservait Marcillac auprès du roi et de Monsieur pour le faire chasser, ce qui eut lieu une seconde fois. Il aveuglait la comtesse de Soissons qu'il gardait, et par crainte et par habitude, au point de la faire entrer dans ses intrigues contre mon frère, et de l'aider à persuader Madame qu'il la croyait amoureuse de Marcillac, et qu'il n'en voulait plus entendre parler.

Sur ces entrefaites, le roi alla en Lorraine; il reçut mon frère avec une faveur inaccoutumée, il le mit de ses particuliers, et lui fit raconter l'histoire entière de Madame et jurer qu'il ne la reverrait plus. Pour preuve, mon frère fit la cour à madame de Grancey, la même qui est aujourd'hui la maîtresse de Monsieur, et qui trônait en Lorraine à son chapitre. Madame le sut; Vardes aidant, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et lui défendit de jamais prononcer son nom. Sur quoi Guiche, après la prise de Marsal, joua le désespéré, s'en

fut se battre en Pologne et s'y conduisit avec grande vaillance. Il y eût été tué sans un gros médaillon où était le portrait de Madame, qui para le coup. On fit de ce portrait un étalage romanesque ; pour être juste, j'ajouterai qu'il le montrait à tout venant, et que Hongrois, Polonais et Turcs le crurent l'amant de madame Henriette, ce qui n'était point, en ce moment du moins. Plus tard... c'est possible, je ne crois pas.

Vardes avait donc éloigné Guiche, Marcillac ; il voulut éloigner aussi les favorites et se servir des unes pour détruire les autres. Madame de Meckelbourg résista plus longtemps ; mais madame d'Armagnac, madame de Montespan, ne durèrent guère. Il fit agir Monsieur, qu'il menait en laisse ; on obtint du roi qu'il ne s'en mêlerait pas, et la princesse restait isolée. Je ne finirais pas si je vous racontais les intrigues qui se croisaient : c'était un vrai réseau dans lequel Madame était prise et dont Vardes tenait les bouts. Ils se voyaient chaque jour en cachette. Madame de Meckelbourg, bien que Madame ne lui montrât plus la même amitié, continua à les servir et à les recevoir comme par le passé. Madame en était folle.

Que se passa-t-il dans l'esprit de cet homme ? Je n'ai jamais pu l'expliquer ; mais ce qui est sûr, c'est qu'enveloppé dans ses filets comme il l'était, c'est qu'aimé de la plus charmante princesse du monde, au risque de se perdre, il lui revint le caprice de madame de Soissons avec son grand nez, et qu'il se redonna à elle au point que Madame ne put s'empêcher de s'en apercevoir.

Il n'alla point au rendez-vous, il se retira peu à peu, non des confidences, car il voulait tout savoir, mais des privautés amoureuses, n'étant que juste ce qu'il fallait pour ne pas rompre. Il y mit tant de négligence et de maladresse, que ses ficelles parurent, que chacun com-

mença à s'apercevoir des fourberies, et que l'on se défia.

Madame avait le défaut de trop écrire, ses lettres étaient par douzaines, et elle y disait tout. Vardes montrait au roi celles où il n'était question que d'affaires, ce qui livrait les secrets de tout le monde et amenait de grands inconvénients.

Un soir, Madame était conviée à dîner chez la reine-mère, en cérémonie; elle n'y allait guère autrement; avant de s'y rendre, on était à Fontainebleau, elle passa dans l'appartement de madame de Meckelbourg, où Vardes devait l'attendre. Elle était fort parée de jayets, ce qui lui seyait à merveille, avec ses cheveux et son beau teint. Elle se sentait fort gaie et sortit presque en chantant. Vardes y était, en effet, mais tout l'opposé d'elle, triste et sombre. Elle lui demanda ce qu'il avait.

— Pas grand'chose, madame, je sais seulement que vous ne m'aimez point et que nous ne pouvons durer longtemps aux termes où nous en sommes.

— Je ne vous aime point! d'où vient cette belle imagination-là, et que fais-je ici, s'il vous plaît?

Lui, déterminé à lui chercher querelle, lui dit amèrement:

— Ne sais-je point où vous en êtes maintenant avec le roi?

— Moi!

— Oui, oui, madame, vous êtes en l'état qu'un honnête homme n'ose point croire à ce que vous dites, avec vos fourberies.

Rien n'était insolent comme Vardes, si ce n'est Lauzun.

Madame se leva.

— Je vous quitte la place, car je vois un parti pris de m'injurier, quoi que je fasse, et c'est bien vous qui ne m'aimez plus.

— Vous ai-je aimée seulement?

— Je crois bien que non.

— Suis-je fait d'un air à me jeter à la tête de tout le monde, et me faut-il partager ma maîtresse avec les souvenirs de Guiche et les familiarités du roi ?

— C'en est trop, monsieur, répliqua la princesse outrée de tant de hauteur impertinente, et je romps avec vous pour jamais. Quant au roi, je vous permets le rôle de Chabanier, et pour le comte de Guiche, il saura les services que vous lui avez rendus.

— Les saura-il tous, madame ?

— Il saura ce que vous valez, et moi je le sais désormais.

— Elle sortit plus en colère qu'elle n'était entrée joyeuse.

— Au dîner chez la reine-mère, qui dès lors ne mangeait point et épiloguait tout le monde, quelqu'un vint à parler de l'armée de Pologne, de leurs misères et de l'état affreux où ils étaient.

— Rien n'est plus vrai, dit le comte Duplessis, et j'ai vu tantôt la maréchale de Gramont tout en larmes pleurant le comte de Guiche, qui certainement n'en reviendra point.

Madame, à qui son dépit contre Vardes donnait de la bonne volonté pour son rival, fut saisie. Elle ne répondit rien, mais, en sortant de table, elle rencontra son infidèle, qui, comme les autres, avait tout entendu, et lui dit :

— Je vois que vous avez raison et que j'aime le comte de Guiche plus que je ne pense.

— J'en étais sûr, et cela étant, vous n'avez rien à me reprocher.

A dater de ce jour, tout fut terminé entre eux, et cela parce que Vardes ne voulut point recommencer, car pour Madame elle y serait venue, tant sa faiblesse était grande pour cet homme. Elle l'aimait en dépit d'elle-même avec son cœur, tandis que sa tête seule et ses

romans s'excitaient pour le comte de Guiche, elle me l'a dit cent fois elle-même.

— Je n'ai eu d'inclination naturelle que pour ce fripon de Vardes ; le reste, c'est-à-dire le roi et Guiche, je me le suis donné comme un jeu, une ambition et une vanité.

Vardes fut son Lauzun à elle ! Au fait ils se ressemblaient en plus d'un point.

Madame, je l'ai dit, était un de ces caractères versatiles et excités toutà la fois, qui prennent tout passionnément et qui oublient promptement ce qu'ils avaient adopté aussi vite. Ce sentiment pour Vardes se calma, il ne lui en resta guère que l'envie de se venger de ce méchant marquis, et de le punir de la préférence inouïe qu'il accordait au nez de madame de Soissons, sur son joli et charmant visage. La comtesse, qui n'avait rien dit tant qu'elle avait eu sujet de parler, s'imagina d'être jalouse lorsqu'il ne fut plus temps. Elle était malade et pria Madame de l'aller voir. Celle-ci n'y manqua point, bien qu'elle la détestât, mais dans l'espérance de lui jouer quelque bon tour et de lui dire son fait doucement. Rien ne pouvait être plus favorable, car madame la comtesse aborda droit l'entretien. Elle se plaignit à Madame de ce qu'elle ne l'aimait point, elle qui lui était si dévouée.

— Je ne vous aime pas ! dit la princesse ; en vérité madame, je ne vous comprends point ; quoi ! je ne vous aime pas ! et qui peut vous faire penser que je suis aussi ingrate ?

— Ingrate est bien le mot; moi qui vous suis si tendrement et respectueusement dévouée. Cependant je ne me plains pas sans sujet, soyez-en sûre, et je sais très-bien ce que je dis.

— Chansons que tout cela.

— Chansons ! Votre commerce depuis trois ans avec

M. de Vardes, lorsque vous n'ignorez point ce qu'il m'est, et à mon insu !

— Il n'a tenu qu'à vous de le savoir, je ne l'ai point caché.

— Vous l'avez caché, au contraire, à moi surtout. Si c'est galanterie, c'est me faire un tour bien sensible ; si ce n'est que de l'amitié, je ne m'explique point comment vous pouvez me la dissimuler, sachant combien je suis attachée à vos intérêts.

— Allons donc ! ma chère comtesse, vous êtes folle. Jamais Vardes n'a eu pour moi qu'une préférence où l'ambition avait plus de part qu'autre chose ; mais il vous aime plus que vous ne le pensez, je vous en réponds; il ne vous quitterait pas pour les plus belles.

— Cela est-il certain ?

— Je vous en réponds.

— Et vous ne me comptez point faire de peine ?

— Rien n'est plus loin de ma pensée.

— Eh bien, souffrez donc, madame, qu'on aille quérir Vardes dans l'instant, et dites-lui, en ma présence, que vous ne voulez plus avoir de commerce avec lui que par moi.

— Ah ! pour cela, de tout mon cœur, je vous assure.

Vardes arriva. Les trouvant en présence, il fut mortellement embarrassé, ne sachant trop si ces amazones ne s'allaient pas ruer sur lui et si elles ne le prendraient point pour le déchirer, comme les nymphes de Diane. La comtesse lui expliqua ce donc il s'agissait. Il resta interdit, ce qui eût dû lui donner à penser, mais elle ne s'arrêta point aux apparences.

— Je n'ai point de difficultés à vous dire cela, monsieur de Vardes, continua Madame, et je ne sais pourquoi j'en aurais fait. Nous ne nous sommes ni dit ni écrit aucune chose que la comtesse ne pût connaître, et je ne m'oppose pas à ce qu'il en soit de même à l'avenir.

—Madame sait bien qu'en tout point je suis son humble serviteur.

—Vous me l'avez prouvé, vous me l'avez prouvé et je n'en doute pas, la comtesse non plus, elle peut être sûre...

— Je ne sais quoi me dit que vous me trompez, et que, s'il n'y a plus, il y a eu quelque commerce amoureux entre vous.

— Madame la comtesse, dit Vardes en se levant, comme je ne veux ni manquer de respect à Madame, ni quereller avec vous, je vous quitte la place, ne pouvant entendre discuter un sujet si délicat en ma présence. Je reviendrai plus tard, et je ne vous trouverai pas de si méchante humeur.

— Non, non, au contraire, interrompit la princesse très-vite, c'est moi qui m'en vais, et vous vous arrangerez pour le mieux; j'ai dit ce qu'on a voulu, je tiendrai ce que j'ai dit, on n'en peut demander davantage. Madame la comtesse sera toujours entre nous, elle entendra nos secrets.

— Oui, dit madame de Soissons tristement, quand les oiseaux sont envolés, on ferme la cage.

Madame sortit en riant comme une folle, ce qui déconcerta les amoureux, mais elle ne riait pas des lèvres. Vardes fit mine de l'accompagner, elle ne le souffrit pas, il fallait qu'il fût pris au piége et qu'il entendît les doléances de la comtesse, ce qui ne manqua point. Elle le tourna et le retourna si bien qu'il se coupa. Ce furent alors des cris et des plaintes qui le touchèrent et achevèrent de lui perdre la tête. Il avoua tout.

Madame de Soissons tomba en syncope et fit appeler Madame en ajoutant qu'elle se mourait. Madame y courut, ne supposant point pareille chose. Elle fut reçue de façon à lui faire regretter d'être venue.

—Madame, il m'a trompée pour vous; mais, sachez-

le bien, il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée, il vous a trahie tout le temps, il vous a desservie près du roi, il lui a livré tous vos secrets et à moi aussi, appelez-vous cela de l'amour?

Quand Madame vit qu'elle le prenait ainsi et que Vardes s'était conduit de pareille façon, elle ne l'épargna pas non plus; elles se mirent à défiler leur chapelet, à raconter comment chacune avait été dupe, et découvrirent des tromperies qui passaient l'imagination.

La comtesse s'écria, dans son désespoir :

— Je ne le reverrai de ma vie! c'est un monstre!

Je vous jure qu'elle le revit et qu'il s'y prit de façon à lui faire rétracter son mot.

Juste en ce temps, mon frère revint de Pologne. Monsieur permit qu'il reparût à la cour; mais il exigea qu'il ne se trouvât point aux endroits où serait Madame. Il était bien temps : après l'avoir laissé aimer par Vardes.

Le comte de Guiche se donna des airs d'amant malheureux en public; mais, en particulier, il s'en donnait de la bonne façon avec Bussy, Maricorne, du Lude et tous les mauvais sujets de la cour. Chacun lui disait que Madame aimait Vardes, il n'en voulait pas convenir par orgueil, mais il en avait une peur très-concevable.

Cependant celui-ci, j'entends Vardes, qui voulait s'excuser et ne se point brouiller, lui conta les choses de façon à le laisser dans le doute du fait véritable, et à ne pas savoir s'il en devait tirer vengeance ou non. Tout le monde s'en mêla, madame de Meckelbourg surtout; on les accommoda par ordre de Madame, qui défendit qu'ils se battissent; mais Guiche ne se tint pas pour satisfait, pendant que Vardes jouait des tragédies, se cognait la tête contre les murs et semblait prêt à expirer de douleur.

Madame sut maintenir le roi dans ses intérêts malgré

les perfidies de Vardes, qui se poussèrent au dernier point. Madame et mon frère trouvèrent moyen de se rejoindre à une partie de masques, où Monsieur les réunit lui-même sans le reconnaître. Cette entrevue fut fort tendre. Mon frère montra une passion extraordinaire, et la princesse, qui avait refusé et ses lettres et de le voir chez la comtesse de Gramont, ma tante, l'écouta avec d'autant plus de plaisir qu'elle était furieuse contre Vardes, qui tenait contre elle des discours infâmes, et qu'elle venait de faire mettre à la Bastille, pour l'envoyer ensuite à son gouvernement.

La comtesse de Soissons, enragée de le perdre par le fait de Madame, s'en vengea sur le comte de Guiche, et l'accusa d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglais, sans compter la lettre espagnole, qu'elle eut la lâche maladresse de lui mettre toute sur le dos. Heureusement, le roi s'échappa devant Madame : il se montra furieux contre le comte de Guiche et le plus obligé du monde à la comtesse de Soissons. Madame, alors, n'y tint plus, elle éclata. Elle dit au roi qu'on la poussait à bout, qu'elle allait alors dire la vérité ; mais elle lui fit jurer qu'il accorderait la grâce au comte de Guiche si elle lui prouvait combien ses fautes étaient petites en comparaison de celles de Vardes et de la comtesse.

Le roi le promit. Elle avoua alors l'intrigue de la lettre espagnole, avec les détails, ce qui mit Sa Majesté dans une furie telle qu'il n'en avait jamais eu de semblable. Il convint de chasser la Soissons, d'exiler Vardes, et il tint parole. Elle est tôt revenue ; mais Vardes est encore en exil et n'a pas mine de reparaître. Nous reparlerons de lui plus tard.

Mon frère serait resté, en dépit de tout, si le maréchal, dans sa terreur, ne l'eût fait partir pour la Hollande. En vain Guiche, et en vain moi, qui étais à la cour, nous le suppliâmes de le laisser à Paris, il ne

nous écouta pas. Mon frère en tomba malade; il voulait que je lui fisse voir Madame; mais j'avais déclaré que je ne me mêlerais point de ces intrigues, ni pour ni contre. Il trouva alors à lui seul un expédient, que je servis pour qu'il ne perdît personne, mais dont je n'avais pas eu connaissance. Il se fit faire un habit des livrées de la Vallière, et comme on portait Madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler plusieurs fois. Le jour du départ, il ne manqua pas de se vêtir de son déguisement, comme de coutume, et de se trouver dans la rue. J'étais seule avec Madame, je le reconnus, et je lui dis :

— Il va partir, madame, ce pauvre garçon, ne lui direz-vous rien ?

— Je lui dirai que je le regrette fort et que, si monsieur son père m'eût voulu croire, il n'aurait pas cette peine-là.

— Madame, j'en vais mourir, je tremble la fièvre, et je n'en reviendrai assurément pas.

— Ce sont des folies que tout cela, vous en reviendrez, et bien vite, bientôt il n'y paraîtra plus.

— Madame, je m'en vais pour toujours, et avec la persuasion que vous ne m'aimez plus, que Vardes m'a chassé de votre cœur, si jamais j'y obtins une place, et c'est là ce qui cause mon plus grand désespoir.

— Non, non, monsieur, votre plus grand désespoir, c'est de ne plus revoir madame de Grancey, qui vous est accourue rejoindre, ce n'est plus de moi que vous vous occupez.

Les voilà donc, elle coquetant, lui sophistiquant, sur ce degré, au risque d'être surpris, sans songer qu'ils se disaient un dernier adieu, tant le naturel est fort. C'était bien le dernier, car ils ne se sont plus revus. Ils parlèrent ainsi près d'un quart d'heure; enfin, la peur me prit tout de bon, et je déclarai que je m'en allais.

Au moment de prendre ce dernier congé, mon pauvre frère tomba pâmé sur la montée, et comme il arriva quelqu'un, il nous fut bien forcé de partir et de le laisser en cet état.

Pour être vraie et finir cette histoire en son entier, j'ajouterai que, le soir même, il s'arrêta dans un petit village où l'attendaient Malicorne, Manicamp, Pomenars, je ne sais qui encore, qu'ils y firent une débauche enragée, et que Guiche raconta lui-même sa douleur et sa pamoison, en riant de tout son cœur. Il se contrefit, il contrefit Madame et moi, de façon à amuser son monde, qui le répéta. Madame l'a su, elle m'en a parlé, sans en avoir d'autre fâcherie que celle de l'orgueil blessé. Je tâchai d'excuser mon frère, et ce fut alors qu'elle me dit :

— Ne vous tourmentez pas de cela, ma chère princesse, les choses ne sont pas et n'ont jamais été ce que vous et les autres pensent. Ce n'est pas votre frère que j'ai aimé sérieusement, c'est ce scélérat de Vardes. Avec le comte de Guiche je faisais un roman qui me plaisait ; avec Vardes, c'était de la réalité et de l'histoire. S'il n'eût point été ainsi, il m'aurait conduit à mille folies, je crois que j'aurais quitté la cour, le roi, Monsieur et tout pour lui, à la façon des princesses errantes, comme dans les livres de chevalerie.

— Vous parlez de romans, madame, celui-là les passe tous. Je puis vous assurer que Vardes y eût regardé à deux fois, vous n'emportiez point le royaume d'Angleterre dans la queue de votre robe.

Depuis ce temps jusqu'à son voyage d'Angleterre, jusqu'à sa mort, à laquelle je n'assistai point, c'était en 70, pendant mon second et dernier séjour à Monaco, Madame ne me parla plus ni de Vardes ni de mon frère, qu'en termes généraux, sans confidence ni particulier. Elle eut, à ce qu'on prétend, quelques galante-

ries, mais je ne le crois pas. Il est hors de doute qu'elle est morte empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat. Le roi, à sa prière, avait chassé le chevalier de Lorraine, qui, en réalité, devenait pour elle d'une insolence extrême. Il ne le lui pardonna jamais, et il savait bien qu'il ne rentrerait pas en grâce de son vivant. Il envoya le poison d'Italie au marquis d'Effiat, et d'Effiat le versa dans le verre d'eau de chicorée qu'elle but malheureusement.

Je la regrettai fort. D'abord j'avais près d'elle une qualité que je n'eus plus ensuite et que nulle n'aurait pu avoir, et, malgré les défauts que j'ai dits, je lui étais attachée. Mon frère en afficha un grand deuil qui ne me toucha qu'à moitié, j'en conviens, je savais le dessous des cartes. Nous retrouverons le chevalier de Lorraine et ses intrigues, à la cour de Monsieur, plus tard, sous la seconde Madame, qui n'a point la même humeur et qui le souffre, mais il faut voir comment !

XXIII

Mon retour de Monaco me plaça dans une bonne posture à la cour, par la manière dont le roi fut pour moi. J'y étais de toutes les parties, à cause de Madame, que je ne quittais pas, et de la bonne volonté de notre sire.

La reine-mère ne tarda pas à mourir, on la regretta peu. Le roi la pleura et Monsieur aussi, Madame, pas du tout ! elle savait qu'elle ne l'aimait point.

Mon père eut un petit déboire assez drôle pour un vieux courtisan comme lui.

Il ne voulait point qu'on lui en parlât, mais nous ne nous en privions guère, et voici ce qui arriva.

La Vallière faisait de méchants vers ; le roi qui, à cette

époque, en était tout à fait embrelucoqué, se mit à en faire aussi. Il avait pour maître Dangeau et Saint-Aignan, ce n'était pas le dessus du panier, enfin, tel quel il s'en rapportait à eux. Il fit un petit madrigal assez plat, et, à son réveil, avisant mon père :

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et dites-moi si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que j'aime les vers, depuis quelque temps on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal les prit, les lut, et, faisant une grimace de dégoût :

— Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est bien vrai que voilà le plus sot et le plus plat madrigal que j'aie jamais vu.

Le roi se mit à rire de bonne grâce.

— N'est-il pas encore vrai, reprit-il, que celui qui l'a fait est un fat ?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Eh bien, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement, car c'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! ah ! sire, quelle trahison ! Je l'ai lu brusquement, que Votre Majesté me le rende...

— Non, non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Je m'en souviendrai et je vous remercie de la leçon.

Et il se mit à rire de plus belle. Mon père, confus, désolé, essaya de raccommoder sa sottise, le roi ne s'y voulut point soumettre, et il répétait toujours :

— Je suis un grand fat, vous l'avez dit, monsieur le maréchal.

M. de Gramont n'en dormit pas de huit jours. Nous étions allés à la foire de Saint-Germain avec Madame, lorsqu'on nous raconta cette histoire, et j'en veux dire

quelques mots, parce qu'elle était alors si différente d'à présent qu'on ne la reconnaîtrait plus. C'était une grande enceinte où l'on entrait par sept portes au moins, et où se trouvaient réunies toutes les richesses du monde entier. Dans chaque partie on plaçait une profession, ce qui évitait la peine de chercher. Je ne vous parle pas des comédies de toutes sortes, des bêtes savantes, des jeux de hasard et autres, enfin de ce qui attirait les étrangers de cent pays. Cela durait deux mois. Le peuple y était le matin, la cour le soir ou la nuit, toujours masquée et déguisée, dans des carrosses gris et avec des grisons. On se promenait ainsi dans les rues; dans celles des orfèvres et des merciers, on achetait pour beaucoup d'argent quantité de pierreries et d'habits, des meubles, des grands miroirs, comme la comtesse de Fiesque qui vendit une métairie pour en avoir un.

On allait dans une allée sombre à des rendez-vous mystérieux, et Dieu sait ce qu'il s'y faisait d'intrigues! Ou bien l'on jouait sous le masque, et l'on tirait à une loterie que le roi avait mise à la mode, de là on se chauffait aux feux allumés, car c'était en février et mars. Madame et moi nous y courions sans cesse, dès que Monsieur était couché ou qu'il s'était sauvé pour s'y rendre aussi. Il nous y arriva une drôle de chose; pendant que mon frère emmenait Madame dans les galeries noires, je restai avec un grison à choisir une étoffe de robe de chambre. Un page vint derrière moi, et me glissa dans l'oreille :

— La veux-tu?

Je trouvai la question un peu bien familière, et je me retournai pour lui donner un soufflet; je reconnus le petit joli page de la Mazarin, ce chevalier de Pezou, qui, à cause du sang de sa mère apparemment, se trouvait là comme chez lui. Je me radoucis en le retrouvant plus joli que jamais.

— Oui-dà, répondis-je, me la donnerais-tu donc? et avec quoi ?

— Avec mon argent, parbleu ! ma gentille soubrette ; crois-tu donc que ma grand'mère Catiche m'en laisse manquer?

— Ah ! ah ! je suis une soubrette? Qui te l'a dit ?

— Ton pied, ton œil et ta tournure. Je sais même ton nom et même à qui tu es.

— Dis-le vite.

— Tu es à une belle et imposante dame, que j'ai vue une fois en Italie, dont le mari m'a enlevé ma maîtresse.

— Voilà pourquoi tu veux lui enlever sa suivante.

— Je l'enlèverais bien elle-même, si elle y daignait consentir.

— Halte-là ! beau sire, on n'arrive point ainsi aux grandes dames, c'est bon pour nous tout au plus.

— Bah ! bah ! celle que je quitte n'y faisait pas tant de façons. Nous sommes très-bien partis ensemble pour Rome.

— Mais tu en es revenu ?

— Et le prince de...

— Tais-toi ! Nomme-t-on les gens? D'ailleurs la dame était en fonds pour deux ce me semble.

— Ah ! oui ; mais, je voulais revenir, je ne voulais point la suivre en Angleterre, je ne voulais pas abandonner les idées qui s'étaient mises dans ma tête.

— Quelles idées ?

— Ah ! je ne te les dirai pas, tu serais indiscrète.

— Je ne le serai point.

— Tu le seras.

— On voit que tu ne me connais guère.

— Je te connais plus que tu ne penses.

— Qui sait ? dis toujours.

— Eh bien, je suis ici pour ta belle maîtresse.

— Vraiment !

— Oui, pour elle, pour elle seule ; depuis que je

l'ai vue, j'en rêve ; je ne connais rien à lui comparer.

— Pas même moi, fripon ?

— Toi, c'est autre chose.

— Cela fait deux jolies femmes au lieu d'une.

Il se mit à rire et à montrer deux rangs de perles.

— Je me contenterais bien d'une.

— De laquelle ?

Il eut un petit mouvement d'hésitation, et, prenant ma main, que j'avais dégantée :

— De toi, ma foi ! cela me suffira ; voilà une royale main.

— Ah ! monsieur ?

— Est-ce dit ? veux-tu ?

Ce fut à mon tour de rire.

— Viens avec moi là-bas, sous la galerie des Féronniers, il n'y a personne à cette heure.

— Je ne puis, j'attends ma maîtresse.

— Ta maîtresse ! elle est ici ? où ?

— Elle se promène plus loin, là-bas, je ne sais où.

— Avec quelque amant ?

— Avec le comte de Guiche.

— Son frère ?

Il se mit à tourner autour de moi pour m'examiner et en se parlant à lui-même :

— Cependant... cependant...

— Que marronnes-tu tout seul ?

— Je dis... je dis... Ah ça ! te moques-tu de moi ?

— En aucune façon.

— Tu me prends pour un niais.

— Je n'aurais garde.

— Ton bras, et partons alors.

— Partons.

Nous allâmes aux environs ; je savais par expérience que Madame et le comte de Guiche ne revenaient pas de sitôt. Je le suivis une bonne heure durant pendant la-

quelle il m'amusa fort. Je savais bien qu'il me reconnaissait; mais je n'en eus pas l'air, ni lui non plus; il me parla d'amour sous le nom de ma suivante, ce qui était commode et m'arrangeait tout à fait. Je n'avais qu'à entendre sans m'engager à rien.

Le lendemain, je revins seule à la foire de Saint-Germain, j'y revins plusieurs fois, et j'y rencontrai toujours ce charmant Pezou; je ne suis pas bien sûre que nous n'en soyons pas convenus d'avance. Je continuai à le voir souvent jusqu'à l'époque où il suivit M. de Beaufort, son père, à l'expédition de Candie; il y ramassa beaucoup de gloire, et lui seul peut dire ce que le duc est devenu. Il se peut que je le raconte, je ne sais s'il m'en donnera la permission et je ne voudrais pas le désobliger.

Une autre fois je trouvai à la foire le comédien Floridor, qui essaya de m'en conter. C'était l'époque de son procès, lorsque le fisc lui défendait de garder les priviléges de sa naissance, sous prétexte qu'il jouait la comédie. Il gagna bel et bien : c'était un gentilhomme et d'excellente mine. Il s'était jeté au théâtre par vocation et pour jouer les rois. Il fallait l'entendre là-dessus.

— Je suis roi pendant trois heures, disait-il, et je n'ai point les soucis du trône. Je fais ce que je veux, je décide, je me venge, et, si je meurs à la fin, c'est de mon consentement. Ah! le bel état, madame! et que Molière a bien fait de laisser celui de son père pour prendre le mien.

Quoi qu'on en ait dit, le père Poquelin, que j'ai connu et qui tendait mes tapisseries, n'était point si fâché de voir son fils où il était. Il maugréait seulement de ce qu'il n'amassait point, au lieu de dépenser, et aussi de son mariage.

— Gagner tant d'argent avec des paroles et des pattes de mouches, sans qu'il n'en coûte rien, et ne pas met-

tre un rouge liard dans son escarcelle : voilà, madame, mon grand chagrin, et vous en auriez bien autant à ma place.

Le pauvre Poquelin nous jugeait *à son aune !* c'est bien là l'expression.

J'arrivai juste au grand carrousel, qui a donné son nom à la place devant les Tuileries et pour lequel le roi et les courtisans firent de si grandes dépenses. Nous mîmes les plus beaux habits du monde, j'étais couverte de toutes les pierreries de ma maison ; ma mère n'y alla point et me donna les siennes ; M. de Monaco m'avait laissé emporter son trésor ; je fus certainement une des dames les mieux parées. Lauzun y était à la tête d'un quadrille, il avait pour devise : *Je vais le plus haut qu'on peut monter*, l'âme était une fusée. Mademoiselle commença à le remarquer dès lors, car elle me dit :

— Vous avez là un cousin bien ambitieux. Qui sait ? il y arrivera peut-être.

Ce ne fut ni de sa faute, à elle, ni celle de Lauzun, si cette élévation s'arrêta en route ; mais Dieu est juste, il ne l'a pas permis.

Une personne avec laquelle je fis connaissance en ce temps-là et dont on a bien parlé, c'est la marquise de la Baume. Madame la faisait venir en cachette de Monsieur, qui ne la pouvait souffrir, parce qu'elle avait un goût merveilleux pour les ajustements et qu'elle nous arrangeait des parures tout à fait singulières.

Madame de la Baume avait été la maîtresse de ce beau duc de Candale, qui mourut si jeune et qui a tant tourné de têtes. Elle était à Lyon quand elle en apprit la nouvelle, et le désespoir la saisit. Elle détestait son mari, et le lui avait bien prouvé. Il entra dans sa chambre en ce moment, comme ses cheveux, d'un blond admirable, étaient épars. Jamais on n'en vit de plus beaux ; il se mit à les louer, et voulut encore louer

bien des choses. La marquise, qui dévorait ses larmes, outrée de ces galanteries et ne sachant quelles marques lui en donner, prit ses cheveux et les coupa tout ras, en disant à son mari :

— Puisque vous les aimez tant, prenez-les et laissez-moi tranquille, aussi bien je n'en ai plus que faire !

M. de la Baume l'a fait enfermer deux ou trois fois ; elle était jeune, prodigue, elle avait un besoin perpétuel d'argent et se donnait pour cela. On a trouvé dans la cassette de M. Fouquet une lettre d'elle ainsi conçue :

« Je ne vous aime point, je hais le péché, mais je crains encore plus la nécessité ; c'est pourquoi venez tantôt me voir. »

Il lui envoya dix mille écus.

Ce fut elle qui, avec la marquise de Monglat, entra dans les intrigues de ce livre de Bussy, dont j'ai déjà parlé, et qui le fit chasser de la cour. On ne le voit point entier, il est imprimé en Hollande seulement tel qu'il est ; ici ce ne sont que des fragments et les noms n'y sont point. Madame de la Baume lui en a volé la plus grande partie qu'elle a fait courir sous le manteau, cela fit une affaire immense ; Bussy manqua de la souffleter ; il est fort brutal, et sans le comte du Lude, qui se jeta entre eux, on assure qu'il ne l'eût point manquée. Elle prit pour amant Louvois, le fils du chancelier Letellier, et maintenant elle lui sert de confidente. Madame la mit plus avant qu'il ne fallait dans ses particuliers, elle eut à s'en repentir ; c'est une méchante personne.

Elle a bien un peu écorniflé Lauzun ; mais je ne la craignais guère, et il est probable qu'avec elle seule pour rivale, je serais tranquille chez moi et lui chez lui. Encore une fois, Dieu ne l'a pas voulu.

Le jeu le plus à la mode en ce temps-là était le colin-maillard. Le roi en raffolait ; mais il défendait à la Val-

lière de s'en mêler, parce qu'il ne souffrait pas qu'une autre main pût toucher la sienne. Un soir, pour mieux se déguiser, il mit son cordon bleu à Lauzun, qui lui dit avec sa hardiesse ordinaire :

— Souvenez-vous-en, sire.

Il s'en souvint, en effet, mais plus tard. Monsieur, au colin-maillard, s'affublait souvent de jupons, qu'il cherchait chez Madame et se laissait prendre comme une de nous, lorsque le roi n'y était point toutefois. Aussi, cet effronté de chevalier de Lorraine, lorsqu'il saisissait un bas de robe, disait-il :

— C'est une femme ou c'est Monsieur ; qui diable y reconnaîtrait rien ?

On jouait donc à colin-maillard partout, depuis la chambre du roi jusqu'à celle des pages, et jusqu'aux filles et aux laquais. Mademoiselle de Sévigné, cette suprême prude, aujourd'hui madame de Grignan, y eut une histoire impayable. Je dois dire qu'elle passe pour mon amie, que nous nous sommes fait des visites de Monaco à Grignan ; mais nous ne nous en aimons pas plus pour cela ; par conséquent, je ne me fais pas faute de raconter la chose telle qu'elle est, on en tirera telle conséquence qu'on voudra.

On était au Louvre, il faisait très-chaud et l'on jouait dans une pièce du rez-de-chaussée, ouvrant sur une manière de jardin, pratiqué pour la reine pendant sa grossesse. Le roi était ce soir-là d'une de ces gaietés qui lui prenaient quelquefois alors, mais qu'il a bien réformées depuis. Il nous lutinait toutes plus ou moins, lorsque le bandeau lui échéait, et particulièrement Sévigné, qui n'avait pas l'air de trop en détourner les regards.

Dans ce parterre, on avait transporté des orangers énormes, du temps de François Ier, on les avait arrangés en bosquets et c'était un parfum enchanteur ; on allait

y respirer, y rêver, *y aimer*, comme disait mon père, et c'était l'endroit le plus fréquenté du jardin. Le roi y attira insensiblement cette belle fille et s'y tint un quart d'heure durant en tête-à-tête ; elle en sortit rouge comme un pavot et se précipita en courant vers madame sa mère, qui très-peu après l'emmena.

Le bruit courut alors que le roi lui en voulait conter. Toute la cour en éclata, et ce furent des intrigues autour de la mère et de la fille, qui retentirent jusqu'en province. Que s'était-il passé entre le roi et elle? Je ne sais, personne ne l'a dit ; ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis il n'y fit jamais attention, lors même qu'elle occupa la haute position de quasi-gouvernante en Provence ; il la reçut poliment et aussi froidement que si elle eût eu quatre-vingt-dix ans, au lieu d'être une des plus belles personnes de France. On s'exerça fort là-dessus, on chercha, on imagina, nul ne put rien apprendre, le roi ayant toujours été fort secret ; quant à elle, elle ne s'en vanta pas. Bussy, toujours en riottes avec sa cousine, écuma le fait et voulut savoir à tout prix ce qui en retournait, espérant se faire de fête et obtenir son rappel, il n'en eut pas plus que les autres et en enragea.

Ils étaient alors une société charmante se réunissant à Fresnes, chez madame Duplessis-Guénégaud, la même dont j'ai parlé autrefois et dont la fille avait épousé Caderousse. Nous y allâmes quelquefois, Guiche et moi, et, bien que nous ne fussions pas au nombre des *Quiquoix*, c'est-à-dire des hôtes habituels de Fresnes, nous y fûmes reçus en grande distinction. Rien de délicieux comme ces assemblées-là ; c'était le reste de l'hôtel de Rambouillet et des précieuses. On y prenait des noms dérivés de *Clélie* et du pays du Tendre. Madame de Guénégaud était Amalthée, M. de Pomponne Climadant, M. de Guénégaud Alcandre, M. de la Rochefoucauld Simanes, sans compter les Amiandre,

Méliandre, Cliodon, et je ne me souviens plus des autres. Cela se passait l'été à Fresnes et l'hiver à l'hôtel de Nevers, que tout le monde connaît.

Ce château de Fresnes est situé un peu au delà de Claye, près du confluent de la Beuvronne et de la Marne; il a été presque entièrement reconstruit par Mansard. Rien n'est si beau comme situation, comme promenade et comme habitation. Les appartements sont magnifiques. Fresnes est presque aussi splendide que Vaux et se ressentit de la disgrâce de M. Fouquet, dont M. de Guénégaud eut, comme bien d'autres, les éclaboussures. Nous trouvions là madame et mademoiselle de Sévigné, madame de la Fayette, la compagnie inséparable de M. de la Rochefoucauld, ce que chacun accepte et dont personne ne médit. Madame de Coulanges, mon ancienne rivale, devenue une charmante et spirituelle femme, sans laquelle il n'y avait pas de bonnes fêtes, et que le marquis de la Trousse, son cousin, accompagnait partout, sans compter l'abbé Testu, Brancas, le grand distrait, le marquis de la Fare, avant madame de la Sablière, c'était une kyrielle.

Nous y rencontrions aussi M. de Pomponne, dans l'intervalle de ses ambassades, Corbinelli d'Hacqueville, *et tutti quanti*. Nous y passions des heures délicieuses; mon frère s'y plaisait et moi je m'y reposais des intrigues de la cour. J'y restai deux ou trois jours me disant malade, pour vivre tranquille et m'amuser paisiblement. Madame le savait et me l'enviait. Elle m'écrivait à Fresnes de leur dire qu'elle y voudrait bien être, malgré leur disgrâce; elle avait connu madame de Guénégaud du temps de la Fronde et en conservait un bon souvenir.

Où sont-ils, ces beaux jours? Je croyais encore un peu à Lauzun et à sa tendresse. Il arrivait quelquefois le soir, sous ma livrée, comme un courrier, m'apportant un

message ou une lettre. Il entrait hardiment, sans autre déguisement qu'une perruque brune, ce qui le changeait fort. On n'y prenait point d'attention ; il se retirait dans quelque coin, jusqu'à l'heure où Blondeau lui ouvrait ma porte. Quels longs entretiens nous eûmes ensemble dans ce beau parc, la nuit ! D'autres couples s'y promenaient aussi bien que nous, mais on avait la politesse de s'éviter, et jamais la moindre indiscrétion ne traversa les amours des *Quiquoix*. Il n'en était pas fait mention ; le lendemain, la chose restait comme non avenue, excepté pour ce furet de Benserade, qui venait assez souvent et qui voulait tout voir. Il en racontait après à sa fantaisie ; cependant nous ne fûmes point *éventés*.

Je me souviens encore de ce salon comme si je le voyais, et permettez-moi de vous faire ce tableau, parce qu'il me repose l'âme. On devait jouer bientôt une pièce, faite pour *Quiquoix*, et intitulée la *Transformation de Louis Bayard ;* nous y jouions tous, ou presque tous ; on avait répété dans le cabinet des livres, et nous étions réunis près du vieux Arnauld d'Andilly, père de madame de Pomponne, si célèbre, ainsi que toute sa famille, dans les querelles de Port-Royal. Il y avait madame de la Fayette, qui rêvait à Zayde peut-être ; madame de Guénégaud qui barbouillait des images ; madame de Motteville lisant quelque pieux livre ; M. de Cessac, qui plus tard fut chassé de la cour pour avoir triché au jeu chez madame de la Vallière ; madame de Caderousse ; mademoiselle de Guénégaud, mademoiselle de Sévigné, allant et venant autour de nous comme des demoiselles aux grandes ailes bleues ; Guiche ceinturé comme son esprit et moi qui bayais.

C'était un tableau si calme, si honnête (je ne prévoyais pas les tours de Cessac, alors) que les larmes m'en viennent aux yeux rien que d'y penser. Le même soir, Lauzun parut, et ce fut le commencement de nos

querelles, car il oublia chez moi une lettre de madame de Montespan, ou plutôt elle tomba de sa poche en sortant son mouchoir. Cette lettre était assez claire pour ne point laisser de doute; je passai la nuit à la commenter, il y était question de moi, et elle me traitait de la belle manière.

Dès le lendemain, je demandai mes gens et je retournai à Paris. J'étouffais, il me fallait partir; quand il arriva tranquille me demander pourquoi je revenais si vite, je l'aurais tué volontiers.

— Cette lettre? lui dis-je.

— Cette lettre? Elle n'est pas à moi.

— Voyez le dessus.

— C'est une erreur.

— Elle est de madame de Montespan, je connais sa main.

— C'est possible, mais pas pour moi.

— Pour qui donc?

— Ce n'est pas mon secret, je ne le puis dire.

— Je vous mets au défi.

— Madame, vous ai-je demandé les secrets de la cour de Monaco?

— Belle réponse.

— Digne de la demande. Il m'est revenu bien des bruits, dont je ne vous parle point, faites comme moi; prenons-nous tels que nous sommes, sans en chercher davantage.

— Ingrat!

— Vous me payez de retour.

— Prouvez-le.

— Ce ne serait pas difficile. Ne vois-je pas que vous ne m'aimez plus? Êtes-vous pour moi ce que vous étiez jadis? Je ne le crois point, quant à moi, et vous ne le croyez guère. Je vous trouve plaisante de me quereller pour une chimère semblable. Madame de Montespan!

elle pense bien à moi ! C'est une maladroite façon de vous excuser je vous en avertis.

Il me harpigna ainsi plus d'une heure, et, bien que j'eusse la preuve en main, c'est moi qui finis par lui demander pardon. Il me tint de cette façon en m'accusant pour m'empêcher de l'accuser, lui, jusqu'au moment où la cour tout entière ne parla que de cette belle intrigue, excepté le roi, bien entendu, qui le tint pour son favori et qui n'en aimait pas moins la belle Athénaïs. C'est, je crois, le moment de raconter les aventures successives de M. de Lauzun, jusqu'à son mariage avec Mademoiselle ; quand nous l'aurons conduit là, nous le laisserons un peu, pour nous occuper de moi et de quelques histoires assez singulières arrivées à d'autres, dont j'ai été à même d'être instruite.

Il avait été pris de suite en passion par le roi, qui lui donna son régiment de dragons en le créant, le fit peu après maréchal-de-camp, et le nomma enfin colonel-général des dragons, charge qu'il créa pour lui. C'était le temps de nos belles amours, il me faisait jouir de tous ses honneurs et les mettait à mes pieds ; j'en étais fière, j'aimais le roi de les lui donner ; mais quant à lui, ce n'était pas assez encore, jamais je ne vis ambition plus insatiable, il l'a bien payée depuis.

Le duc de Mazarin, déjà retiré de la cour, voulut se défaire de sa charge de grand-maître de l'artillerie. Puyguilhem en eut vent des premiers et courut chez le roi.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté a daigné me dire que rien n'était au-dessus de mes services et de mon dévouement à sa personne.

— Certainement.

— Eh bien, le duc de Mazarin veut vendre sa charge ; que le roi me permette de l'acheter.

— Y pensez-vous, Puyguilhem !

— Pourquoi, sire? Je vaux bien, de toute manière, le duc de Mazarin.

Le roi réfléchit et lui répliqua :

— Je vous l'accorde, mais à une condition.

— Laquelle? sire.

— Cette charge m'est demandée de bien des côtés, j'ai jusqu'ici refusé tout le monde, laissez-moi le temps de calmer ces ambitions, et promettez-moi qu'avant huit jours vous n'en parlerez pas à votre meilleur ami.

Le vrai, c'est que Louvois haïssait Puyguilhem, et que le roi craignait ses observations. Il voulait lui fermer la bouche en lui accordant autre chose et en arrangeant ses affaires de façon à ce qu'il n'eût rien à dire. Il demanda pour cela ces huit jours, que Lauzun lui promit de grand cœur.

Le matin bienheureux, Lauzun, qui avait les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, autrement dit les grandes entrées, alla attendre la sortie du conseil dans une pièce qui séparait la cour de celle où le conseil se tenait. Il y trouva Nyert, premier valet de chambre en quartier, et celui-ci lui demanda ce qu'il venait de faire en ce lieu et à cette heure.

— Ma foi! mon cher Nyert, je puis vous en faire la confidence, l'heure du secret est passée, vous serez le premier à l'apprendre, et j'espère que vous ne douterez pas de mes sentiments pour vous, je suis grand-maître de l'artillerie.

— Ah! monsieur, quelle joie! combien j'en suis heureux! combien un pareil choix honore notre maître et vous qu'il a désigné!

Il regarda à sa montre, s'excusa sur ce qu'il lui restait encore un quart d'heure pour remplir un ordre pressant que le roi lui avait donné, et monta quatre à quatre un petit degré conduisant au bureau où M. Louvois travaillait toute la journée; les ministres étaient

fort mal logés à Saint-Germain. Nyert le prévint de ce qui se passait, de quoi Louvois fut si charmé qu'il l'embrassa.

— Soyez tranquille, mon cher Nyert, je n'oublierai pas ce service; mais la nomination n'est pas positive, et, si je puis l'empêcher, elle ne le sera jamais.

Il renvoya Nyert, qu'il suivit peu après, une liasse de papiers à la main. Celui-ci feignit l'étonnement et lui fit observer que le roi était au conseil des finances, où il n'entrait point.

— N'importe, répondit le ministre, j'ai absolument besoin de parler à Sa Majesté, j'entrerai nonobstant.

Il ne salua pas même Lauzun, qui attendait.

XXIV

Le roi fut tout étonné de voir arriver Louvois, et celui-ci alla directement à lui, le priant de permettre qu'il lui parlât un instant pour une chose très-pressée.

Le roi se leva et marcha vers l'embrasure d'une fenêtre, et Louvois derrière lui.

— Sire, dit-il, Votre Majesté a nommé M. de Lauzun grand-maître de l'artillerie et va le déclarer à la sortie du conseil; il vous attend dans la pièce voisine, je l'ai vu. Je viens vous demander si vous avez bien réfléchi ; Lauzun et moi, nous ne nous supportons point, nous serons en contact perpétuel; il est superbe et moi aussi, il ne cédera rien ni moi non plus; vous savez ses caprices, ses hauteurs, le moindre inconvénient sera de vous importuner tous les jours de nos dissensions, je crois d'un bon et loyal service de vous faire penser à tout cela.

Le roi devint furieux sans le dire : il était surtout pi-

qué de voir son secret divulgué à Louvois, qu'il craignait et à qui principalement il le voulait cacher. Il lui répondit d'un air fort sérieux :

— Cela n'est pas fait encore, monsieur, je sais mieux que personne les inconvénients et les avantages des grâces que j'accorde, je les pèse et les calcule, c'est donc moi qui déciderai selon mon jugement.

Et il se rassit au conseil sans ajouter autre chose. Louvois s'en alla fort penaud ; de son côté, Puyguilhem attendait. Le roi passa et ne lui dit mot. Fort étonné, il le suit à la messe, puis se remontre sous ses pas à chaque instant, épiant la déclaration promise ; rien n'arrivait ; enfin, mourant d'inquiétude, il se décide à en parler au roi après son petit coucher.

— Je sais, je sais, répliqua le roi impatienté ; mais cela ne se peut pas encore, et je verrai.

Le ton et l'ambiguïté alarmèrent Lauzun. Il arriva désolé chez la Montespan, où l'heure du berger sonnait pour lui, attendu que le roi n'allait jamais la nuit chez ses maîtresses, quelquefois le soir, et il faisait prévenir. Ce qui me rappelle un joli mot de madame de Coulanges, laquelle en dit tant de charmants.

On lui demandait ce qu'elle ferait si le roi daignait jeter les yeux sur elle.

— Vraiment, dit-elle, je ne le sais point. Ce que je sais, c'est que je ne le choisirai jamais librement, en dépit de ses mérites. Je veux un amant de ma qualité, et malgré moi, je verrais toujours entre nous, dans les moments les plus tendres, le suisse et sa hallebarde, frappant par terre et criant : Le roi ! de peur que je ne l'oublie.

Madame de Montespan n'y regardait pas de si près, elle en avait pour tous les goûts et Lauzun suffisait au tête-à-tête. Le roi lui avait donné un fort beau meuble, couvert d'une étoffe merveilleuse, envoyée par le

schah de Perse, et sur lequel elle tenait habituellement cour d'amour. La couleur foncée des coussins faisait ressortir son teint si blanc et ses bras admirables. Lauzun s'y plaça à côté d'elle, et, après les premiers compliments, elle lui demanda d'où venait sa tristesse, pourquoi il riait à peine à ses saillies, qu'il aimait tant d'ordinaire.

— Je suis désolé, lui répondit-il, vous allez le comprendre.

Et tout de suite, il lui raconta ce qui s'était passé, les promesses et ses craintes.

— Quoi ! il vous avait promis, et ne le tient point ! à vous, bon, fidèle serviteur. Ah ! cela ne m'étonne point, il est si ingrat,

— Ne le condamnez pas encore, il peut avoir quelques raisons...

— Des raisons, il n'en a pas. Il n'en a d'autres que celles de sa volonté ; se plaît-il à quelque chose ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore comme moi, vous ignorez le sentiment brutal de cet homme ; il ne pense qu'à lui, ne vit que pour lui : le reste des hommes, les femmes surtout, ce sont des jouets. Allez, j'en suis bien lasse ! et si j'étais sûre que ma place restât vide, je la quitterais ; mais la voir occupée par une autre, ah ! je n'y puis consentir.

— Cependant, comment saurai-je la vérité de tout ceci ? Lui en parlerez-vous ?

— Certainement. Voyons, répondez-moi : il vous a donné sa parole ?

— Oui.

— Il vous avait demandé le secret ?

— Oui.

— L'avez-vous tenu ?

— Jusqu'au dernier moment, même avec vous.

— Vous n'avez parlé à personne ? cherchez bien.

— Ce matin, dans la chambre du conseil, à Nyert, pour m'en faire un ami; mais ce ne peut être cela, il n'a vu âme vivante.

— En êtes-vous sûr?

— Ah! mon Dieu, vous m'éclairez! il m'a quitté cinq minutes.

— Il n'en fallait pas plus, c'est une créature de Louvois.

— Et Louvois est venu, il est entré dans la chambre du conseil, il a parlé au roi; plus de doutes, c'est lui! Malheureux!

— Cela sera très-difficile à ressouder, pourtant je n'en désespère pas. Laissez-moi faire, je lui parlerai de telle sorte que j'en aurai raison.

— Vous me le promettez?

— En doutez-vous?

— Quand?

— Dès demain.

La promesse fut scellée, le temps se passa le plus agréablement du monde entre deux personnes de tant d'esprit; on se sépara dans les meilleurs termes, seulement la dame fit jurer à Puyguilhem d'avoir de la patience, et de ne dire à qui que ce soit ses peurs ni son nouvel espoir.

Le lendemain, il revint bien impatient.

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien. Impossible de lui tirer une syllabe.

— Ne vous lassez pas, recommencez.

Le lendemain, le surlendemain, même jeu. La patience n'était guère une vertu de ce favori; il parla un peu brusquement. Madame de Montespan n'en fit que rire; elle se défendit avec cet esprit que personne n'avait comme elle, et moitié sérieux, moitié plaisant, elle lui jura que le lendemain était le dernier terme, et qu'il aurait sa réponse.

— Par ma foi ! oui, je l'aurai, ou j'y perdrai mon nom.

— Vous dites cela d'un ton !... Ne croyez-vous pas en mon amitié ?

— J'y crois ; mais j'en serai plus sûr demain, vous verrez !

Lauzun avait pour principe qu'il faut des amis partout ; en conséquence, il s'était accordé la faveur d'une femme de chambre favorite de la marquise, et il avait obtenu d'elle la chose la plus inouïe, la plus téméraire qu'il soit possible d'imaginer. Il jouait tout bonnement sa tête pour satisfaire sa curiosité, et ce n'est pas la seule fois qu'il a risqué pareille folie.

Il se fit cacher par cette fille, qui se nommait Aspasie, je ne sais pourquoi, qui était très-belle, avec un fort grand air ; il se fit donc cacher sous le meuble dont je vous parlais tout à l'heure, très-certain de juger à son aise sa chère maîtresse et de pouvoir lui dire son fait. On frémit quand on y pense ! un mouvement involontaire, une toux, un éternuement, il était perdu.

Je vous l'ai dit, le roi ne découcha jamais du lit nuptial. Sans cette attention de sa part, la reine, qui supporte assez patiemment, en apparence, les rivales qu'il lui donne, eût fait rage et ne l'eût point laissé tranquille. Il allait donc le matin chez la Montespan, et le meuble en question était le siége ou plutôt le trône qu'il choisissait de préférence, ignorant qu'un de ses sujets eût l'outrecuidance d'y tenir souvent sa place.

Il arriva comme de coutume ; Lauzun, bien caché sous les courtines, écoutait de toutes ses oreilles. Il entendit d'abord des choses qui ne le concernaient point, mais que le roi et sa maîtresse se fussent abstenus de répéter devant lui. Je ne voudrais pas jurer qu'il les prit en douceur, mais il fit tout comme, et attendit ; enfin, l'entretien tourna sur son compte, et tout naturellement.

— Je suis fort embarrassé avec Lauzun, dit le roi, il a ma parole et je n'ai aucune envie de la tenir.

— Qui vous y oblige ?

— Je n'aime point à y manquer ; dans cette circonstance, ce n'est pas ma faute, c'est bien à lui seul qu'il devra s'en prendre.

— Quant à cela, c'est la vérité.

— Il a parlé, il a été conter cette affaire lorsque j'y avais mis pour condition un secret absolu ; il y a manqué, nous sommes quittes.

— Sans doute.

— Comment pourrai-je me mettre ainsi volontairement entre deux pareils caractères ? Je n'aurais pas un instant de repos, ils querelleraient du matin au soir ; ce que l'un ferait, l'autre le déferait sur-le-champ, ils me rendraient fou, en vérité.

— Ce Puyguilhem est si insolent ! si impérieux !

— Ah ! oui.

— Je n'ai jamais compris, pour ma part, quel charme vous attache à cet homme, tandis qu'il en est mille qui le valent et que vous ne regardez même pas. Vous le comblez de faveurs sans qu'il en soit plus reconnaissant, il semble que tout lui soit dû. C'est qu'il ne vous aime pas, croyez-le bien.

— Je ne puis le supposer, madame ; après le peu qu'il était et ce que j'ai fait pour lui, ce serait le comble de l'ingratitude.

— Il est ingrat, sire, il l'est plus que vous ne le pouvez imaginer, il ne songe qu'à lui, qu'à satisfaire son ambition, votre service ne l'occupe guère, pourvu que les honneurs et les richesses pleuvent sur lui. Vous le voyez, il attaque tout le monde, excepté les Gramont ; ne croyez pas que ce soit par amour pour madame de Monaco, il ne s'en soucie plus, mais ils ont son secret, et lorsqu'on a accusé le comte de Guiche d'avoir livré

Dunkerque, on ne s'est trompé que d'adresse, le maréchal le sait bien.

— Mais, madame, d'où vient que, sachant cela, vous le recevez si parfaitement? Il ne bouge de céans. Madame de la Vallière prétend qu'il y vient le soir.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de le traiter comme votre ami le plus cher?

— Certainement; mais est-ce une raison de l'admettre à des heures indues?

— Sire, ai-je besoin de me défendre des calomnies de la Vallière? Ne savez-vous pas qu'elle veut ma perte et qu'elle invente...

— Je sais qu'il est impossible de rien inventer de pareil sur son compte.

Le roi lui ferma la bouche par ce discours ferme et sérieux; il n'aimait pas qu'on attaquât la Vallière, en laquelle il croyait avec raison, et qu'il regardait comme une fille entièrement dévouée à lui. Madame de Montespan reprit vite une autre route, retomba sur Lauzun, jura que le roi devait lui retirer sa parole sans s'inquiéter de ses criailleries et de ses violences.

— Il est bien d'être l'ami, le père de ses sujets et de ses courtisans; mais il y a des bornes à tout, il faut songer à soi aussi, vous n'y songez jamais, vous vous oubliez toujours, vous sacrifiez vos désirs et vos goûts à ceux des autres; dans le rang que vous occupez, nul autre n'aurait cette condescendance.

Après deux heures d'un entretien aussi *sincère*, ce que Lauzun put mieux apprécier que personne, ils se séparèrent; le roi, pour retourner à son appartement, madame de Montespan, pour se mettre à sa toilette, et aller à la répétition d'un ballet où le roi, la reine et toute la cour assistaient.

Puyguilhem, tiré de sa cachette, courut se rajuster

chez lui, puis il revint se coller à la porte de madame de Montespan, en disant à part lui :

— A nous deux, madame la marquise, maintenant, nous allons voir !

XXV

Il attendit ainsi trois quarts d'heure environ, puis il vit madame de Montespan sortir, parée et magnifique, le sourire sur les lèvres, qui l'accueillit d'un visage épanoui, auquel le sien se conforma. Il lui présenta la main et lui demanda la permission de la conduire, ce qu'elle accepta de la meilleure grâce du monde.

— Vous êtes, madame, d'une si triomphante beauté, que, si vous avez daigné dire un mot en ma faveur, je suis sûr de la réussite.

— Vous ne pouvez douter de ma promesse, monsieur, et je l'ai accomplie rigoureusement.

— Vous avez bien voulu parler au roi ?

— Pendant plus d'une demi-heure.

— Et vous avez appuyé ma demande ?

— Aussi chaudement que pour mon propre frère.

— Que Sa Majesté a-t-elle répondu ?

— Elle trouve la chose difficile, à cause des oppositions, cependant elle les lèvera, je l'espère.

— Vous avez daigné lui en fournir les moyens ?

— Je lui en ai donné plus de dix, auxquels elle s'est rendue me promettant de choisir les meilleurs.

— J'espère comme vous qu'elle les trouvera.

— N'en doutez point.

— Ainsi, le roi vous a promis, n'est-ce pas ? sur votre demande, à cause de ce que vous lui avez dit de moi, c'est à vous que j'en aurai l'obligation ?

— Uniquement, je vous en réponds.

Ne pouvant se contenir davantage, il lui serra la main à la briser, et, se penchant à son oreille :

— Vous êtes une menteuse, une gaupe, une carogne, une coquine, vous n'avez pas dit un mot de cela; vous avez, au contraire, engagé le roi à ne point m'écouter; vous lui avez dit de moi un mal horrible, vous m'avez traité presque dans les mêmes termes dont vous vous étiez servie contre lui, aux mêmes lieux et dans les mêmes circonstances.

Il ajouta à cette belle phrase une kyrielle d'injures que je n'oserais pas répéter, et la plus douce était gueuse et friponne ; ensuite, il lui répéta, mot par mot, la conversation du roi et d'elle. La marquise fut si troublée, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre. Elle eut de la peine à dissimuler sa terreur, sa colère, le tremblement de ses jambes et de ses lèvres ; jamais elle ne fut si déconcertée. En arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit.

Tout le monde était déjà réuni : le roi s'approcha effrayé, les eaux de la reine de Hongrie, les sels les plus violents n'y faisaient rien, elle ne revenait pas. Enfin elle ouvrit les yeux, mais si empêchée, qu'elle n'osait point les lever, dans la crainte d'apercevoir Lauzun. Elle demanda à rentrer chez elle, où le roi la suivit dès qu'il lui fut possible. Vous jugez de la scène ! elle en avait presque perdu la tête.

— Comment sait-il cela ? je l'ignore; est-ce le diable qui le lui a dit ? Mais il est certain qu'il m'a répété jusqu'au dernier mot.

— Vous vous trompez, cela n'est pas possible.

— Cela est certain, il sait tout ; il a entendu, ou il est sorcier ; et il m'a traitée !

— Comment l'avez-vous souffert?

— Et le moyen de faire autrement !

— Que n'appeliez-vous pour le faire jeter à la porte !

— Dans le palais de Votre Majesté ! un de ses amis, de ses principaux courtisans ! m'eût-on obéie ! d'ailleurs, je n'y ai pas même pensé, je l'avoue, je ne savais plus où je me trouvais, j'étais folle !

— Je ne sais qui me tient de le faire arrêter et conduire à la Bastille. Le fat ! l'impertinent !

— Ah ! c'est un misérable bien dangereux !

— Qu'il y prenne garde seulement, qu'il ne me fournisse pas l'ombre d'un prétexte, car, je le jure...

— Vous, sire ! il vous mènera par le bout du nez, il vous maltraitera et vous lui demanderez pardon.

— Madame !

— Cet homme-là vous possède et vous domine plus qu'aucune femme ; vous avez pour lui des faiblesses et un attrait que vous n'avez pour aucun autre. Je vous l'ai dit, vous le comblez de faveurs, qu'il daigne accepter sans seulement vous dire : Je vous remercie.

Le plus curieux, c'est qu'elle avait raison ; c'est qu'en effet, Lauzun était le maître du roi et non pas le roi le maître de Lauzun. Il a souffert de lui ce qu'il n'aurait pas permis à Monseigneur. Vous le verrez bien par la suite.

Depuis ce moment et pendant longtemps après, madame de Montespan n'osa plus parler au roi que dans le tuyau de l'oreille, et même ce fut avec des précautions infinies. Elle disait quelquefois en riant que Lauzun avait le diable à son service, et que les autres courtisans pouvaient bien le partager avec lui.

— Je crois qu'il est caché jusque dans les courtines de mon alcôve et que je vais le voir paraître la nuit avec ses cornes lumineuses.

— Hélas ! répondait madame Cornuel, à laquelle on racontait cela, madame de Montespan doit pourtant savoir qu'en ce genre-là surtout, tout ce qui brille n'est pas or.

Pendant quelques jours, Lauzun enragé et le roi embarrassé de sa colère, furent mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre et ne se dirent rien. Enfin il n'y put plus tenir, et par ses grandes entrées, il trouva le moyen d'un tête-à-tête, malgré le soin de Sa Majesté à le fuir. Le roi, en le voyant approcher, fit deux pas vers la porte, Lauzun l'arrêta hardiment :

— Sire, deux mots.

— Que voulez-vous, monsieur ? répliqua notre sire en tâchant de prendre sa hauteur ordinaire.

— Je viens demander à Votre Majesté l'exécution de sa parole.

— Pourquoi ?

— Pour l'artillerie, sire ; vous m'avez promis, et j'y compte.

— Vous avez tort, monsieur.

— J'ai tort !

— Oui, vous avez tort; cette parole, vous m'en avez dégagé vous-même. En vous la donnant, j'avais mis une condition ; vous y avez manqué, je suis libre.

— Sire, cela n'est ni d'un roi ni même d'un gentilhomme, c'est un faux-fuyant indigne et déloyal.

— Monsieur !

— Je le répète, un faux-fuyant pour éluder sa parole est indigne d'un gentilhomme, et je me regarderais comme déshonoré si j'y avais recours.

Il se recula de quelques pas, tourna le dos au roi, tira son épée, en brisa la lame avec son pied, et, jetant les morceaux au loin, il s'écria avec furie :

— Cela est si vrai que, jamais, jamais, je ne servirai un prince qui me manque si vilainement de parole, n'importe ce qui en arrivera.

Tout autre à sa place eût été perdu; mais la preuve de ce que disait madame de Montespan sur la faiblesse du roi à son égard, c'est qu'au lieu de s'emporter, de

le faire prendre et jeter dans un cul-de-basse-fosse, le roi, tout transporté de colère qu'il était, ouvrit la fenêtre, jeta sa canne dans le jardin et dit avec la tranquillité d'un homme qui se domine.

— Je me reprocherais toute ma vie d'avoir frappé un homme de qualité, c'est cependant le seul traitement que vous méritiez.

Et le roi sortit.

Je vous laisse à juger l'état de rage, de crainte, presque de désespoir où fut Lauzun; il se vit perdu ; cependant, il ne s'abandonna pas, jamais il n'a douté de son bonheur, je suis sûre qu'il n'en doute pas encore en ce moment, où il est enfermé dans cette citadelle imprenable, sous la garde du plus impitoyable des geôliers.

Il ne parut plus de la soirée, et le lendemain il fut arrêté dans sa chambre et conduit à la Bastille. Certes, il l'avait bien mérité; néanmoins, il ne se tint pas pour battu. Guitry, un des favoris du roi, pour lequel il avait créé la charge de grand-maître de la garde-robe, était son ami; il voulut le lui prouver, et osa parler à Sa Majesté qui peut-être ne demandait pas mieux.

— Sire, lui dit-il, ayez pitié de lui.

— Pitié de lui, monsieur, un insolent, un ingrat !

— Non, sire, un malheureux.

— Vous vous moquez !

— Il a perdu la tête, il est devenu fou, je vous l'atteste.

— Il n'est point fou, il a bien sa tête, il est dans son naturel, je le connais, qu'on ne m'en parle plus.

— Sire, je vous en conjure, écoutez-moi : Lauzun a compté sur votre parole, vous qui n'y manquez jamais; il a vu l'énormité de vous avoir déplu, et plus encore que la grandeur de sa place, il en a été ébloui, il en est désespéré, et alors son jugement...

— Monsieur, on ne manque pas de respect à son maître, rien n'excuse cette infâme action.

— Considérez, je vous le demande en grâce, la promesse, la hauteur de l'espérance, le dévouement inaltérable qu'il vous porte, la crainte de vous offenser. Considérez tout cela.

— J'aviserai, monsieur.

C'était son dernier mot, après lequel il n'y avait rien à ajouter. Mais Guitry revint à la charge, il revint souvent. Le roi le souffrit impatiemment d'abord, ensuite il s'y prêta, et alla jusqu'à dire :

— Ce pauvre Lauzun ! il doit bien s'ennuyer !

— De ne pas voir Votre Majesté, sire. Il ne pense qu'à cela.

— Vraiment ? Et pas à ses maîtresses ?

— Sa maîtresse la plus chère n'est rien pour lui près d'un mot de Votre Majesté.

— Est-ce bien sûr ? Ne voulez-vous pas le blanchir ?

— Je vous l'atteste.

— Nous verrons alors.

Le lendemain, il donna l'artillerie au duc du Lude; celui-ci, qui était premier gentilhomme de la chambre, vendit cette charge au duc de Gesvres, lequel laissait vacante une compagnie des gardes-du-corps.

— Guitry, dit le roi le soir à son coucher, voulez-vous aller faire un tour à la Bastille ?

— Sire, je n'en ai pas la moindre envie.

— Quoi ! pas même pour porter une bonne nouvelle à un de vos amis ?

— Ah ! pour cela, sire, c'est différent, j'y courrai dès l'aurore. Et quelle est cette bonne nouvelle ?

— Dites-lui que je lui offre la place de capitaine des gardes qu'avait Gesvres.

— Ah ! sire, ce n'est pas l'artillerie ! mais enfin...

— Vous faites bien le difficile, je pense qu'il ne le fera pas tant entre quatre verroux.

Guitry alla le trouver. Il était loin de s'attendre à

une pareille faveur, lui qui n'avait rien demandé. Et, comme son effronterie passe toute idée, lorsqu'il vit ce retour du roi vers lui, se flattant d'en tirer un parti meilleur, il prit la chose de haut, et répondit à Guitry :

— Je ne veux pas devenir d'évêque meunier.

Guitry revint l'oreille basse; le roi l'interrogea, et voyant son air embarrassé, se mit à rire :

— Je gage qu'il refuse, dit-il. Je le connais et je m'y attendais presque. Il croit que ma bonté ira plus loin. Retournez-y demain, prêchez-le, et qu'il sache bien qu'un second refus terminerait tout entre nous, je ne le pardonnerais pas.

Guitry revint à la charge, il lui dit très-sérieusement que c'était sa seule chance de salut, qu'il n'aurait pas davantage et qu'il fallait courber la tête, sauf à la relever plus tard. Lauzun voulut bien consentir à ce que lui offrait le roi, et, dès qu'il l'eut accepté, l'ordre de le faire sortir de la Bastille se donna.

Le soir qu'il sortit et qu'il alla saluer le roi pour prêter serment de sa nouvelle charge, la cour était fort grosse. Chacun voulait le voir arriver et assister à cette entrevue. Madame de Montespan, qui le craignait, eut l'air de faire la généreuse et de venir la première. Il la traita de Turc à More. Le roi lui sourit très-agréablement, et l'appela M. le capitaine des gardes tout d'abord.

— Sire, cette charge est pour moi la plus précieuse, en ce qu'elle me rapproche de Votre Majesté.

Madame de Montespan parut ensuite, comme je l'ai dit; elle le félicita, de cet air plein de promesse qu'elle savait prendre à volonté.

— Madame, lui répliqua-t-il, je sais tout ce que je vous dois, et je ne l'oublierai point.

Puis il lui tourna le dos si juste, qu'elle le reçut en plein dans le visage, ce que chacun vit et ce qui en fit

jubiler quelques-uns. Pour elle, elle garda son air agréable et plaisanta sur cette rustauderie, disant qu'il fallait passer quelque chose à un prisonnier.

Cela fut le commencement d'une nouvelle faveur. Il vendit ses dragons, il prima les autres capitaines, qui le primaient en âge et en qualité, et quand il avait le bâton, nul ne le portait aussi haut que lui ; il fut bientôt fait lieutenant-général ; puis son père mourut et il hérita de sa compagnie des cent gentilshommes de la maison du roi, au Bec-de-Corbin. Il ne se tint pourtant pas pour satisfait.

Nous nous voyions toujours, et, de temps en temps, il me revenait avec ses sentiments d'autrefois, jurant qu'il n'aimait que moi au monde, que les autres femmes étaient des jouets, non pas des maîtresses ; que, si je le voulais, il abandonnerait la cour, l'ambition, ses projets, et que nous vivrions tranquillement à Paris, sans nous inquiéter de M. de Monaco, qui courait la Mazarine, ni du roi, ni du reste, qui ne lui valaient que du dégoût.

Il y avait des moments où je l'eusse fait, mais ensuite ! Mon père me venait toujours sermonner à son égard.

— Ne l'écoutez point, ma chère, il vous mènera droit aux Petites-Maisons. Il croit que l'univers n'est créé que pour lui, et que chacun doit contribuer à son bonheur ou à son élévation. Je ne sais ce qui se passe entre vous ; je ne vous le demande point, ce ne sont pas mes affaires, mais je n'ai à vous dire que ceci : Prenez garde !

Une autre fois, nous étions allés voir une course au bois de Boulogne, entre M. le Grand et le maréchal de Bellefonds, sur des chevaux allant vite comme des éclairs. Il y avait trois mille pistoles de paris, et je m'en étais mise. Lauzun, qui ne me parlait plus depuis plusieurs semaines, s'approcha tout à coup de moi.

— Madame, me dit-il, pour qui êtes vous?

— Et vous, monsieur?

— Ce n'est pas là répondre, c'est m'interroger.

— Je ne suis pour personne que pour ce beau cheval gris pommelé qui piaffe là-bas.

— Eh bien, j'en suis bien aise, car c'est aussi mon avis. Je l'ai vendu l'année dernière à M. le Grand, comme le meilleur et le plus rapide que j'aie jamais vu; il doit certainement devancer l'autre et de beaucoup.

Je répondis qu'il avait raison. Ceci est simple, n'est-ce pas? Il en résulta presque un duel. Lauzun, mal monté un autre jour, prétendit que j'aimais M. le Grand, à cause du chevalier de Lorraine dont chacun savait que je raffolais. Que je l'établissais de force chez Monsieur pour en être plus à portée, et la première fois qu'il le rencontra, le railla de telle sorte que le chevalier de Lorraine lui dit de son ton suprême de grand seigneur :

— Allons donc ! monsieur de Lauzun, vous voudriez faire croire que je suis heureux à vos dépens ; heureusement on sait que je n'ai besoin de personne pour cela, et l'on n'ignore pas de quoi nous sommes capables tous les deux. Tenez-vous donc tranquille et soyons toujours bons amis.

Lauzun faillit en crever de colère, mais il se tut ; le chevalier de Lorraine était de ceux qui tuent et avec le poison et avec l'épée, mais surtout avec la langue.

XXVI

On commençait alors à se sentir à la cour de différentes intrigues. Nous en avions chez Monsieur de très-marquantes et de très-curieuses, dont je veux parler tout de suite, pour venir aux autres. Le maréchal de Grancey avait deux filles : madame de Marcy, l'aînée, mariée et assez jolie ; madame de Grancey, la cadette, dont j'ai

parlé déjà, chanoinesse et délicieuse personne, d'un esprit plein de finesse, qui visait très-haut et qui pensa tout d'abord à se faire favorite. On appelait ces deux sœurs *les Anges*, je ne sais pourquoi, à moins que ce ne fût par opposition, car elles n'oubliaient point qu'elles avaient un corps, et rien n'était moins quintessencié que leur esprit.

M. de Villarceaux était leur oncle, il imagina, un jour que le bruit courait fort d'un *caprice* du roi pour l'une d'elles, il imagina, dis-je, de prier Sa Majesté de ne se servir que de son intermédiaire en pareille circonstance. Le roi n'en fit que rire et le tourna fort bien en ridicule de l'office qu'il proposait. Il en fut pour sa courte honte ; à dater de ce jour, le roi en rit avec les dames et ne regarda plus mesdemoiselles de Grancey, ce dont elles furent enragées.

Madame de Marcy en prit son parti et chercha ailleurs ; madame de Grancey le prit ainsi, mais n'ayant pu avoir la première place, elle voulut la seconde, et tourna ses visées du côté de Monsieur. Cette intrigue est très-curieuse et peint bien notre cour et notre prince ; je la sais d'original, puisque j'y ai été mêlée. La voici dans sa réalité ; qu'elle n'étonne point, en pensant aux personnages et à leurs façons de prendre la vie, selon qu'ils voulaient qu'elle fût.

Un matin, j'étais seule chez moi, de fort bonne heure, on m'annonça madame de Grancey ; bien que nous nous vissions souvent, elle n'avait pas l'habitude de venir à des moments aussi intimes, j'étais à ma toilette ; je la reçus néanmoins, sur ce qu'elle insista et assura qu'elle me voulait voir pour des raisons particulières.

— Surtout que madame de Monaco soit seule, dit-elle à Blondeau.

Elle entra très-simplement mise, en noir, selon son état, avec son cordon bleu, son voile très-épais et sa

croix en évidence, comme un porte-respect. Elle s'extasia sur ma maison, sur mon cabinet, sur ce qui m'entourait, et sur moi-même, si bien que, ne voulant pas être sa dupe, j'interrompis le compliment là et je lui dis en riant :

— Madame la comtesse, vous me flattez, c'est que vous voulez quelque chose?

— Eh bien, oui, je veux quelque chose ; je veux beaucoup, je veux que vous me parliez franchement et que vous me considériez comme une amie.

— Madame, je ne fais pas de promesses sans savoir si je les pourrai tenir. Parlez d'abord, nous verrons ensuite.

— Je ne ferai point de préambule ; avec une personne comme vous, il faut aller droit au but. Monsieur vous a aimée?

J'éclatai franchement de rire, elle ne s'en déconcerta pas et rit avec moi.

— Je vous comprends, reprit-elle, mais vous me devez comprendre aussi, et je répète ma question : Monsieur vous a aimée?

— Oui.

— Vous aime-t-il encore?

— De cette façon-là, il pourrait m'aimer toute sa vie, cependant il y a renoncé.

— A-t-il d'autres vues ailleurs?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Est-ce qu'en vertueuse personne vous voudriez attirer ses vues de votre côté?

— Je vous le dirai plus tard, répondez d'abord.

— Madame, vous qui depuis trois mois vivez dans l'intimité de notre prince, vous en savez plus que moi là-dessus.

Elle sembla un instant déconcertée de ma clairvoyance, ensuite, prenant un grand parti :

— Ma foi jurée ! madame de Monaco, je vous dirai

tout. Je ne vais pas commencer par un appel à votre bonté et à votre discrétion. Je sais que vous avez trop d'esprit pour être bonne, et que vous me garderez le secret tant qu'il vous sera avantageux de le faire, ainsi, passons.

J'aimais cette façon d'agir, j'en témoignai ma satisfaction, et je promis tout ce qu'elle voulut.

— Je ne suis ni prude ni menteuse, madame, et je vous avoue tout naturellement que j'aime M. le chevalier de Lorraine, et que je suis aimée de lui.

— Ah bah ! fis-je comme une étonnée, et la pauvre Fiennes, et son enfant ?

— L'enfant est chez madame d'Armagnac ; il y est traité en perfection, et le chevalier l'aime beaucoup. Quant à mademoiselle de Fiennes, il l'a guérie de sa constance d'emprunt, en lui disant simplement ceci :

— Mademoiselle, nous nous sommes aimés, nous ne nous aimons plus, les immortelles flammes ne sont ni de notre âge ni de notre condition. Ce n'est pas une raison pour nous croire obligés de ne nous voir point, ou de rester en face l'un de l'autre comme des gens qui n'ont rien à se dire. Qu'il n'y soit plus pensé ; revenons comme avant notre intime connaissance ; le voulez-vous ? — Vous avez là un joli petit chien, qui vous l'a donné ?

— Le compliment était un peu dur, en effet, elle l'a dû comprendre.

— Elle l'a compris. Le chevalier m'appartient maintenant sans rivalité, nous ne pensons qu'à nous aimer toute la vie.

— Ah ! madame, quelle entreprise ! Comment le chevalier peut-il songer seulement que l'on aime ainsi ? Quant à vous, vous débutez...

— Je ne me fais point d'illusion, soyez tranquille, ce *toute la vie* est subordonné aux accidents, aux événe-

ments prévus et imprévus de cette cour. Cependant, comme nous nous convenons fort, comme nous nous trouvons heureux de nous convenir, nous serions très-aises de trouver un moyen de nous convenir le plus longtemps possible.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler.

— Monsieur aime infiniment le chevalier de Lorraine.

Je m'inclinai en signe d'assentiment, je ne pouvais faire ni plus ni moins.

— Si Monsieur voulait m'aimer également, si j'étais reconnue comme l'objet de ses soins, ne pensez-vous pas que mon crédit, ma position, établis de cette manière, deviendraient inattaquables ? Ne pensez-vous pas que vous, le chevalier et moi réunis, rien ne pourrait nous abattre et que nous serions tout-puissants ?

Je compris pourquoi on me parlait *franchement* et d'où venait toute cette belle amitié ; je me tins sur la réserve ; je la vis venir.

— Pourquoi me faites-vous l'honneur de me joindre à M. de Lorraine, s'il vous plaît ?

— Et Madame ? me répliqua-t-elle naïvement. Nous l'aurons contre nous, si vous ne la disposez point. Vous seule savez la conduire et la diriger.

C'était la seconde Madame, la princesse palatine, mariée depuis peu alors et munie de l'exécration la plus cordiale pour le chevalier de Lorraine, qui rentrait à la cour ; elle était convaincue, ainsi que nous tous, qu'il avait tué la première Madame, et ne se souciait point de ce sort-là.

— Cet homme, disait-elle, sue le poison comme nous suons de l'eau.

Le chevalier n'ignorait point cela, madame de Grancey non plus, on me savait toute-puissante sur son esprit, on savait que je le dirigeais dans des voies inconnues pour elle, mais où elle marchait très-fermement.

C'était une autre femme que la première, bien moins aimable, bien moins charmante, mais bien meilleure. Elle était solide en amitié, elle était franche, et l'on était sûr d'être avec elle ce que l'on paraissait. Cependant elle avait ses idées dont elle ne se départait point; celle du chevalier de Lorraine était du nombre; je ne voyais guère de moyen de l'en faire changer. J'écoutais pourtant, l'intrigue m'amusait.

— Ah ! oui, repris-je d'un air innocent, il y a Madame. C'est que, je ne vous le cache pas, elle a, elle a...

— Une singulière aversion pour le pauvre chevalier, qu'elle persiste à croire coupable d'un crime...

— Dont je ne doute pas non plus, je vous en avertis.

— Ah ! madame ! quelle calomnie !

— Madame, vrai ou non, le fait est certain pour Madame, elle a peu d'envie de recommencer la tragédie de Saint-Cloud, je vous le promets.

— Elle recommence la comédie, en attendant.

— Comment ?

— Madame de Monaco, vous êtes l'amie de Madame; vous vous croyez bien avant dans ses secrets, cependant nous en savons plus long que vous encore.

— Les secrets de Madame sont faciles à deviner.

— Pas tant ! pas tant ! demandez-lui avec qui elle se promenait à Saint-Cloud, il y a trois mois, jour pour jour, à minuit, près de la grande cascade.

— A minuit, Madame est toujours couchée.

— Elle ne l'était point ce jour-là, priez-la de se le rappeler; priez-la de se rappeler aussi que la personne qui l'accompagnait passait son bras sous le sien.

— C'était Monsieur ! m'écriai-je étonnée.

— Ce n'était point Monsieur, c'était le *frère de Monsieur*.

— Le roi ?

— Oui, madame, le roi, qui eut cette nuit-là un en-

tretien avec sa belle-sœur, que celle-ci n'oubliera jamais et qui l'a fait bien pleurer.

Je tombais de mon haut, tout ceci m'était complétement inconnu ; je pris le parti de nier, afin de ne rien compromettre. La fine mouche s'aperçut qu'elle me touchait, et, avec un demi-sourire, sortant de sa poche un papier, elle me le présenta.

— Lisez, madame.

Je lus :

— « Relation véritable d'un entretien à Saint-Cloud, entre deux très-hauts personnages, plus parents qu'ils ne le voudraient.

« La dame est sortie de son appartement à minuit et toute seule, avec une femme de chambre de son pays, la seule qui sache ses secrets. Elle s'est dirigée vers l'allée qui domine la grande cascade, où un cavalier, qu'elle a salué profondément, l'attendait sans la moindre suite. Ils se sont éloignés de la suivante et le cavalier a passé son bras sous le sien.

— « Madame, a-t-il dit, j'ai voulu vous voir en particulier, parce que ce que j'ai à vous dire doit être dans votre plus intime secret.

— « Soyez assuré que je le garderai bien, sire.

— « Je le sais et je n'en suis pas en peine, mais je ne voulais pas qu'on soupçonnât même cette entrevue.

— « Je vous réponds de Grunchen.

— « Madame, dites-moi, êtes-vous heureuse avec mon frère?

— « La dame soupira et ne répondit point.

— « Avez-vous donc à vous en plaindre?

— « Non, sire, mais je n'ai pas à m'en louer non plus : si je l'avais connu comme je le connais, je n'aurais jamais consenti à mon mariage.

— « A-t-il de mauvais procédés pour vous?

— « Non, mais il n'a pas ceux que je devais attendre de lui.

— « Vous ne l'aimez donc point?

« La dame eut un second moment d'embarras, plus prononcé que l'autre, et puis elle répondit brusquement :

— « Non, pas comme en mon pays on aime le mari queDieu vous a donné.

— « Madame, j'ai une grâce à vous demander.

— « A moi?

— « Oui, et qui dépend de vous seule. N'en aimez jamais d'autre, malgré le juste mécontentement où vous êtes, ne me faites pas ce chagrin-là.

— « Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon devoir, monsieur.

— « Je sais que vous le connaissez et que vous le remplirez bien, mais quelquefois on n'est pas maître ; je le sais bien, je le sais par moi-même. Madame, promettez-moi que mon frère n'aura pas de reproche à vous faire, promettez-le moi?

— « Je n'ai pas besoin de vous le promettre, comment en pouvez-vous douter?

— « C'est que je vous aime, je vous aime beaucoup, je vous aime plus que madame Henriette, parce que vous êtes meilleure et plus franche.

— « Sire, je ne suis pas belle comme madame Henriette, il s'en faut, je suis laide et commune, je ne l'ignore pas. Il est inutile de me faire recommander la sagesse, car, excepté quelques ambitieux de ma qualité, personne ne cherchera à me la faire perdre.

— « Vous vous trompez, madame, vous êtes fraîche et blanche, et l'on vous trouverait fort à son goût, si l'on osait.

« La dame n'a point répondu et est demeurée interdite. Ils ont encore fait plusieurs tours d'allée. En-

suite il l'a quittée en lui baisant la main. La dame est restée quelques instants après lui, sa suivante l'a jointe, et elle a dit en allemand, les yeux pleins de larmes : »

— « Ah ! ma pauvre Grunchen, il sait bien que je l'aime plus à lui tout seul que le reste du monde ensemble ; mais cette amitié-là serait coupable, si je la lui disais. Que n'est-il mon mari ! que ne puis-je lui ouvrir mon cœur et mes pensées ! Je sens que je serai toujours malheureuse ici, car je le verrai entouré de ces jolies poupées qu'il me préfère et que je dois désirer qu'il me préfère toujours. Pourquoi ne suis-je plus en mon cher pays ? »

Après avoir lu ces quelques lignes, mille choses qui m'avaient échappé se présentèrent clairement à mon esprit. Je sentis qu'on disait vrai, que j'étais jouée et que mon pouvoir sur l'esprit de Madame n'était pas ce que je croyais. J'en eus un mouvement de dépit qui me porta à la vengeance.

— Montrez ce papier à Madame, vous verrez qu'elle ne niera point, madame la princesse ; mais faites-lui comprendre en même temps qu'il en existe plusieurs copies, et que Monsieur, si jaloux de ses droits...

— C'est bien, soyez tranquille, et laissez-moi faire. J'accepte la ligue, et Madame apprendra que l'on me doit des égards.

Madame de Grancey me quitta là-dessus. J'eus le soir même avec Madame une explication dans laquelle je ne la ménageai pas. Elle pleura beaucoup et finit par me tout avouer. Elle aimait le roi, elle l'avait aimé du premier jour de son arrivée, et rien ne pouvait lui faire oublier cette impression.

— Je ne sais comment ces méchantes gens ont découvert ceque je me cache à moi-même ; mais puisqu'ils ont mon secret, il faut me taire aussi sur leurs vilenies. Ah ! que je hais cette cour, où l'on ne saurait

être soi-même sans compromettre son bonheur et son salut. Il y faut toujours mentir ! Et je n'avais jamais menti.

XXVII

A dater de ce jour, rien ne se fit au Palais-Royal que par madame de Grancey, le chevalier et moi. Monsieur me sut gré de ma liaison avec ses favoris, et il redevint pour moi comme dans nos beaux jours. Le Palais-Royal était un étrange lieu ; le bon sens de Madame y tenait le haut bout pour les choses essentielles ; quant aux petites, elle les abandonnait à notre direction et n'en parlait jamais que forcée. — Madame de Monaco, me disait-elle dans ces occasions, délivrez-moi de *ces gens-là ;* faites ce qu'ils veulent et obtenez qu'ils ne m'empoisonnent pas. C'est une vilaine mort, elle me serait plus vilaine encore si je la recevais de leurs mains.

Monsieur lui montrait de la déférence pour en obtenir la liberté ; et comme elle ne l'aimait point, elle n'était pas difficile à contenter sur ces chapitres. Mais dans les occasions de famille, il la consultait toujours et elle le guidait bien. Je me souviens d'un grave événement arrivé à l'hôtel de Condé, pour lequel M. le prince vint prendre les avis de Monsieur avant d'en référer au roi, et, si l'on eût cru Madame, tout se serait passé autrement.

Reprenons les choses de plus haut.

M. de Turenne était fort épris de madame de Coëtquen, laquelle le trompait joliment pour ce même chevalier de Lorraine, que toutes ces dames s'arrachaient. Le héros contait tout à sa maîtresse, et celle-ci contait tout à son cher amant, lequel contait tout à Monsieur. C'est ainsi qu'il apprit le voyage de la première Madame en Angleterre, que le roi voulait lui tenir soigneusement

caché. J'ai vu entre les mains du chevalier un portrait de M. de Turenne, qu'elle avait en bracelet, et que madame d'Elbeuf lui a fait redemander après sa mort; elle n'eut garde de le rendre et dit qu'elle l'avait perdu. Jamais homme ne fut moqué comme il le fut par cette femme, parfaitement sotte et ridicule, du reste, quoique belle et amusante. Je la vois encore arrivant chez la reine en jupe de velours noir, avec ses grosses broderies d'or et d'argent et un manteau tissu couleur de feu, or et argent. Cet habit avait coûté des sommes folles, et lorsqu'elle l'eut bien étalé ce jour-là, tout le monde cria qu'elle était mise comme une comédienne, et elle n'osa plus le remettre.

Le chevalier de Lorraine avait pour principe que tout était bon et qu'on ne devait se brouiller avec personne. Il resta donc au mieux avec la Coëtquen et Monsieur, par conséquent, bien qu'après la mort de M. de Turenne elle fût fort abîmée car tout le monde s'indigna de la façon indécente dont elle s'en consola sur-le-champ. Ils ne cessèrent pas de la voir; elle venait souvent au Palais-Royal, où elle faisait autorité, croyait-elle, y apportant assez volontiers les nouvelles du dehors et donnant son avis lorsqu'on ne le lui demandait pas. Elle nous arriva un soir et dit à Monsieur d'un air pincé :

— Je viens de l'hôtel de Condé; je suis chargée pour vous d'une demande, monsieur.

— Laquelle?

— Monsieur le prince demande si vous voulez lui faire l'honneur de le recevoir tout à l'heure.

— Et pourquoi en doute-t-il? pourquoi vous charge-t-il de la proposition? dit Monsieur tout étonné.

— Parce qu'il désire vous voir seul, et qu'il me croit assez bien placée pour obtenir de vous un dérangement à vos habitudes.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire?

— De très-extraordinaire, assurément.

— Il faut l'envoyer quérir.

— Il n'en est pas besoin, M. le prince attend dans votre cabinet.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ?

Monsieur sortit, et nous entourâmes la porteuse de nouvelles, qui se fit d'abord prier pour vider son sac, bien qu'elle en eût plus envie que nous, mais qui enfin s'y décida. Voici ce qui s'était passé :

Madame la princesse, mademoiselle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, fut donnée à M. le prince, presque de force, à une époque où il était amoureux de mademoiselle de Vigan. Il ne put jamais la souffrir, avec quelque raison. Elle n'était ni jolie ni aimable, elle avait l'air renfrogné, mais elle ne laissa pas de trouver des galants et de les prendre. Tant qu'elle fut jeune, ce furent des plumets et des muguets; lorsqu'elle vieillit, elle tomba dans les valets et dans les pages, et cela devint une sorte de honte, dont la gloire de M. le prince l'empêcha de prendre souci, et qui se passa à petit bruit dans le domestique. On ne la voyait guère qu'aux occasions, où le roi la traitait froidement; il se souvenait du temps de la Fronde, où elle lui prit Bordeaux, et tout ceci n'était pas fait pour qu'il l'aimât.

Un jour, c'était celui-là même de la visite de madame de Coëtquen, elle avait depuis quelque temps de l'affection pour un de ses valets nommé Duval. Il avait succédé à un page de fort bonne maison, un petit Rabutin, cousin de Bussy et de madame de Sévigné, qu'elle avait pris en nourrice, et qui maintenant, hors de sa maison et de ses bonnes grâces, lui conservait cependant respect et reconnaissance comme un garçon bien né qu'il était.

Il allait souvent lui présenter ses devoirs et causait familièrement avec elle. Le matin, avant son dîner, elle aimait à le recevoir et à lui entendre conter ses es-

pérances ; il avait le goût des entreprises et il l'a bien prouvé.

Ce jour-là, comme il entrait dans sa chambre, il y trouva Duval, qui prit des airs de sultan et eut l'audace de trouver mauvais le particulier où il était admis. Madame la princesse ne s'en fâcha point, sa jalousie lui plaisait. Il faut être tombée bien bas pour en être réduite à accepter la jalousie d'un laquais. Je remercie le ciel de mourir avant de savoir si je m'abaisserais à pareille épreuve.

Duval commença quelques propos auxquels madame la princesse se prêta d'abord. Rabutin se tint en arrière. Il était peiné pour sa protectrice de la voir souffrir ces libertés, et les façons de cet homme lui déplaisaient, à lui, accoutumé à n'endurer ces rustres que dans les antichambres.

— Vous avez l'air triste, mon cher enfant, et vous ne répondez rien à nos folles plaisanteries.

— Je ne les comprends pas, madame, répliqua-t-il sérieusement.

— Monsieur est trop raisonnable pour nous, madame, reprit Duval.

— Le pauvre Rabutin est donc bien changé, alors, car autrefois sa raison était loin de sa tête.

— C'est depuis qu'il a quitté la maison.

— Je voudrais bien qu'il y fût encore, alors il était plus gai.

— Vous êtes parbleu bien libre de le reprendre, ce n'est pas moi qui vous en empêche.

Rabutin, entendant ces mots, outré de l'insolence de ce misérable, mit aussitôt l'épée à la main pour le châtier. Duval osa tirer la sienne, — ce que la complaisance d'une femme peut faire d'un semblable pataud! — Rabutin s'élança, le sang allait couler, la princesse s'élança entre eux, et ce maladroit de laquais, ne sachant

point se servir de son arme, la blessa à la gorge très-légèrement. Vous jugez quels cris dans l'hôtel. La princesse en poussa d'abord d'effrayants. Rabutin, voyant accourir du monde, ne se souciant point d'être pris l'épée à la main chez madame de Condé, se sauva en pays étranger où il est, à ce qu'il paraît, sur le chemin d'une grande fortune.

Duval fut arrêté et on lui fit son procès, plus tard; mais en ce moment, comme tout était en combustion dans l'hôtel, M. le prince arriva, auquel on ne put rien cacher. Il entra dans toutes ses furies, et, au lieu de plaindre madame sa femme qui se pâmait sur son lit, de peur ou de honte, il la maltraita fort, jurant qu'il en aurait raison, que la mesure était comblée, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle en fît davantage. Elle lui répondit en jetant des larmes et en répétant :

— Monsieur, si vous aviez voulu être pour moi un mari, j'aurais pu être une bonne femme.

Mais les hommes n'entendent pas ces raisons-là. M. le prince éclata de plus en plus, dit à ses gens qu'il allait la faire enfermer, qu'il en demanderait sur-le-champ la permission au roi, qui ne tenait guère à cette vieille frondeuse. Tout le bel air de l'hôtel de Condé en fut décontenancé, et je vous laisse à penser la mine de M. le duc en face de madame sa mère. Je vous demande un peu si c'est là de la dignité.

M. le prince vint donc trouver Monsieur et lui conta le chef-d'œuvre en ajoutant :

— Je la vais envoyer à un de mes châteaux avec fort peu de suite, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Vous me demandez conseil, monsieur?

— Certainement, avant de voir le roi, j'ai voulu vous tout dire; il fallait bien m'entendre en famille.

— Eh bien ! monsieur, appelons Madame, c'est la meilleure tête de nous tous.

— Madame viendra avec madame de Monaco.

— Madame de Monaco ne gâtera rien; elles ont toutes les deux des ajustements de raison qui me surprennent.

M. le duc, fils de M. le prince, était l'amant de madame de Marcy, sœur de madame de Grancey, ce qui nous mettait en très-bons termes ensemble; M. le prince ne fit donc aucune opposition. Nous fûmes appelées.

Madame écouta tout avec son sang-froid allemand; elle ne se gendarma pas contre des goûts qu'elle était loin de partager. Quand M. le prince eut fini, elle me regarda.

— Qu'en dites-vous, princesse?

— Rien, madame, j'attends la décision de Votre Altesse.

— C'est donc à moi de prononcer alors; mais monsieur mon cousin, j'en suis sûre, n'en fera qu'à sa volonté.

— Y avait-il quelqu'un dans cette bagarre avec madame votre femme et ces deux quidams?

— Personne.

— Rabutin est en fuite?

— Oui, madame.

— Où est Duval?

— Dans sa chambre, gardé à vue.

— A-t-il parlé?

— Non.

— Nul n'a rien vu, rien entendu qu'après!

— Absolument.

— Alors, mon cousin, vous n'avez qu'un parti à prendre. Rentrez au logis, ayez avec madame la princesse telle explication qu'il vous plaira, traitez-la de la façon dont vous avez envie, entre vous deux, vous en êtes le maître. Je vous approuve, et j'en ferais autant que vous; ensuite prenez mons Duval, envoyez-le où vous le

jugerez convenable, très-loin, pour qu'il ne revienne point ; ne prenez pas la peine de rien expliquer en votre maison ; soyez avec madame la princesse comme avant cette aventure et ne dites rien au roi. Ne faites pas de bruit. Peu de personnes connaissent ce scandale, vous allez le rendre public, vous allez devenir l'un et l'autre la risée de toute l'Europe. Et c'est bien la peine, vraiment. Réglez la conduite de madame la princesse, sauvez l'avenir par un peu de vigilance, et abandonnez le passé dont vous n'êtes plus le maître. Voilà mon avis ; est-ce le vôtre, monsieur?

— Oui.

— Et vous, madame de Monaco?

— Cent fois.

M. le prince était du nombre de ces gens qui demandent un conseil pour ne point le suivre. D'ailleurs, trop irrité, trop humilié même, il ne rompit pas le silence et nous quitta en disant que, réflexion faite, il allait demander au roi la permission d'agir.

— Si le roi n'était aveuglé par sa vieille haine, il vous la refuserait, monsieur, lui qui voit si bien tout.

Le roi ne la refusa point; madame la princesse fut envoyée à Châteauroux, où elle est encore, sans que nul ne la voie, sans un domestique nombreux, rien que des femmes et des vieillards, M. le prince est impitoyable, et M. le duc encore plus que lui, ce qui fait supposer qu'elle y restera longtemps de la même manière.

Madame ne s'était pas trompée. La cour et la ville ridiculisèrent l'aventure, on en parla jusque dans les derniers coins de la France, on en fit des chansons, des images, des ponts-neufs de toute sortes.

Duval alla proprement aux galères ; quant à Rabutin, je l'ai dit, il entra au service de l'Empereur, se battit contre le Turc, et arriva en peu d'années à une fortune qu'il n'eût point atteinte ici certainement. Mon père

me disait l'autre jour qu'une comtesse, princesse du Saint-Empire, s'était éprise de cet aventurier, et qu'il l'épouserait certainement. Voilà un événement, source de sa fortune, et qui perd madame la princesse en même temps que Duval. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Justement, ce pauvre M. d'Olonne était à souper à l'hôtel de Nevers, lorsqu'on y vint conter cette histoire un jour avec des embellissements, et voilà M. de Courcelles qui entre aussi sur cette entrefaite. M. de la Rochefoucauld était auprès de moi, qui me dit :

— Madame, jamais ces deux hommes ne tiendront ensemble dans cette chambre.

Cette folie me fit rire, et, en effet, Courcelles sortait, lorsque le petit Coulanges le rappela en disant :

— Les discussions vont se terminer, on ne criera plus, je suis pour le bruit ! je suis pour le silence. Nous avons ici M. de Courcelles et M. d'Olonne, les deux hommes de Paris les plus compétents sur cette question. Demandez-leur leur avis.

— Ma foi, dit d'Olonne, un de plus, un de moins, qu'importe ! M. le prince était fait à cela.

— Et vous, Courcelles ?

— Moi... j'aime mieux les procès, répliqua-t-il.

Chacun d'eux dit ce qu'il faisait, ne juge-t-on pas toujours d'après soi ? Ce pauvre d'Olonne ! lorsqu'il mourut, prétend mon père, on lui annonça un prêtre nommé Cornouailles, qu'il avait demandé pour confesseur.

— Hélas ! marmotta-t-il à l'oreille de sa garde, ne pouviez-vous en avoir un autre ? Dois-je donc être encornaillé jusqu'à la mort ?

XXVIII

Madame de Grancey possédait l'esprit de Monsieur à ce point de tout se permettre et de lui faire braver le roi lui-même, ainsi qu'on va le voir. Mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, la même que madame de Soissons avait voulu donner au roi à la place de la Vallière, et pour laquelle on écrivait de si belles lettres, mademoiselle la Mothe donc épousa le duc de Ventadour, lequel était le plus vilain singe, bossu, presque louche, méchant comme un âne, débauché et libertin dans le suprême, enfin la peste des maris... trompés. Aussi cette jeune et belle duchesse fit-elle émerillonner les yeux de tous les plumets, et fonda-t-on sur elle des espérances que jusqu'à présent, il faut en convenir, elle n'a point démenties. Mon père lui disait le lendemain de ses noces, alors qu'elle était sur son lit et recevait toute la France :

— Madame, tous ces jeunes gens sont ravis et ils ont raison. Il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accordez à M. de Ventadour.

— Ah ! oui, reprenait Benserade, je voudrais bien qu'une mère, une tante, une amie voulût se mêler de gronder une femme comme celle-là parce qu'elle haïrait son mari et aurait un galant; ma foi, elle aurait bonne grâce et je voudrais bien l'y voir !

— Vous avez bien raison, lui répliquai-je, et c'est là un vilain moment à passer pour une si jolie fille.

— Pardieu, madame, je disais autrefois que je ne me consolais de ne pas être M. d'Armagnac avec sa grande beauté, que parce que je n'étais pas M. de Saint-Hérem avec sa grande laideur; mais je me rétracte, il paraît que les magots ont aussi leurs heures de triomphe.

Le magot comprit la raillerie et voulut prendre ses précautions. Grâce à ses goûts orduriers, il en trouva vite le moyen, et les galants s'éloignèrent; car, selon l'expression de madame Cornuel, il mit un bon suisse à sa porte.

Je sais qu'il n'a rien perdu pour attendre; mais enfin il a *attendu*, c'est plus qu'on ne devait supposer.

A cette noce de madame de Ventadour nous arrivâmes, madame de Nevers et moi, coiffées par la Martin, de cette coiffure que nous avons mise à la mode et dont on a tant parlé. Elle nous avait testonnées en Bretaudin, les cheveux coupés et frisés naturellement, ce qui nous faisait une petite tête de choux ronde, sans coiffe, fort jolie pour les jeunes, mais à faire rire pour les vieilles. Nous nous en réjouissions, convaincues qu'elles nous imiteraient, et elles n'y manquèrent pas. On appela cela la coiffure *hurluberlu;* ce fut mon père qui la baptisa, en se moquant de moi.

Toutes les femmes devinrent commes folles; on se faisait poser le premier appareil, et on se reposait comme d'une opération, car toutes ces papillottes vous faisaient souffrir mort et passion les premières nuits. On coupait les cheveux, partagés à la paysanne, en boucles rondes, d'étage en étage, cela faisait deux gros bouquets de cheveux de chaque côté, on mettait les rubans, comme d'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure, tombant jusqu'à la gorge. Elles étaient incroyables, ces femmes sur le retour, avec ce style de juments, et les laides aussi. Madame de Choiseul ressemblait, disait Ninon, à un *printemps d'hôtellerie.* Je ne sais combien d'autres étaient horribles, entre autres cette pauvre madame de Marans, la sœur de Montalais, l'ancienne maîtresse de M. le duc, dont elle a une fille que l'on appelle Guenani, anagramme d'Anghien.

La reine enfin y vint. Elle se fit testonner par la Vienne,

et les dames par mademoiselle de la Borde; elles firent toutes les exécutions chez les princesses, à l'exclusion de la Martin, qui devint furieuse. J'entendis de mes oreilles la reine bien rabrouer madame de Crussol, laquelle se mit à crier au coucher de Sa Majesté, dès qu'elle l'aperçut :

— Ah ! madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure !

— Votre coiffure? lui répondit la reine, je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure. Je me suis fait couper les cheveux, parce que le roi le trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure.

On ne parlait d'autre chose, nous avions fait ce qui s'appelle une révolution. Madame de Soubise pensa mourir de chagrin, parce que l'état de ses dents ne lui permit pas les cheveux coupés, elle en fut toute honteuse; le fait est qu'on n'osait plus se montrer avec ses anciennes boucles renversées et que nous triomphions (1).

Au commencement, les premiers jours, il y eut cabale et nous voulions nous défendre. (J'en reviens à ce qui a commencé ce chapitre.) M. le duc, devant lequel on parlait de cette petite guerre, nous dit :

— Eh bien, madame, je suis du parti de l'hurluberlu, et si vous le voulez bien, nous allons décider une réunion où il sera parlé de cette jolie invention-là.

Il va sans dire que *les Anges* étaient des nôtres. M. le duc était amoureux de madame de Marcy à en perdre la raison, jusqu'au point de la faire venir à son gouvernement de Bourgogne, lorsqu'il tenait ses états à Dijon, et de faire tirer le canon à son arrivée. Il en était jaloux au point que toutes les jalousies se taisaient devant la sienne, c'était la quintessence de la jalousie, la jalousie incarnée; j'admirais qu'il en fût resté dans le monde après ce qu'il en avait reçu.

(1) Telle est l'origine des *anglaises* et des coiffures à la Sévigné. (*Note de l'éditeur.*)

il imagina de nous donner une chasse. Nous étions : la comtesse de Soissons, mesdames de Coëtquen et de Bordeaux, *les Anges* et moi, plusieurs hommes, dont le chevalier de Lorraine et le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, dont il me faudra parler en détail tout à l'heure, et ce fut une délicieuse partie. C'était en carême, un samedi ; nous soupâmes à Saint-Maur, après la chasse, des plus beaux poissons de la mer, ensuite on alla à une petite maison, près de l'hôtel de Condé, où après minuit scrupuleusement sonné, nous eûmes un *médianoche* en viandes très-exquises, plus les musettes, les violons, les hautbois, les fleurs, tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus amusant au monde.

Madame la duchesse n'y vint point, il n'en fut pas question même, et ce qui indigna les dévots et appela sur nous toutes les foudres, ce fut, non-seulement son absence, mais encore la petite circonstance que ce dimanche si religieusement attendu était le dimanche des Rameaux, où l'on ne permet ni ne tolère aucune viande. Notre coiffure fut célébrée, introuée avec du vin de Champagne et de Bourgogne; nous ne rentrâmes chez nous qu'au grand jour.

Madame de Montespan eût voulu en être priée; mais *les Anges* ne la pouvaient souffrir, elles s'en défendirent près de M. le duc, qui y avait pensé; elle n'en fut point. Elle en eut une colère horrible et s'en fut crier partout à l'orgie, au manque de religion, presqu'au sacrilége; elle endoctrina le roi, qui prit la chose au grave et en tança M. le duc et toutes les dames, hors moi, à qui il ne disait mot en ce temps-là.

Monsieur vit revenir madame de Grancey tout en larmes de Saint-Germain ; il se mit dans une vraie rage, et, sans vouloir rien entendre, fit mettre ses chevaux, partit pour la cour, alla droit dans le cabinet du roi, et lui demanda pourquoi il s'en prenait ainsi à ses amies. Le

roi en resta dans un étonnement profond, lui, accoutumé à voir son frère si humble.

— Mais, monsieur, lui dit-il, je n'ai rien dit au chevalier de Lorraine; c'est pour lui une peccadille si mince que je ne m'amuse pas à la relever.

— Sire, il ne s'agit point du chevalier de Lorraine; il s'agit des dames, que vous avez reçues de façon à les rendre malades, pour une pauvre aile de faisan ou un ortolan gras qu'elles ont sucé chez M. le duc.

Il se *révolta* ainsi pendant une demi-heure; le roi eut grande patience, il l'écouta doucement, le calma par des promesses, et le renvoya à peu près satisfait. Ce fut une des rares fois où Monsieur sortit de son apathie, et il fallait qu'il fût bien ferré de cette Grancey pour en trouver le courage. Il voulut la faire nommer plus tard dame d'atours de Madame, à la place de Gourdon, et lui acheter la charge cinquante mille écus; Madame ne le voulut pas, et cela, parce que je ne m'en souciai guère.

Je faisais la pluie et le beau temps à cette cour jusqu'à l'époque où je tombai malade. Le chevalier de Lorraine n'aimait plus la Grancey que pour la forme et pour ne pas laisser dire qu'il m'aimait trop, ce dont je ne me souciais pas non plus, non pas que cela me déplût ou que cela fût faux, mais à cause des conséquences.

Monsieur avait épousé cette Madame-là bien vite et sans regretter l'autre. C'est la princesse palatine Anne de Gonzague qui a arrangé cette affaire; Madame est la nièce de feu son mari. On voulut m'envoyer en avant de la princesse, je refusai; je ne trouvais pas séant pour moi, qui étais si bien avec madame Henriette. La palatine y alla. C'est une fière intrigante. Elle a fait encore il n'y a pas longtemps sa nièce reine de Pologne. Quand je dis sa nièce, chacun me regardera, car on ignore bien généralement cette parenté; je la vais dire, elle

est curieuse. Ma mère la tenait du cardinal de Richelieu, son oncle, et j'ai une lettre de lui qui le prouve.

Madame Marie de Gonzague, sœur de la Palatine, épousa le roi de Pologne, et l'on se souvient encore de la belle et singulière ambassade qui la vint prendre. Mais, avant ce mariage, elle ne s'était pas privée de galants, d'abord M. le Grand, le pauvre Cinq-Mars, puis en secret et plus intimement M. le prince, aujourd'hui le grand Condé, qui fait enfermer sa femme. Elle en eut une fille, et ce n'était pas une petite affaire que de la cacher. Car M. le prince était marié, et, par conséquent, point de réparation possible pour la maison de Mantoue. M. et madame d'Arquien aimaient la princesse Marie comme leur sœur; celle-ci leur offrit de prendre la petite fille comme la leur, et M. le prince la dota très-richement; elle n'était point au monde. Madame d'Arquien feignit une grossesse, accoucha de la petite Marie, dont la princesse fut la marraine, et, lorsqu'elle alla en Pologne, elle l'emmena avec l'intention de l'y établir.

Sobieski, depuis le grand maréchal, est un homme d'un vrai mérite, il est le plus beau cavalier, et il trouva mademoiselle d'Arquien un parti de tout point désirable. La reine Marie perdit son mari et épousa en secondes noces son frère, qui lui succéda; elle était toute-puissante à Varsovie. Sa filleule devint le point de mire de toutes les ambitions, ce fut à qui l'aurait. Sobieski, bien que d'une grande naissance, était jeune, et il avait des concurrents redoutables. Cependant il était le plus amoureux, et il lui semblait que la filleule ne le voyait point indifféremment.

XXIX

On faisait, dans toutes les cours du Nord, des courses en traîneaux où le luxe s'étalait à l'envi. Mademoiselle d'Arquien en raffolait; l'honneur d'être son cavalier se disputait l'épée à la main, car ils n'y font point tant de façon en ces contrées presque sauvages. Un jour, on était dans les jardins du palais, par un beau soleil de février, c'était à qui s'emparerait du traîneau de la belle Marie. On en venait aux couteaux tirés, Sobieski seul se tenait à l'écart, non par faute de désir ou par crainte, mais parce qu'il savait combien mademoiselle d'Arquien, élevée en France, était loin de ces mœurs-là. Elle le remarqua et lui sut gré de ce sacrifice. Le soir, au bal, elle le prit pour son danseur, elle écouta les yeux baissés l'aveu qu'il osa lui faire, mais sans lui répondre encore.

Il rentra chez lui bien triste, bien inquiet, la reine avait rappelé sa filleule après leur danse, et depuis lors elle ne l'avait plus quittée. Sans doute elle lui défendrait de l'écouter à l'avenir, et un plus puissant que lui obtiendrait sa main. En effet, à dater de ce jour, tout les sépara. Il ne lui fut plus possible de lui adresser un mot, la reine le traita avec une rigueur inaccoutumée, lui répondant à peine lorsqu'il osait lui présenter ses hommages. Le malheureux jeune homme était si triste qu'il songea à s'en aller en Hongrie combattre le Turc et se faire tuer.

Le printemps vint, les glaces fondirent, les feuilles poussèrent et les fleurs aussi. On fit des fêtes ainsi qu'il est d'usage chez ces peuples, Sobieski n'y assista pas. Il se retira dans un de ses châteaux, solitairement, ne

voulant point entendre dire à ses rivaux combien Marie était charmante, quels beaux rubans et quelle belle couronne elle avait, et quelle grâce elle avait déployée dans le ballet des *Saisons!* Un matin, jamais le soleil ne fut plus brillant, jamais l'air ne fut plus pur, jamais les roses n'embaumèrent de leurs senteurs plus parfumées, il était seul au bord d'un ruisseau, dans son parc; il vit venir à lui deux femmes en costume de paysanne lithuaniennes, mais en velours en soie et en pierreries. Il ne les reconnut point et allait passer près d'elles sans leur parler, tant il était malheureux. Celle qui semblait conduire l'autre l'arrêta :

— Bel ermite, lui dit-elle, puisque vous ne voulez plus vous faire de la cour avec nous, nous venons vivre avec vous aux champs. Ne nous renverrez-vous point?

Il n'en pouvait croire ses yeux! c'était la reine, c'était Marie, c'était toute la cour cachée derrière des arbres et qui se montra sur un signe de la souveraine, tous vêtus en bergers et en bergères de la plus galante façon qu'on puisse voir. Sobieski croyait rêver et ne trouvait pas une parole.

— Vous avez été le plus modeste, le plus docile, le plus persévérant; après l'épreuve que vous avez si bien supportée, vous serez le plus heureux, dit la reine, voici votre femme.

Les noces se célébrèrent à ce château, où la cour resta plusieurs semaines chez Sobieski. Ils n'ont point d'étiquette comme nous, la couronne étant élective et chacun pouvant devenir roi à son tour. D'ailleurs ces seigneurs polonais sont très-riches et très-magnifiques.

Après la mort du mari de madame de Gonzague, le roi, sur la prière de la Palatine, employa son influence pour Sobieski, voilà comment mademoiselle d'Arquien est, à l'heure qu'il est, reine de Pologne; sa sœur prétendue a épousé M. de Bethune et est ambassadrice

en ce pays, ce qui lui donne un air fort agréable.

Pendant que je suis dans le Nord, je raconterai une autre histoire, dont on s'est peu occupé à la cour, mais dont j'ai su tous les détails de la bouche de Madame, puisqu'il s'agissait de sa famille et d'une espèce de favorite à elle, madame la princesse de Tarente, née Amélie de Hesse, tante de Madame, qui eût facilement pris ma place sans son entêtement dans la huguenoterie. Le roi ne la voulut point souffrir près de sa belle-sœur, à leur grand regret à toutes deux. Elles baragouinaient de l'allemand avec délices; elles mangeaient des choux aigres et toutes les horreurs de leur chienne de cuisine. Le grand régal était du lard et du saucisson. Je l'ai vue sortir à jeun de la table du roi, où se trouvaient les choses les plus exquises, pour venir dévorer au Palais-Royal, dans un coin, l'affreuse fricassée dont l'odeur me faisait évanouir.

Le bruit courait, de par le monde, que je n'étais plus si bien avec Madame, parce qu'elle m'avait découvert une galanterie avec le chevalier de Lorraine, et là-dessus les conjectures marchaient. Le fait est que madame de Tarente avait jugé à propos d'*éclairer* Madame, disait-elle, sur ce qui se passait et sur ce qu'elle souffrait à ses côtés. Madame me bouda, sans oser m'en rien dire; mais j'eus l'adresse de me rendre nécessaire en la brouillant avec Monsieur et en les raccommodant après, chose que seule je pouvais faire. Elle fut forcée de revenir et de me tout conter. Je le *revalus* à la Tarente, non pas vis-à-vis de Madame, qui ne le souffrait pas et qui me faisait taire, mais vis-à-vis d'elle-même. Je la rudoyai de la bonne façon, je ne souffris plus qu'elle entrât en dehors des heures habituelles, sans un ordre exprès de Madame; enfin, je m'établis si bien, qu'elle me quitta la place et se sauva à sa terre de Vitré, en Bretagne, où elle resta un an sans reparaître.

Le même jour, pour amuser Madame et l'empêcher de la regretter, nous allâmes nous promener dans les rues et aux Tuileries, incognito, Madame et moi, avec d'Hacqueville, le galant de ma sœur borgnesse. Elle fut enchantée de cette équipée, et comme le roi le sut et lui en marqua de l'étonnement, du mécontentement presque, elle lui dit fort bien :

— Sire, lorsque, comme moi, on n'est pas sur le pied d'être galante, on peut oublier un peu sa dignité et se donner carrière. On sait que je ne fais point de mal et on m'excusera, soyez tranquille, plus que beaucoup d'autres qui ne bougent de leur fauteuil, mais qui savent s'en dédommager.

Cette Tarente avait une fille, madame de la Trémouille, qu'elle avait envoyée en Danemark, dont le roi et la reine étaient les proches parents. Il lui arriva à cette cour une aventure des plus romanesques ; elle l'écrivit en entier pour Madame, qui me l'a donnée sur ma demande. Je vais la mettre ici, bien peu de personnes la savent bien, cela s'est passé trop loin de nous, et à la cour on ne s'occupe que de ce qu'on voit ou de ce qui peut servir à quelque chose.

Mademoiselle de la Trémouille fut envoyée à Copenhague, près de la reine, sa cousine germaine. C'est une très-belle et très-aimable personne. Elle ne venait point pour chercher un mari, mais elle en trouva plus qu'elle n'en voulait ; les jolies filles riches et de grande maison n'en manquent point. Cependant elle avait entrevu en France, plusieurs années auparavant, un frère du roi, un prince Christian, fort bien fait et fort galant, dont son jeune souvenir était plein encore, bien qu'éloigné, et qui, dès son arrivée, devint passionné d'elle

Certes, le mariage était assorti sous tous les rapports. La reine s'aperçut de cette inclination, elle en parla à sa cousine, qu'elle ne trouva point indifférente, et elle se

réjouit à l'idée de la fixer près d'elle. Dieu ou le diable en avaient ordonné autrement.

XXX

En tout pays il y a des favoris ; le roi de Danemark en avait un, digne de tous les romans, les plus romans possible. Il s'appelait Schumacker, et n'était autre chose que le fils d'un marchand de vins, dont les talents et le mérite extrême le firent parvenir de ce rien à la position de comte de Griffenfeld et de grand chancelier de Danemark et de Norwége. Le roi ne voyait que par ses yeux, et la reine elle-même, cédant à son influence, voulut le marier avec la fille du duc de Holstein-Augustenbourg, de la branche cadette de la maison royale. Il gouvernait admirablement ce pays, pour lequel il fit des lois qu'il n'avait point, jusqu'à être appelé le Richelieu du Nord.

Lorsque la princesse de la Trémouille arriva à Copenhague, la princesse de Holstein était en route pour s'y rendre, le comte de Griffenfeld n'eut pas plutôt vu la princesse Amélie, qu'il en devint aussi passionné que le prince Christian, et qu'il écrivit sur-le-champ au duc de Holstein qu'il renonçait à l'honneur de son alliance. Jugez.

Sur-le-champ les deux prétendants se posèrent en rivaux ; Griffenfeld avait pour lui son autorité, mais Christian avait le cœur de la princesse ; les chances pouvaient donc se combattre. Lorsque la reine, forte de l'aveu de sa cousine, alla trouver le roi et lui parler du mariage qu'elle désirait, elle fut tout étonnée de recevoir un refus, car Griffenfeld n'avait rien dit jusque-là à personne, il avait caché son amour et ses pré-

tentions, espérant ce qu'espèrent tous les amoureux, un encouragement de sa maîtresse ; le roi était son seul confident. Son empire sur lui était poussé si loin, qu'il lui fit trouver bon son refus de la princesse de Holstein et tous les embarras qui s'ensuivirent.

— Madame, dit le roi à la reine lorsqu'elle lui parla, mon frère n'épousera point la princesse Amélie, j'ai d'autres vues sur l'un et sur l'autre. Mon frère épousera une princesse de notre maison ; quant à votre cousine, il est un homme, le plus éminent, le plus magnifique de mon royaume, celui auquel j'ai le plus d'obligation et dont je souhaite le plus récompenser les services, cet homme me la demande, je ne puis la lui refuser.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas le maître ; mademoiselle de la Trémouille n'est pas votre sujette.

— Mademoiselle de la Trémouille se laissera toucher par l'amour qu'elle inspire, par les talents, le courage, le mérite incontestable de Griffenfeld ; d'ailleurs, je ne prétends point la contraindre, lui-même ne le souffrirait pas, il désire l'obtenir d'elle-même et d'elle seule ; je l'y veux aider, voilà tout.

A dater de ce moment, l'existence de la princesse fut des plus agitées. La cour se partagea en deux. Le roi voulait Griffenfeld, la reine voulait Christian ; chacun avait ses partisans et ses soutiens, c'étaient des cris abominables et des intrigues de toutes sortes. La princesse voyait Christian dans l'appartement de la reine, à l'insu du roi qui ne l'eût pas souffert. Ils avaient des entretiens les plus tendres et les plus touchants ; car, selon la coutume, plus on les séparait, plus ils s'aimaient. La reine pleurait avec eux leurs infortunes ; le prince voulait provoquer Griffenfeld et le tuer ; la princesse le lui défendait au nom de son bonheur et de son repos. C'était à fendre le cœur.

Un matin, Christian reçut l'ordre formel de partir pour inspecter l'armée au moment de la guerre ; il voulut résister; son frère lui déclara qu'il le ferait mettre dans la forteresse s'il osait lui désobéir. On sort moins facilement de la forteresse qu'on ne revient de l'armée ; il partit.

Le lendemain même on annonça publiquement son mariage. La princesse Amélie l'apprit en arrivant chez le roi et se trouva mal. La reine, qui entrait en même temps, l'emmena chez elle, et la cour en fut toute déconcertée. En revenant à elle, elle se leva sur-le-champ, se rajusta et, sans écouter les observations de la reine, elle retourna immédiatement chez le roi, qui la reçut dans son cabinet, seule, aussitôt qu'il sut qu'elle le demandait.

— Sire, lui dit-elle, Votre Majesté connaît mes sentiments, il ne lui en a point été fait mystère ; ceux du prince, son frère, lui ont aussi été déclarés. Le refus qu'elle fait de consentir à notre union, et l'obstination qu'elle met au contraire à en former une autre, me dictent mon devoir. Je viens donc demander mon congé et la permission de rejoindre ma mère, à laquelle je rendrai compte de ma conduite.

— Cela ne se peut pas, dit le roi ; c'est impossible, madame, vous ne songez pas à nous quitter.

— Je le dois, sire, ma place n'est plus ici ; vous me refusez l'honneur de votre alliance ; vous ne me voulez point dans votre famille.

— Je vous veux plus que dans ma famille. Je vous donne à mon ami, à l'homme qui m'est le plus cher, au plus brave, au meilleur, au plus généreux de tous les êtres.

— Sire, Votre Majesté n'a pas réfléchi sans doute que la maison de Hesse et la maison de la Trémouille ne se peuvent unir au fils d'un marchand de vins.

— Vous êtes fière, madame, vous êtes plus fière que moi : je l'avais fiancé à la fille du duc de Holstein, qui ne l'avait point refusé, lui ! Un héros peut prétendre à toutes les récompenses.

— De votre part, sire, peut-être ; mais moi je ne lui dois rien, que la persécution que j'endure, et je ne puis que le haïr. Laissez-moi donc partir.

Le roi n'y consentit point, et quand la reine sut cette disposition, elle jeta les hauts cris, assurant qu'elle ne pourrait vivre sans sa chère cousine. Griffenfeld (1) n'osa se présenter devant elle, mais il l'accabla de tous les soins dont sa puissance lui laissait la liberté. Des courriers envoyés dans toutes les directions lui apportaient les fleurs les plus magnifiques, les fruits les plus succulents. Il arrivait des ajustements magnifiques de chez les meilleurs faiseurs de Paris. Avant qu'un désir fût formé par elle, il était satisfait ; c'était une splendeur digne des contes de fées. L'ingrate ne se laissait pas toucher, non que le comte fût vieux ou désagréable, il avait, au contraire, la jeunesse, la beauté et tous les agréments possibles ; mais il n'était point gentilhomme, et cette pensée seule la faisait évanouir.

Le moment vint où la guerre appela le roi et ses seigneurs contre les Suédois ; le comte partit plein d'ardeur ; décidé à remporter tant de gloire qu'elle pût toucher son insensible.

— Madame, lui dit-il en partant, je vois de quelle manière vous me traitez, mais je veux vous forcer à m'accorder votre estime.

Elle ne lui répondit que par des larmes, dont le soir même elle fut dédommagée par l'entrevue qu'elle eut avec Christian chez la reine. Il arrivait déguisé pour s'assurer de sa constance, pour lui jurer que rien ne

(1) C'est ce même Griffenfeld dont Victor Hugo a fait un des héros de son roman d'*Han d'Islande*.

saurait le séparer d'elle, et que les volontés de son frère seraient impuissantes à lier son sort.

La reine, qui les aimait, les garda presque toute la nuit dans son appartement sans que personne en fût informé, hors une fille de service très-affidée. Le lendemain il partit. Lui et Griffenfeld faisaient à l'envi des prodiges de valeur afin qu'elle en fût instruite; la renommée lui apportait leurs noms tous les jours. Le comte fit mieux encore; les courriers, par une erreur calculée, lui apportaient les paquets de la princesse; il les lui renvoyait avec une suite d'excuses, pour avoir seulement l'occasion de lui écrire et de tracer le dessus, qui était son nom.

La reine rejoignit le roi au siége de Weimar; la princesse suivit sa cousine, et là les exploits redoublèrent. On ne vit jamais une lutte plus noble et plus glorieuse; rien n'y faisait, elle voulait toujours partir, ou épouser Christian, et ne regardait point l'infortuné comte.

Il s'en lassa. Il la voulait à tout prix; il commença par calomnier le prince auprès de son frère, et par lui attribuer des vues coupables, que certainement celui-ci n'avait pas; mais, avant de venir là et d'aller plus loin encore, il voulut prévenir la princesse de ces résolutions. C'est encore une manière d'honneur. Comme elle le fuyait sans cesse, il se masqua à un bal de la cour et la vint trouver pendant qu'elle rêvait seule derrière une courtine.

— Madame, lui dit-il, vos rigueurs me poussent à bout, j'ai résolu de vous obtenir, ou d'y perdre la vie. Je vais donc risquer ma tête pour votre service, et je vous déclare d'abord que, moi vivant, jamais vous n'épouserez le prince. Je sacrifierai plus que ma vie encore, j'y vais perdre l'honneur, j'y vais perdre la gloire et la renommée que j'ai acquises; peu m'importe! si, après tous ces sacrifices, je parviens à en être récompensé par un de vos sourires.

— Vous avez tort, monsieur, lui répondit-elle froidement, ce n'est pas le moyen de réussir ; car, lorsque vous aurez perdu votre gloire et votre renommée, je ne sais trop ce qui vous restera.

Et elle lui tourna le dos, tout en fureur, en lui défendant de lui adresser jamais la parole. Outré de colère, il alla droit au roi et lui dénonça le prince Christian comme ayant ourdi une trame abominable pour s'emparer de la couronne, afin d'épouser la princesse. Il aposta des témoins, fit écrire de fausses lettres, enfin il obtint la disgrâce complète du prince, son exil et sa séparation d'avec la princesse.

— Vous l'avez voulu, madame, lui dit-il lorsqu'il la vit tout en larmes, ne vous en prenez qu'à vous.

— La reine et moi nous préviendrons le roi de votre félonie, monsieur; nous ne souffrirons pas le malheur d'un innocent.

— Hélas ! madame, j'ai fait bien plus encore ! je ne crains personne à présent. Le gant est jeté.

Il était jeté, en effet, et loin encore !

XXXI

Ce Griffenfeld était un homme dans le genre de Biaritz, à passions vives et profondes, un homme à bouleverser le monde pour l'objet aimé. Le roi, notre roi à nous, est l'arbitre de l'Europe, il imagina d'obtenir son appui ; pour ce faire il lui écrivit en secret, et lui proposa l'abandon de certaines prétentions tout à l'avantage de son maître, enfin il lui vendit le Danemark, à la condition qu'il lui donnerait la main de mademoiselle de la Trémouille.

Le roi accepta sans se faire prier. Tout marchait à

merveille, déjà il avait prié Madame de s'intéresser à cette affaire, déjà il avait écrit de sa propre main à la princesse de Tarente qu'il verrait cette union avec plaisir, lorsque la catastrophe arriva. Un agent infidèle le trahit pour une récompense, apporta au roi la preuve de sa perfidie, et força la reconnaissance de ce monarque, son affection à se taire. Griffenfeld fut arrêté. Lorsqu'on l'eut mis en prison, il avoua tout sur-le-champ, et conserva une grande noblesse dans sa perfidie. Il écrivit au roi une lettre, que je regarde comme un modèle de franchise et de bon esprit:

« Sire.

« J'ai trahi Votre Majesté, je mérite la mort, je ne viens demander ni pitié ni merci, je suis coupable, châtiez-moi. J'ai calomnié le prince, votre frère, j'ai fait tout cela, sire, et j'aurais fait plus encore, si j'avais cru pouvoir obtenir le prix que j'en attendais. Je n'aurai pas recours à de lâches détours pour m'excuser; ce que j'ai fait, je l'ai fait de mon plein gré, emporté par un sentiment auquel j'aurais sacrifié plus encore, si j'avais eu quelque chose de plus sacré que l'honneur et la confiance de Votre Majesté. J'accepte et je demande la punition qui m'est due; mais je vous conjure de ne me point haïr, de ne me point mépriser, car mon respect et mon dévouement pour Votre Majesté sont indépendants de mes perfidies. Je vais mourir et j'en suis heureux; ma vie déshonorée ne peut plus être offerte à personne; si j'avais réussi, j'aurais été un héros, j'ai échoué, je suis un misérable; le succès est tout. »

Le roi, ou plutôt le conseil suprême, le condamna à perdre ses biens, ses emplois, ses titres, et à avoir la tête tranchée; la princesse s'était sauvée de ces abomi-

nations. Il lui écrivit une lettre qu'elle refusa de lire, bien que ce fût le dernier adieu d'un mourant; elle le haïssait en perfection.

Tout le Danemark fut en deuil ; on l'aimait. Bien des villes envoyèrent solliciter sa grâce près du roi, qui ne demandait pas mieux. Il reçut les députations avec beaucoup de bienveillance, mais il répondit toujours :

— J'en suis plus fâché que vous, il faut que justice soit faite.

Le jour fixé pour l'exécution, il fit venir un de ses anciens amis, et lui dicta ses dernières volontés.

— Vous verrez la princesse et vous lui direz que je meurs pour elle ; vous lui direz que j'ai tenu ma promesse et que j'ai tout perdu, tout sacrifié pour l'obtenir; j'ai perdu la partie, j'ai tort. Vous lui direz encore que l'on ne m'a rien laissé; mais voici un bijou inestimable, la seule chose qui m'appartienne, je la prie de le conserver en souvenir de l'homme que sa haine a fait mourir et qui n'en est pas moins son plus passionné, son plus dévoué serviteur. Je m'en vais sans remords et sans craintes. J'ai commis un crime, mais la cause en est si belle que je ne le regrette point. J'ai tout connu, tout possédé sur la terre, excepté le bien pour lequel j'ai donné tous les autres, je n'ai plus rien à faire ici-bas. Adieu, je ne vous ferai point honte au dernier moment, et le pauvre Schumacker mourra la tête aussi haute que le noble comte de Griffenfeld, lorsqu'il entrait dans la cour précédé de ses massiers.

On le conduisit au supplice, au milieu d'une foule désolée, qu'il harangua avant de monter sur l'échafaud. Il était plus beau que jamais; la sérénité de son visage, ses traits calmes, son sourire bienveillant, tiraient les larmes de tous les yeux.

— Ne pleurez pas, disait-il, le roi est juste, j'ai mérité mon sort.

Lorsqu'il fut préparé et qu'il livra au bourreau sa tête, une voix s'éleva tout à coup au milieu du silence, au moment même où le glaive se balançait menaçant.

—Grâce ! de la part de Sa Majesté, pour Schumacker !

Un immense cri retentit dans toute la place; ce fut une bénédiction universelle au roi pour sa clémence. Quant au patient, lorsqu'on lui remit l'arrêt changeant sa peine en une prison perpétuelle, il dit froidement :

—Cette grâce est plus douloureuse que la mort même; je croyais tous mes maux finis, et ils recommencent.

Il redescendit lentement les marches de l'échafaud, en retournant ses regards vers la place où la mort lui serait venue.

Reconduit dans sa prison, il fit demander au roi de le servir comme soldat, afin d'expier sa faute en se faisant tuer pour lui. Cette grâce lui fut refusée.

— Tout est donc fini ! dit-il alors, je ne puis ni vivre ni mourir.

Il resta à Copenhague dans une étroite prison où il est encore, où nul ne le voit, où nul ne sait ce qu'il sent ni ce qu'il pense ; pour moi, je le crois très-malheureux.

Le beau de l'histoire, c'est que la princesse et le prince Christian ne se sont point mariés, bien que le pauvre Griffenfeld ne se mêle plus de leurs affaires et que personne ne s'y oppose. Christian revint près de son frère bien justifié ; mais le cœur humain est fait d'étrange sorte ! Dès qu'il fut libre d'adresser ses vœux à mademoiselle de la Trémouille, il ne s'en soucia plus. Soit qu'il lui en voulût de ce qu'il avait souffert, soit qu'il eût changé par un effet d'inconstance naturelle, il fut le premier à demander au roi de reprendre les négociations pour son mariage avec la princesse de je ne sais où. Ces noms allemands écorchent ma plume.

La reine, toute surprise, lui dit qu'il pouvait maintenant songer à sa cousine.

Je sais que je le puis, madame, mais je me reconnais indigne d'elle, et je n'y songe plus.

Mademoiselle de la Trémouille avait le cœur trop bien placé pour ne pas lui rendre la pareille; elle eut même la force de n'en montrer ni chagrin ni tristesse. Elle revint en Danemark et le revit *comme un autre*, en apparence du moins; peut-être qu'au fond...

On assure cependant qu'elle accueille à merveille un certain comte d'Oldenbourg-Altembourg, qui soupire pour ses beaux yeux. Toute l'Allemagne en crie; ce comte n'est pas un prince, et cela ferait une mésalliance à son noble sang. Madame en parle toute la journée; elles s'écrivent avec madame de Tarente des lettres de quarante pages en allemand là-dessus.

La princesse persistera-t-elle? Oubliera-t-elle celui-là comme elle a oublié l'autre? Je ne sais. Ce qu'il y a, c'est que le pauvre Schumacker est dans sa prison. Le curieux, et cela est possible, le curieux serait qu'elle le regrettât et que lui l'eût prise en haine. Dieu seul saura ces choses et ne vous les apprendra point (1).

Je viens d'avoir tout à l'heure la visite d'un joli médecin que j'ai connu fort misérable et que voilà devenu tout-puissant; j'interromps mon récit pour dire cela. C'est encore une de ces révolutions qu'on ne comprend point et que la Providence se plaît à faire.

Il s'appelle Amonio et est Italien. Il vint en France étudier. Il était fort pauvre, mais fort beau, et, par je ne sais quelle circonstance, il fit connaissance avec madame de Chelles. Celle-ci n'imagina rien de mieux que de l'établir à l'abbaye en qualité de médecin. Il n'eut garde de refuser. Le voilà dans le troupeau de nonnes, qui, toutes, se mettent à en raffoler; il y avait bien de quoi! Chelles semblait avoir la peste, les religieuses

(1) La princesse de la Trémouille épousa le comte d'Oldenbourg-Altembourg. (*Note de l'éditeur.*)

tombaient malades à la douzaine, il ne savait auxquelles entendre. Cela alla passablement pendant quelques mois; mais la jalousie s'en mêla. Pour les vieilles, il fut uniformément respectueux et plein d'égards; pour les jeunes, il fut uniformément autre chose, allant de l'une à l'autre, suivant sa fantaisie, en tout bien tout honneur certainement, mais suivant ces privautés de couvent dont ces bonnes sœurs sont très-friandes, à défaut de mieux. Un jour elles découvrirent mutuellement les préférences qu'il partageait. Lorsqu'une eut parlé, les autres, outrées de colère, parlèrent aussi.

— Et moi!

— Et moi!

On n'entendait que cela, le scélérat avait fait ses affaires.

—Il partira! Il faut qu'il parte!

On demanda donc son renvoi à madame l'abbesse, trop coiffée de lui pour y consentir, d'autant plus qu'on se garda d'en dire la raison. Il fallut le voir malgré soi; la réflexion les avait calmées, elles se seraient apaisées certainement; mais il vint un supérieur provincial en tournée que le visage du médecin offusqua fort. Il fit toutes les remontrances à madame de Chelles, qui soutint Amonio, dit que c'était un ange et qu'il n'avait pas même une pensée de Satan.

Le provincial fouilla la question et découvrit l'aventure, qu'il se hâta de crier sur les toits, sur ceux de l'abbaye d'abord et partout ensuite; il en écrivit aux supérieurs, tant et si bien que le pauvre Amonio fut honteusement chassé, que les dévots l'entreprirent et le mirent sur le pavé où il faillit mourir de faim.

Le hasard lui fit rencontrer mon frère, qui me l'amena, qui le présenta à tous ses amis et qui lui refit une sorte de bien-être. Et puis, tout à coup, il se trouve que le pape meurt, que le nouveau est un cardinal chez

lequel son oncle était camérier secret, et l'oncle appelait son neveu auprès de lui pour être médecin de Sa Sainteté, c'est-à-dire aider à gouverner la chrétienté tout entière. Il n'a pas oublié ses amis en partant, et il vient de m'assurer qu'il m'enverrait les indulgences *in articulo mortis*.

— Mais aussi, madame, madame de Chelles et ses nonnes auront de mes nouvelles, je vous en réponds. Je les fais remettre à la règle la plus sévère, je réforme jusqu'au confesseur.

Je suis sûre qu'il tiendra parole.

Amonio me conduisit tout naturellement à un souvenir que j'ai effleuré tout à l'heure et qui n'en est pas moins resté un des plus parfumés de ma vie, au duc de Montmouth. Ce fut ce même Amonio qui nous servit de confident en cette circonstance trop singulière pour que je ne la rappelle point. Amonio fut placé par mon frère dans une petite maison de la rue de Vaugirard, où il allait quelquefois, non point faire la débauche, mais passer deux ou trois jours tranquille, pour se remettre de ses fatigues avant de recommencer.

Cette maison était fort jolie, solitaire, entourée de jardins ; en été, on y eût passé sa vie, et nous y allions souvent.

Je vis M. de Montmouth pour la première fois à cette chasse de M. le duc, dont je vous parlais ; je fus, comme tout le monde, frappée de sa beauté. C'était un de ces visages pâles, allongés, aux yeux de feu, dont le front semble porter une marque de malheur. Ils sont généralement tristes, d'une tristesse douce qui se communique, et qui n'est point désagréable. M. de Montmouth, ce soir-là, ne me quitta guère, et cela devait être, n'était-il pas bâtard de Charles II et en ai-je jamais manqué un seul ?

Je le rencontrai de nouveau à la cour et à la ville,

peu au Palais-Royal, où il ne venait presque jamais. La mort de sa tante l'avait fort affecté, il la croyait morte empoisonnée, et ne voulait point, disait-il, revoir ses bourreaux. On l'a accusé d'une intrigue avec elle pendant mon premier séjour à Monaco, mais je suis certaine que cela n'est point vrai, je ne le connaissais que par ouï-dire, mais lui savait que j'étais l'amie de sa tante, et ce fut la première chose qui l'attira.

Cependant il ne me parlait que pour marquer la position, moi, j'y songeais tout au plus; nous restions donc indifférents l'un pour l'autre, en apparence, du moins. Un matin j'allai chez Amonio; il faisait un si beau temps, que l'idée de son petit jardin me trottait par la tête. Je voulais alors cueillir un bouquet de roses, il en avait de si parfumées!

Je partis seule avec Blondeau et un laquais dans un carrosse gris, très-simplement vêtue, enveloppée d'une cape, et je me réjouissais de cette petite matinée champêtre. En entrant chez le médecin, j'entendis une voix qui était étrangère, et l'accent du duc de Montmouth me le fit reconnaître sur-le-champ et ne me fit point fuir. Quelques mots lui expliquèrent ma présence; quant à lui, il avait consulté Amonio pour des palpitations de cœur auxquelles il était sujet; celui-ci avait parlé de sa retraite, il eut envie de la connaître, et il y vint, en l'absence de mon frère surtout, qu'il ne voyait guère de sang-froid.

Amonio nous fit servir une collation fort propre, et puis nous laissa seuls; il était fort discret.

M. de Montmouth me parla sur-le-champ de Madame, qu'il avait aimée à l'adoration, bien qu'elle ne l'écoutât point. Il voulut mille détails que seule je lui pouvais donner, et nous restâmes des heures infinies à causer d'elle. Peut-être à la fin étions-nous tentés de causer un peu de nous.

XXXII

Quelques jours après, nous nous retrouvâmes chez Amonio, où nous allions certainement avec un désir secret de nous rencontrer encore. Je ne sais pourquoi nous n'en parlâmes point, ce qui donna à ces hasards un air de rendez-vous à s'y méprendre. M. de Montmouth était d'une mélancolie plus grande qu'à l'ordinaire, il répondait simplement à ce que je lui disais, et ne m'interrogeait pas. Il se levait souvent, il me regardait, se rasseyait ensuite ; enfin, il me dit :

— Madame, croyez-vous aux fantômes ?

Cette question me rappela la chambre du tableau et les apparitions que j'avais eues ; je frissonnai presque en lui répondant :

— Certainement, j'y crois.

— Avez-vous entendu dire que l'esprit de madame Henriette revînt près d'une fontaine à Saint-Cloud ?

— Je l'ai souvent entendu dire, j'ai même vu des personnes qui prétendaient l'avoir parfaitement reconnue.

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité d'y aller ?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je veux y aller, moi. Si je pouvais lui parler une fois encore, ma chère tante ! Quelle serait ma joie ! En auriez-vous donc peur ?

— Je ne sais... Je crois que oui.

— Pourtant elle ne vous ferait point de mal, elle vous aimait beaucoup et vous l'aimiez aussi, ce devrait être pour vous une douceur.

— Il me semble que les gens de l'autre monde ne reviennent en celui-ci que pour faire du mal.

— Elle était si bonne! Quant à moi, j'irai; n'y voulez-vous point venir avec moi?

— Avec vous, monsieur, peut-être...

— Que pourriez-vous craindre? Venez, elle sera heureuse de nous voir réunis, et nous aurons aussi bien du bonheur à la retrouver ensemble. Il se peut aussi que cela ne soit rien; nous verrons.

Il me tourmenta tant, que je finis par le lui promettre et que nous prîmes jour pour cette escapade. Il fut convenu que nous irions chacun de notre côté, comme à une promenade, que nous nous rencontrerions près de la fontaine, que je connaissais bien; Madame y allait presque tous les soirs en été, c'était l'endroit le plus frais du parc, et encore, la veille de sa mort, madame de la Fayette y fut avec elle. Le fantôme ne paraissait pas avant minuit, et, nous y trouvant avant sept heures, nous le devancerions.

M. de Montmouth me remercia beaucoup de ce qu'il appelait ma complaisance, il fut galant, empressé, il fut presque gai et passablement tendre, il ne tint qu'à moi qu'il le fût davantage. Je le quittai fort contente de ses façons, et n'ayant pas grand'peur d'un spectre que je devais aller saluer avec lui.

Le jour dit, je pris mon carrosse gris et mes grisons, j'allai à Saint-Cloud en cachette, Madame n'y était point, et je me promenai seule dans le parc, jusqu'à l'heure convenue. Mais il ne me fit point attendre; je le rencontrai nez à nez au tournant d'un quinconce, il me cherchait. Blondeau et mon laquais restèrent à quelque distance, et nous nous acheminâmes lentement vers la fontaine. C'était une de ces belles nuits de juillet, par lesquelles il fait si bon vivre. La senteur pénétrante des arbres me montait au cerveau et me rendait très-disposée à ce que nous allions voir, ou du moins à ce que nous allions chercher.

La conversation s'en ressentit. Elle prit un tour plein de rêves et de chimères; nous pensions tout haut, et nos pensées n'étaient point de ce monde.

—Madame, me disait-il, ne trouvez-vous point que ces beaux arbres, cette belle lune, ces bruits lointains de la rivière et des cascades font penser à des choses inconnues?

—Je le trouve ce soir, je ne sais pourquoi, monsieur.

— Oh ! je le sais bien, moi; c'est mon influence. Il m'est toujours arrivé de communiquer mes pensées tristes aux autres. Je suis prédestiné à des malheurs, je le sais; je ressemble à mon grand-père et je mourrai comme lui, jeune, et de mort violente ; il y a longtemps qu'on l'a prédit à ma mère.

— Pourquoi me parler de cela, monsieur? Pourquoi vous nourrir de ces idées? Elles ne sont point de votre âge ni de votre condition ; pensez plutôt à votre jeunesse, aux plaisirs qu'elle vous offre, et laissez venir le temps avec ce qu'il apportera. Ne sera-t-il pas temps de s'en occuper alors?

— Ne croyez pas que cela soit pénible; ne le croyez pas, au moins, j'y suis accoutumé, et ces idées sont mes compagnes ordinaires. Ma tante les avait aussi quelquefois, vous voyez qu'elles se sont réalisées; il en sera de même pour moi.

Minuit sonna à l'horloge du château, dont nous étions peu éloignés. Nous tressaillîmes tous les deux.

— Ah ! dit-il, voici l'heure. Allons ! elle nous attend peut-être.

Nous nous dirigeâmes vers cette fontaine, où tant de fois j'avais été à pareille heure avec celle qui n'était plus. Quel changement ! que de fantômes apparaissaient à mon cœur, qui ne devait plus les revoir ! Lauzun d'abord, qui ne m'aimait plus; Madame, deux ou trois autres femmes jeunes comme elle, disparues comme

elle; je me sentis pénétrée d'un frisson mortel, et j'eus à peine la force d'avancer;

— Ah! dis-je en moi-même, quelle différence.

Tout se taisait autour de nous, excepté ces mille bruits de la nuit qu'on entend sans les définir, et qui cessent si on les écoute. J'ai toujours cru que la nature travaille sous les yeux du Créateur, et que ces mystères nous sont interdits. Nous approchions lentement; la lune éclairait tout l'espace vide entre les arbres, autour de la fontaine, dont l'eau étincelait comme des paillettes.

Feu Madame avait fait placer des pierres couvertes de mousse autour du bassin pour qu'on pût s'y asseoir; sur une d'elles elle se plaçait toujours; mon sang se figea quand j'aperçus, sur cette même pierre, à la même place, une forme blanche à travers les feuilles. Je m'appuyai involontairement sur M. de Montmouth, j'allais tomber.

— Ah! mon Dieu! c'est elle, la voilà!

— Oui, oui, c'est elle! Venez.

Il m'entraîna plus morte que vive, vers cette apparition; quand nous fûmes assez près, elle se leva à une taille démesurément grande et marcha vers le bois en nous faisant un signe bienveillant de la main droite, ce qui a toujours été regardé comme d'un favorable augure. Je restai clouée à ma place, mais M. de Montmouth s'élança à sa poursuite en criant:

— Madame! ma chère tante! Henriette!

Il fut obligé de faire un détour à cause de la fontaine qui les séparait; je le vis s'enfoncer sous les arbres, criant toujours. Il revint très-peu après, me disant:

— Elle est disparue. Nous ne la reverrons point.

Je l'espérais bien, car je ne suis point brave avec les gens de l'autre monde. Il se rapprocha et me présenta la main pour sortir de cette broussaille.

— Je n'en puis plus, lui dis-je.

— Ah ! vous ne l'aimiez pas comme moi, alors, car vous eussiez été bien heureuse de cette apparition. Pauvre tante ! Elle revient donc ! c'est vrai !

Nous nous acheminâmes, lui ému, touché, presque joyeux, moi très-effrayée. Au moindre bruit, je tressaillais et je me pressais contre lui, bien involontairement, comme si c'eût été un autre. Insensiblement il me parla moins de Madame et plus de moi ; je ne lui répondais guère, mais il devint plus pressant, plus tendre ; il était bien beau, bien spirituel et bien passionné le duc de Montmouth, en ce temps-là !

Les ombrages de ce parc sont magnifiques, et le souvenir m'en plaît encore, à cette heure que je ne le verrai plus. Cette lune éclairait les grandes clairières ; les fleurs avaient, me semblait-il, une senteur plus douce, et les eaux un bruit plus harmonieux, des paillettes plus vives et plus brillantes ; des gazons parsemés de mousse et de violettes invitaient à s'y reposer, et les souvenirs de sa première jeunesse sont souvent dangereux.

Le lendemain, je retournai seule à Paris. M. de Montmouth y passa trois mois seulement ; il n'y était que d'aventure, et on le rappelait en Angleterre ; le roi de ce pays n'aimait pas à le savoir loin, il craignait son esprit inquiet, son ambition sans cesse éveillée, et je crois qu'il n'avait pas tort.

Quant au spectre de Madame, je ne sais qu'en penser. Voici ce qui arriva peu après et me fait quelquefois rougir de ma poltronnerie ; il est encore possible que ce jour-là, cependant, ce fût un vrai fantôme.

Un soir, un laquais du maréchal de Clérambault alla puiser de l'eau à la fontaine ; il vit une grande femme blanche, sans visage, qui disparut comme j'ai dit. Le pauvre homme revint en criant qu'il avait vu Madame ; il en eut une telle peur, qu'il tomba malade et mourut.

M. de Lastera, capitaine du château, ne fut pas si crédule que moi et les autres, il se rendit à la fontaine bien accompagné, en ayant soin de cacher son escorte, et quand il vit le revenant, il le menaça de cent coups de bâton s'il n'avouait ce qu'il était. Le spectre dit :

— Ah ! monsieur de Lastera, ne me faites point de mal, je suis la pauvre Philipinette.

C'était une vieille de village, abominable, sans dents, les yeux rouges, le nez enflé, la bouche jusqu'aux oreilles, soixante-dix-sept ans, enfin, un vrai monstre. On voulait la faire enfermer, Madame s'y opposa. J'étais présente lorsqu'elle la vint remercier.

— Mais, lui dit la princesse, quelle rage vous tient de faire l'esprit, au lieu de vous aller coucher ?

— Ah ! Madame, répondit-elle en riant, je ne puis avoir regret à ce que j'ai fait ; à mon âge, on dort peu, il faut bien quelque petite chose pour réveiller. Tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse ne m'a pas tant réjoui que de faire l'esprit. J'étais bien sûre que tous ceux qui n'auraient pas peur de mon drap blanc auraient peur de mon visage. Les poltrons faisaient tant de grimaces que j'en mourais de rire. Ce plaisir me payait d'avoir porté la hotte toute la journée.

Je me sentis rougir ; l'idée que j'avais été du nombre de ces poltrons, que je n'y étais pas seule, et qu'elle pouvait le raconter, ne m'arrangeait guère. J'osai savoir à quoi m'en tenir.

— Et reconnaissiez-vous les gens qui allaient à cette fontaine ? demandai-je.

— Oh ! que oui, madame, je les reconnaissais bien tous.

— M'y avez-vous vue, par hasard ?

— Jamais, au grand jamais, madame ; mais je crois bien y avoir aperçu une fois le neveu de feu Madame, ce beau seigneur anglais qui a des habits d'or, et qu'on dit qui est le fils d'un roi.

Je me le tins pour dit. La diablesse de vieille savait tout. Je lui fis un joli présent, et j'écrivis à M. de Montmouth :

« Notre spectre n'était autre qu'une vieille abominable, nommée Philipinette, à qui feu Madame faisait des charités et qui la singe après sa mort. Si elle savait qui nous avons pu prendre pour elle, elle ne nous le pardonnerait jamais. Il me semble que nous nous sommes bien trompés cette nuit-là. »

Le comte de Charny, que Mademoiselle avait appelé au Luxembourg, fut ravi du départ de Montmouth, car il voulait fort renouer l'ancienne connaissance de nos premières années. Il était donc fort bon cavalier, très-brave et très-agréable de propos, tout fils de Louison qu'il était. Monsieur et Madame l'accueillirent au mieux, il passa plus de la moitié de sa vie à Saint-Cloud et avec eux à Paris, à l'hôtel de Gramont, où mon père et une autre personne aussi le recevaient avec plaisir. Mademoiselle le voulait marier avec une parente de Particelle, qui avait tant volé, et qui la dotait ; il refusa net ; j'ai rarement vu un homme si amoureux.

Mon frère en même temps était en commerce avec la duchesse de Brissac, et je vous assure que rien ne m'amusait davantage. Elle était le suprême en coquetterie, comme lui le suprême des avantageux. Ils se faisaient flamber mutuellement et ne brûlaient guère au fond, car ils étaient trop préoccupés de leurs personnes pour bien songer à autre chose. Ils passaient des heures entières à sophistiquer, ils montaient à cheval sur les nuages et s'en allaient à perte de vue. Et leurs lettres ! Ah ! quelles lettres ! j'en avais conservé, je ne les retrouve plus, j'en suis fâchée. C'est du sentiment distillé, c'est un alambic perpétuel, ils ne disent rien comme les autres, et jusque dans les Mémoires, où d'ordinaire on ne cherche pas ses phrases, ils en faisaient des plus étranges. Cependant

madame de Brissac avait pris en outre comme provision d'hiver M. de Longueville, que bien d'autres lui disputaient, sans compter celles qui l'enviaient tout bas. La maréchale de la Ferté en avait un enfant qui servait de pont à la légitimation de ceux de madame de Montespan, sans nommer la mère. Le maréchal, jaloux à tuer, n'en présenta pas moins à sa femme M. de Longueville et le petit Bon (le comte de Fiesque), comme deux jeunes gens à montrer aux dames. Il fit ensuite des reproches à M. de Longueville, alors comte de Saint-Paul, de ce qu'il ne le venait pas voir, c'était peu de temps après la naissance de cet enfant de l'amour. M. de Longueville lui répondit d'un très-grand sang-froid :

— Monsieur, j'y ai été bien des fois cependant, il faut donc qu'on ne vous l'ait pas dit.

XXXIII

Ce fut à sa mort un déluge de larmes de toutes ces femmes. C'étaient mesdemoiselles de Dampierre et de Théobon, fille de la reine, qui s'enferma au couvent sous prétexte de pleurer son frère ; madame de Nogent, sœur de Lauzun, prit aussi le prétexte de pleurer son mari; la marquise de Castelnau, qui se consola sous prétexte qu'il ne l'aimait point et qu'il avait dit à Ninon :

— Mademoiselle, délivrez-moi de cette grosse marquise de Castelnau.

Ensuite madame de Marsan, dont chacun se moquait. Enfin, cette mort mit toutes les belles en deuil. Mon frère en fut cause première, et M. de Longueville aussi. Guiche vint dire que la rivière était guéable et elle ne l'était pas, et M. de Longueville refusa quartier à des

gens qui se rendaient et qui pour lors le tuèrent. Mon frère se couvrit de gloire, mais fit crier tout le monde après lui, à commencer par le roi. Mon père ne s'en exécuta point et cria partout que c'était un héros. Il avait raison.

M. de Monaco revint de courir sa belle, et, comme il était de fort mauvaise humeur, il n'entendit aucune raison et me voulut conduire à Monaco. Je me débattis de toutes mes forces, il y fallut céder ; comme la première fois, mon père me déclara qu'il n'y pouvait rien. Ces deux folles de Mancini occupaient tout l'univers, on les arrêta à Aix, déguisées en homme, l'une venait chercher le chevalier de Lorraine et l'autre le comte de Marsan ; je vous demande la figure que faisait là mon mari ! Ni l'un ni l'autre de ces princes de Lorraine ne songeaient à elle ; l'un était en train de s'occuper de mille femmes, et l'autre d'épouser la vieille duchesse d'Aumont et ses trésors, ce dont il ne put venir à bout, grâce à Louvois, qui lui en voulait.

Je ne sais si vous comprenez bien que je ne suis pas les dates, et que je raconte comme cela vient à mon souvenir. Je ne pourrais débrouiller assez vite, s'il me fallait fixer les époques, et le temps me presse. Mon voyage de Monaco m'occupa fort au moment où je pense à présent ; nous en étions tout à fait désolés, moi et mes amis. Cependant, je le répète, il fallut s'en aller. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de voyager seule avec mes gens et mon nain, et d'être délivrée de cette vision cornue de mon mari dans cette calèche où je m'ennuyais tant.

Comme nous passions à Lyon, ou plutôt à Vienne, nous descendions le Rhône, j'allongeais le chemin de mon mieux, j'entendis dire que le marquis de Vardes y était de passage. Je ne revendiquai point l'honneur de sa connaissance. Il était exilé d'ordinaire en Languedoc,

mais il obtenait parfois la permission d'un voyage ailleurs, soit pour ses amours, soit pour ses affaires. Alors, et depuis longtemps déjà, il était fort épris de mademoiselle de Toiras, fille de qualité de Languedoc, avec laquelle il eut toutes sortes de tragédies ; je ne sais où ils en sont maintenant. Ce jour-là donc, à Vienne, j'étais dans une petite hôtellerie, fort borgne, et je ne comptais guère sur une visite. Lasky m'avait fait cent contes pour m'amuser, Blondeau arrangeait des hardes dans la chambre voisine ; le nain, me voyant toujours sérieuse, alla la rejoindre et finit par s'endormir, ainsi qu'il en avait l'habitude le soir.

Je regardais couler le Rhône de ma fenêtre, maudissant le caprice de mon mari et maugréant en moi-même, lorsque la porte s'ouvrit, et je vis entrer l'homme du monde que j'attendais le moins, cet audacieux marquis de Vardes.

— C'est moi, princesse, dit-il, et vous n'y comptiez guère.

— J'y comptais si peu, que je vous prie de sortir à l'instant, ou j'appelle mes gens pour vous mettre hors.

— Bah ! bah ! ce grand courroux se calmera tout à l'heure, quand vous saurez que vos gens sont hors d'ici, que cette auberge m'appartient, que Blondeau et le nain sont enfermés à triple tour dans leur officine, enfin, que j'ai résolu de passer quelques heures à causer avec vous sans être dérangé, pour mettre nos comptes en règle.

— Comment, lui dis-je, vous avez osé ?...

— Qu'est-ce que je n'ose pas, moi ! Je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire comprendre mon pouvoir et mes raisons. Je suis avec un de vos amis, M. Biaritz.

Je fis un saut de peur.

— Rassurez-vous, il n'est point ici. J'ai trouvé, grâce à lui, d'excellents bohèmes qui vous adorent, qui me

croient votre serviteur passionné, et qui m'obéissent sans répliquer, quand je leur commande de marcher n'importe où, pour votre service.

— Quoi ! la reine s'est laissée tromper par vous? elle si adroite et si fine !

— La reine est morte, mais je l'aurais bien trompée tout de même; ce sont ses enfants qui vous soignent, pour accomplir ses dernières volontés : Biaritz vous adore et vous hait, et moi je suis à moitié de son avis. Vous me plaisez et je vous déteste. C'est vous qui avez éclairé Madame, c'est vous qui m'avez perdu, et cependant je trouve en vous des attraits qui me séduisent. Je me promis de me venger, en me satisfaisant.

Je commençais à me remettre, et je n'ai jamais été facile à intimider, si ce n'est par les spectres.

— Je ne vous crois point, répliquai-je en levant les épaules, je ne suis point, en votre pouvoir, mes gens sont là, et ils vont revenir ; vous n'auriez point osé risquer un guet-apens à une femme de ma qualité et de mon caractère.

— Vous le voyez, votre bateau, votre carrosse et vos gens ne sont plus là, la maison est remplie de mes bohèmes, qui n'étaient point là en ce dessein, je l'avoue; nous sommes seuls et personne ne vous enlèvera à mes désirs.

— J'ai bien assez de moi pour me défendre.

— Je compte sur vous, au contraire, pour m'aider à triompher.

— Insolent.

— J'ai vu Biaritz, madame.

Je commençais à étouffer de colère, je me contins pourtant.

— Ainsi, madame, d'ici à demain nous avons le temps de nous rappeler le passé et de nous préparer des souvenirs. Ils seront doux, ou cruels, selon qu'il vous plaira.

— Vraiment !

— Écoutez-moi d'abord.

Il me raconta toutes les intrigues que je vous ai dites, il me raconta toutes ses aventures avec Madame, il me raconta ses amours avec tout le monde, et au beau milieu je l'interrompis.

— Vous oubliez cette malheureuse duchesse de Roquelaure, que vous avez tuée à vingt-quatre ans.

Il devint pâle comme un mort.

— Ne parlez pas de cela, n'en parlez pas, je ne puis entendre ce nom, il me rappelle trop de choses que je eux oublier.

Il avait donc un endroit vulnérable ! Il se remit néanmoins et recommença, je le laissai dire, pour savoir jusqu'où il irait et ce que signifiait cette levée de boucliers, à laquelle je m'attendais si peu.

— Je suis loin de tout cela, continua-t-il, loin de cette pauvre Soissons qui m'adore, loin de la cour, mon centre, et c'est grâce à vous. Vous me connaissez assez pour être sûre que je ne vous aime point. Le hasard me fait trouver ici aujourd'hui, courant après mademoiselle de Toiras, qui me fuit et que je veux enlever.

— Prenez garde, monsieur ! on est condamné à être pendu pour enlever les filles de qualité. Voyez plutôt Pomenars et la fille du marquis de Créaux.

— Oui, mais Pomenars n'est pas pendu, malgré la condamnation, et mademoiselle Maillé de Créaux s'est avisée de se plaindre de rapt après quatorze ans de commerce, et cela ne m'arrivera jamais : d'abord parce que mademoiselle de Toiras ne se plaindra pas, et puis parce que notre commerce ne durera pas quatorze ans.

Quant à cela je n'en doutais point.

— J'avais emmené nos bohèmes pour cette expédition, quand j'apprends que vous êtes dans cette modeste hôtellerie. J'ai acheté l'hôtel, j'ai acheté la mai-

son, vous êtes chez moi. Les bohèmes sont en bas qui vous croient garder d'un danger, et cela vous explique la tranquillité où je suis.

Je fus obligée de reconnaître en moi-même qu'il avait raison.

— Mais enfin, repris-je, que me voulez-vous?

— Ce que je vous veux, vous le pouvez deviner, mais ce que je veux de vous, c'est autre chose. Vous avez une lettre de moi à madame de Soissons qui peut empêcher à jamais mon rappel et me perdre tout à fait.

— Qui vous l'a dit?

— Je le sais, Madame l'a obtenue de la comtesse en échange de son retour à la cour, et Madame l'a envoyée à Guiche qui vous l'a remise.

J'étais stupéfaite de le voir si bien instruit d'un secret que je croyais savoir seule ou à peu près.

— Cette lettre, continua-t-il, est dans une boîte à secret que vous avez ici. Vous me la remettrez, s'il vous plaît, tout à l'heure, ou de gré ou de force. Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir.

— Cette cassette n'est pas ici.

— Elle y est, elle ne vous quitte pas plus que votre ombre, vous l'emportez même dans vos voyages de quelques heures. Elle contient votre correspondance galante, et vous ne l'exposeriez point à être vue.

Tout était vrai. Qui donc m'avait trahie? J'entrepris néanmoins de nier, il se mit à rire.

— Si vous me refusez cette simple lettre, j'emporterai la boîte, et alors je serai plus riche que je ne le voudrai. Je vous laisse le temps de décider, nous ne sommes pas pressés, madame; savez-vous que vous êtes plus belle que jamais!

Et là-dessus il me débita un torrent de galanteries des plus crues et des plus concluantes; ma résistance l'anima à ce jeu, et il finit par me déclarer qu'il pren-

drait la lettre d'abord, et que, si je ne rachetais pas la cassette par un peu de complaisance, il la prendrait aussi.

Ma position était difficile et délicate. Je me trouvais bien seule avec lui : Blondeau et Lasky trop éloignés pour m'entendre, mes autres domestiques éloignés, l'auberge un peu isolée et les environs endormis ; il vit que je calculais mes chances, et comprit à mon regard que je n'en trouvais point.

— Essayez de crier par la fenêtre, on ne viendra point, et si l'on vient, la fable est déjà trouvée, vous êtes folle et je suis ici par ordre de votre mari ; vos gens mêmes n'en seront pas étonnés, ils savent comment vous êtes irascible.

Tout était vrai ; et, pour cette fois, je me croyais bien perdue. Cet homme a un esprit singulier, un des plus amusants que je sache. Lorsqu'il me vit très-convaincue de son pouvoir et de mon impuissance, pour se donner des airs de magnanimité, il parla de mille choses, il me raconta mille histoires, il parvint à me faire sourire malgré la perspective qui m'attendait et à laquelle je ne trouvais d'autre issue que de descendre par la fenêtre dans un petit jardin bordant le Rhône, et ce parti n'était guère facile, vu les quinze pieds qui me séparaient du sol.

Vers onze heures et demie il revint à son discours par un chemin détourné. Je m'embarrassais dans mes réponses, toujours un refus très-prononcé, lorsque j'entendis du bruit dans la pièce voisine, des éclats de voix criards qui me semblaient appartenir à mon vaillant nain, et je m'élançai vers la porte en l'appelant. Cette porte était fermée à double tour, et Vardes en avait la clef dans sa poche. Il affecta un grand mépris pour mes espérances et ma confiance entière aux bohèmes, et se mit à me presser davantage.

— Quand le nain et Blondeau seraient dans cette chambre, assurément je n'en aurais pas peur ; ils n'iront pas plus loin, dit-il.

Je me gardai bien de lui répondre que je connaissais leur fidélité et leur intelligence, et qu'assurément ils me tireraient de là.

— La cassette, belle princesse, répétait-il ; la cassette, ou bien...

— La cassette... la cassette... monsieur, répliquai-je pour gagner du temps et feignant d'être à moitié séduite, la cassette... cherchez vous-même; elle n'est point en cette chambre.

Il fureta de l'œil, en effet, et ne l'aperçut pas. Mes coffres étaient chez Blondeau ; mais la cassette était, selon l'ordinaire, sous le lit où je devais coucher, défendue par les rideaux et les courtines. Il commençait à être inquiet, car, s'il ouvrait la porte, il était perdu. Le bruit avait cessé ; évidemment Lasky et Blondeau travaillaient à ma délivrance. Je me défendais mollement de façon à ne pas lui permettre de ralentir l'attaque pour s'occuper d'autre chose, et j'écoutais... vous pouvez le penser.

J'entendis enfin marcher dans le jardin, j'entendis d'autres voix, j'entendis Blondeau crier, j'entendis le nain crier, et dix personnes qui disaient :

— Par ici ! par ici !

— Oui, par ici ! m'écriai-je également en me précipitant à la fenêtre.

En une seconde, deux ou trois hommes, que je reconnus pour des bohèmes, furent à l'escalade. Vardes, à côté de moi, très-embarrassé, n'osait me toucher, néanmoins ; d'ailleurs il ne savait où était la cassette, la chère cassette.

Lasky grimpa sur les épaules de tout le monde et arriva le premier au balcon. Vardes avait, je crois,

grande envie de le jeter par la fenêtre ; il n'osa pas et essaya de son moyen de folie; mais il avait compté sans Blondeau, qui connaissait tous les bohèmes et que les bohèmes connaissaient. Lorsqu'il prononça le premier mot :

— Folle ! dit-elle, folle, madame la princesse ! Allons donc ! Je vous dis que non, moi, et vous me connaissez.

Là-dessus, les bohèmes montrèrent le poing à Vardes. Je ne sais trop ce qui serait arrivé, car il avait laissé ses domestiques à une hôtellerie, pour ne pas ébruiter sa belle aventure, et il était seul, lorsque, comprenant comme lui qu'il valait mieux garder l'histoire pour nous, je dis en riant à ceux qui se mutinaient :

— Ce n'est rien, mes amis, rien qu'une gageure; M. de Vardes l'a perdue, il en conviendra, et cela ne vaut pas la peine de nous fâcher. Mon vaillant nain, tu en auras le prix et sur l'heure. N'est-il pas vrai, monsieur le marquis ?

Il mangea des pois chauds, et comme je voulais jouir de mon triomphe :

— Donnez tout à l'heure les vingt-cinq pistoles à Lasky; la cassette est sous mon lit et vous ne l'avez point vue. Donc, vous avez perdu, et tout est dit.

Il fut obligé d'en passer par là, mais quelle rage ! En donnant les vingt-cinq pistoles au nain, il me regarda, et ce regard promettait tout ce que, aidé de Biaritz, il m'a tenu depuis.

XXXIV

J'arrivai à Monaco sans autre aventure, et j'y trouvai le prince arrivé avant moi, faisant déjà rage d'ordonnances, de lois, de tout le gouvernement possible et dont

je ne m'inquiétais guère. En voyant ce charmant pays, je n'éprouvai qu'un ennui mortel ; les jours m'y paraissaient d'une longueur infinie ; nous étions entourés de courtisans dont la stupide flatterie m'eût fait haïr la couronne. Quelques beaux visages italiens m'apparaissent bien par-ci par-là ; mais M. de Monaco, ne pouvant mieux faire, se mit à être jaloux, et à mesure que je les remarquais, ils s'éclipsaient sur-le-champ.

Je recevais des nouvelles de Paris, c'était une consolation ; ainsi j'appris l'histoire de ce pauvre M. de Monlouet, mort subitement à cheval en lisant une lettre de sa maîtresse, ce qui n'empêcha pas sa femme de le pleurer au point d'en perdre la raison. J'appris la passion de mon frère Louvigny pour madame la grande-duchesse, laquelle n'était revenue en France que pour être la maîtresse du roi, sur la foi d'un astrologue italien. Le roi ne voulut point d'elle ; mais elle ne voulut point de Louvigny, qui s'en consolera en se voyant faire... tout à son aise. Sa femme, qu'il tourmentait à la journée, confia sa peine à plusieurs jeunes seigneurs de la cour, lesquels ne furent point discrets et en firent retentir les échos. Mon père m'écrivit tout cela, et comment, sans d'Hacqueville, ils allaient chacun de leur côté :

« Il l'a trouvée écrivant une lettre qui ne lui a guère plu, à un muguet inconnu, et depuis ce temps il fait rage. Il est aussi bête que votre mari. »

Mon père ne se doutait pas jusqu'à quel point mon mari allait mériter ce compliment, et qui l'eût pu croire en effet ? Les rigueurs de madame de Mazarin lui faisaient tourner la cervelle ; ne pouvant s'en prendre à elle, il s'en prit à moi. Sa jalousie monta, monta comme une pyramide. Il fut d'abord jaloux des jeunes gens bien faits, puis des laids, puis des vieillards, puis des femmes, puis de ma famille, puis de mon nain, puis de ma petite chienne. Il chassa successivement tout cela, excepté ma

famille, mon nain et ma petite chienne, que je défendis ; ce furent entre nous des scènes et des querelles que je supportai avec *ma patience* habituelle, mais que je n'oubliai point.

Le séjour de Monaco était donc mortel ; je fus un peu distraite par une visite que me firent M. et madame de Grignan, qui vinrent exprès de leur gouvernement de province. Ils me trouvèrent presque estropiée par un misérable chirurgien, qui me saigna de travers. Je les reçus cependant de mon mieux. Nous causâmes fort. Je l'ai dit : madame de Grignan a de l'esprit, beaucoup d'esprit même, mais elle manque de charme et de naturel. Quel différence avec sa mère ! Nous passâmes quelques jours assez bien et qui firent diversion. Ils sont très-aimables l'un et l'autre, mais je n'aimerais point à vivre avec eux. M. de Grignan me fait l'effet de l'ogre des contes des fées avec ses trois femmes, dont il a tué deux en moins de dix ans.

Après leur départ, je retrouvai plus de solitude encore. Vous le savez : un peu avant de quitter Paris, j'avais accueilli passablement le comte de Charny, qui se rappelait son enfance et la mienne. Il me précéda à Lyon, où se trouvait le régiment dont Mademoiselle lui avait fait un présent fort généreux. Nous passâmes une semaine très-agréablement, puis il fallut se quitter. Il m'écrivit et très-souvent, le pauvre garçon ! La jalousie de M. de Monaco n'empêcha point ses lettres, et j'en faisais ma seule consolation, lorsqu'un bien triste événement vint changer mon existence et me tirer de ma monotonie.

Une lettre de ma mère m'apprit que le comte de Guiche était fort malade à l'armée de M. de Turenne, et je reçus par un courrier, trois jours après, une lettre de lui, ou plutôt un billet, où se trouvaient simplement ces mots :

« Ma sœur, je sens que je n'en ai plus pour longtemps à vivre ; et je voudrais, avant de mourir, vous revoir encore. Vous seule me savez apprécier, vous seule savez ce qui me tue, c'est l'ennui et la lassitude de la vie. Ils croiront tous que c'est le chagrin de fuir Madame ; en vérité, il n'en est rien, mais c'est que je trouve seulement qu'il n'y a plus moyen de rien faire de nouveau ici-bas, que rien n'est amusant, et qu'il vaut mieux partir. Si je ne vous revois point, sachez que c'est là la vérité et ne laissez pas dire de menteries. Je crois que madame de Brissac m'a achevé, elle s'ennuie autant que moi, nous ne nous allions en rien. Adieu, tâchez de venir me trouver, car je ne puis me faire transporter, hélas ! ce qui me coûte bien des regrets. Il m'ennuie de mourir ici, dans ce camp, ou plutôt dans ce village, et de ne pas revoir Paris. Ne m'oubliez pas, si vous pouvez... »

Dès que j'eus reçu ce billet, je courus à M. de Monaco et je le lui montrai en ajoutant que j'allais partir de suite.

— Point ! me répondit-il.

— Comment point ! Je vous assure que si, au contraire.

— Non, madame, non, vous ne partirez point. L'idée de monsieur votre frère est d'un malade ; vous ne le guérirez pas, vous n'avez pas besoin d'aller courir les armées, restez à votre devoir, chez vous, et ne m'en parlez plus.

Je lui répondis sur le même ton, la discussion s'échauffa, nous nous fâchâmes, enfin je lui déclarai que je m'en irais quoi qu'il en eût ; il me jura que je ne sortirais pas de la principauté ; ce défi me réveilla un peu.

— Par ma foi ! c'est ce que nous verrons, pensai-je. J'eus encore l'esprit de ne point le dire ; mais il me vint l'idée du courrier qui allait repartir. Je lui donnai un mot pour Charny, contenant ses instructions, je le

fis partir devant moi, et je revins fort tranquille. M. de Monaco crut que j'y avais renoncé et se calma. Il alla jusqu'à me proposer d'envoyer un courrier à mon frère pour lui donner du courage, je refusai.

Quinze jours après, mon nain entra chez moi devant M. de Monaco, qui me regardait coiffer ; il m'annonça un homme qui vendait des perles. J'ordonnai qu'il entrât. Mon mari ne s'y opposa point ; il n'en était pas venu à craindre les marchands. Sous sa barbe et sa robe je reconnus Charny, fort mal déguisé, du reste. Quelle différence avec Lauzun ! Le souvenir qui me vint de celui-ci et de ce premier voyage de Monaco, où il m'aimait tant, me mit sur le point de renvoyer celui-ci. Le souvenir et les regrets de cet homme m'ont toujours dominée, et, sans la rage de ses trahisons, qui me porta à la vengeance, jamais je n'aurais eu de regards pour personne. Oh ! qu'il m'a fait de mal !

Je me fis montrer les perles. Lasky et Blondeau, confidents tous les deux, aidaient et bruissaient autour de nous pour occuper le prince. Je ne trouvai rien de bien, et je demandai si l'on ne pouvait en avoir d'autres.

— Madame, nous partons pour le Levant demain au soir, notre vaisseau est au port d'Hercule, commandez, nous obéirons.

Je donnai, en effet, un ordre pour plusieurs joyaux, et mon mari me laissa faire. Il s'informa seulement du navire. Il venait réellement de Marseille, j'avais donné toutes les indications, et il appartenait à un juif, qui, pour une somme ronde, s'était prêté à nos désirs. En me quittant, Charny remit à Blondeau les habits d'hommes apportés pour nous deux et la robe de petite fille pour Lasky. Je fus charmante le reste du jour, pendant que Blondeau emballait derrière triples verroux mes pierreries. Nous eûmes même l'audace de

faire descendre un coffre de hardes précieuses par un laquais, sous prétexte de les porter chez le tailleur de la cour; deux des matelots vinrent l'y prendre, tout alla comme de la cire.

La journée fut encore plus facile. Le prince, Dieu semblait nous favoriser! le prince alla à la chasse et coucher à Menton. Il me le fit dire à six heures pour m'ôter l'inquiétude: c'était la première fois qu'il me quittait depuis que nous étions en Italie, aussi ne fallut-il rien moins qu'une chute de cheval et l'impossibilité pour qu'il s'y décidât. Il n'osa pas me faire venir le soir même, mais il en grillait d'envie et comptait bien s'en dédommager le lendemain.

Je ne lui en laissai pas le temps. A dix heures, j'étais en mer, habillée en cavalier, ainsi que Blondeau: je pouvais bien faire comme madame de Mazarin et madame Colonne. Je retrouvai Charny, et nous mîmes à la voile; au matin nous étions hors de poursuites. J'avais laissé un mot sans dire par quelle voie j'étais partie. A Marseille, je repris mes habits de femme et la poste. J'y laissai Charny, pour ne pas être accusée, et je poursuivis ma route pour Paris, où j'arrivai le plus vite possible et sans me reposer.

Mon retour surprit tout le monde. Je contai franchement ce que j'avais fait, en supprimant Charny, toutefois, présentant Blondeau et Lasky comme les héros de l'aventure. Je trouvai l'hôtel de Gramont dans le désespoir, c'est-à-dire mon père; car ma mère n'y était point, elle était chez elle à Frayé; ma belle-sœur de Guiche n'était point désolée, et quant à Louvigny et à sa femme, ils étaient inconsolables, en ce sens qu'ils n'étaient point affligés du tout, bien au contraire. Le lendemain même, la nouvelle arriva. Elle me frappa d'une sorte de stupeur, qui ressemblait à s'y méprendre à de la douleur. Le maréchal était dans le petit appar-

tement qu'il a en dehors des Capucines. Je chargeai le Père Bourdaloue d'aller le lui apprendre. Je savais quel coup lui porterait la mort de l'aîné de sa maison. Le Père vint, fit sortir tout le monde, sa vue seule disait tout. Le maréchal se jeta à son cou, ne pleura point, dit qu'il en mourrait, qu'il perdait tout ce qu'il aimait au monde, je le crois, et qu'il n'y survivrait point. Il y a survécu, et il me survivra encore mieux. Le Père lui parla de Dieu six heures durant, puis il se fit descendre à l'église, où les capucins disaient les vigiles pour le pauvre Guiche ; ensuite, il le remonta. Le roi lui écrivit, tout le monde vint à sa porte ; il ne reçut personne, pas même nous, disant que nous étions tous charmés de cette mort, parce que nous étions jaloux.

M. d'Hacqueville eut la corvée d'aller annoncer la nouvelle à ma mère, qui, elle, pleura réellement son fils. Il avait écrit, avant de mourir, des amendes honorables, des pardons à tout le monde, particulièrement à sa femme, qui fit fort bien son personnage. Elle pleura lorsqu'on lui conta les honnêtetés et les excuses que son mari lui avait faites.

— Il était aimable, disait-elle, je l'aurais aimé passionnément s'il m'avait aimée un peu. J'ai souffert ses mépris avec douleur, sa mort me touche et me fait pitié. J'espérais toujours qu'il changerait de sentiment pourmoi.

Sa grand'mère, la chancelière, était ravie, et ne pensait qu'à remarier cette riche veuve. Huit jours après, excepté la maréchale, personne ne songeait plus qu'il y eût un comte de Guiche au monde. Il écrivit à Vardes, et lui manda mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes, mais pas si bonnes que ma fameuse lettre. Enfin, il a bien fini la comédie, et n'a pas laissé une Artémise, je vous en réponds.

Louvigny, enchanté, imagina de me quereller et de dire que je donnais mauvais exemples et mauvais conseils à sa femme. Elle n'avait en vérité besoin ni de l'un ni de l'autre.

M. de Monaco devint furieux et m'écrivit des lettres enragées. Je lui répondis que je ne retournerais point. Il écrivit à mon père, mon père lui répondit que dans l'affliction de sa maison il désirait me garder près de lui, que du reste il n'était pas raisonnable, que j'avais été deux fois à Monaco, que j'y avais fait un long séjour, que je lui avais donné plusieurs enfants, qu'il pouvait bien me laisser tranquille. Il écrivit à Madame, qui répondit qu'elle avait besoin de moi. Il écrivit enfin au roi, qui répondit qu'il ne se mêlait pas de ces sortes de choses.

C'en était trop pour lui ! il n'avait qu'à venir, mais il n'eut garde. Il s'entêta à rester sur son rocher, et il lui passa par la tête la fantaisie la plus étrange que jamais mari, et mari souverain, ait imaginée. Un mauvais plaisant, Vardes, peut-être, lui envoya la liste de tous mes amants, vrais ou faux ; elle était longue, car on m'en a beaucoup donné, je ne dis rien de ceux que j'ai pris. Sa passion pour madame de Mazarin lui avait troublé l'esprit qu'il n'avait point ; ne pouvant me ravoir et se venger sur moi, il imagina autre chose.

Il fit faire autant de mannequins qu'on habilla suivant ses indications, et auxquels on fit des visages suivant ses renseignements, ensuite il fit mettre autour de sa principauté, à des distances honnêtes, de jolies petites potences auxquelles on accrocha ces effigies avec leur nom au-dessus, le tout sans autre jugement, bien entendu, et au gaudissement de ses sujets, qui se les montrent et en sont dans la joie. Non-seulement il l'a fait pour le passé, mais il le fait aujourd'hui encore pour le présent, du moins pour ce que l'on se divertit

à lui dire du présent. Il en résulte qu'on est obligé de rapprocher les potences, et que plus de moitié des hommes de la cour sont pendus à l'heure qu'il est sur les frontières de Monaco. Je vous atteste que j'en ai souvent bien ri et d'autres avec moi, le roi lui-même. C'est une frénésie de *pendement* qui passe toute idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y suis point retournée, que je n'y retournerai pas, dût-il me pendre moi-même au milieu de mes galants, et me faire aussi laide que je le suis devenue maintenant.

XXXV

Après la mort de mon frère, il passa bien vite dans la mémoire de tous, la cour s'occupa du procès d'une femme dont la vie mérite d'être racontée et sur laquelle il faut que je m'explique, à cause de la part que j'y ai prise, sur laquelle on ne manquerait pas de m'accuser si je ne disais pas la vérité. Je ne me prétends pas irréprochable ; mais les premiers torts viennent d'elle et je ne les accepte pas. Nous sommes reconciliées il y a peu de jours, c'est elle qui m'a donné les détails que j'ignorais sur sa vie, qu'elle a écrite et qu'elle m'a permis de lire ; on en ferait volontiers un roman ; et si la chaste plume de mademoiselle Scudéry s'était accommodée d'amours aussi vagabondes, jamais elle n'en aurait raconté de pareilles.

On devine qu'il est question de madame de Courcelles ; elle s'appelait madame de Lenoncourt de Marolles. Elle perdit, tout enfant, son père et ses frères à l'armée ; sa mère se conduisit comme une coquine, et épousa en secondes noces un croquant. On lui enleva sa petite fille, qui fut confiée à sa tante de Lenoncourt,

l'abbesse de Saint-Loup, à Orléans, qui l'éleva de son mieux et l'aima à l'adoration. Elle est belle et jolie comme madame de Montespan, plus charmante encore, peut-être. A quatorze ans, elle perdit son dernier frère et sa dernière sœur, et devint héritière de tous les biens de sa maison. Elle était donc certainement une des plus riches héritières de France.

Aussitôt tous les yeux furent tournés de ce côté; M. Colbert, tout d'abord, la reluqua pour son frère Maulevier. Il obtint le consentement du roi, et regarda la chose comme faite. Ordre arriva donc à Saint-Loup d'envoyer la demoiselle à la cour; à quoi l'abbesse, qui se croyait maîtresse, répliqua que sa nièce n'irait pas, qu'elle était trop jeune, et qu'elle ne se marierait qu'à son choix et à celui de sa tante.

M. Colbert irrita le roi contre cette désobéissance, tant et si bien, qu'il envoya un de ses carrosses avec des femmes et un exempt, plus douze gardes, pour amener mademoiselle de Lenoncourt à Paris.

L'abbesse résista, pleura; la petite fille en fit semblant, bien qu'elle eût grande envie de s'en aller dans ce beau pays dont on lui parlait toujours. Elle se cramponna aux arbres, aux portes, à tout ce qu'elle put, très-sûre que cela n'empêcherait pas son départ et satisferait sa tante. Elle jouait déjà la comédie, la petite masque! Aussitôt arrivée, on la présenta au roi, en habit de pensionnaire. Il lui dit qu'il récompenserait en elle les services de sa famille, et lui laissa le choix de demeurer près de la reine ou d'une princesse du sang. Elle n'eut garde de choisir la reine, trop pieuse et trop sévère; elle choisit la princesse de Carignan.

C'était la belle-mère de la comtesse de Soissons; elles demeuraient ensemble: jugez quelle école! Les deux colonnes de la maison étaient la duchesse de Chevreuse et la princesse de Bade; il y avait de quoi corrompre les

trente-six mille vierges. Aussi, en quelques mois, mademoiselle de Lenoncourt fut modelée à leur image et ressemblance.

A peine arrivée, on lui parla de son mariage avec Maulevier; elle n'osa pas dire non, bien que cela ne lui plût guère. Des roturiers, et qui choisissaient sa maison, jusqu'à ses femmes, sans l'en prévenir ! Il était en Espagne, mais son frère agissait pour lui. Ce à quoi elle tenait le plus au monde, c'était à sa volonté ; cette manière de l'attaquer d'avance ne lui disait rien qui vaille, et elle ne savait que faire pour s'en retirer. Heureusement le diable inspira à Ménars, frère de madame Colbert, une passion désordonnée pour elle; il osa s'introduire dans sa chambre. Elle en eut une telle peur, qu'elle s'évanouit, et en tombant se fit une blessure à la tête. Le prétexte était trouvé : elle rompit avec les Colbert.

Ses braves amies la poussaient dans cette voie sans en avoir l'air, et cela, parce que Louvois, qui avait alors trente-six ans et qui marchait à grands pas vers sa toute-puissance, était devenu aussi amoureux de l'héritière, non pour l'épouser, il était marié, mais pour en faire sa maîtresse. Il les avait mises dans ses intérêts, il lui fallait un mari à sa dévotion, il le trouva dans le marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; il avait besoin de Louvois, étant militaire, il était grossier et désagréable; cette belle Sidonie ne l'aimerait point ; il était perdu de dettes et de débauches, la fortune était pour lui et la femme rien. Elle ne le voulait point cependant, il ne lui plaisait pas, elle se fit prier, sa naissance était loin de la sienne; enfin, elle se décida par la promesse formelle que son mari la laisserait à Paris et à la cour, et qu'elle serait libre, la clause fut mise dans le contrat.

Le mariage se fit avec une pompe dont les Colbert en-

ragèrent ; nous y étions tous, le roi signa le contrat, la reine vint souper à l'hôtel de Soissons et lui donna la chemise. Mais c'étaient les roses. Je ne sais ce que ce brutal lui dit lorsqu'ils furent seuls, ni de quelles menaces il accompagna ses galanteries, tant il y a qu'elle en eut une peur horrible, qu'elle jura qu'elle ne lui serait rien, et qu'elle se sauva chez ses protectrices, qui en rirent très-fort. A force de présents, de complaisance, de liberté donnée et promise, Courcelles l'apaisa, et ils se raccommodèrent. Trois semaines durant ils vécurent en tourtereaux, ce fut tout ce qu'il en eut en sa vie.

Soit qu'il recommençât ses brutalités ou qu'elle eût de mauvais conseils, elle déclara tout haut qu'elle n'en voulait point, qu'il n'aurait pas les droits d'un mari et que leur désunion était accomplie ; aussitôt cinquante galants entrèrent en lice, et les poulets plurent à l'hôtel de Soissons, où elle demeurait encore ces premiers jours. Louvois, revenu de la guerre de Flandre, écarta à son arrivée tous les rivaux. Ils allèrent alors demeurer à l'Arsenal, où le ministre venait tous les jours, les fonctions de Courcelles la rapprochaient sans cesse, et bientôt la jeune femme ne fut entourée que de ses créatures. Tous se liguèrent, son mari et sa belle-mère en tête, ce fut à qui calomnierait et écarterait les autres, pour avoir seul l'*honneur* et le profit de la donner à Louvois ; elle s'en aperçut et tout cela l'éloigna de lui. Elle craignit surtout son autorité, par la confiance du roi qu'il avait ; il osa venir chez elle un soir, à onze heures ; elle le renvoya très-honteusement, disant qu'elle entendait être sa maîtresse et que personne ne prît chez elle pied de tyran.

On raconta à la cour les choses tout autrement, elle passa pour la maîtresse de Louvois et le laissa dire : c'était pour elle une couverture et une façon d'occuper les

gens. Elle avait un galant, et un galant qu'elle voulait cacher. C'est ici que la chose me regarde. Je crois qu'il a été pour elle ce que Lauzun fut pour moi, elle l'a aimé et n'a aimé que lui, malgré ses nombreuses aventures; en cela, nous nous ressemblons. J'avais alors quelque bonne volonté pour celui qu'elle choisit, qui n'était autre que le marquis de Villeroi, *le Charmant*, ainsi qu'on l'appelait partout. Il était cousin germain de son mari, un des amants en titre de madame de Soissons; intrigue à petit bruit, sans que nul s'en doutât, moi encore moins qu'un autre.

La première chose qu'elle fit, ce fut de lui demander notre rupture. Il y consentit, il ne m'aimait guère, paraissait-il; mais ce qu'il fit de plus abominable et de vraiment indigne d'un gentilhomme, — il est vrai qu'il l'était tout juste, — ce fut de lui sacrifier mes lettres et celles de Lauzun, qu'il m'avait dérobées en grande partie. Cependant ce commerce devait rester encore secret, elle ménageait Louvois, et moi je servais de paravent à ce bel amour. Joli rôle !

Cependant ils ne surent point assez se contraindre, Langlée les surprit un jour, et s'en alla tout conter à M. de Louvois, puis à Courcelles, ce qui était du pis pour eux. Il entra en furie, interdit son logis à Villeroi, ce qui donna à sa femme l'envie de le voir ailleurs; l'abbé d'Effiat, qui demeurait à l'Arsenal, beau, charmant, le plus dangereux coquin de la cour, si bien que le roi l'exila pour cela seul; l'abbé d'Effiat, qui n'était point abbé, offrit sa maison, qu'on accepta, et dont la belle Courcelles lui paya le droit d'entrée, bien entendu.

De cette façon, Louvois et moi nous restâmes dans l'ignorance. Mes lettres allaient toutes à cette beauté; elle les lisait, envoyait des extraits à son amant quand il était à l'armée, et il me répondait là-dessus. Je vous prie de vous bien figurer que la *meneuse* de tout cela

avait à peine dix-sept ans. Elle haïssait son mari plus encore, je crois, qu'elle n'aimait *le Charmant ;* elle finit par accepter la galanterie de Louvois, sous la promesse qu'il la protégerait contre Courcelles et contre sa belle-mère, aussi méchants, aussi corrompus l'un que l'autre. Il lui suffit, en effet, de quelques mots pour faire rendre à la marquise sa chère liberté; sa famille tomba à ses pieds, en la croyant puissante. Louvois enivré et ne se doutant pas de Villeroi, comme Villeroi ignorait d'Effiat, la fit paraître à la cour, resplendissante de parures et d'attraits, on ne parla que d'elle.

Madame Henriette s'en engoua singulièrement. Je la vis souvent chez elle, je ne sais pourquoi sa jalousie s'excita davantage en me voyant souvent. Mais elle défendit au *Charmant* de m'écrire davantage, et comme il était à l'armée que commandait mon père, elle en recevait sans cesse courriers et lettres déguisés, tandis que je n'entendais parler de lui que par la renommée. Mon père prit Oudenarde. Il en voulut porter la nouvelle à la reine; mais avant lui, Charleville, le valet de chambre de Villeroi, était arrivé chez madame de Courcelles avec une lettre qui lui apprenait la victoire, qu'elle n'eut garde de tenir secrète, sans dire d'où elle la tenait. Charleville, selon les ordres de son maître, se tenait caché jusqu'à ce qu'elle fût publique ; mais il s'ennuyait et s'imagina de se déguiser en Polonais, pour ne plus rester sous les verroux. Il se promena ainsi vêtu dans la cour de château de Saint-Germain. La reine sortait pour aller au salut : elle et ses dames furent frappées de cet habillement. On appela le faux Polonais pour le voir de plus près; je le reconnus aussitôt, la douairière de Courcelles l'appela par son nom, et la jeune marquise, incapable de feindre devant tant de gens, s'évanouit.

Ce fut un trait de lumière; je compris tout. Depuis longtemps déjà, je les soupçonnais. Le silence de Ville-

roi m'ouvrit à moitié les yeux, cette circonstance les dessilla. Alors, je l'avoue, je fus terrible. J'excitai la douairière, le mari, Louvois, Madame. Je fis fouiller ses cassettes, on y trouva la preuve de toutes ses intrigues, on y trouva mes lettres et celles que Villeroi lui avait sacrifiées. Lauzun l'apprit, je vous laisse à penser ce qu'il en advint; ce fut alors qu'il creva les yeux de mon portrait, qu'on trouva en cet état quand il fut conduit à Pignerol. Cependant il n'y eut point de partage; toute la cour fut pour moi, Madame surtout entra tout à fait en furie, de cette insolence envers elle et envers sa meilleure amie. Les Courcelles emmenèrent cette Hélène d'une nouvelle sorte; elle fut séquestrée et enfermée plus que jamais, se consolant sur l'amour de Villeroi; mais il fut aussi lâche avec elle qu'avec moi, et, pour rentrer en grâces, il signa la promesse de rompre avec elle de près et de loin. On ne manqua pas de lui montrer cette pièce, elle en prit une fièvre maligne, dont elle pensa mourir.

Cette maladie la changea au point de ne pas être reconnue, elle courut alors s'enfermer près de sa tante, à Orléans; là elle se remit de toutes les manières et reparut comme devant. Les amoureux reparurent, Louvois en tête; bien qu'elle ne fût pas pour lui tout ce qu'il souhaitait, il la protégea néanmoins, pendant que mesdames d'Elbeuf, de Rohan, de Bouillon, d'Auvergne, de Mazarin *et tutti quanti* la promenaient en masque. Elle se moqua de lui à plaisir, il ne la voulut point voir, jusqu'au jour où sa patience lui échappa et où il la fit bel et bien renfermer aux Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Antoine. Madame de Mazarin, reprise après ses équipées, y était tout comme elle; elles se lièrent bien vite et se convenaient parfaitement. Elles firent tant enrager les pauvres sœurs, qu'elles obtinrent d'en être délivrées et qu'on les mit à Chelles, d'où le duc de Mazarin voulut en-

lever sa femme à la tête de soixante cavaliers; il n'y réussit point.

Elles sortirent ensemble, après le procès de la duchesse, et demeurèrent toutes deux à l'hôtel Mazarin, où tout alla bien jusqu'au jour où elles se disputèrent Caruge qui débutait. Ce fut la Courcelles qui l'emporta, et qui ne trouva rien de mieux, en quittant sa rivale, que d'aller s'établir chez son mari. Madame de Mazarin le prévint de tout et il chercha querelle à Caruge. Ils se battirent, ensuite ils s'expliquèrent et s'embrassèrent en bons amis ; je ne sais trop ce qu'ils purent expliquer qui les raccommodât, enfin voilà le fait. Ce touchant accord ne les empêcha pas d'aller en prison tous les deux, pour ce duel, et l'on jeta toutes les pierres à la femme ; son mari la reprit, l'emmena ou plutôt l'envoya à sa maison de Courcelles, près de Château-sur-Loire, dans le Maine, sous la surveillance de sa belle-mère, et tous ils lui tendirent un piége.

On lui apporta à point nommé un joli page nommé Rostaing de la Ferrière, que, faute de mieux, elle accepta, et elle devint grosse. Le mari, qui le sut de suite, envoya un officier et des soldats pour la garder, lui intenta un procès, obtint la prise de corps, et la fit conduire, avec son escorte, au château de la Sannonière, chez M. de Sanallec, son parent. Là, croyant se venger de son mari, elle avoua sa grossesse, son commerce avec Rostaing, qu'on fit sauver, son rôle fini, et qu'on cacha dans l'Arsenal. Quelque chose de toutes ces saletés transpira. M. de Rohan, qu'elle trouva moyen de faire prévenir, vint à son secours, la délivra, la fit passer à Luxembourg, d'où elle revint, sur le conseil de ses avocats, se constituer prisonnière à la Conciergerie.

Là, elle dévoila tout, elle montra le testament qu'on l'avait forcée à faire chez Sanallec, en faveur de son mari. Elle accusa Rostaing d'être leur complice, et sou-

tint que l'enfant était à Courcelles, ce que celui-ci niait sur toutes les coutures.

Madame Cornuel disait sur cela :

— Courcelles sera rasé et mis dans un couvent au lieu de sa femme. Ce chien de Parlement de Paris ne croit non plus aux... qu'aux sorciers, et il a de bonnes raisons pour cela.

Ce que madame de Courcelles confirmait en répétant :

— Je ne crains rien, puisque ce sont des hommes qui me jugent.

Or, il advint autre chose que l'on ne présageait point.

Madame de Courcelles se lassa de la Conciergerie ; elle gagna une de ses suivantes, prit ses habits et se sauva en Angleterre, près de madame de Mazarin, qui s'y était retirée et avec laquelle elle se raccommoda facilement ; elles avaient besoin l'une de l'autre. Je crois que ces femmes, et particulièrement la Courcelles, étaient possédées, ainsi que le dit l'Évangile, du diable nommé Légion, car elles ne pouvaient tenir en place. A peine fut-elle à Londres, qu'elle y trouva un nouveau galant, et celui-là valait à lui seul tous les autres, car c'était non-seulement un honnête homme, mais un homme de bien que ce pauvre Brulart du Boulay. Il en devint passionnément fou, amoureux n'est pas assez dire.

Il se mit à la plaindre de toute son âme ; ses malheurs, les basses intrigues dont elle était victime excusèrent ses fautes à ses yeux : il crut qu'elle se pouvait attacher sérieusement à quelqu'un qui la rendrait heureuse ; il essaya, en tâchant de vaincre une jalousie que le passé ne motivait que trop. Elle ne s'en inquiétait guère. Elle revint à Paris incognito, à son insu, et recommença ses courses avec Rohan, Crillon et le marquis de Villars, qui prit la haute main de ses affaires. Com-

bien de pensées coupables elle eût pu étaler, la belle Sidonia !

La peur la fit sauver près d'Auxonne, chez un de ses parents, nommé Lusigny, au château d'Athie. Boulay vint l'y prendre pour la conduire à Genève sous le nom de madame de Beaulieu ; elle y vécut assez retirée. Cependant sa beauté la fit remarquer, et la duchesse de Mazarin, qui était en route pour Hambourg, l'étant venue voir, tous les yeux furent sur elle. On ne l'appela plus que la belle étrangère, et l'on se groupait dans les rues lorsqu'elle passait. Elle joua là une comédie si complète, qu'elle obtint la protection des immaculés magistrats de cette pédante et ennuyeuse république, et, ce qui est plus difficile encore, elle se fit bien voir et bien considérer de ce tas de prudes, stupides huguenotes, leurs femmes. Elle s'empara de la maison du comte de Dhona, qui ne vit que par elle, et rendit amoureux le célèbre Gregorio Litti lui-même. Elle avait une lettre pour lui qu'elle lui présenta en lui disant :

— Ne croyez pas, monsieur Litti, que je sois ici pour quelque mauvaise affaire. Ce qui m'amène, c'est que mon mari le veut et que je ne le veux pas.

Il lui répondit, moitié plaisantant :

— Certes, madame, il y en a bien d'autres qui vous voudraient, parce que vos beautés sont trop grandes pour être le partage d'un seul.

Elle eut la prudence de se tenir assez tranquille et de cacher son commerce avec Boulay pendant assez longtemps. Quand il allait la voir, il se cachait à sa campagne, et elle se montrait partout, dans les plus belles assemblées, montant à cheval comme la duchesse de Bouillon et faisant en cachette tous les tours possibles au pauvre Boulay qui le devinait sans en être sûr, et qui se mourait de jalousie. C'étaient des cris et des scènes à se tuer ; ils étaient malheureux ; Boulay négligeait

tout pour elle ; elle l'aima à sa manière, d'estime, non d'amour, comme ce qui est bon. Enfin, un jour il la trouva en faute positive avec un palfrenier. Dans le premier accès de sa rage et de son désespoir, il fit une action indigne de lui, et écrivit à tous les amis de Sidonia, à Genève, ce qu'elle était, ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, et cela dans des termes qu'un gentilhomme, un homme d'honneur, n'emploie pas envers celle qu'il a aimée. On la chassa honteusement.

Il en eut un cuisant regret, d'autant plus qu'il l'aimait encore et qu'en quittant l'asile qu'il lui enlevait, elle lui écrivit une lettre noble et touchante pour lui pardonner:

« Toutes vos injures et toutes vos impertinences, lui dit-elle, ne me peuvent faire oublier que vous êtes l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligations, et tout le mal que vous m'avez fait à l'avenir, n'empêchera pas que vous ne m'ayez rendu les derniers services. Ne vous laissez donc point surprendre, en lisant ce billet, à cette horreur qu'on sent pour les caractères de ses ennemis. Songez seulement que ce sont les marques de la reconnaissance d'une personne que vous avez aimée, et qui vous regardera comme le plus honnête homme du monde si vous ne voulez pas que ce soit comme le meilleur de ses amis. Si la passion que vous avez eue pour moi ne vous avait coûté que des soins et des soupirs, je ne vous laisserais point rompre avec moi présentement, car je n'ai d'autre crime à me reprocher envers vous que de ne pas vous avoir aimé de la manière que vous vouliez l'être et que vous le méritiez. »

Elle se retira en Savoie et de là tâcha de faire réformer le jugement prononcé qui lui rendait ses biens tout en la condamnant au couvent. On ne sait ce qui serait arrivé, lorsque son mari mourut. Le plus fort embarras était levé ; mais restaient les héritiers, plus âpres encore peut-être. Elle n'y prit pas garde, revint à Paris,

et se mit à y vivre en femme qui se divertit. Son beau-frère, le chevalier de Courcelles, la fit mettre à la Conciergerie, et là elle fut condamnée définitivement comme adultère, avec Rostaing (hélas ! que celui-là), à soixante mille francs à donner aux Courcelles, sans compter les amendes, annonces, etc. Mais aussi elle fut libre et dégagée de tout, elle trouva que ce n'était pas trop payé.

C'est alors, à la Conciergerie, qu'elle m'écrivit et que nous nous réconciliâmes. Je fis pour elle ce que je pus, sans la voir qu'en cachette ; elle a disparu depuis ; maintenant je ne sais où elle est.

Voilà toute l'histoire de cette femme qui a tant fait parler d'elle, et qui à mon retour de Monaco occupait la renommée et ses trompettes ; on ne tarda pas à l'oublier, moi surtout, pour une autre histoire, bien plus merveilleuse et qui me touchait de plus près, je veux dire le mariage de Mademoiselle et de Lauzun. Je ne raconterai que ce qui me touche et les choses ignorées; car, pour les faits généraux, ils sont les plus connus du monde.

Mademoiselle avait refusé la moitié des rois et des princes de l'Europe, et avait été refusée de l'autre ; cependant elle vieillissait, et le célibat lui semblait dur. J'ai déjà dit plusieurs fois que, depuis longtemps, elle s'était occupée de Lauzun, non pas comme d'un mari, sans doute, une pensée si énorme ne pouvait lui venir tout d'un coup, mais comme d'un homme qui lui plaisait. Mais, comme tout le monde la tourmentait pour son héritage, le saut fut bientôt fait dans son imagination, et elle se décida à choisir un époux, ce qu'elle annonça hautement, pour qu'on la laissât en repos sur son testament.

Il fut d'abord question du duc de Longueville, alors comte de Saint-Paul, qui eût été son fils, ensuite du roi d'Angleterre, et, après la mort de Madame Henriette,

de Monsieur. Il n'y eut qu'un cri pour Monsieur, excepté le roi qui ne s'en souciait guère, et Mademoiselle, qui ne s'en souciait pas. Elle refusa donc, avec la permission du maître, et Monsieur ne regretta que sa grande fortune. Aussitôt les ambitions recommencèrent, et le comte de Saint-Paul fut mis en avant. Mais ce n'était le compte ni de Mademoiselle ni d'un certain homme qui, depuis 1666, mettait tous ses soins à exciter une inclination qu'il avait vue naître du premier coup d'œil et que lui seul avait vue. Il soignait ses équipages, ses troupes, ses tentes, il redoublait de passion pour le service du roi, il fuyait les femmes, s'en laissant hautement aimer, il se fit l'ami brusque de la princesse, lui dit ses vérités, l'attira à lui par une pente insensible, et, lorsqu'il la vit bien prise, il se retira.

Mademoiselle alla vers lui davantage, elle le consulta sur toutes choses, elle l'honora d'une faveur tout avouée, qu'on trouva toute naturelle; il était le favori du roi, nul ne s'en inquiéta que moi, quelquefois, et encore je me moquai de moi-même. Lauzun, qui voyait les choses marcher selon ses désirs, fit de la coquetterie sévère avec la petite-fille de Henri IV, mais il l'entoura de sa sœur, de ses amis, qui lui chantèrent ses louanges; ils en vinrent au point de lui faire croire que madame de la Sablière, dont Lauzun s'occupait présentement, était une vieille bourgeoise borgne, et qu'on l'avait calomnié. Pour qui connaît Mademoiselle, si haute et si entière, cette crédulité dit tout. Ne voyant plus Lauzun, qu'elle avait l'habitude de voir tous les jours, Mademoiselle s'ennuya. Son occupation de lui augmenta au point de devenir de l'amour; elle se l'avoua à elle-même sans s'effrayer. Elle se persuada facilement qu'elle était payée de retour; son respect et son éloignement le prouvaient. Il la comblait de soins délicats qu'il s'efforçait de lui cacher, croyait-elle; elle

comprit alors la grandeur de sa passion et voulut la combattre : il n'était plus temps. Elle pria de toute son âme, et enfin, avec des combats d'orgueil déchirants, elle se décida à ne plus lutter et à couronner cette belle flamme par le mariage. Elle chercha dans l'histoire, dans le mariage de sa sœur avec le duc de Guise, des excuses à sa folie, elle en trouva de suffisantes et les accepta. Il ne fallait plus que prévenir Lauzun de son bonheur, et lui, qui le voyait venir, pour le rendre plus sûr, affecta de reculer.

Il fallut qu'elle lui écrivît, en propres termes, qu'elle le voulait, et encore la refusa-t-il d'abord, en lui disant qu'elle se moquait de lui et qu'il ne croirait jamais qu'elle voulût épouser le domestique de son cousin-germain. Il fit ensuite mille autres objections pour qu'elle les levât, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Il lui persuada qu'il haïssait les femmes, le traître ! lorsqu'il en grillait d'ardeur. Pauvre Mademoiselle, pauvre grande princesse bercée ainsi par un cadet de Gascogne !

Il ne voulut faire aucune démarche, elle les fit toutes ; elle parla au roi, ce qui était le plus difficile ; elle avoua sa passion insensée et ridicule, à son âge. Elle ne s'épargna rien, et à la grande surprise de tout le monde, à la sienne propre, le roi, après quelques difficultés, lui donna son consentement. Mon père savait tout, je crois qu'il écoutait aux portes. Il vint sur-le-champ chez moi et me conta cette belle nouvelle. Je fis un saut de trois pieds sur mon fauteuil.

— Épouser Mademoiselle ! lui ! allons donc, cela ne se peut !

— Cela se pourra, car le roi y a consenti, et la chose doit être proposée demain en plein conseil, après qu'une députation, dont je ferai sans doute partie, aura remercié le roi et Mademoiselle de l'honneur qu'ils font à la noblesse.

— Cela ne sera pas, vous dis-je, cela ne sera pas !

Je courus chez Monsieur, auquel je présentai l'énormité de la chose ; il la sentit et me jura qu'il ne la souffrirait point.

Je vis qu'il fallait pousser l'amour-propre, et je le fis, je le laissai bien endoctriné. Le voir, *lui*, étant inutile, je courus chez Mademoiselle ; j'étais consignée, elle ne me reçut point. Quelle nuit je passai ! Le lendemain, j'attendais l'issue du conseil : malgré la résistance de Monsieur et de bien d'autres, le roi prononça que sa cousine était libre, qu'il n'avait pas le droit de l'empêcher, et qu'il donnait de nouveau son consentement. On vint me rendre cette réponse ; j'écumais. Heureusement la vanité de Lauzun le perdit. Au lieu d'attendre pour les livrées et pour donner plus de pompe à son triomphe, il fallait se marier le soir même et triompher le lendemain. Je le sentis bien, moi, et quand je vis cette faute, je repris courage. Je retournai chez Monsieur, qui enrageait aussi ; j'allai chez madame de Langeron, la grande influence de l'hôtel de Condé ; j'allai chez tout le monde. Je remuai ciel et terre, enfin j'eus le bonheur d'entendre M. le prince dire à Monsieur :

— Nous irons ensemble chez le roi lui représenter cette indignité ; mais si, malgré cela, il passe outre, le favori aura affaire à moi ; je ne souffrirai pas le déshonneur de la première maison d'Europe.

J'avais fait mieux : j'envoyai Monsieur chez madame de Montespan ; j'étais sûre, pour cette fois, que nous serions d'accord. Elle jeta cent cris et répéta que Mademoiselle était folle apparemment, et qu'il la fallait enfermer. Toute cette cabale soulevée, j'attendis comme une araignée dans sa toile. Sans moi on eût discouru, on eût projeté, on n'eût rien accompli du tout. C'est à moi, à moi seule, qu'il a dû sa chute. L'orgueilleux ! Je remuai jusqu'à la reine par Molina, à laquelle je

donnai un diamant de cinq cents pistoles, j'aurais donné jusqu'à mon dernier joyau pour qu'il tombât ! On alla chez Mademoiselle la complimenter, je m'en abstins, je l'aurais mordue ! Elle lui donnait ses immenses biens ! Il était insolent à révolter. Mais le lendemain, mais lorsque le roi, rendu enfin à sa raison, fit venir sa cousine et lui défendit de passer outre, lorsque M. de Montpensier devint Lauzun comme devant, ah ! que je fus heureuse ! Ah ! que cette humiliation lui allait à ravir ! Comme je lui écrivis :

« C'est à moi que vous devez tout. »

Ce fut un des beaux moments de ma vie. Cette sotte Mademoiselle ne me fit aucune pitié avec ses vieilles larmes ! J'en voulus jouir pourtant et j'y allai avec sa mère. Elle ne soupçonna même pas ma joie et ne devina pas sa rivale victorieuse, et c'est là de l'amour ! Cependant le roi y mit une grande bonté encore, lorsqu'il le revit après la réception et lui dit :

— Je vous ferai si grand, que vous n'aurez pas sujet de regretter la fortune que je vous ôte : je vous fais, en attendant, duc et pair et maréchal de France.

— Sire, répliqua-t-il, vous avez fait tant de ducs, qu'on n'est plus honoré de l'être, et pour le bâton de maréchal de France, Votre Majesté pourra me le donner quand je l'aurai mérité par mes services.

Toujours insolent ! A dater de ce moment, néanmoins, la fortune tourna. Madame de Montespan, Louvois, tous ses ennemis le minèrent et le représentèrent au roi comme très-dangereux ; ils en vinrent à bout en lui cherchant des crimes, en blessant l'orgueil du maître, en lui rappelant ses bienfaits si brutalement refusés ; ils parvinrent à le perdre, nul ne sut jamais pourquoi, mais la foudre grondait. Je ne m'en mêlai point. En commençant ces Mémoires, j'ai dit que je ne lui avais jamais fait de mal, j'étais décidée à ne pas révéler la

part que j'eus à la rupture du mariage, ma colère, ma jalousie, m'ont emportée, j'ai tout dit. Qu'on me le pardonne ; mais, si c'est un crime, il fut le mien.

XXXVI

Madame de Montespan lui montra son visage ordinaire, elle l'employa à choisir et faire monter ses pierreries, à quoi il se connaissait très-bien ; la veille du jour où on l'arrêta, il était encore à Paris pour elle, lorsque le duc de Rochefort, capitaine des gardes en quartier, l'arrêta, sans lui dire pourquoi, sans lui donner même la permission d'écrire. Il fut conduit à la Bastille et de là à Pignerol, à ce même Pignerol où le pauvre Philippe est encore avec lui peut-être ! D'Artagnan l'emmena avec toutes sortes d'égards. Il était dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittait pas d'un moment. En un endroit dangereux, on voulut le faire descendre du carrosse.

— Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi ! dit-il, et il resta.

A Pierre-Encise, il crut rester, et commençait à Lyon ses compliments à M. d'Artagnan, quand il sut qu'on allait à Pignerol :

— Je suis perdu ! dit-il en soupirant.

Lorsqu'il entraà Pignerol, il dit à Saint-Mars :

— *In secula seculorum !*

Beaucoup eussent répondu : *Amen.*

Un peu plus tard, il mit le feu à la prison, puis il fit son trou, dont je vous ai parlé avec cette folle de madame de la Force ; puis voilà ce que j'ai appris l'autre jour. Il est venu à bout de voir M. Fouquet, soit par permission, soit par fraude. Ils sont là trois, grande-

ment marquants, dans cette forteresse. Ils ont commencé à causer, M. Fouquet l'a peu connu, il était encore peu de chose ; mais il l'interrogea avidement, et voilà Lauzun qui raconte sa fortune et ses malheurs à M. Fouquet, qui l'écoute en ouvrant des oreilles immenses.

— Quoi ! vous avez été général des dragons, capitaine des gardes, vous avez eu la patente de général d'armée, vous !

— Oui, et, par ma faute, j'ai manqué l'artillerie.

— Vraiment !

— Et ensuite, j'ai dû épouser Mademoiselle, avec le consentement du roi.

Pour cette fois, il le crut fou, et il eut peur de se trouver avec lui. C'est plus tard qu'il apprit la vérité des choses et qu'il les admira encore davantage. Depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui.

C'en est fait, me voilà au terme, à la période annoncée par Fagon, je ne souffre plus ; encore un jour, deux, quelques heures peut-être, et tout sera fini. Je n'aurai pas le temps de terminer tout ce que je voulais. C'est donc un dernier adieu, avant de quitter la plume, et ce dernier adieu, je veux le dire à la dernière journée de triomphe que j'ai eue, ensuite j'appellerai Bourdaloue et je ne penserai plus qu'à Dieu, qui me pardonnera, car j'ai bien souffert pour expier tout cela !

C'était au mois de juillet, j'étais à Versailles, nous étions toute la cour de France dans le bel appartement du roi, si divinement meublé. On n'y avait point chaud, tout était magnifique. Le jeu de reversis donnait la fortune. La Montespan tenait la carte, le roi auprès d'elle, Monsieur, la reine et madame de Soubise, qui portait ses fameuses girandoles d'émeraudes, signe de rendez-vous entre le roi et elle, Dangeau, Langlée, les joueurs, en-

fin, étaient là autour de cette table, que je regardais. La Montespan était belle à me faire crever de rage, coiffée de mille boucles, les deux des tempes tombant très-bas, des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de Lhôpital, embellies de diamants et de pendeloques de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffes, enfin merveilleuse, hélas ! Ce jeu, ces conversations durèrent jusqu'à trois heures, entremêlés de musique. Le roi sortait pour ses courriers, jetait des mots à droite et à gauche jusqu'à six heures, où on quitta le jeu. Les jetons étaient des louis, on ne les comptait point. A six heures, nous montâmes toutes en calèche, le roi avait avec lui madame de Montespan, Monsieur, madame de Thianges et madame d'Heudicourt, qui a bien un peu goûté de la pomme d'or que Sa Majesté ne laisse pas le temps de mûrir. La reine était dans une de ces nouvelles calèches, qu'on appelle *la gloire de Niquée* où l'on ne se regarde point; j'avais l'honneur de suivre Madame. Nous allâmes sur le canal en gondoles, où nous attendait la musique, on y resta jusqu'à dix heures où l'on rentra pour la comédie. A minuit il y eut *médianoche* jusqu'au jour, presque; ainsi se passe la vie à la cour de France; c'est encore là ce que je ne verrai plus. J'avais un manteau, une jupe, un corps de jupe couverts de point de France d'été, avec le dessous en beau damas uni bleu de ciel. Les nœuds étaient assortis et ferrés de diamants, comme au temps de la reine-mère, c'était une mode qu'on voulait reprendre. J'avais mes belles perles; j'étais encore belle ainsi parée, je l'entendais répéter partout, et je me sentais heureuse. Un amour... une folie à moi, un enfant presque, mais qui semblait m'aimer ! C'était un traître, le jour fini je ne le revis plus, et depuis lors je souffre et je meurs. Vardes, Biaritz, il les connaissait, je l'ai su, c'est leur vengeance. Il avait dit qu'il me

prendrait ma beauté, Biaritz, il me l'a prise, en effet. Ah ! quel poison ! les lâches !

Je me souviens encore que ce jour-là, la cour était tout occupée de madame de Ludres ; j'en veux parler de madame de Ludres, son souvenir me plaît, elle était belle, et puis cela me conduira au roi. Peu de gens savent tout sur elle, il y a pourtant là un roman tout de bon. Elle est chanoinesse de Poussay et fille chez Madame. Bien jeune, bien charmante. On commença à la remarquer parce que le chevalier de Vendôme et le maréchal de Vivonne devinrent amoureux d'elle et voulurent se battre pour elle. C'est-à-dire Vendôme voulait faire battre Vivonne, et celui-ci ne le voulait point, avec son gros ventre.

— Allons donc ! c'est comme s'il tirait dans une porte cochère. Qu'il se batte s'il le veut, mais je le défie de me faire battre, moi !

On en rit partout, le roi plus que les autres, et il remarqua l'Hélène de cette nouvelle Troie, il la trouva ce qu'elle était, charmante. Un peu fatigué des hauteurs de Montespan, un peu tiraillé par M. de Condom, il cherchait d'autres liens, cette jeune fille était là toute prête. Pour achever, Monsieur dit au roi qu'elle l'aimait, ce qui était vrai, et ce que Monsieur, qui était commère, découvrit sans trop de peine. Aussi tomba-t-il un jour à Saint-Cloud comme on ne l'attendait pas ; elle devint pâle et rouge en même temps. On joua sur le tapis vert, il l'emmena sous les arbres, de ce moment son sort fut décidé. Je la vis revenir le soir, elle était radieuse ; le lendemain elle demanda un congé à Madame et s'en alla à Versailles avec la maréchale Duplessis.

Sans être déclarée, sa faveur fut connue. Madame de Montespan en entra dans une fureur à en mourir, rien n'y fit ; elle tint deux années, sans rang ni titre, mais très-établie. On ne voyait guère le moyen de l'en

faire sortir, lorsqu'on imagina une calomnie abominable, qui, du jour au lendemain, lui retira son bonheur. Ils dirent au roi qu'elle était couverte d'un mal contagieux, par suite d'un poison qu'on lui avait fait prendre dans sa jeunesse. Le soir elle l'attendait, et avec une dureté sans pareille, il ne vint pas, il ne la prévint pas, il la quitta, il la laissa pour reprendre sa vieille chaîne, sans un regret, sans un adieu.

Sachez-le bien, et j'ai promis de le dire, je le dis : le roi n'a ni cœur ni âme, il n'aime que lui, il ne songe qu'à son plaisir et à sa gloire, tout lui est instrument pour ces deux buts, après il brise ce qui lui a servi. Sa seule vertu est un grand vice, c'est son orgueil. Cet orgueil lui donne tout, cet orgueil l'a fait ce qu'il est, cet orgueil lui prête le faux brillant qui l'entoure, cet orgueil l'a placé au-dessus de tous les souverains du monde, parce qu'il a voulu y être et que la Providence l'y a conduit. Tous ceux qui ont aimé le roi ont été ses victimes, hommes et femmes, il n'a pour eux ni souvenirs ni regrets. Il a torturé la pauvre la Vallière, elle est au couvent, il l'y laisse. Elle y a été trois fois pendant leur commerce, la première il l'alla enlever à Chaillot, la seconde il y envoya, aussi sut-elle bien dire :

— La première fois il est venu lui-même !

La troisième il ne va pas même la voir.

Le roi est grand parce qu'il est haut et qu'on le voit de loin ; quand on en approche, les proportions se rapetissent. Quant à moi je suis heureuse de dire ceci et que les races futures l'apprennent, car maintenant la flatterie ne permet pas la vérité.

Je reviens à la pauvre Ludres.

Abandonnée ainsi, elle ne demanda ni explications ni retour, elle fut digne en toutes choses, et reparut comme si sa place eût été la même, au point d'embarrasser le maître, qui lui fit offrir deux cent mille francs.

— Dites au roi que je n'ai besoin de rien, répliqua-t-elle, etque je suis d'assez bonne maison pour n'avoir pas besoin d'être dotée.

Elle vint chez Madame, lui avoua tout et lui demanda de la reprendre. Madame avait de bons moments, tout ce qui était grand et simple la touchait; elle la releva, l'embrassa et lui permit de rentrer chez elle, sans même lui faire une morale inutile. Elle la ramena avec elle une fois; la Montespan l'accabla de mépris, elle alla jusqu'à dire en parlant d'elle : *ce haillon !*

Quoi qu'il en fût, ce haillon en tentait bien d'autres. Caruge lui dit :

— Madame, vous êtes, ma foi, plus belle que jamais !

— Tout de bon ! j'en suis bien aise, c'est un ridicule de moins.

Peu à peu elle s'écarta, elle resta au Bouchet, chez une amie, lorsque Madame allait à la cour, et faisait seulement son service lorsqu'on était à Saint-Cloud ou au Palais-Royal, puis elle vint moins, de manière à ne pas faire d'éclat pressant. Un jour elle ne vint plus, elle écrivit à Madame qu'elle se retirait dans un couvent en Lorraine, qu'elle la remerciait de ses bontés. Ce fut tout: ni éclat, ni prise d'habit, ni plaintes, elle y est maintenant. Elle est heureuse peut-être. Cette image m'est venue en pensant à cette dernière journée où elle était humiliée et où je triomphais pour la dernière fois. J'ai pensé à son couvent.

Un couvent ! J'y voudrais bien être et vivre en repos, expier! N'ai-je pas expié ? Pas assez peut-être. J'ai une lourde conscience, Bourdaloue va venir, il me la déchargera; mais changera-t-il mon cœur? De toutes mes fautes il me semble que la moins pardonnée sera cette sécheresse et ce peu de bonté que j'ai montrée aux autres. Dieu est bon, lui ! Il nous aime, il veut que nous l'ai-

mions et que nous nous aimions aussi. Mais, ai-je aimé ? Lauzun, oui... Après ?

Je me confesserai tout à l'heure.

Adieu donc à la vie, adieu au passé, adieu à l'avenir, adieu à toutes choses, j'ai vécu. Je quitte ce que Dieu m'ôte ; il me laissa mon âme, il l'appelle, elle va à ses ordres, cette âme altière qui ne sait obéir qu'à lui. Prions, priez pour moi, vous qui lirez ceci. Je sens le vent de l'éternité souffler sur mon cœur et en chasser ce qui tient à la terre. Je tremble, je me sens faible et petite devant celui que j'ai offensé, car il est souverainement juste.

J'ai vu Bourdaloue, je suis pardonnée, je suis heureuse. Si Dieu est juste, il est bon aussi, il pardonne au repentir, je me repens.

APPENDICE

Attestation de Magdeleine Blondeau, première femme de chambre de madame la princesse de Monaco.

Avant de quitter ce monde, et désirant mettre ma conscience en repos, je laisse à Carlotta-Maria, filleule de ma chère maîtresse, une cassette de bois de cèdre, dont on trouvera la clef sous le chevet de mon lit à gauche, avec mon chapelet et mon reliquaire de saint Antonio de Padova. Cette cassette renferme quatre cahiers de plus de deux cents pages chacun, écrits en entier de la main de madame la princesse de Monaco, née de Gramont, qu'elle m'a confiés à sa mort. Je l'ai soignée jusqu'à son dernier moment. Lorsqu'elle fut confessée, elle me fit venir, m'ordonna de prendre ce petit coffre et de l'emporter chez moi, puis elle me fit jurer sur mon salut éternel de le remettre au comte de Lauzun, si jamais il sortait de prison ; mais excepté à lui je ne devais le montrer à personne.

— Et si M. le comte ne sort point de prison, que ferai-je de ces papiers?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que M. de Monaco ne les possède jamais.

Après la mort de Son Altesse, je retournai à Monaco, où je m'étais mariée avec Gaëtano-Casanova, chef de la dogana, et j'y vécus tranquillement dans ma famille, jusqu'à ce que j'appris le retour de M. le comte à Paris. Je partis aussitôt pour remplir les dernières volontés de ma maîtresse.

M. le comte était bien changé, de toutes manières, je ne le reconnus pas. Il me reçut assez brusquement et ne se rappela point m'avoir jamais vue. Je lui avais pourtant porté mille fois des messages de ma maîtresse, et il ne connaissait que moi.

— Je dois remettre ceci à monsieur le comte, dis-je après l'avoir humblement salué.

— Qu'est-ce ceci ?

— C'est le dernier legs de ma chère maîtresse à monsieur le comte.

— Et que diable veux-tu que j'en fasse ?

— Ce que monsieur le comte voudra, ma mission est de la lui donner à lui-même, je n'en sais pas davantage.

— Ma chère amie (puisque nous sommes amis, à ce que tu prétends), remporte ces vieilleries. Si ta maîtresse vivait encore, je ne la voudrais pas voir, à plus forte raison ne perdrai-je pas mon temps à feuilleter sa correspondance. En sortant de Pignerol, je me suis promis de rompre entièrement avec le passé et de faire peau neuve ; si tu as compté sur quelque récompense, quoi qu'on t'ait pu dire, je suis trop gueux pour t'en donner une. Attends ! Si fait, parbleu ! prends ces paquets, ils contiennent, je le vois, les Mémoires de madame de Monaco, porte-les en Hollande, fais-les imprimer, et je veux perdre mon âme s'il ne s'y trouve assez de venin pour que tu les vendes au poids de l'or ; je connais la dame. Va, mon enfant, et que Dieu te conduise !

Je n'en obtins pas davantage, il ne m'écouta plus. J'ai remporté ces cahiers et cette cassette. Ils resteront

chez moi, j'ignore ce qu'ils deviendront ; mais je crains que mon fils, par un scrupule mal entendu, ne les rende à Son Altesse ; pourtant je n'ai pas le courage de les brûler. Peut-être renferment-ils des secrets importants. Que Dieu les garde ! J'ai fait mon devoir.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

UNIV. OF MICHIGAN,

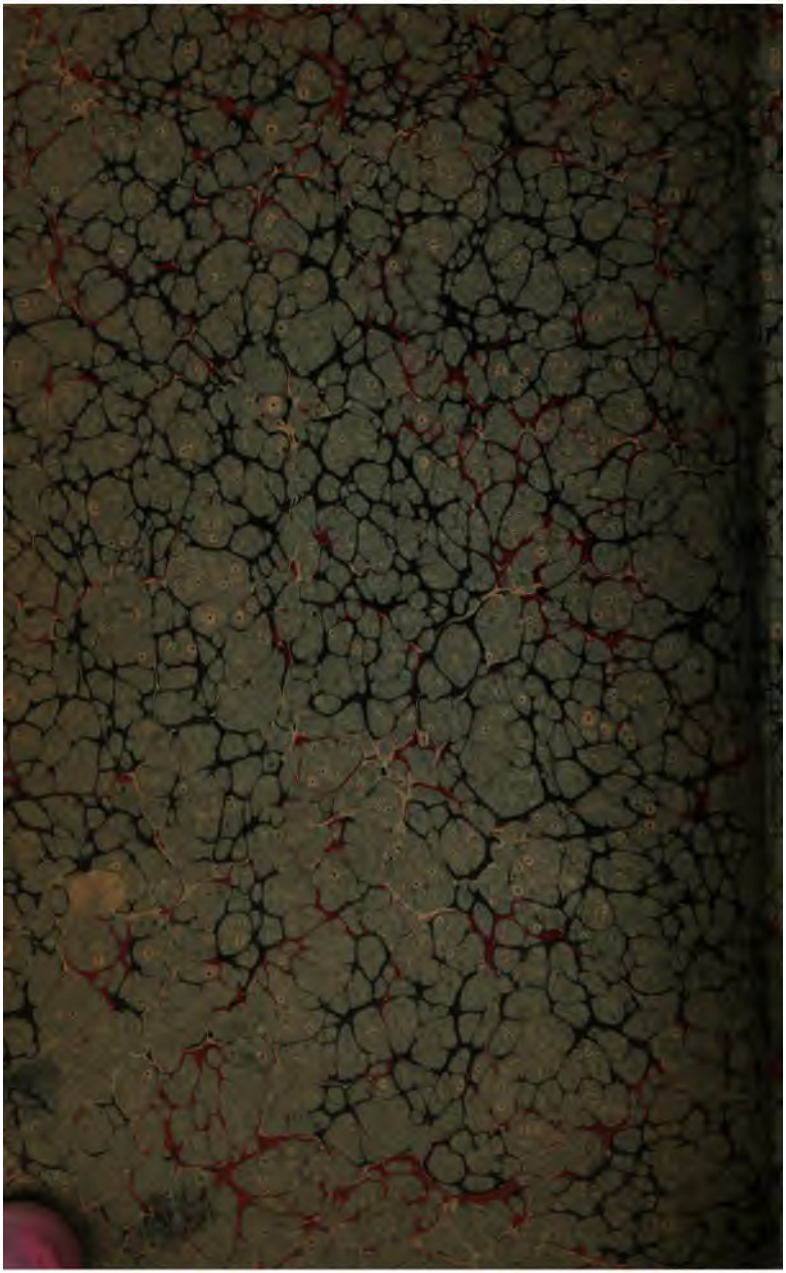
JAN 4 1913

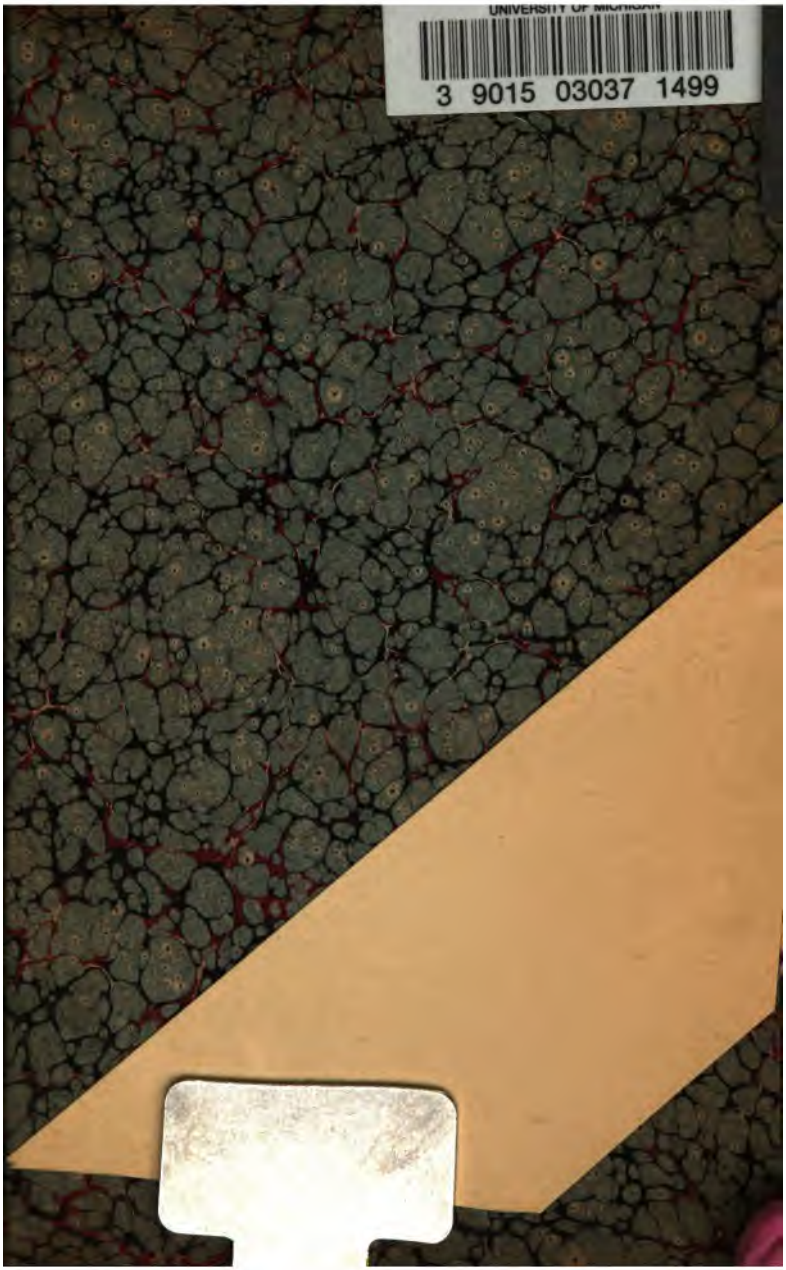
TABLE

CHAPITRE I..... 1
— II..... 8
— III..... 17
— IV..... 25
— V..... 32
— VI..... 40
— VII..... 48
— VIII..... 56
— IX..... 64
— X..... 72
— XI..... 80
— XII..... 87
— XIII..... 95
— XIV..... 102
— XV..... 111
— XVI..... 122
— XVII..... 126
— XVIII..... 132
— XIX..... 142
— XX..... 148
— XXI..... 161
— XXII..... 189
— XXIII..... 201
— XXIV..... 216
— XXV..... 223
— XXVI..... 231
— XXVII..... 240
— XXVIII..... 248
— XXIX..... 254
— XXX..... 258
— XXXI..... 263
— XXXII..... 271
— XXXIII..... 278
— XXXIV..... 286
— XXXV..... 294
— XXXVI..... 310
APPENDICE. — Attestation de Magdeleine Bloudeau..... 317

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

VERSAILLES. — Imprimerie CRÉTÉ.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03037 1499